



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

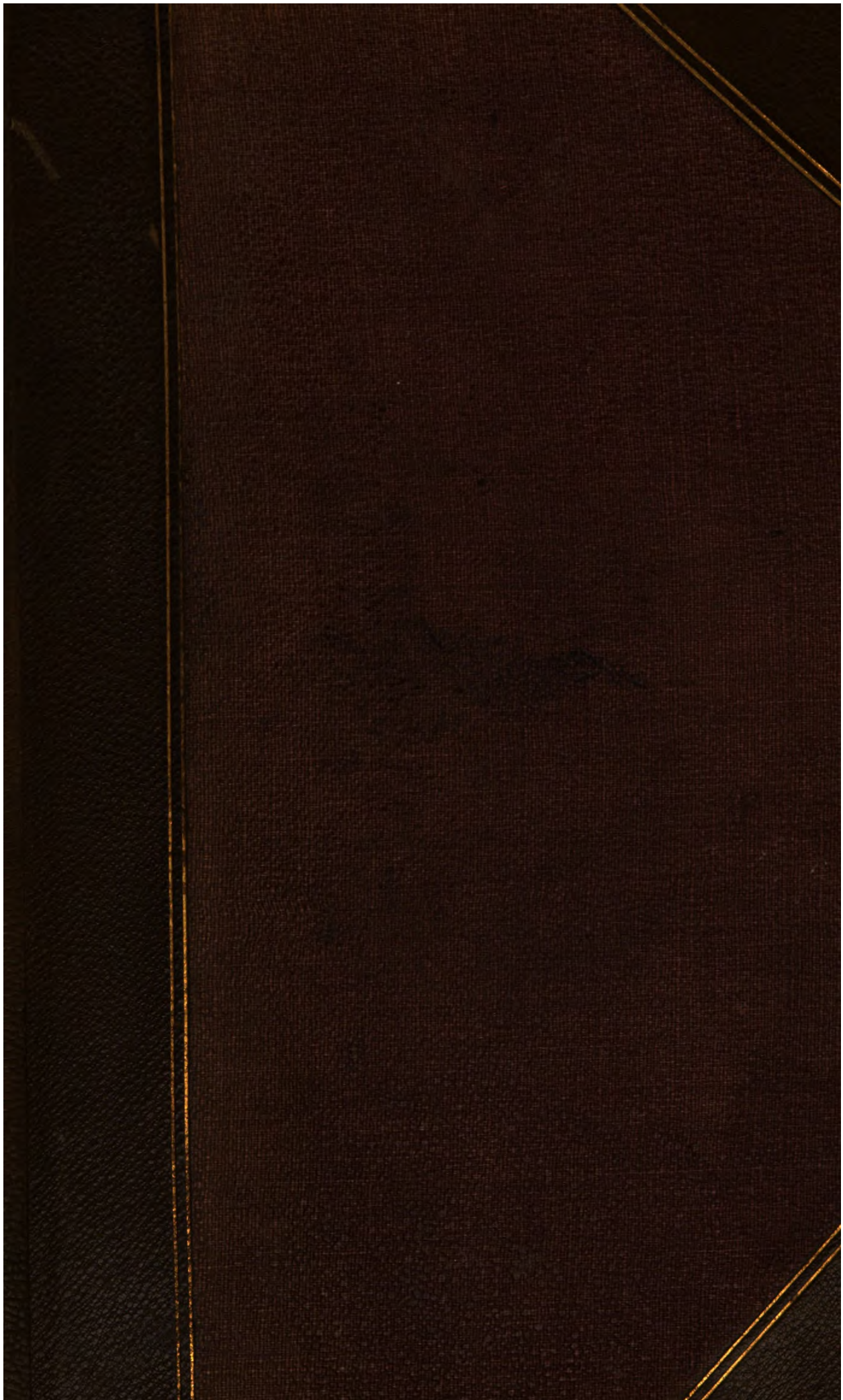
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

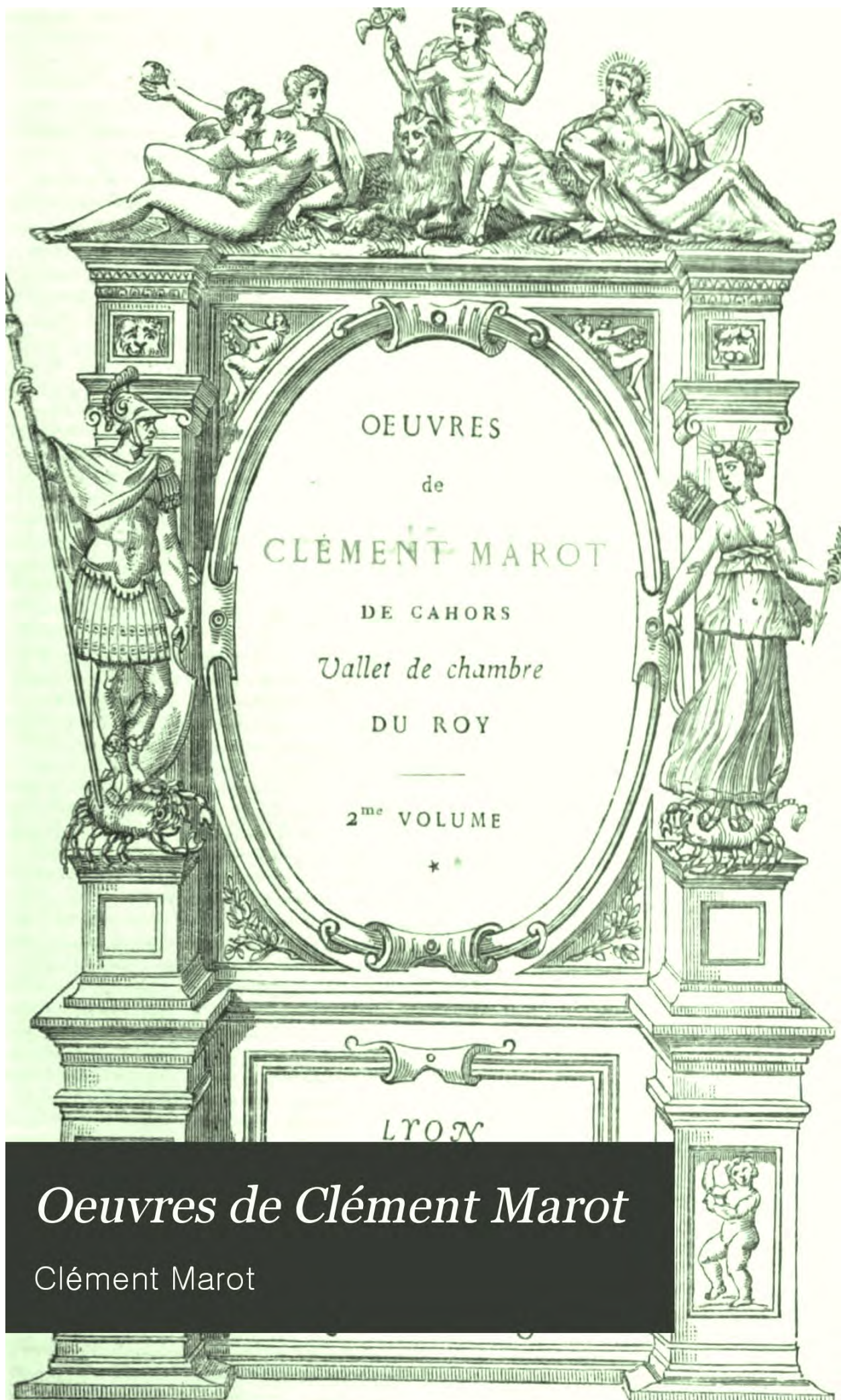
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Oeuvres de Clément Marot

Clément Marot

✓
~~34. h. 16^b~~

~~17 g. 21~~



Vet. Fr. III B. 2008





ŒUVRES

DE

CLÉMENT MAROT.



LYON

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.





OEUVRES
de
CLÉMENT MAROT
DE CAHORS
Vallet de chambre
DU ROY
—
2^{me} VOLUME
* *

LYON
N. SCHEURING
1870



L'ORDRE DES OEUVRES

DE MAROT.

*

VOLUME DEUXIEME

ESTRENES.

EPITAPHES.

CIMETIERE.

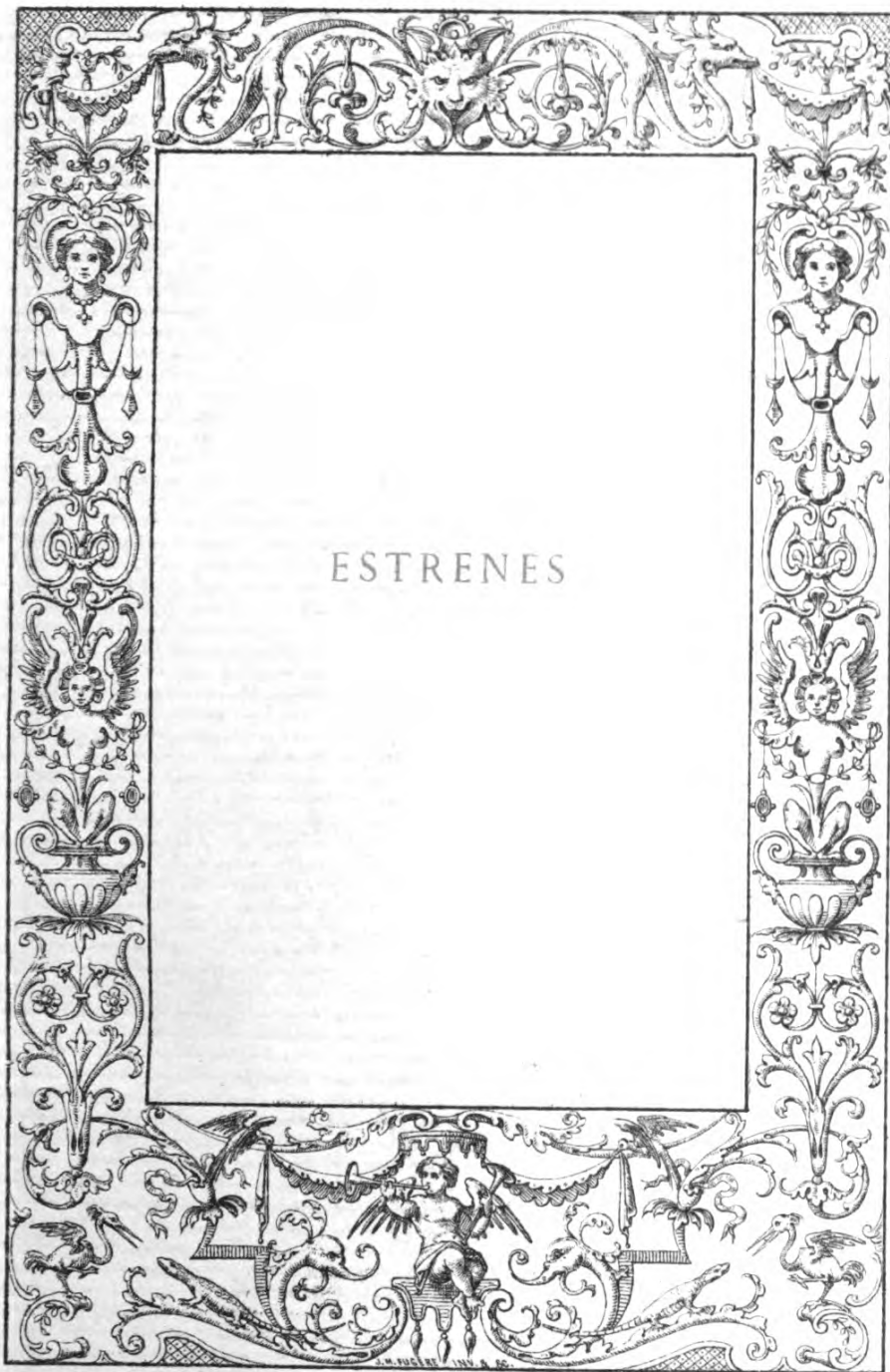
COMPLAINCTES.

ORAISONS.

TRADUCTIONS







ESTRENES

ESTRENES

De celle qui enuoye à son Amy une de ses couleurs.



OVVZ esperance & attente d'auoir
Responce faicte en plus profond
sçauoir,
Les miens esprits un lourd Rondeau
t'escriuent,
Et deuers toy peu d'estrenes arriuent,
Pour forte amour entre nous conceuoir.

Gris, Blanc, & Bleu, font mes couleurs, pour uoir,
Mais du feul Gris ie t'ay uolu pourueoir,
Dont font uestus plusieurs humains qui uiuent
Soubz esperance.

Reçoy le donc, & ueilles par ce ueoir,
Que les tendants à leur desir se ueoir,
S'arment de Gris, & Desespoir ne fuyent:
Car par luy feul souuent de bien se priuent
Ceulx qui pourroyent mieux que bien receuoir
Soubz esperance.

De la Rose.

—

LA belle Rose à Venus confacree
 L'œil, & le sens de grand plaisir pouruoit.
 Si uous diray, Dame qui tant m'agree,
 Raifon pourquoy de rouges on en uoit :
 Un iour Venus fon Adonis fuyuoit
 Parmy iardins pleins d'espines, & branches,
 Les piedz tous nudz, & les deux bras fans manches,
 Dont d'un Rosier l'Espine luy mesfeit :
 Or estoient lors toutes les Roses blanches,
 Mais de fon fang de uermeilles en feit.

De ceste Rose ay ia faiçt mon prouffit
 Vous estrenant, car plus qu'a autre chose
 Vostre uifage en douceur tout confict
 Semble à la fresche & uermeillette Rose.

A une Damoyfelle.

—

DAMOYSELLE que i'ayme bien,
 Je te donne, pour la pareille,
 Tes Estrenes d'un petit Chien,
 Qui n'est pas plus grand que l'Oreille :
 Il iappe, il mord, il faiçt merueille,
 Et ua desia tout feul trois pas :
 C'est pour toy que ie l'appareille,
 Excepté que ie ne l'ay pas.

Present de couleur Blanche.

PRESENT present de couleur de Colombe
 Va ou mon cueur s'est le plus adonné,
 Va doucement, & doucement y tombe,
 Mais au parler ne te monstre estonné.
 Dy que tu es pour Foy bien ordonné:
 Dy outreplus car ie te l'abandonne,
 Que le Seigneur à qui tu es donné,
 N'a Foy semblable à celle qui te donne.

A sa Dame.

VNE assez suffisante Estraine
 Trouuer pour uous ie ne sçauroys:
 Mais uous pouez estre certaine
 Que uous l'auriez quand ie l'auroys:
 Et lors qu'asseuré ie feroys
 D'estre receu selon mon zelle,
 Moy mesmes ie me donneroys,
 Du tout à uous, ma Damoyfelle.

A une Dame.

CES quatre uers à te saluer tendent:
 Ces quatre uers à toy me recommandent:
 Ces quatre uers font les Estrenes tiennes:
 Ces quatre uers te demandent les miennes.

A Anne.

CE nouuel an pour Estrenes uous donne
 Mon cueur bleffé d'une nouvelle playe :
 Contrainct y fuis, Amour ainsi l'ordonne,
 En qui un cas bien contraire i'effaye,
 Car ce cueur là, c'est ma richesse uraye :
 Le demeurant n'est rien, ou ie me fonde :
 Et fault donner le meilleur bien que i'aye,
 Si i'ay uouloir d'estre riche en ce monde.

A Iane Seue Lyonnaise.

IE ne fçay pas quelles Estraines
 Plus excellentes uous uouldriez,
 Que les graces tant fouueraines
 Des dons à uous appropriiez :
 Mais ie fçay que quand uous auriez
 Cela que fent uostre presence,
 Sans point de faulte uous feriez
 Quelque Princeffe d'excellence.

A Iane Faye Lyonnaise.

POUR Estrene ie uous enhorté
 Fuyr d'Amour la cruaulté :
 Mais si uous n'estiez la plus forte,
 Ie uous estrene en priuaulté

D'un Amy plein de loyauté,
Loyauté ronde, & mesurée
Au compas de vostre beauté,
Mais qu'il soit de plus grand'durée.

A Estienne Dolet.

—
A PRES auoir estrené Damoyelles,
Amy Dolet, ie te ueulx estrener :
Present te fais de la plus fine d'elles,
Qui sache bien à son gré te mener,
Affin d'ouyr ta Muse resonner
Les passions qu'Amour aux siens ordonne.
Ce doux tourment ie t'ay voulu donner,
Affin qu'a tous un grand plaisir ie donne.

A la Royne.

—
A v ciel Madame ie crie,
Et Dieu prie,
Vous faire ueoir au printemps
Frere & mary si contents
Que tout rie.

A Madame la Daulphine.

—
A Madame la Daulphine
Rien n'affigne :

Elle a ce qu'il faut auoir.
 Mais ie la uouldrois bien ueoir
 En gefine.

A Madame Marguerite.

LA noble Marguerite
 Fleur d'essite,
 le luy donne auffi grand heur,
 Que sa grace & sa grandeur
 Le merite.

A Madame la Princesse de Nauarre.

LA Mignonne des deux Roys
 Ie uouldroys
 Qu'eussiez un beau petit Frere,
 Et deux ans de uostre Mere,
 Voyre trois.

A Madame de Neuers.

LA Duchesse de Neuers
 Aux yeulx uertz
 Pour l'esprit qui est en elle,
 Aura louenge eternelle
 Par mes uers.

A Madame de Montpensier.

VOSTRE beauté, maintesfoys,
Ou ie uoys,
Haultement i'oy couronner :
Que uous puis ie lors donner
Que ma uoix ?

A Madame d'Estampes.

SANS preiudice à personne
Ie uous donne
La pomme d'or de beaulté,
Et de ferme loyauté
La couronne.

A elle encores.

VOUS reprendrez, ie l'affie
Sur la uie,
Le tainct que uous a osté
La Deesse de beaulté
Par enuie.

A la Contesse de Vertuz.

VEV ceste belle ieunesse
Et nobleffe,

Dont uoz espritz font uestuz,
 Deux foyz ferez de uertus
 La Conteffe.

A Madame l'Admiralle.

LA douce beauté bien nee
 Estrenee
 Puiffions ueoir auant l'esté,
 Mieulx qu'elle ne l'a esté
 L'autre annee.

A Madame la grand' Seneschale.

QUE uoulez, Diane bonne,
 Que uous donne?
 Vous n'eustes, comme i'entens,
 Iamais tant d'heur au printemps
 Qu'en Autonne.

A Madame de Canaples.

Noz yeulx de ueoir ne font las
 Soubz Athlas
 Plusieurs Deeffes en grace :
 Dont Canaples tient la place
 De Pallas.

A Madame de l'Estrange.

—
A LA beauté de l'Estrange,
 Face d'Ange,
 Le donne longue uigueur :
 Pourueu que son gentil cueur
 Ne se change.

A Miolant l'aisnee.

—
M IOLANT l'aisnee est bien,
 Et de rien
 Ne doit estre mal contente,
 Pourueu que la longue attente
 Vienne à bien.

A Miolant la ieune.

—
A Miolant la puisnee,
 Ceste annee
 Luy doit sur l'esté luyfant,
 Ce qui ferait bien duyfant
 A l'aisnee.

A Bonneual.

—
S A fleur durer ne pourra,
 Et mourra.

Mais ceste grace, laquelle
 La faict tousiours trouuer belle,
 Demourra.

A Chastagneraye.

GARDE toy de descocher,
 Jeune archer
 Pour à son cueur faire bresche,
 Car elle feroit la fiesche
 Reboucher.

A Torcy.

DAMOYSELLE de Torcy,
 Cest an cy
 Tel estrene uous desire,
 Qu'un bon coup uous puiffiez dire
 Grand mercy.

A Douartis.

CENT noblés & bons partis,
 Douartis,
 Vostre amour pourchafferont,
 Quand de uostre amour feront
 Aduertiz.

A Cardelan.

—
C'EST bon pays que Bretagne
 Sans montaigne :
 Mais ie croy qu'elle uouldroit
 Tenir le chemin tout droict
 D'Allemaigne.

A Madame de Bressuyre.

—
S'ON ueult changer uostre nom
 De renom
 A un meilleur, ou pareil,
 Ne ueillez de mon conseil
 Dire non.

A ma Damoyfelle de Macy.

—
SOVVZ uoz attours bien fourniz
 D'or garniz
 A Venus uous reffemblez :
 Soubz le bonnet me semblez
 Adonis.

A Madamoyfelle de Duras.

—
BELLE, quand la foy iuras
 A Duras,

Tu fuz tresbien estrenee :
 Bien doulx auant ton aisnee
 L'enduras.

Telligny.

MONTREVL montre clerement,
 Seurement,
 Qu'en beau corps grace raffise
 C'est la pierre en l'or affise
 Proprement.

A Ryeulx.

DAMOYSELLE de Ryeulx
 En maintz lieux
 L'embonpoinct se pert & gaste.
 Je fuis d'aduis qu'on se haste
 Pour le mieulx.

A Dauaugour.

NATURE ouriere sacree,
 Qui tout cree,
 En uostre brun a bouté
 Je ne fçay quoy de beauté,
 Qui agree.

A Helly.

DIX & huit ans ie uous donne
 Belle, & bonne:
 Mais à uostre fens raffis
 Trente cinq, ou trente fix
 l'en ordonne.

A la Chapelle.

I'ESTRENE de nom de belle
 La Chapelle:
 Voire quelque brun qu'elle ait.
 S'on dit qu'elle ait rien de laid,
 l'en appelle.

A Bouzan.

EN fa douceur feminine
 Tant benigne
 Rigueur pourroit estre enclose:
 Car tousiours avec la rose
 Croist l'Espine.

A Melurillon.

Si quelcun pour son estreine
 Vous emmeine,

Je uous donne, ou à peu pres,
 Au bout de neuf moys apres
 Pance pleine.

A Lursinge.

JE puisse deuenir Singe,
 Si Lursinge
 N'a la forte (& n'en mens point)
 D'estre blanche, & en bon point
 Soubz le linge.

A Lucreffe.

CEST an uous face maistresse
 Sans destresse
 D'amy auffi gracieux,
 Que fut Tarquin furieux
 A Lucreffe.

A Bye.

Voz graces en faict & dict
 Ont credit
 De plaire, Dieu sçait combien :
 Ceux qui s'y congnoissent bien
 Le m'ont dit.

A la Baulme.

—
BIEN doit la Baulme adouuer
 Et louer
 L'an, lequel luy appareille
 Sur le uert bille pareille
 Pour iouer.

A Saint tam.

—
DE responce bien certaine
 Et foudaine
 Vous donne le doctrinal,
 Pour respondre au Cardinal
 De Lorraine.

A Brueil l'aisnee.

—
IE donne à Brueil aux doux yeulx
 Gracieux,
 Par sa grace bien sçauoir
 Celle des hommes auoir
 Et des Dieux.

A Brueil la ieune.

—
Si uous n'estes en bon poinct
 Bien apoinct,

Quelque iour engrefferez:
Et alors uous le ferez,
Serez point?

A D'aubeterre.

AVBETERRE Amour reffemble.
Ce me femble.
Petite ueuë ont tous deux:
Et toutesfoys chascun d'eulx
Les cueurs emble.

A la Tour.

POUR estrenes de la Tour
Qui d'atour
Nuptial la coifferoit,
Ie pense qu'on luy feroit
Vn bon tour.

A Orsonuiller.

SI Dieu qui uous compofa,
N'y pofa
Beauté en tout compaffee,
En esprit recompensee
Bien uous a.

A Madame du Gauguier.
—

IE uous donne en conscience
La science
De porter le faix & fomme
D'une uertu qui se nomme
Patience.

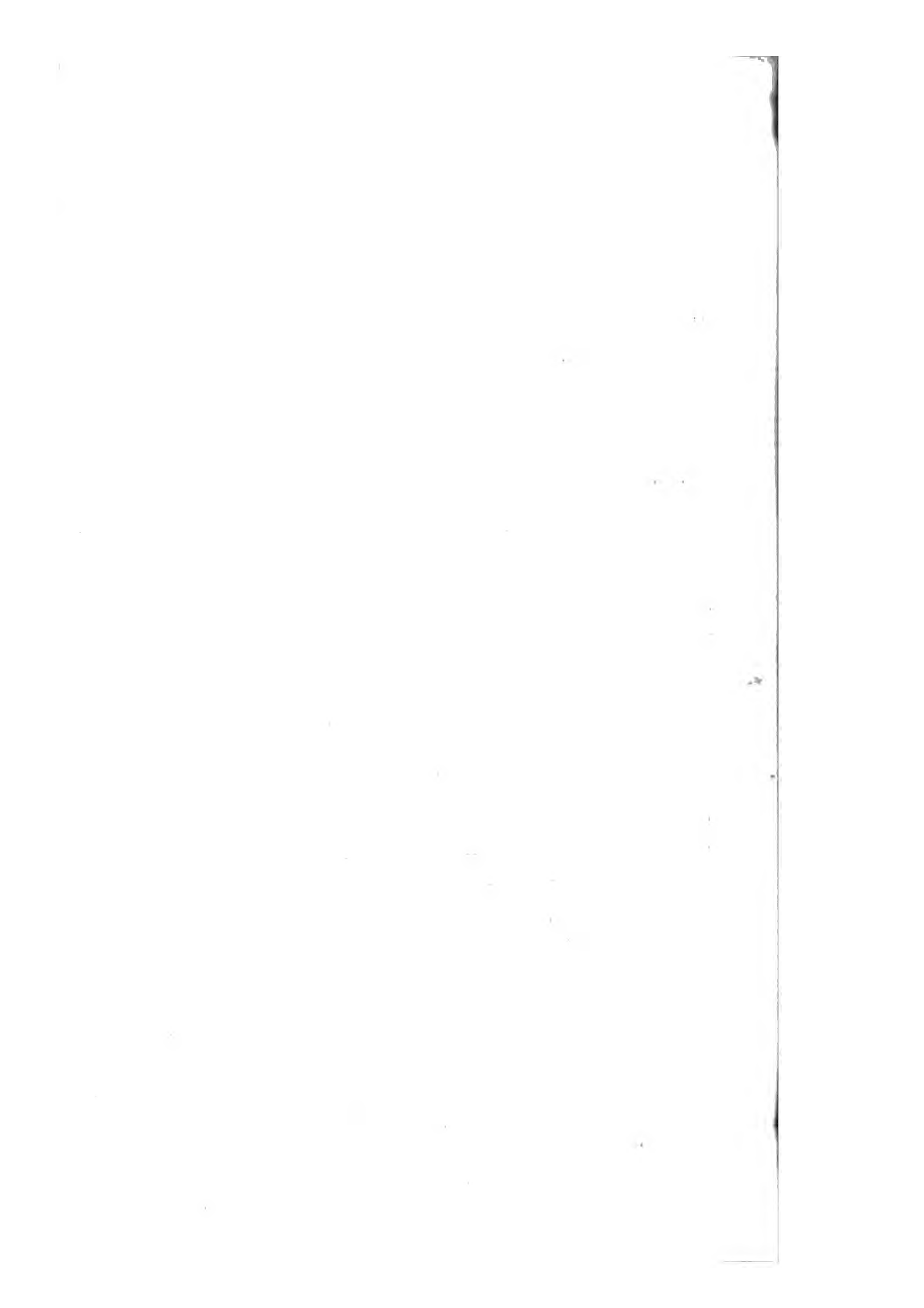
A elle mesmes.
—

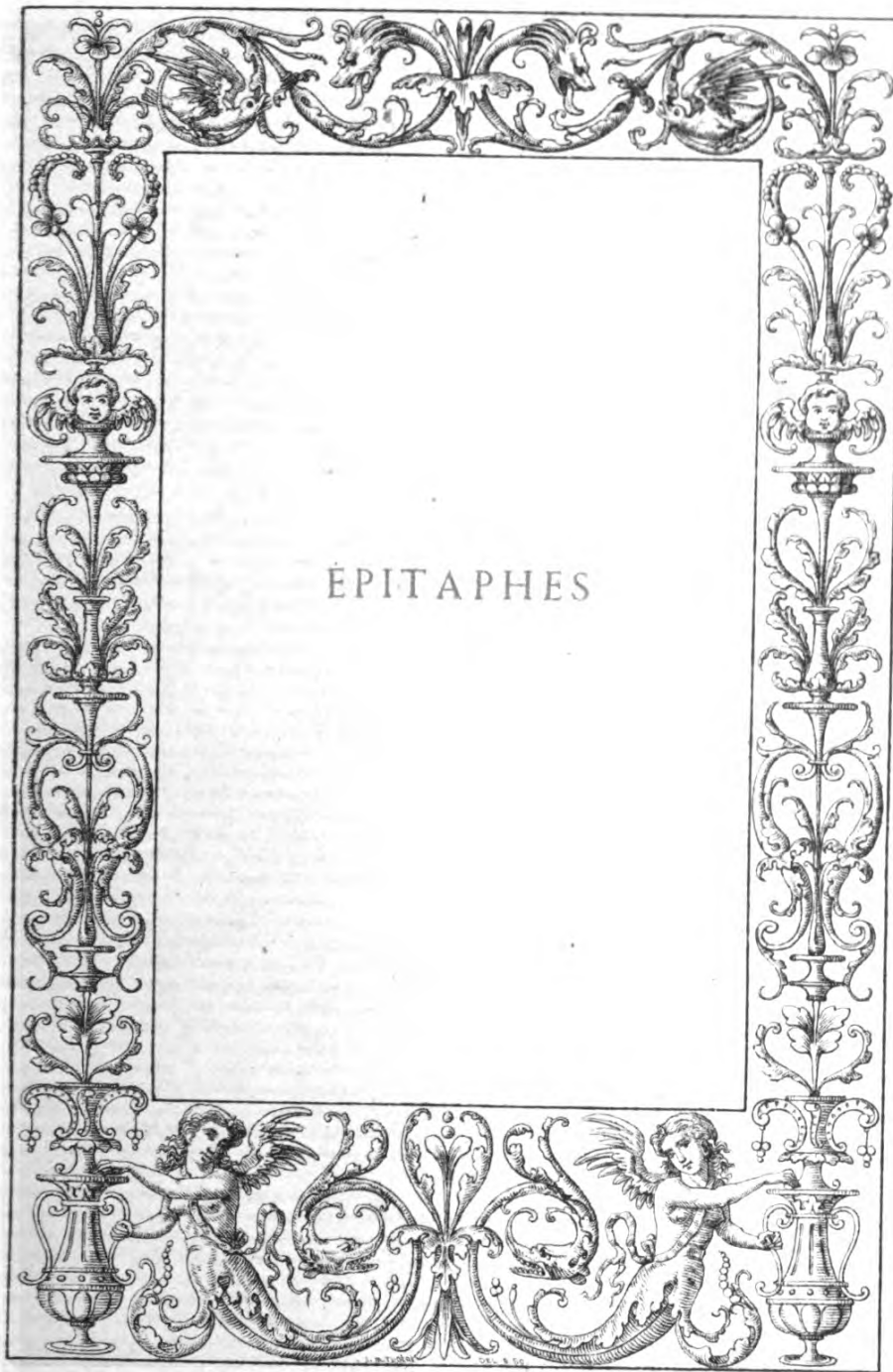
POUR uostre estrene qui uaille
le uous baille
Tant d'esbats, & passetemps,
Que de celuy que i'entens
Ne uous chaille.

A ma Dame de Bernay, dicte Sainct Pol.
—

VOSTRE mary a fortune
Opportune:
Si de iour ne ueult marcher,
Il aura beau cheuaucher
Sur la brune.







ÉPITAPHES

ÉPITAPHES.

Du petit Argentier Paulmier d'Orleans.



Y gist le corps d'un petit Argentier,
Qui eut le cueur si bon, large, &
entier,
Qu'en son uiuant n'affembla bien
aucun,

Fors seulement l'amytié de chascun:
Laquelle gist avec luy (comme pense)
Et a laiffé pour toute recompense
A ses amys le regret de sa mort.

Donques, Passant, si pitié te remord,
Ou si ton cueur quelque dueil en reçoit,
Souhaitte luy (à tout le moins) qu'il foit
Autant aymé de Dieu tout pur, & munde,
Comme il estoit du miserable Monde.

*De Coquillart, & de ses armes
à trois Coquilles d'Or.*

—
LA Morre est ieu pire que aux Quilles,
 Ne qu'aux Eschetz, ne qu'au Quillart.
 A ce meschant ieu, Coquillart
 Perdit sa uie & ses Coquilles.

De Frere Iehan Leuesque, Cordelier natif d'Orleans.

—
Cy gift, repose, & dort leans
 Le feu Euesque d'Orleans :
 l'entens l'Euesque en son furnom,
 Et Frere Iehan en propre nom.
 Qui mourut lan cinq cens & uingt,
 De la uerole qui luy uint.
 Or affin que Sainctes & Anges,
 Ne prennent ces boutons estranges,
 Prions Dieu, qu'au frere Frappart
 Il donne quelque Chambre à part.

De Iehan le Veau.

—
Cy gift le ieune Iehan le Veau,
 Qui en sa grandeur & puissance,
 Fust deuenu Beuf ou Toreau,
 Mais la Mort le print des enfance.

Il mourut Veau par desplaisance :
 Qui fut dommage à plus de neuf,
 Car on dit (ueu fa corporance)
 Que ce eust esté un maistre Beuf.

*De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape
 auant que mourir.*

Cy gift Guion, Pape iadis, & Roy :
 Roy de furnom, Pape par fantasie :
 Non marié, de peur (comme ie croy)
 D'estre cocu, ou d'auoir ialousie.
 Il prefera bon uin, & maluoysie,
 Et chair falee à sa propre fanté.
 Or est il mort la face cramoyfie :
 Dieu te pardoint, poure Pater sancté.

De louan, Fol de ma Dame.

Ie fuz louan, sans auoir femme,
 Et Fol iusque à la haulte Game.
 Tous Folz, & tous louans auffi
 Venez pour moy prier icy,
 L'un apres l'autre, & non ensemble :
 Car le lieu feroit (ce me femble)
 Vn petit bien estroict pour tous :
 Et puis s'on ne parloit tout doux,
 Tant de gens me romproient mon fomme.

Au surplus : quand quelque sage homme
Viendra mon Epitaphe lire,
l'ordonne (s'il se prend a rire)
Qu'il soit des Folz maistre passé
Fault il rire d'un trespaffé?

De Frere André Cordelier.

Cy gist qui assez mal preschoit,
Par ces femmes tant regretté
Frere André qui les cheuauchoit,
Comme un grand Afne desbaté.

De Maistre Pierre de Villiers.

Cy gist feu Pierre de Villiers,
Iadis fin entre deux milliers,
Et Secretaire de renom
De François premier de ce nom.
Si fagement uiure fouloit,
Que iamais estre ne uoloit
(Combien qu'il fust uieil charié)
Prebtre, ne mort, ne marié,
De peur qu'il ne chantast l'office :
De peur qu'il n'entraist en seruice,
Et de peur d'estre enseuely.
Et de faict ie tiens tant de ly,
Ou au moins par tout le bruit a,
Que des trois, les deux euita :

Car iamais on ne le ueit estre
 Au Monde marié, ne prebſtre :
 Mais de mort, ma foy ie croy bien,
 Qu'il l'est, depuis ne ſçay combien.
 Les deux il ſceut bien eſchapper,
 Mais le tiers le ſceut bien happer
 Mil cinq cens un & uingt & quatre :
 Non pas happer, mais ſi bien battre,
 Qu'il dort encor icy deſſoubz.
 De ſes pechez ſoit il abſoulz.

De lean Serre, excellent ioueur de Farces.

Cy deſſoubz gift, & loge en ferre
 Ce tresgentil fallot lean Serre,
 Qui tout plaisir alloit ſuiuſant :
 Et grand ioueur en ſon uiuant,
 Non pas ioueur de Dez, ne Quilles,
 Mais de belles Farces gentilles.
 Auquel leu iamais ne perdit,
 Mais y gaigna bruit & credit,
 Amour, & populaire eſtime,
 Plus que d'eſcuz comme i'eſtime.

Il fut en ſon ieu ſi adextre,
 Qu'a le ueoir on le penſoit estre
 Iurongne, quand il ſe y prenoit,
 Ou Badin, s'il l'entreprenoit :
 Et n'eust ſceut faire en ſa puiffance
 Le ſage, car à ſa naiſſance

Nature ne luy feit la trongne
Que d'un Badin, ou d'un Iurongne.
Toutesfoys ie croy fermement,
Qu'il ne feit onq si uiuement
Le Badin qui rit, ou se mord,
Comme il faiçt maintenant le mort.

Sa science n'estoit point uile,
Mais bonne : car en ceste Ville
Des tristes tristeur destournoit
Et l'homme aise en aise tenoit.

Or bref, quand il entroit en falle
Auec une chemise fale,
Le Front, la louë, & la Narine
Toute couuerte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,
Et d'un hault bonnet triumphant
Garny de plumes de Chappons,
Auec tout cela, ie respons,
Qu'en uoyant sa grace nyaife
On n'estoit pas moins gay, ny aise,
Qu'on est aux champs Elysiens.

O uous humains Parisiens,
De le pleurer pour recompense
Impossible est : car quand on pense
A ce qu'il fouloit faire & dire,
On ne se peult tenir de rire.

Que dys ie? on ne le pleure point?
Si faiçt on : & uoicy le poinçt.
On en rit si fort en maints lieux,

Que les larmes uiennent aux yeulx.
 Ainsî en riant, on le pleure :
 Et en pleurant on rit à l'heure.
 Or pleurez, riez uostre faoul,
 Tout cela ne luy fert d'un foul :
 Vous feriez beaucoup mieulx, en somme,
 De prier Dieu pour le poure homme.

*De l'Abbé de Beaulieu la Marche, qui osa tenir
 contre le Roy.*

QVI pour Beaulieu le presumptueux moyne
 Vouldra dreffer Tombeau propre, & y doine,
 Dessus conuient au uif grauer, ou paindre
 Les grans Geans, qui s'empeschent d'attaindre
 Iusques aux Cieulx, pour nuyre à Iuppiter,
 Qui promptement les faict precipiter.

Semblablement la fable y fauldra mettre
 De Phaëton, foy uolant entremettre
 A gouverner le char du cler Phebus,
 Dont sa ieunesse en fin luy fait abus.

Aussi fauldra paindre sur ce tombel
 L'antique histoire au beau Luciabel,
 Et ses consors s'esleuant contre Dieu,
 Dont en Enfer tresbuchent d'un beau lieu.

Puis à l'entour de la tombe ainsî paincte
 Sera au long ceste escripture empraincte.

Seigneurs passans qui uoyez tel' Paincture,

Celuy qui gist foubz ceste sepulture,
 Voulut en faictz reffempler à ceulx cy,
 Et comme à eulx luy en est prins auffi.

Du Cheual de Vuyart.

GRISON fuz Hedart,
 Qui garrot & dart
 Paffay de uisteffe:
 En feruant Vuyart
 Aux champs fuz criart,
 L'oftant de tristeffe.
 Bucephal en greffe
 Eut un maiftre en Grece
 Mis entre les Dieux:
 Mais mon maiftre, qu'est ce?
 Plus que luy fans cefse
 Il est glorieux.

I'allay curieux
 En chocs furieux,
 Sans craindre astrapade:
 Mal rabotez lieux
 Paffay à cloz yeulx
 Sans faire chopade.

La uifte uirade,
 Pompante pennade,
 Le fault foubzleuant,
 La royde ruade,
 Prompte petarrade

le mis en auant.

Efcumeur bauant,
Au menger ſçauant,
Au penſer tresdoux :
Releué deuant,
Iuſqu'au bout ſeruant
l'ay eſté ſur tous.

Mourant bien ſecoux
Senty par deux coups
Mon maiftre uenir,
Et d'un foible poulx
Difant, A Dieu uous,
Me prins à hennir.

Sur ce fouuenir
Voicy aduenir
La Mort ſans hucher :
Mon OEil fait ternir,
Mon ame finir,
Mon corps rebucher.

Mais mon maiftre cher
N'a permis ſecher
Mon los, bruit, & fame :
Car iadis plus cher
M'ayma cheuaucher,
Que fille, ne femme.

De Ortis le More du Roy.

S OVBZ ceste tombe gist, & qui?
 Vn qui chantoit Lacochiqui.
 Cy gist que dure mort piqua,
 Vn qui chantoit Lacochiqua :
 C'est Ortis : ô quelles douleurs!
 Nous le uismes de trois couleurs
 Tout mort, il m'en souuient encore.

Premierement il estoit More,
 Puis en habit de Cordelier
 Fut enterré soubz ce pilier :
 Et auant qu'eust l'esprit rendu,
 Tout son bien auoit despendu.
 Par ainsi mourut le follaistre
 Aussi blanc comme un sac de plastre,
 Aussi gris qu'un foyer cendreau,
 Et noir comme un beau Diable, ou deux.

D'Alix.

C Y gist, qui est une grand' perte,
 En culetis la plus experte
 Qu'on sceut iamais trouuer en France.

C'est Alix, qui des son enfance,
 Quand sa nourrice l'allectoit,
 Dedans le berceau culetoit :
 Et de trois, iusques à neuf ans,
 Avec Garçons, petis enfans,

Alloit toujours en quelque coin
 Culleter au Grenier au foin.
 Et à dix ans tant fut culee,
 Qu'en culant fut despucelee.
 Depuis grosse garfe deuint,
 Et lors culetoit plus que uingt.
 En apres deuint toute femme,
 Et inuenta la bonne Dame
 Mille tordions aduenans
 Pour culeter à tous uenans.
 Vrai est, quand plus n'eut dent en gueule,
 Qu'elle culeta toute feule.
 Mais affin que le monde uist
 Son grand sçauoir, elle escriuit
 Vn beau Liure de Culetage,
 Pour ceulx qui estoyent de grand'aage :
 Et un autre de Culetis
 Pour ceulx qui estoyent plus petis.
 Ces Liures fait en s'esbatant,
 Et puis mourut en culetant.
 Encor dit on par grand' merueille,
 Que si on ueult mettre l'oreille
 Contre sa tombe, & s'arrester,
 On ourra ses os culeter.

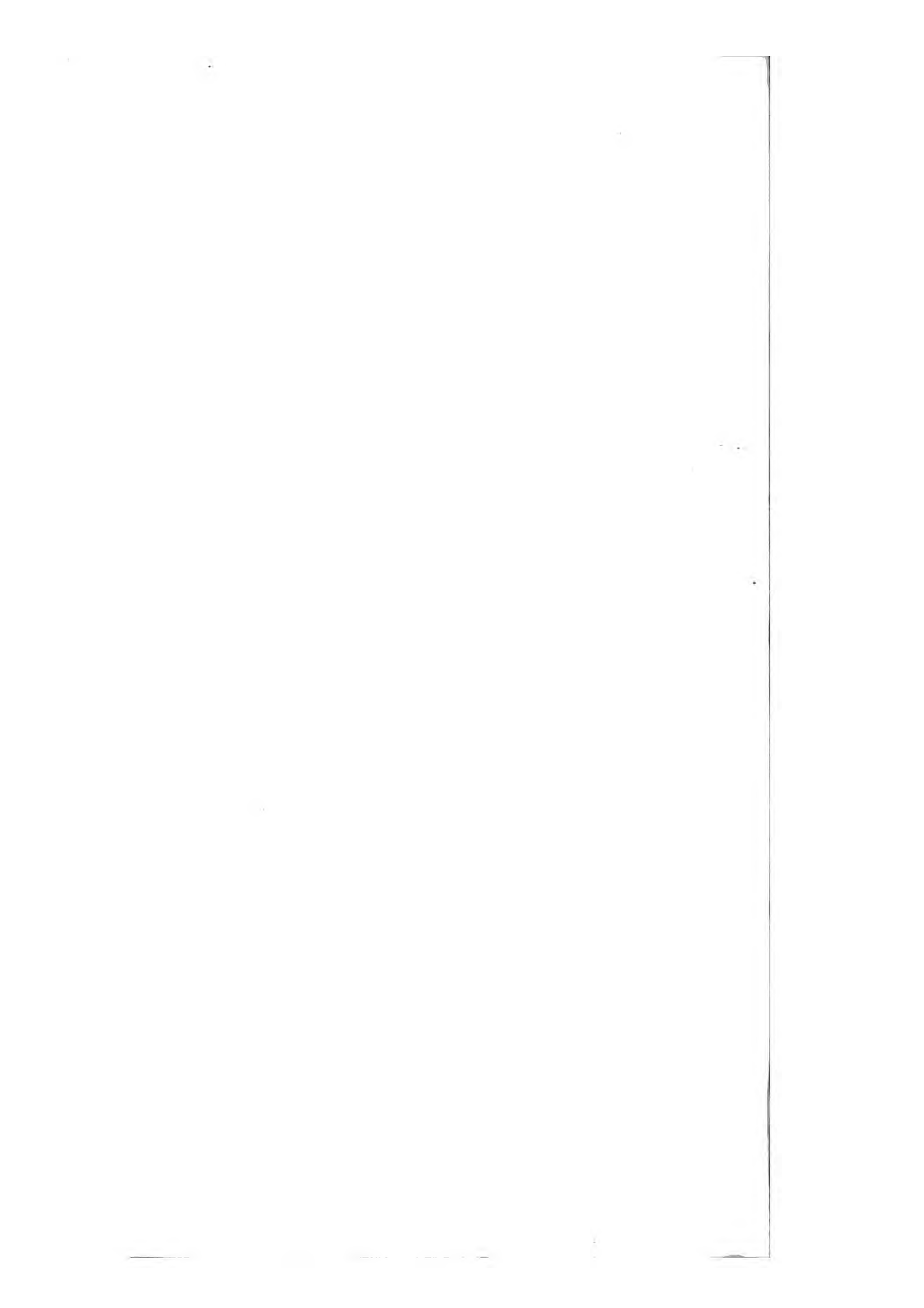
—
De Martin.
 —

Cy gift, pour Alix contenter,
 Martin, qui fouloit plus que dix,

A la rengette culeter,
Par champagnes, boys, & taillis.
Prie Dieu, toy qui cecy lys,
Mettre l'Ame du trespaffé
En quelque lieu bien loing d'Alix,
Affin qu'il repose In pacé.







CIMETIERE.



Y gift le corps lane Bonté
bouté:
L'esprit au Ciel est par bonté
monté.

De Longueil homme docte.

OVIATEVR, cy deffoubz gift Longueil:
A quoy tient il que ne meines long dueil,
Quand tu entens fa uie consomnee?
N'as tu encor entendu Renommee
Par les Climatz? qui son renom insigne
Va publiant à uoix, trompe, & buccine?
Si as pour uray: mais si grande est la gloire
Qu'en as ouy, que tu ne le peulx croire.
Va lire donc (pour en estre affeuré)
Ses beaulx escripts de stile mesuré:

Lors feulement ne croirras fon hault prix,
 Mais apprendras, tant fois tu bien appris.
 Si te fera fon bruit tout ueritable,
 Et la grandeur de fes faictz prouffitable.

*De Maiftre André le Vouft, Medecin
 du Duc d'Alençon.*

VERS ALEXANDRINS.

CELVY qui prolongeoit la uie des humains,
 A la fiene perdue, au dommaige de maints.
 Helas c'estoit le bon feu Maiftre André le Vouft
 Iadis Alençonnois, ores pasture & gouft
 De terrestre uermine: & ores reueftu
 De Cercueil & de Tumbe, & iadis de Vertu.
 Or est mort Medecin du bon Duc d'Alençon:
 A Nature ainfi fault tous payer la rençon.

De Catherine Budé.

MORT a rauy Catherine Budé.
 Cy gift le corps: hélas, qui l'eust cuidé?
 Elle estoit ieune, en bon poinct, belle & blanche.
 Tout cela chet comme fleurs de la branche.
 Ny pensons plus. Voyre, mais du renom
 Qu'elle merite, en diray ie rien? non.
 Car du Mary les larmes, pour le moins,
 De sa bonté font suffifans tesmoings.

De la Royne Claude.

Cy gist enuers Claude Royne de France,
 Laquelle auant que Mort luy feist oultrance,
 Dit à son ame (en gettant larmes d'OEil)
 Esprit lassé de uiure en peine & dueil,
 Que ueulx tu plus faire en ces basses Terres?
 Affez y as uescu en pleurs & Guerres:
 Va uiure en paix au Ciel resplendissant,
 Si complairas à ce corps languissant.

Sur ce fina par Mort qui tout termine,
 Le Lys tout blanc, la toute noyre Hermine:
 Noyre d'ennuy, & blanche d'innocence.
 Or ueille Dieu la mettre en haulte essence,
 Et tant de Paix au Ciel luy impartir,
 Que fus la terre en puisse departir.

De messire Charles de Bourbon.

DEDANS le clos de ce feul Tumbeau cy
 Gist un uainqueur, & un uaincu aussi.
 Et si n'y a qu'un Corps tant seulement.
 Or esbahyr ne s'en fault nullement:
 Car ce Corps mort, du temps qu'il a uescu,
 Vainquit pour autre, & pour foy fut uaincu.

De Monsieur de Precy.

VERS ALEXANDRINS.

LE cheualier gifant deffoubz ce Marbre cy
 François d'Alegre fut, & Seigneur de Precy,
 Qui foubz Charles huitiefme à Naples se trouua :
 Là ou fa force en Guerre à uingt ans esprouua :
 Et y demoura chef, pour son premier merite,
 De trois mil combatans Suiffes gens d'ellite :
 Auec lefquelz deffeit par deux foyz en campagne
 Plus gros nombre de ceulx de Naples & d'Espaigne.

Grand Senefchal estoit au Royaume fufdict,
 Mais trop toft cest office, & son Maiftre perdit :
 Ce nonobftant Loys qu'apres on couronna,
 D'etat de Chambellan le deffunct guerdonna,
 En luy donnant maistrife, & fupreme puiffance
 Deffus les claires eaux, & grans forestz de France :
 Et en tous les perilz, & grans guerres d'adonques
 Alla & retourna, fans reproches quelzconques.

Loys douziefme mort, François Roy couronné
 Iceulx mefmes eftatz, & mieulx, luy a donné.

Premier il espoufa de Chartres la Vidame,
 Dont n'eut aucuns Enfans : mais fa feconde Dame
 Conteffe de loigny & luy, deux filles eurent,
 Qui tout le reconfort de leur uieilleffe furent.
 Or mourut aagé d'ans foixante cinq, & dix,
 Regretté de chascun. Dieu luy doint Paradis.

*De messire lean Cotereau, Cheualier
Seigneur de Maintenon.*

CELVY qui gift cy deffoubz consommé,
Cheualier fut lean Cotereau nommé :
Qui en ieunesse eut un si grand bonheur,
Qu'il deceda plein de biens & d'honneur.
En ce bonheur Fortune fauorable
Le fait seruir foubz estat honorable
Vn noble Duc, qui apres grand' souffrance
Au chef porta la couronne de France :
Ce fut Loys, de ce nom le douziesme,
Que le defunct suyuit en peine extreme
Par tout, au pis de ses aduersitez,
Puis se sentit de ses prosperitez :
Car estant Roy (en bonne & uoluntaire
Recongnoissance) il le fait Secretaire,
Et Tresorier des finances Royales,
Pour le loyer de ses uertus loyales.

Le Maistre mort, le seruant souspira,
Et pour repos, deslors se retira
Icy chez luy, ou par deuote emprise
Fonda, bastit, & doua ceste Eglise.

Ses bons subiectz il uolut frequenter,
Et leur apprint à ferner & enter
Commodement, & à rendre fertile
Ce qui estoit desert & inutile :
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres diuers. Puis mourant dict Adieu

A ses Enfans, qui sur luy ont posée
Ceste Epitaphe, & la Tumbe arrosée
De larmes d'œil par naturel deuoir.

Deuant sa mort des ans pouoit auoir
Soixante & douze. O longue uie & belle,
Ta longueur soit deuenue eternelle.

De luy mesmes.

Icy gist mort, uiuant par bon renom
Iean Cotereau, seigneur de Maintenon :
Ie dy celuy Cheuallier estimé,
Du Roy Loys douziesme tant aymé,
Qu'en ses Tresors pouoir luy assigna,
Et aux secretz des finances signa.
Ie dy celuy de Vertu amateur,
Qui de ce Temple a esté fondateur.

Des ans uesquit pres de soixante & douze :
Chez luy mourut. Puis Enfans & Espouse
L'ont mys au Chœur de sa Fondation,
Ou il attend resuscitation.

De luy encores.

VERS ALEXANDRINS.

IE fuz Iean Cotereau, qui quatre Roys feruy,
Desquelz en bien seruant la grace defferuy,
Et dont fut le dernier François premier du nom,

Soubz qui ie trespaffay Seigneur de Maintenon :
 Ayant ia feruy France en son priué fecret,
 Et en fes grans trefors que laiffay fans regret,
 Pour uenir cy attendre, en paix, de mort le iour,
 Ou ce temple fonday pour mon dernier feiour.

*Des Allemans de Bourges, recité par
 la Deesse Memoire.*

QVI ueult fçauoir grans accordz differens,
 Les plus nouueaulx qu'on ueit entre parens
 Long temps y a, uienne en cest Oratoire
 Des Allemans lire la courte hystoire.

Memoire fuis, qui auecques leurs corps
 Ne ueulx souffrir enterrer leurs accords :
 Ains d'en escrire il me prend appetit.

Iean l'Allemant, & Marie Petit
 Deux autres Ieans en mariage acquirent,
 Qui en commun en un logis uesquirent :
 Et ces deux Ieans, deux Iannes espouferent,
 Qui dix enfans fur la terre pofèrent :
 Ianne Gaillard espoufa Iean l'aisné,
 Vne autre Ianne eut l'autre Iean puisné,
 Laquelle auoit le furnom de Champanges.
 Ainsi en noms conformes & estranges
 Furent tous cinq en amytié confictz :
 Et qui plus est, le bon pere & ses filz,
 Comme de noms, d'estatz furent esgaulx,
 Estans tous trois Receueurs generaulx.

Le pere au faict des Normans trauilla:
 Puis ceste charge au filz aîné bailla:
 Et le puisné receut charge semblable
 En Languedoc. O peuple uenerable,
 Les corps humains que i'ay cy declairez,
 De mesme estat, & mesme honneur parez,
 De mesme nom, de mesme nourriture,
 Sont enterrez foubz mesme sepulture.
 Faictes à Dieu de bon cueur oraison,
 Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

De Alexandre President de Barrois.

SOVVZ ceste tumbe est gifant Alexandre,
 Non pas celuy qui son nom fait espandre
 Par l'Vniuers: non pas celuy de Troye,
 Qui par l'amour meit son pays en proye:
 Alexandre est cestuy cy de Barrois,
 Qui à bon droict faict le nombre des Trois.

A l'un Iuno fait present de ses biens:
 Venus à l'autre a eslargy des siens:
 A cestuy cy Pallas noble Deesse
 De ses tresors a faict grande largeffe.

Le Grec conquist le monde à force & peine:
 Par estre beau le Troyen eut Heleine:
 Cil de Barrois par prudence & sçauoir,
 Los immortal a merité d'auoir.

De maistre lacques Charmolue.

Cy gist enuers la chair de Charmolue,
 De terre uint, la terre la uoulue:
 Quant à l'esprit qui du ciel est uenu,
 Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
 A estre bon, & de uertus orné,
 Que dont il uint il ne foit retourné.

De Damoyfelle Anne de Marle.

Vous qui ayez amytié nuptiale,
 Vous qui prizez charité cordiale,
 Et qui louez en un corps femenin
 Vn cueur entier, gracieux, & begnin,
 Arrestez uous. Cy gist la Damoyfelle,
 Qui tout cela, & mieulx auoit en elle.
 Anne est le nom de celle dont ie parle,
 Fille iadis de Hierosme de Marle,
 Du noble lieu de Luzancy Seigneur:
 Et sa mere est Damoyfelle d'honneur,
 Qui porte nom de Philippe Laurens,
 Laquelle avec pere, & frere, & parens
 Feit la defuncte estre premiere femme
 Du General des finances, Spifame,
 Gaillard de nom, & Seigneur de Biffeaulx,
 Qui d'un tel arbre a eu neuf Arbriffeaulx.
 Or a uescu tresuertueusement

Auecques luy dix ans tant feulement.
 Fafcheufe Mort par fon cruel outrage,
 N'a pas uoulu qu'elle y fust d'auantage :
 Mais comme ayant fur la bonté enuie
 Luy annonça le depart de fa uie,
 L'an de fon aage, à peine huit, & uingt.
 Lors fans uifer au lieu dont elle uint,
 Et desprifant la gloire que lon a
 En ce bas monde, icelle Anne ordonna,
 Que fon corps fust entre les poures mys
 En ceste foffe. Or prions chers amys,
 Que l'ame foit entre les poures mife,
 Qui bien heureux font chantez en l'eglife.

De maifre Guillaume Cretin, Poëte François.

SEIGNEURS paffans, comment pourrez uous croire
 De ce Tumbeau la grand' pompe, & la gloire ?
 Il n'est ne painct, ne poly, ne doré,
 Et fi se dit haultement honoré,
 Tant feulement pour efre couuerture
 D'un corps humain cy mys en fepulture :
 C'est de Cretin, Cretin qui tant fçauoit.

Regardez donc fi ce Tumbeau auoit
 De ce Cretin les faitz laborieux,
 Comme il deuroit efre bien glorieux,
 Veü qu'il prend gloire au poure corps tout mort,
 Lequel par tout uermine mine, & mord.

O dur Tumbeau, de ce que tu en cœuures,

Contente toy, auoir n'en peulx les Oeuures :
 Chose eternelle en mort iamais ne tombe :
 Et qui ne meurt n'a que faire de Tumbe.

—
De Loys Iagoynéau.
 —

Cy gift Loys Iagoynéau furnommé :
 Tresforier fut en charges renomme :
 Et de pecune onc ne thesaurifa,
 Ains de uertu, que plus qu'argent prifa.
 Le ne sçay pas de quel' race estoit il :
 Mais ie sçay bien que son cueur fut gentil,
 Hardy, courtois, de tresnoble nature,
 Et trop plus grand que du corps la stature.
 Il est certain que Chasteaudun son estre
 Soubz liberal' planette le fait naistre.
 Receueur fut de Soiffons : & de faict
 France le fait, l'Itale l'a deffaict.
 Italiens en ont le corps icy,
 Et les François le dueil & le foucy :
 Auec lequel dessus luy ont posé
 Ce dur tumbeau de leurs pleurs arrosé.
 Or de l'auoir si tost mort estendu,
 Mort le trompa : car tout bien entendu,
 Son uif esprit à grans biens pretendoit :
 Monté soit il plus hault qu'il ne tendoit.

De Madame la Regente mere du Roy.

CELLE qui trauailla pour le repos de maints,
 Repose maintenant : pourquoy criez Humains ?
 Gardez bien le repos qu'elle uous a donné,
 Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonné.

De Florimond de Champeuerne.

LE Roy, la Mort aymerent Florimond
 De Champeuerne, en son florissant aage :
 Le Roy par temps le poulsa uers le mont
 D'honneur & biens, en suffisant estage :
 Mais Mort uoulant le traicter d'auantage,
 En un moment le poulsa iusque aux cieulx,
 Et feit tresbien : car des bons l'heritage
 N'est point affis en ce ual uicieux.

De Iean de Montdoulcet.

VERS ALEXANDRINS.

APRES auoir feruy autour de la personne
 Du roy Loys douziesme, auant que sa couronne
 Ornast son noble Chef, & apres l'auoir prise,
 Ie Iean de Montdoulcet esprouuay la surprise
 De l'incertaine mort : car un esclat de lance,
 En un plaissant Tournoy dedans mon corps se lance,
 Si uigoureusement, & par fortune telle,
 Qu'au milieu de plaisir fenty douleur mortelle,
 Qu'au milieu de plaisir fenty douleur mortelle,

Qui au liēt me iecta faify de fieure grosse,
 De mon liēt au Cercueil, du Cercueil en la fosse:
 Non pas fans grand regret du maistre & des amys.
 Les amys m'ont pleuré : & le bon maistre a mis
 Mes enfans aux estatz de moy lors retenuz,
 Entre autres que j'auois de sa grace obtenuz,
 Et donna pension à la mienne espousee,
 C'est Iane Cotereau qui est icy posee.

Si tant d'honneur & bien ne uint de mon merite,
 Il uint d'amour de Roy enuers moy non petite.
 Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.
 Priez pour moy, Passans, priez, qu'en cestuy lieu
 Le puisse en Iesuchrist tellement fommeiller,
 Qu'avec les siens me face au grand Iour refueiller.

De Guillaume Chantereau homme de Guerre.

Cy gist Guillaume, en terre,
 Chantereau furnommé,
 Entre les gens de Guerre
 Iadis trefrenommé.

Bien uiuant estimé,
 Sans noyse, fans offense:
 S'on l'auoit animé,
 Rude estoit en deffense.

A plaisir & oultrance
 Si adextre on le uit,
 Que le Daulphin de France
 Finablement feruit.

Mais la Mort le rait
 En sa ieunesse meure.
 A maint homme qui uit,
 Grand regret en demeure.
 Puis qu'il fault que tout meure,
 S'en fault il estonner?
 Eternelle demeure
 Dieu luy uueille donner.

De trois Enfans Freres.

D'VN mesme dard, soubz une mesme annee,
 Et en trois iours de mesme destinee,
 Mal pestilent soubz ceste dure pierre
 Meit Iean de Bray, Bonadventure, & Pierre,
 Freres tous trois : dont le plus uieil dix ans
 A peine auoit. Qu'en dictes uous Lifans?
 Cruelle mort, mort plus froide que marbre,
 N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
 Vn fruit tant ieune, un fruit sans meureté,
 Dont la uerueur donnoit grand'feureté
 De bien futur? Qu'a elle encores fait?
 Elle a, pour uray, du mesme coup deffait
 De pere, & mere esperance & lieffe,
 Qui s'attendoient resiouyr leur uieilleffe
 Avec leurs filz : desquelz la mort soudaine
 Nous est tesmoing, que la uie mondaine
 Autant enfans, que uieillards, abandonne.
 Il nous doit plaire, & puis que Dieu l'ordonne.

De François Daulphin de France.

Cy gist François Daulphin de grand renom,
Filz de François le premier de ce nom :
Duquel il tint la prison en Espagne.

Cy gist François qui la Lice en Campagne,
Glaiues trenchans, & Harnoys bien fourbis
Ayma trop plus que sumptueux habitz.

Formé de corps, ce qu'est possible d'estre,
Le feit Nature : encores plus adextre.
Et en ce corps hault & droit composé,
Le ciel transmit un esprit bien posé :
Puis le reprint quand par grefue achoifon
Vn Ferraroys luy donna la poison
Au uueil d'autruy, qui en craincte regnoit
Voyant François qui Cesar deuenoit.

Ce Daulphin dy, qui par terre & par mer,
Fustes, & gens eust prins plaisir d'armer,
Et la grandeur de terre dominee,
Si rompre eust peu sa dure destinee:
Mais ses uertus luy causerent enuie,
Dont il perdit sur les uingt ans la uie,
Auec l'attente, hélas, de la couronne,
Qui le cler Chef de son Pere enuironne.

Qu'as tu, passant? complaindre on ne s'en doit.
Il a trop mieulx que ce qu'il attendoit.

De Anne de Beauregard qui mourut à Ferrare.

DE Beauregard Anne suis, qui d'enfance
 Laiffay Parens, pays, amys, & France,
 Pour fuiure icy la Duchesse Renee :
 Laquelle i'ay depuis abandonnee,
 Futur espoux, beauté, fleurissant aage,
 Pour aller ueoir au Ciel mon heritage
 Laissant le monde auec moindre foucy,
 Qu'en laissant France, alors que uins icy.

De Heleine de Boisy.

VERS ALEXANDRINS.

NE sçay ou gist Heleine, en qui beauté gifoit,
 Mais icy gist Heleine ou bonté reluifoit,
 Et qui la grand' beauté de l'autre eust bien ternie
 Par les graces & dons dont elle estoit garnie.
 Donques (ô toy passant) qui cest escript liras,
 Va, & dy hardiment en tous lieux ou iras :
 Heleine Grecque a faict que Troye est deploreë :
 Heleine de Boisy la France a decoree.

De Monsieur du Tour, Maistre Robert Gedoyn.

SÇAIS tu, Passant, de qui est ce tumbeau ?
 D'un qui iadis, en cheminant tout beau,
 Monta plus hault, que tous ceulx qui se hastent.
 C'est le tumbeau, là ou les Vers s'appastent

Du bon Vieillard agreable & heureux,
 Dont tu as ueu tout le monde amoureux.
 Cy gist, hélas, plus ie ne le puis taire,
 Robert Gedoin excellent fecretaire,
 Qui quatre Roys seruit fans defarroy.
 Maintenant est auecques le grand Roy,
 Ou il repose apres trauail & peine.

Or a uescu personne d'age pleine,
 Pleine de biens & uertu honorable :
 Puis a laiffé ce monde miserable,
 Sans le regret qui l'homme fouent mord.
 O uie heureuse, ô bien heureuse mort !

De Iean L'huilier Conseiller.

INCONTINENT que Loyse le maistre
 Congneut qu'aux Vers le corps on faisoit paistre
 De son espoux, le prudent Iean L'huilier,
 Hélas, dit elle, Amy tressingulier,
 Vostre prudence au Senat honoree,
 Eust mieulx porté, que moy lassé exploree,
 Le dueil de mort. Inutile ie uy,
 Et uous eussiez encores bien seruy :
 Car uous estiez uertueux & fçauant.
 Las pourquoy donc ne fuis ie morte auant ?

En ce regret demoura des moys douze
 La bonne, belle, & uertueuse espouse :
 Puis trespassa, & en mourant ua dire :
 C'est trop d'un an, fans ueoir ce qu'on desire.

Mon esprit ua le sien la hault chercher :
 Vueille mon corps au pres du sien coucher.
 Ce qui fut fait, & n'a sceu mort tant poindre,
 Qu'elle ait desioinct ce qu'amour uoulut ioindre.

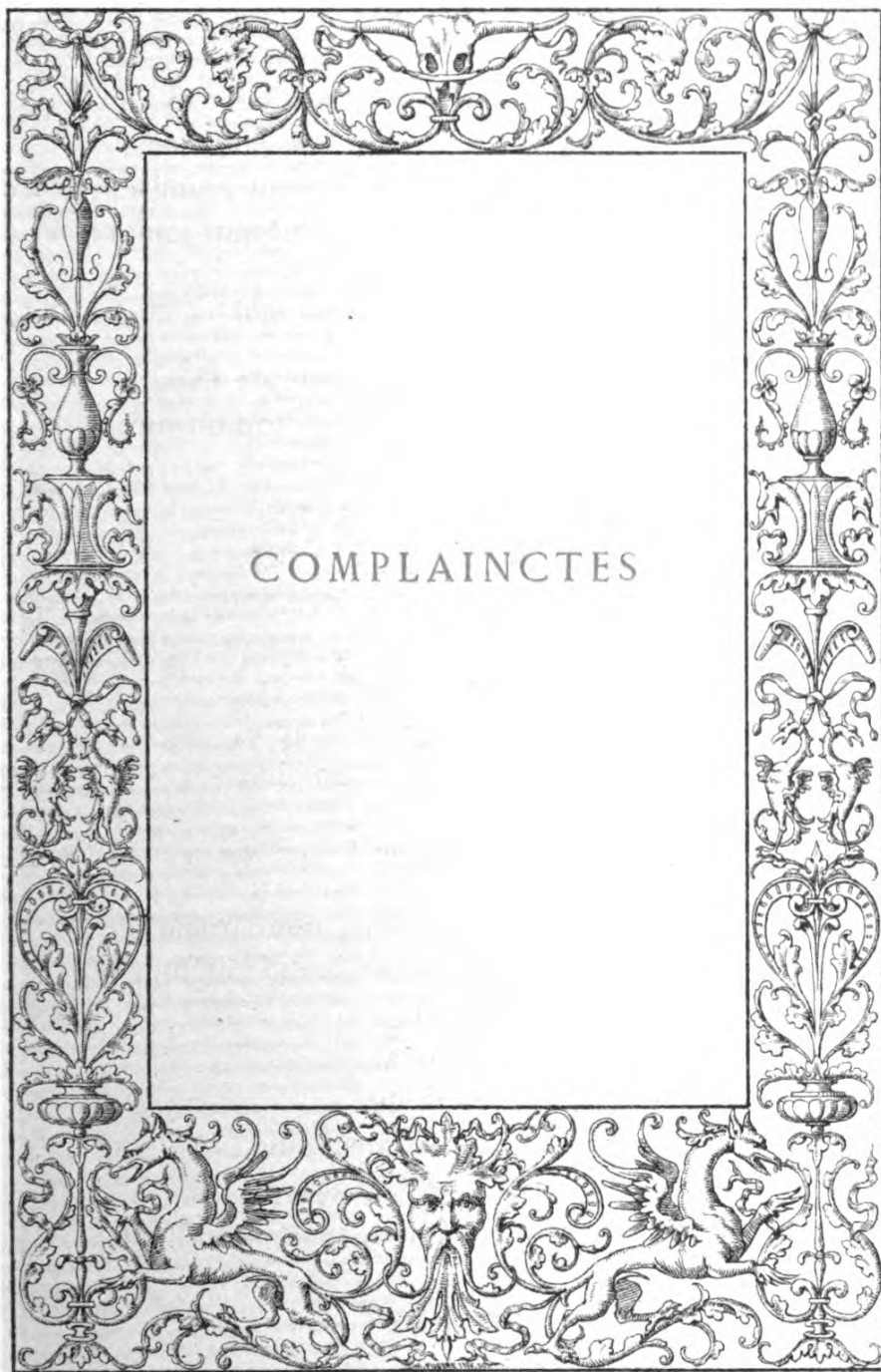
De Madame de Chasteaubriant.

S OVBZ ce tumbeau gift Françoise de Foix,
 De qui tout bien tout chascun fouloit dire,
 Et le difant, onc une feule uoix
 Ne s'auança d'y uouloir contredire.
 De grand'beauté, de grace qui attire,
 De bon sçauoir, d'intelligence prompte,
 De biens, d'honneurs, & mieulx que ne racompte,
 Dieu eternel richement l'estoffa.
 O Viateur, pour t'abreger le compte,
 Cy gift un rien, là ou tout triumpna.

De Monsieur le General Preud'homme.

C Y deffoubz prend son dernier somme
 Le prudent Guillaume Preud'homme,
 De Normandie General,
 A qui Dieu fut tant liberal,
 Qu'il luy donna ufer sa uie
 Sans peur, fans blasme, fans enuie,
 Et mourut (uoyez quel bonheur)
 Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.





COMPLAINCTES.

Du Baron de Malleuille, Parisien.

A La Terre.



TERRE basse, ou l'homme se conduit,
Respons (helas) à ma demande
triste:
Ou est le corps que tu auois produit,

Dont le depart me tourmente & contriste?
L'auois tu fait tant bon, tant beau, tant misse,
Pour de son sang taindre les dards poinctuz
Des Turcs maulditz? Las ilz n'en ont point euz
De plus ayment uray honneur, que iceluy:
Qui mieulx ayma là mourir en uertus,
Qu'en deshonneur suiure plusieurs battus.
Tel uit encor qui est plus mort que luy.

A la Mer.

O CRVAULTÉ d'impetueufes uagues,
Mer variable, ou toute craincte abonde,
Cause mouuant, dont trop cruelles dagues
L'ont fait perir de mort tant furibonde.

Si hault defir de congnoiftre le Monde
T'auoit transmis fi gentil perfonnage,
Las falloit il qu'en la fleur de fon aage
Par deuers toy fi rudement le prinfes,
Sans plus reueoir la Cōurt des nobles Princes,
Ou tant il est à present regreté?

O Mer amere aux mordantes espinces :
Certainement ce qu'arrestes & pinces,
Au gré de tous est trop bien arresté.

A Nature.

HELAS, Nature, ou est la bonne grace,
Dont tu le feis luyre par fes effectz?
Formé l'auois beau de corps & de face,
Doux en parler, & constant en fes faitz :
D'honesteté estoit l'un des parfaictz,
Car en fuyant les piquans espinettes
D'oyfueté, Flustes, & Espinettes
Bruyre faisoit en tresdoulce accordance :
Du Luz sonnoit motetz & chanfonnettes :
Danfer sçauoit avec, & fans sonnettes.
Las, or est il à fa derniere dance.

A la Mort.
—

LAS, or est il à sa dernière dance,
Ou toy, la Mort, luy as fait sans fouldas
Faire faulx pas & mortelle cadence,
Soubz dur rebec sonnans le grand Helas.
Quant est du corps, uray est que meurdry l'as,
Mais de son bruit, ou iamais n'eut friuole,
Maulgré ton dard, par tout le Monde il uole,
Toujours croissant, comme Lys qui fleuronne.
Touchant son Ame, immortelle couronne
Luy a donné celuy pour qui mourut :
Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
Le suis contrainct par Amour, qui l'ordonne,
Le regretter, & mauldire Baruth.

A Fortune.
—

FORTVNE, hélas, muable & desreiglee,
Qui du palud de Malheur viens & fors,
Bien as montré, que tu es aueuglee,
D'auoir ietté sur luy tes rudes fors :
Car si tes yeulx d'inimytie confors
Eusses ouuers, pour bien apperceuoir
Les grans uertuz qu'on luy a ueu auoir,
Pitié t'eust meüe à le retenir seur :
Mais tu ne ueulx de toy mesmes rien ueoir,
Pour aux humains faire mieulx affauoir,
Que plus te plaist cruaulté que douceur.

Marot Conclud.

LA Terre dit, qu'a bon droict peult reprendre
 Ce qu'elle a faict, quoy qu'on ayt deferuy.
 La Mer respond, que fain le sceut bien rendre
 En Terre ferme, ou soudain fut rauy.
 Nature dit, que Mort a l'audiuy
 Par deffus elle, & qu'en rien ne peult mais.
 La mort respond, que les plus grans iamais
 N'espargnera. Et Fortune l'infame
 Dit qu'elle est nee à faire tort & blasme.
 Laiffons la donc en sa coustume uile:
 Et supplions le filz de nostre Dame,
 Qu'en fin es Cieulx il nous face ueoir l'ame
 Du feu Baron, dict Jean de Malleuille.

D'une Niepce, sur la Mort de sa Tante.

OQUE ie fens mon cueur plein de regret,
 Quand Souuenir ma pensee refueille
 D'un dueil caché, au plus profond secret
 Du mien esprit, qui pour se plaindre ueille!
 Seigneurs lifans, n'en foyez en merueille,
 Ains uoz douleurs à la mienne uniffez,
 Ou pour le moins ne uous esbahiffez,
 Si ma douleur est plus qu'autre profonde:
 Mais tous ensemble estonnez uous affez,
 Comment ie n'ay en mon cueur amassez
 Tous les regretz qui furent onc au Monde.

Tous les regretz qui furent onc au Monde,
 Venez faisir la dolente Niépce,
 Qui a perdu par fiere Mort immunde
 Tante, & attente, & entente, & lieffe.
 Perdu (helas) gift son corps. Et qui est ce ?
 Iane Bonté, des meilleures de France :
 De qui la uie eslongnoit de souffrance
 Mon triste cueur, & le logeoit aussi
 Au parc de Ioye & au clos d'Esperance:
 Mais, las, sa Mort bastit ma demeure
 Au boys de dueil, à l'ombre de Soucy.

Au boys de dueil, à l'ombre de Soucy
 N'estoye au temps de sa uie prospere.
 Mon foulas gift soubz ceste terre icy,
 Et de le uoir plus au Monde n'espere.
 O Mort mordante, ô impropre impropere,
 Pourquoi (helas) ton dard ne flechiffoit,
 Quand son uouloir au mien elle uniffoit
 Par uraye amour, naturelle, & entiere ?
 Mon cueur ailleurs ne pense, ne pensoit,
 Ne pensera. Donques (quoy qu'il en foit)
 Si ie me plains, ce n'est pas fans matiere.

Si ie me plains, ce n'est pas fans matiere,
 Veu que trop fut horrible c'est Orage,
 De conuertir en terrestre fumiere
 Ce corps, qui seul a nauré maint courage.
 Helas c'estoit celle tant bonne & sage,
 A qui iadis le Prince des hauls Cieulx

Voulut liurer le don tant precieux
D'honesteté, en cueur constant & fort,
Mais dard mortel de ce fut enuieux :
Dont plus ne uient plaisir deuant mes yeulx,
Tant ay d'ennuy, & tant de desconfort.

Tant ay d'ennuy, & tant de desconfort,
Que plus n'en puis : donc en boys, ou montaigne
Nymphes laissez l'eau qui de terre fort,
Maintenant fault qu'en larmes on se baigne.
Pourquoy cela? pour de uostre Compaigne
Pleurer la mort. Mort l'est uenu faisir:
Pleure Rouen, pleure ce desplaisir,
En douleur soit tant plaifante demeure :
Et qui aura de soy triste desir,
Vienne avec moy, qui n'ay autre plaisir,
Fors feulement l'attente que ie meure.

Fors feulement l'attente que ie meure,
Rien ne me peult alleger ma douleur :
Car soubz cinq poinctz incessamment demeure,
Qui m'ont contraincte aymer noire couleur.
Dueil tout premier me plonge en son malheur:
Ennuy sur moy employe son effort :
Soucy me tient sans espoir de confort :
Regret apres m'oste lieffe pleine :
Peine me fuyt, & tousiours me remord.
Par ainsi j'ay, pour une seule mort,
Dueil, & ennuy, soucy, regret, & peine.

Deploration de Messire Florimond Robertet.

IADIS ma plume on ueit son uol estendre
Au gré d'Amour, & d'un bas stile & tendre
Distiller dictz, que foulois mettre en chant:
Mais un regret de tous costez trenchant
Luy faict laisser ceste douce coustume,
Pour la tremper en encre d'amertume.
Ainsi le fault, & quand ne le faudroit,
Mon cueur, hélas, encores le uouldroit:
Et quand mon cueur ne le uouldroit encores,
Oultre son uueil contrainct y feroit ores
Par l'aiguillon d'une mort qui le poinct:
Que dis ie mort? d'une mort n'est ce point,
Ains d'une amour: car quand chascun mourroit,
Sans uraye amour plaindre on ne le pourroit:
Mais quand la Mort a faict son malefice,
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux urays Amys le deuil:
Non point un dueil de fainctes larmes d'œil,
Non point un dueil de drap noir annuel,
Mais un dueil tainct d'ennuy perpetuel:
Non point un dueil qui dehors apparroist,
Mais qui au cueur, sans apparence, croist.

Voyla le dueil qui a uaincu ma ioye:
C'est ce qui faict, que toute rien que i'oye
Me sonne ennuy: c'est ce qui me procure,
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure,
Et que iour cler me semble noire nuit:

De tel' façon, que ce qui tant me nuit,
Corrompt du tout le nayf de ma Muse,
Lequel de foy ne ueult que ie m'amuse
A composer en triste Tragedie :
Mais maintenant, force m'est que ie die
Chanfon mortelle en stile plein d'esmoy,
Veu qu'autre cas ne peult fortir de moy.

De mon cueur donc l'intention totale
Vous comptera une chose fatale,
Que ie trouuay d'adventure mal feine
En m'en uenant de Loyre droict à Seine
Deffus Tourfou. Tourfou iadis estoit
Vn petit boys, ou la Mort commettoit
Meurdres bien grans, fur ceulx qui chemin tel
Vouloient passer. En celuy lieu mortel
Ie uey la Mort hydeuse & redoubtee,
Deffus un Char en triumphe montee,
Deffoubz ses piedz ayant un corps humain
Mort à l'enuers, & un Dard en la main
De boys mortel, de plumes empenné
D'un uieil Corbeau, de qui le chant damné
Predit tout mal : & fut trempé le fer
En eau de Styx, fleuue triste d'Enfer.
La Mort, en lieu de Sceptre uenerable,
Tenoit en main ce Dard espouentable,
Qui en maint lieu estoit tainct & taché
Du sang de cil qu'elle auoit surmarché.

Ainsi debout fur le Char se tenoit,
Qu'un Cheval passe en hennissant trainoit :

Deuant lequel cheminoit une Fee
Frefche, en bon poinct, & noblement coiffée,
Sur teste raze ayant triple couronne,
Que mainte Perle & Rubys environne :
Sa robe estoit d'un blanc & fin Samys,
Ou elle auoit en pourtraicture mys
Par traict de temps, un million de chofes,
Comme Chasteaulx, Palays, & Villes closes,
Villages, Tours, & Temples, & Conuentz,
Terres, & Mers, & Voiles à tous uentz,
Artillerie, Armes, Hommes armez,
Chiens, & Oyfeaulx, Plaines, & Boys ramez,
Le tout brodé de fine foye exquisite,
Par mains d'autruy torfe, taincte, & acquise :
Et pour deuise, au bord de la besongne,
Estoit escript : Le feu à qui en grongne.
Ce neantmoins sa robe elle muffoit
Soubz un manteau, qui humble paroiffoit,
Ou plusieurs draps diuers furent compris,
De Noir, de Blanc, d'Enfumé, & de Gris,
Signifiant de sectes un grand nombre,
Qui fans traual uiuent deffoubz son ombre.

Ceste grand' Dame est nommée Rommaine,
Qui ce corps mort, iusques au Tumbeau maine,
La Croix deuant, en grand' cerimonie,
Chantant mottetz de piteuse armonie.

Vne autre Dame au costé droict uenoit,
A qui trop peu de chanter fouuenoit :
D'un haubin noir, de pareure tannée,

Montee estoit, la plus triste & tennee,
 Qui fust alors soubz la haulteur Celique :
 Helas, c'estoit Francoyse Republique,
 Laquelle auoit en maintz lieux entamé
 Son manteau bleu, de fleurs de lys semé :
 Si derompoit encor de toutes pars
 Ses beaulx cheueulx sur elle tous espars :
 Et pour son train ne menoit avec elle,
 Sinon Douleur, Ennuy, & leur sequelle,
 Qui la seruoient de tout cela qui duyt,
 Quand au sepulchre un Amy on conduyt.

De l'autre part cheminoit en grand' peine
 Le bon homme au Labeur, qui en la plaine
 Auoit laiffé bœufz, charrue, & culture,
 Pour ce corps mort conduyre en sepulture :
 Mais bien laua son uifage haslé,
 De force pleurs, ains que là fust allé.

Lors ie uoyant telle pompe mondaine,
 Presuppofay, en pensée foudaine,
 Que là gifoit quelque Prince de nom :
 Mais tost apres fuz aduertie que non,
 Et que c'estoit un Seruiteur Royal,
 Qui fut iadis si prudent & loyal,
 Qu'apres sa mort, son uray Seigneur & Roy,
 Luy ordonna ce beau funebre arroy :
 Monstrant au doigt, combien d'amour defferuent
 De leurs Seigneurs, les Seruans qui bien seruent.

Et comment sceu ie alors, qui estoit l'homme ?
 Autour de luy ne ueoy qui le me nomme,

Et m'en enquier : mais le cueur qui leur fend,
Toute parole à leur bouche deffend.
Si uous diray, comment donques i'ay fceu
Le nom de luy. Ce Char que i'apperceu
N'estoit paré de Rouge, Iaune ou Vert,
Mais tout de Noir par tristesse couuert:
Et le fuyuoient cent hommes, en douleur,
Vestuz d'habitz de semblable couleur:
Chascun au poing Torche, qui feu rendoit,
Et ou l'Escu du noble mort pendoit.
Lors curieux piquay pour ueoir les Armes :
Mais telle ueüe aux yeulx me meit les larmes,
Y uoyant painct l'Esle sans per à elle.
Dieu immortel (dy ie lors) uoicy l'Esle,
Qui a uolé ainsi que uoler fault,
Entre deux Airs, ne trop bas, ne trop hault :
Voicy, pour uray, l'Esle dont la uolee
Par sa uertu a la France extollee,
Circonuolant ce Monde spacieux,
Et suruolant maintenant les neuf Cieulx.
C'est l'Esle noire, en la bende doree,
L'Esle en uolant iamais non efforee,
Et dont fortie est la mieulx escriuant
Plume, qui fust de nostre aage uiuant.
C'est celle Plume, ou modernes esprits,
Soubz ses patrons, leur sçauoir ont pris :
Ce fut la Plume en sage main baillee,
Qui ne fut onc (comme ie croy) taillee,
Que pour feruir, en leurs secretz, les Roys :

Aussi de reng elle en a seruy troys,
En Guerre, en Paix, en affaires urgens,
Au gré des Roys, & prouffit de leurs gens.

O uous Humains, qui escoutez ma plaincte,
Qui est celuy qui eut ceste Esle paincte
En son escu ? Vous en fault il doubter ?
Sentez uous point, quand uenez à gouster
Ce que ie dy en mon triste motet,
Que c'est le bon Florimond Robertet ?
En est il d'autre en la uie mortelle,
Pour qui ie disse une louenge telle ?
Non, car uiuant de son art n'en approche :
Or est il mort Seruiteur fans reproche.

Ainsi (pour uray) que mon cueur & ma langue
Difoient d'accord si piteuse harangue,
La fiere Mort sur le Char seiournee
Sa face passe a deuers moy tournee,
Et à bien peu qu'elle ne m'a rué
Le mesme Dard, dont elle auoit tué
Celuy qui fut la toute ronde Sphere,
Par ou guettois ma fortune prospere.
Mais tout acoup tourna sa ueuë oblique,
Contre & deuers, Francoyse Republique,
Qui l'irritoit, mauldissoit, & blasmoit,
D'auoir occis celuy qui tant l'aymoit.

Adonc la Mort, fans s'effrayer, l'escoute,
Et Republique hors de l'estomac boute
Les propres motz contenuz cy apres,
Auec sanglotz s'entrefuyans de pres.

La Republique Françoysse.

PVIS qu'on sçait bien, ò peruerse Chimere,
 Que toute rage en toy se peult choisir,
 Jusque à tuer avec angoisse amere
 L'enfant petit au uentre de sa mere,
 Sans luy donner de naistre le loisir:
 Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir
 A monstrier plus ta force tant congneue,
 Dont ne te peult louenge estre aduenue?

Qui de son corps la force met en preuue,
 Deuant ses yeulx loz ou gaing luy appert:
 Mais en l'effect, ou la tienne s'espreuue,
 Blasme pour loz, perte pour gaing se treuue:
 Chascun t'en blasme, & tout le monde y pert:
 Perdu nous as l'homme en conseil expert,
 Et l'as iecté mort dedans le giron
 De France (helas) qui pleure à l'enuiron.

Françoys franc Roy de France & des Françoys,
 Tu le fuz ueoir quand l'ame il uouloit rendre:
 De luy donner reconfort t'aduançoys,
 Et en ton cueur contre la Mort tançoys,
 Qui ton bon Serf au besoing uenoit prendre.
 O quelle amour impossible à comprendre!
 Santé cent ans puisse auoir un tel maistre,
 Et du seruant au Ciel puisse l'ame estre.

France, & la fleur de ses Princes ensemble,
 Le corps au Temple en grand dueil ont mené.
 Lors France triste à Hecuba ressemble,

Quand fes enfans à l'entour d'elle affemble,
Pour lamenter Hector son filz aigné :
Quiconques fut Hector aux armes né,
Robertet fut nostre Hector en sageffe :
Pallas auffi luy en fait grand' largeffe.

Au fons du cueur les larmes uont puisant
Poures de Court, pour pleurer leur ruyne :
Et toy, Labeur, tu ne ueoys plus luisant
Ce cler Soleil, qui estoit tant duisant
A esclarcir de ce temps la bruynes :
Proceffions, ne chanter en rue Hymne
N'ont fceu mouoir fiere Mort à mercy,
Qui me contrainct de dire encor ainfi :

Vieille effacee, infecte, image immunde,
Craincte de gens, pensement foucieux,
Quel bon aduis, quelle sageffe abonde
En ton cerueau, d'apourir ce bas Monde,
Pour enrichir de noz biens les haultz cieulx ?
Que maudict soit ton Dard malicieux :
En un feul coup s'est monsté trop habille
D'en tuer un, & en naurer cent mille.

Tu as froiffé la Main tant imitable,
Qui au prouffit de moy, laffe, escriuoit :
Tu as coufu la Bouche ueritable :
Tu as percé le Cueur tant charitable,
Et affommé le Chef qui tant sçauoit :
Mais maulgré toy, ça bas de luy se uoit
Vn cler renom, qui ce tour te fera,
Que par fus toy, fans fin, triumphe.

Tu as deffaiët (ò lourde & mal adextre)
Ta non nuyfance, & noſtre allegement :
Endormy as de ta peſante Dextre
Cil qui ne peut reſueillé au monde eſtre,
Iuſques au iour du final Iugement.
Las, & tandis nous ſouffrons largement,
N'ayans recours qu'au Ciel, & à noz larmes,
Pour nous uenger de tes ſoudains alarmes.

De uoz deux yeulx, uous ſa chere Eſpouſee,
Faiëttes Fontaine, ou puiser on puiſſe eau :
Filles de luy, uoſtre face arrouſſee
De larmes ſoit, non comme de rouſſee,
Mais chaſcun œil ſoit un petit Ruiſſeau :
Chaſcun des miens en ieët plus d'un Seau :
De tout cela faiſons une Riuiere,
Pour y noyer la Mort qui eſt ſi fiere.

Ha, la meſchante ! eſcoutez ſa malice.
Premier occit en martial deſtroiët
Quatre meilleurs Cheualiers de malice,
Leſcut, Bayart, la Tremoille, & Pallice :
Puis eſt entree en mon Conſeil eſtroiët,
Et de la troupe alla frapper tout droiët
Le plus aymé, & le plus diligent.
Souuent de telz eſt un peuple indigent.

Si ſon nom propre à dire on me ſemond,
Je reſpondray, qu'a ſon loz ſe compaſſe :
Son loz fleurit, ſon nom c'eſt Florimond,
Vn Mont flory, un plus que flory Mont,
Qui de hauteur Parnafus outrepaffe :

Car Parnafus (fans plus) les Nues paffe:
 Mais cestuy uainct la haulteur Cristaline,
 Et de luy fort fontaine Cabaline.

De Robertet par tout le mot s'espart
 En Tartarie, Espagne, & la Moree:
 Deux Filz du nom nous restent de fa part,
 Et un Neveu, qui d'esprit, forme, & art
 Semble Phebus à la barbe doree.
 De luy se fert dame France honoree
 En ses secretz : car le nom y confonne:
 Si faict son sens, sa plume, & sa personne.

Vous ses deux Filz, ne font uoz yeulx laffez?
 Cessez uoz pleurs, cessez François, & Claude:
 Et en Latin, dont uous sçauuez assez,
 Ou en beau Grec quelque œuure compassez,
 Qui apres mort uostre Pere collaude.
 Puis increpez ceste Mort qui nous fraude,
 En luy prouuant par dictz Philosophaux,
 Comme inutile est son Dard, & sa Faulx.

—
L'Authheur.
 —

INCONTINENT que la Mort entendit,
 Que lon uouloit inutile la dire,
 Son bras tout sec en arriere estendit,
 Et fierement son dard mortel brandit,
 Pour Republique en frapper par grand'ire:
 Mais tout acoup de fureur se retire,
 Et d'une uoix, qui sembloit bien loingtaine,
 Dit telle chose utile & trefcertaine.

La Mort, à tous Humains.

PEVPLE feduict, endormy en tenebres
Tant de longs iours par la doctrine d'homme,
Pourquoy me fais tant de pompes funebres,
Puis que ta bouche inutile me nomme ?
Tu me maudis, quand tes Amys affomme,
Mais quand ce uient qu'aux obseques on chante,
Le Prebstre adonc qui d'Argent en a somme,
Ne me dict pas maudicte, ne meschante.

Et par ainsi de ma pompe ordinaire
Amende plus le uiuant que le mort.
Car grand Tumbeau, grand Dueil, grand Luminaire,
Ne peut lauer l'Ame que peché mord.
Le Sang de Christ, quand la loy te remord,
Par foy te laue, ains que le corps desuie :
Et toutesfoys fans moy qui suis la Mort,
Aller ne peux en l'eternelle uie.

Pourtant si suis deffaicte & d'esciree,
Ministre suis des grans tresors du Ciel :
Dont ie detroys estre plus desiree,
Que ceste uie amere plus que fiel.
Plus elle est douce, & moins en fort de miel :
Plus tu y uis, plus te charges de crimes :
Mais par default d'esprit Celestiel,
En t'aymant trop, tu me hays & deprimes.

Que dy ie aymer ? celuy ne s'ayme en rien,
Lequel uouldroit tousiours uiure en ce Monde,
Pour se frustrer du tant souuerain bien,

Que luy promet Verité pure & munde :
Poffedaft il Mer, & Terre feconde,
Beauté, Sçauoir, Santé fans empirer,
Il ne croit pas, qu'il foit uie feconde :
Ou, s'il la croit, il me doit defirer.

L'apoftre Paul, Sainct Martin charitable,
Et Auguftin de Dieu tant efcriuant,
Maint autre Sainct plein d'efprit ueritable,
N'ont defiré que moy en leur uiuant.
Or eft ta chair contre moy eftriant,
Mais pour l'amour de mon Pere celefte,
T'enfeigneray comme yras enfuyuant
Ceulx, à qui onc mon Dard ne fut molefte.

Prie à Dieu feul que par grace te donne
La uiue foy, dont Sainct Paul tant efcript.
Ta uie apres du tout luy abandonne,
Qui en peché iournellement aigrift.
Mourir, pour eftre avecques Iefuchrift,
Lors aymeras, plus que uie mortelle.
Ce beau fouhait fera le tien efprit :
La chair ne peult defirer chofe telle.

L'ame eft le feu, le corps eft le tyfon :
L'ame eft d'enhault, & le corps inutile
N'eft aultre cas qu'une baffe prifon,
En qui languift l'ame noble & gentile.
De tel' prifon i'ay la clef treffubtile :
C'est le mien dard à l'ame gracieux :
Car il la tire hors de fa prifon uile
Pour d'icy bas la renuoyer aux cieulx.

Tien toy donc fort du seul Dieu triumpant,
Croyant qu'il est ton uray & propre Pere,
Si ton Pere est, tu es donc son Enfant,
Et Heritier de son Regne prospere.
S'il t'a tiré d'eternel impropere,
Durant le temps que ne le congnoissoys,
Que fera il, s'en luy ton cueur espere?
Doubter ne fault que mieulx traicté ne foys.

Et pour autant, que l'homme ne peult faire,
Qu'il puisse uiure icy bas sans peché,
Iamais ne peult enuers Dieu fatisfaire,
Et plus luy doit le plus tard depeché:
Donc comme Christ en la croix attaché
Mourut pour toy, mourir pour luy desire:
Qui pour luy meurt, est du tout relasché
D'ennuy, de peine, & peché, qui est pire.

Qui fait le coup? c'est moy, tu le sçais bien:
Ainsi ie suis au Chrestien qui desuie,
Fin de peché, commencement de bien:
Fin de langueur, commencement de uie.
Donc homme uieil, pourquoy prens tu enuie
De retourner en ta ieunesse pleine?
Veulx tu rentrer en misere afferuie,
Dont eschappé tu es à si grand' peine?

Si tu me dis, qu'en te uenant faisir,
Ie ne te fais sinon tort & nuyfance,
Et que tu n'as peine, ne desplaisir,
Mais tout plaisir, lieffe, & toute aisance:
Ie dy, qu'il n'est desplaisir que plaifance,

Veux que la fin n'est rien que damnement :
 Et dy qu'il n'est plaisir que desplaissance,
 Veux que la fin redonde à sauvement.

Quel' desplaissance entends tu que ie die ?
 Craindre mon dard ? cela n'entens ie point :
 L'entens pour Dieu souffrir dueil, maladie,
 Perte, & meschef, tant uienne mal apoint :
 Et mettre ius de gré (car c'est le point)
 Desirs mondains & lieffes charnelles :
 Ainsi mourant soubz ma darde qui poingt,
 Tu en auras qui feront eternelles.

Donques pour moy contristé ne feras,
 Ains par fiance, & d'un ioyeux courage,
 Pour à Dieu seul obeyr, laisseras
 Tresors, amys, maison, & labourage.
 Cler temps de loing, est signe que l'orage
 Fera de l'air tost separation :
 Aussi tel' foy, au mourant personnage
 Est signe grand de sa saluation.
 Iesus, affin que de moy n'eusses crainte,
 Premier que toy uoulut mort encourir :
 Et en mourant ma force a si estainte,
 Que quand ie tue, on ne scauroit mourir.
 Vaincue m'a pour les siens secourir :
 Et plus ne suis qu'une porte ou entree,
 Qu'on doit passer uolentiers, pour courir
 De ce uil monde en celeste contree.

Iadis celuy, que Moyse l'on nomme,
 Vn grand Serpent tout d'Arain esleuoit :

Qui (pour le ueoir) pouoit guerir un homme,
Quand un Serpent naturel mors l'auoit,
Ainsi celuy, qui par uiue Foy uoyt
La mort de Christ, guerist de ma blessure:
Et uit ailleurs plus qu'icy ne uiuoit:
Que dys ie plus? mais sans fin, ie t'affeure.

Parquoy bien folle est la coustume humaine,
Quand aucun meurt, porter & faire dueil.
Si tu crois bien, que Dieu uers luy le maine,
A quelle fin en iectes larmes d'œil?
Le ueulx tu uif tirer hors du cercueil,
Pour à son bien mettre empesche & deffense?
Qui pour ce pleure, est marry, dont le uueil
De Dieu est fait. Iugez si c'est offense.

Laiffe gemir & braire les Payens,
Qui n'ont espoir d'eternelle demeure:
Faulx de Foy te donne les moyens
D'ainsi pleurer, quand fault que quelqu'un meure:
Et quand au port du drap plus noir que meure,
Hypocrisie en a taillé l'habit:
Deffoubz lequel tel pour sa mere pleure,
Qui bien uouldroit de son pere l'Obit.

Messes sans nombre, & force anniuersaires,
C'est belle chose, & la façon i'en prise:
Si font les chants, cloches, & lumineaires:
Mais le mal est en l'auare Prebstrise.
Car si tu n'as uaillant que ta chemise,
Tien toy certain, qu'apres le tien trespas,
Il n'y aura ne Conuent, ny Eglise,

Qui pour toy fonne, ou chante, ou face un pas.

N'ordonne à toy telles folennitez,
 Ne foubz quel marbre il faudra qu'on t'enterre,
 Car ce ne font uers Dieu que uanitez :
 Salut ne gift en tumbau, ny en terre.
 Le bon Chrestien au Ciel ira grand' erre,
 Fust le sien corps en la rue enterré :
 Et le mauuais en Enfer tiendra ferre,
 Fust le sien corps foubz l'autel enferré.

Mais pour tomber à mon premier propos,
 Ne me crains plus, ie te pry, ne maudis :
 Car qui uouldra en Eternel repos
 Auoir de Dieu les promesses, & dictz,
 Qui uouldra ueoir les Anges benediçtz,
 Qui uouldra ueoir de son uray Dieu la face,
 Bref, qui uouldra uiure au beau Paradis,
 Il fault premier que mourir ie le face.

Confesse donc que ie suis bienheureuse,
 Puis que sans moy tu ne peulx estre heureux :
 Et que ta uie est aigre & rigoureuse,
 Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux :
 Car tout au pis, quand l'Esprit uigoureux
 Seroit mortel, comme le corps immunde,
 Encores t'est ce dard bien amoureux,
 De te tirer des peines de ce monde.

L'Authour.

QUAND Mort preschoit ces choses, ou pareilles,
 Ceux qui auoyent les plus grandes Oreilles,

N'en desiroient entendre motz quelzconques,
Parquoy se teut, & fait marcher adonques
Son Chariot en grand triumphe & gloire,
Et le defunct mener à Bloys sur Loyre :
Ou les Manans, pour le corps reposer
Preparoient Tumbe, & pleurs pour l'arroser.

Or est aux champs ce mortel Chariot,
Et n'y a Bled, Sauge, ne Polliot,
Fleurs, ne Boutons hors de la Terre yffus,
Qu'il n'admortisse en passant par deffus.
Taulpes, & Vers, qui dedans Terre hantent,
Tremblent de peur, & bien passer le sentent.
Mesmes la Terre en feurté ne se tient,
Et à regret ce Chariot soustient.

Là deffus est la Mort maigre & uillaine,
Qui de sa froide & pestifere alaine,
L'air d'entour elle a mis en tel meschef,
Que les Oyseaulx uolans par sus son chef
Tombent d'enhault, & mors en terre gisent :
Excepté ceulx qui les malheurs predisent.

Bœufz & Iumens courent par le pays :
De ueoir la Mort grandement esbays.
Le Loup cruel crainct plus sa face feule,
Que la Brebis du Loup ne crainct la gueule.
Tous animaux de quelconques manieres
A sa uenie entrent en leurs Tesnieres.
Quand elle approche ou Fleuves, ou Estangs,
Poules, Canardz, & Cignes là estans,
Au fons de l'eau se plongent & se cachent,

Tant que la Mort loing de leurs riuës fachent.

Et s'elle approche une Ville, ou Bourgade,
Le plus hardy se muce, ou chet malade,
Ou meurt de peur. Nobles, Prebſtres, Marchans
Laiffent la Ville, & gagnent l'air des champs:
Chafcun faiçt uoye à la Chimere uile.
Et quand on ueoit, qu'elle a paſſé la Ville,
Chafcun reuient. Lors on eſpand, & rue
Eau de fenteurs, & uinaigre en la rue.
Puis es Cantons feu de Geneure allument,
Et leurs Maifons eſuentent, & perfument,
A leur pouoir, de leur Ville chaffant
L'air que la Mort y a mis en paſſant.

Tant fait la Mort, qu'aupres de Bloys arriue,
Et coſtoyoit ia de Loyre la riuë,
Quand les Poiffons grans, moyens, & petis
Le hault de l'eau laiffèrent tous crainçtifz,
Et uont trouuer au plus profond, & bas
Loire leur Dieu, qui prenoit ſes eſbatz
Dedans ſon creux, avec ſes Sœurs & Filles
Dames des eaux les Naiades gentilles:
Mais bien acoup ſes eſbatz ſe perdirent,
Car les Poiffons en leur langue luy dirent,
Comment la Mort, qu'ilz auoient rencontrée,
Auoit occis quelcun de ſa Contree.

Le fleuue Loyre adonc en ſes eſprits,
Bien deuina que la Mort auoit pris
Son bon Voyſin, dont ſi fort lamenta,
Que de ſes pleurs ſes undes augmenta :

Et n'eust esté qu'il estoit immortel,
Trespaffé fust d'ouir un remors tel.

Ce temps pendant la Mort faict ses exploicts
De faire entree en la Ville de Bloys:
Dedans laquelle il n'y a Citoyen,
Qui pour fuyr cherche lieu, ne moyen;
Car du defunct ont plus d'Amour empraincte
Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont craincte.

De leurs maisons partirent Seculiers,
Hors des Conuents fortirent Reguliers,
Iusticiers laisserent leurs practiques,
Gens de labour ferrerent leurs Bouticques,
Dames auffi, tant fuffent bien polyes,
Pour ce iour là ne se feirent iolyes,
Toutes & tous, des grans iufque aux menuz,
Loing au deuant de ce corps font uenuz:
Sinon aucuns, qui les Cloches fonnoient,
Et qui la Foffe, & la Tumbe ordonnoient.

Ses Cloches donc chascune Eglife esbranle
Sans carrillon, mais toutes à grand branfle,
Si haultement que le Ciel entendit
La belle Echo, qui pareil fon rendit.

Ainsi receu ont honorablement
Leur Amy mort, & lamentablement
L'ont amené avec Croix, & Banieres,
Ciergers, Flambeaulx, de diuerfes manieres
Dedans l'Eglife au bon fainct Honoré:
Là ou Dieu fut pour fon Ame imploré
Par Augustins, par Iacobins, & Carmes,

Et Cordeliers. Puis avec pleurs & larmes
 Enterré l'ont ses Parens & Amys :
 Et aussi tost qu'en la fosse fut mys,
 Et que sur luy Terre & Tumbe lon ueoit,
 La fiere Mort, qui amené l'auoit,
 Subtillement de là s'esuanouyt,
 Et onques puis on ne la ueit, n'ouyt.

Tel fut conduyt dedans Bloys la Conté
 L'ordre funebre, ainsi qu'on m'a compté.
 Si l'ay comprins succinct en cest Ouurage,
 Faict en faueur de maint noble courage.
 S'il y a mal, il uient tout de ma part :
 S'il y a bien, il uient d'ou le bien part.

*De ma Dame Loyse de Sauoye, Mere du
 Roy. En forme d'Eglogue.*

THENOT. COLIN.

EN ce beau Val sont plaisirs excellens,
 Vn cler Ruiffeau bruyant pres de l'umbrage,
 L'herbe à souhait, les Vents non uiolens :
 Puis toy Colin, qui de chanter fais rage.
A Pan ne ueulx rabaiffer son hommage :
 Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
 Plus tost prouffit en auroit que dommage :
 Il t'apprendroit, & tu l'enseignerois.
Quant à chanfons, tu y besongnerois
 De si grand art, s'on uenoit à contendre,

Que quand fur Pan rien tu ne gaignerois,
 Pan deffus toy rien ne pourroit pretendre.
 S'il gaigne en prix un beau Fourmage tendre,
 Tu gaigneras un pot de Laiçt caillé :
 Ou si le Laiçt il ayme plus cher prendre,
 A toy fera le Fourmage baillé.

COLIN.

Berger Thenot, ie suis esmerueillé
 De tes chanfons : & plus fort ie m'y baigne,
 Qu'a escouter le Linot esueillé,
 Ou l'eau qui bruyt tombant d'une montaigne.
 Si au matin Calliope te gaigne,
 Contre elle au foir obtiendras le butin :
 Ou s'il aduient que tant noble compaigne
 Te gaigne au foir, tu uaincras au matin.
 Or ie te pry, tandis que mon maftin
 Fera bon guet, & que ie feray paiftre
 Noz deux troupeaux, chante un peu de Catin,
 En deschiffrant fon bel habit champeftre.

THENOT.

Le Rossignol, de chanter est le maiftre,
 Taire conuient deuant luy les Piuers :
 Auffi estant, là ou tu pourras estre,
 Taire feray mes chalumeaux diuers.
 Mais si tu ueulx chanter dix foys dix uers,
 En deplorant la bergere Loyse,
 Des Coingz auras, six iaunes, & six uerts,

Les mieulx fentans qu'on ueit depuis Moyse.
 Et si tes uers font d'aussi bonne mise,
 Que les derniers que tu feis d'Yfabeau,
 Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,
 Ains beaucoup plus, & meilleur, & plus beau.
 De moy auras un double Chalumeau
 Faict de la main de Raffy Lyonnois :
 Lequel à peine ay eu pour un Cheureau,
 Du bon Pasteur Michau, que tu congnois.
 Iamais encor n'en sonnay qu'une foys,
 Et si le garde aussi cher que la uie :
 Si l'auras tu de bon cueur toutesfoys,
 Faissant cela à quoy ie te conuie.

COLIN.

Tu me requiers de ce dont i'ay enuie.
 Sus donc mes uers, chantez chantz douloureux,
 Puis que la Mort a Loyse rauie,
 Qui tant tenoit noz courtilz uigoureux.
 Or sommes nous maintenant malheureux,
 Plus estonnez de sa mortelle absence,
 Que les Aigneaulx, à l'heure qu'entour eulx
 Ne trouuent pas la mere qui les pense.
 Pleurons Bergers, Nature nous dispense :
 Pleurons la Mere au grand Berger d'icy :
 Pleurons la Mere à Margot d'excellence,
 Pleurons la Mere à nous autres aussi.
 O grand Pasteur, que tu as de foucy !
 Ne fçay lequel, de toy, ou de ta Mere

Me rend le plus de tristesse noircy :
Chantez mes uers, chantez douleur amere.
Lors que Loyse en sa loge prospere,
Son beau mesnage en bon sens conduisoit :
Chascun Pasteur, tant fust il riche Pere,
Lieu là dedans pour sa Fille eslisoit.
Aucunesfoys Loyse s'aduisoit
Les faire seoir toutes soubz un grand Orme,
Et elle estant au milieu, leur disoit,
Filles, il fault que d'un poinct uous informe.
Ce n'est pas tout, qu'auoir plaisante forme,
Bordes, troupeaulx, riche Pere, & puissant :
Il fault preueoir, que uice ne difforme
Par long repos uostre aage fleurissant.
Oysiuete n'allez point nourissant,
Car elle est pire, entre ieunes Bergeres,
Qu'entre Brebis ce grand Loup rauissant,
Qui uient au soir tousiours en ces Fougères.
A traualier foyez donques legeres :
Que Dieu pardoint au bon homme Roger,
Tousiours disoit, que chez les mesnageres
Oysiuete ne trouuoit à loger.
Ainsi disoit la Mere au grand Berger,
Et à son dict traualloient Pastourelles :
L'une plantoit herbes en un Verger :
L'autre paiffoit Colombz, & Tourterelles.
L'autre à l'aiguille ouuroit choses nouvelles :
L'autre, en apres, faisoit Chappeaulx de fleurs.
Or maintenant ne font plus rien les belles,

Sinon ruyffeaux, de larmes & de pleurs.
Conuerty ont leurs danfes en douleurs,
Le Bleu en Brun, le Vertgay en Tanné:
Et leurs beaulx tainctz en mauuaifes couleurs:
Chantez mes uers, chantez dueil ordonné.
Des que la Mort ce grand coup eut donné,
Tous les plaisirs champestres s'affoupièrent:
Les petis uentz alors n'ont alléné,
Mais les fors Ventz encores en fouspirent.
Fueilles & fruitz des arbres abbatirent:
Le cler Soleil chaleur plus ne rendit:
Du manteau uert les Prez se defuestirent,
Le Ciel obscur larmes en respandit.
Le grand Pasteur sa mufette fendit,
Ne uoulant plus que de pleurs se mesler,
Dont son troupeau, qui plaindre l'entendit,
Laiffa le paistre, & se print à besler.
Et quand Margot ouyt tout reueler,
Son gentil cueur ne fut assez habile
Pour garder l'œil de larmes distiller,
Ains de ses pleurs en fait bien pleurer mille.
Terre en ce temps deuint nue & debile:
Plusieurs ruyffeaux tous à sec demourerent:
La mer en fut troublee & mal tranquille,
Et les Daulphins bien ieunes y pleurerent.
Biches & Cerfz, estonnez s'arresterent:
Bestes de proye, & bestes de pasture,
Tous animaulx Loyse regretterent,
Exceptez Loups de mauuaife nature.

Tant, en effect, grefue fut la poincture,
 Et de malheur l'aduanture si pleine,
 Que le beau Lys en print noire taincture,
 Et les troupeaux en portent noire laine.
 Sur arbre sec s'en complainct Philomene,
 L'Aronde en faict cris piteux & trenchans,
 La Tourterelle en gemit, & en mene
 Semblable dueil : & i'accorde à leurs chants.
 O francs Bergers sur franche herbe marchants,
 Qu'en dictes uous ? quel dueil, quel ennuy est ce,
 De ueoir secher la fleur de tous noz champs ?
 Chantez mes uers, chantez, Adieu lieffe.
 Nymphes & Dieux, de nuict en grand' destresse
 La uindrent ueoir, & luy dirent, hélas;
 Dors tu icy, des Bergers la maistresse,
 Ou si c'est Mort, qui t'a mise en ses lacs ?
 Las, ta couleur (telle comme tu l'as)
 Nous iuge bien, que morte tu reposes.
 Ha mort facheuse ! onques ne te mellas
 Que de raur les excellentes choses.
 Tant eut au chef de sageffes enclofes :
 Tant bien sçauoit le clos de France aymer .
 Tant bien y sceut au Lys rendre les Rosfes :
 Tant bien y sceut bonnes herbes semer.
 Tant bien sçauoit en feurté confermer
 Tout le bestail de toute la contree :
 Tant bien sçauoit son Parc clorre, & fermer,
 Qu'on n'a point ueu les Loups y faire entree.
 Tant a de foyz sa prudence monstree

Contre le temps obscur & pluieux,
 Que France n'a (long temps a) rencontrée
 Telle Bergere, au rapport des plus uieux.
 Adieu Loyse, à Dieu en larmes d'yeulx,
 Adieu le corps qui la terre decore.
 En ce difant, s'en uont Nymphes & Dieux :
 Chantez mes uers, chantez douleur encore.
 Rien n'est ça bas qui ceste mort ignore :
 Congnac s'en coingne en sa poitrine blesme :
 Romorantin la perte rememore :
 Aniou fait iou : Angoulesme est de mesme.
 Amboyse en boyt une amertume extreme :
 Le Maine en mene un lamentable bruit :
 La poure Touure arroufant Angoulesme
 A son paué de Truites tout destruiet.
 Et sur son eau, chantent de iour & nuict
 Les Cignes blancs, dont toute elle est couuerte,
 Pronostiquans en leur chant, qui leur nuit,
 Que Mort, par mort, leur tient sa porte ouuerte.
 Que faictes uous en ceste forest uerte
 Faunes, Syluains? ie croy que dormez là :
 Veillez, ueillez, pour pleurer ceste perte :
 Ou si dormez, en dormant songez la.
 Songez la Mort, songez le tort qu'elle a :
 Ne dormez point sans songer la meschante :
 Puis au refueil, comptez moy tout cela
 Qu'aurez songé, affin que ie le chante.
 D'ou uient cela, qu'on ueoit l'herbe sechante
 Retourner uiue, alors que l'Este uient ?

Et la personne au Tumbau trebuschante,
Tant grande soit, iamais plus ne reuient ?
Ha, quand i'ouy l'autrehier (il me fouient)
Si fort crier la Corneille en un Chefne,
C'est un grand cas (dy ie lors) s'il n'aduient
Quelque meschef, bien tost, en cestuy Regne.
Autant m'en dit le Corbeau sur un Fresne :
Autant m'en dit l'Estoille à la grand' queue :
Dont ie laschay à mes soursirs la resne,
Car tel' douleur ne pense auoir onc eüe.
Chantez mes uers fresche douleur conceüe.
Non, taifez uous, c'est assez deploré :
Elle est aux champs Elisiens receüe,
Hors des trauaulx de ce Monde exploré.
Là ou elle est n'y a rien defloré :
Iamais le iour, & les plaisirs n'y meurent :
Iamais n'y meurt le Vert bien coloré, :
Ne ceulx avec, qui là dedans demeurent.
Car toute odeur Ambrosienne y fleurent
Et n'ont iamais ne deux, ne trois faisons,
Mais un Printemps : & iamais ilz ne pleurent
Perte d'amys, ainsi que nous faisons.
En ces beaulx Champs, & nayfues maisons,
Loyse uit, sans peur, peine, ou mesaise :
Et nous ça bas pleins d'humaines raisons
Sommes marrys (ce semble) de son aise.
Là ne ueoit rien, qui en rien luy desplaise :
Là mange fruit d'ineestimable prix :
Là boyt liqueur, qui toute fois appaife :

Là congnoiftra mille nobles esprits.
 Tous Animaux plaifans y font compris,
 Et mille Oyfeaux y font ioye immortelle,
 Entre lefquelz uole par le pourpris
 Son Papegay, qui partit auant elle.
 Là elle ueoit une lumiere telle,
 Que pour la ueoir mourir deurions uouloir.
 Puis qu'elle a donc tant de ioye eternelle,
 Ceffez mes uers, ceffez de uous douloir.
 Mettez uoz Montz, & Pins en nonchaloir,
 Venez en France, ò Nymphes de Sauoye,
 Pour faire honneur à celle qui ualoir
 Feit par fon loz, fon Pays, & fa uoye.
 Sauoyfienne eftoit, bien le fçauoye,
 Si faictez uous : uenez donques, affin
 Qu'auant mourir uofre œil par deça uoye,
 Là ou fut mife apres heureufe fin.
 Portez au bras chascune plein Coffin
 D'herbes & fleurs, du lieu de fa naiffance,
 Pour les femer deffus fon Marbre fin,
 Le mieulx pourueu, dont ayons congnoiffance.
 Portez Rameaux paruenuz à croiffance,
 Laurier, Lyerre, & Lys blancs honorez,
 Romarin uert, Roses en abondance,
 Iaune Soucie, & Baffinetz dorez :
 Paffeueloux de Pourpre colorez,
 Lauende franche, Oeilletz de couleur uiue,
 Aubepins blancs, Aubepins azurez,
 Et toutes fleurs de grand'beauté nayfue.

Chascune soit d'en porter attentifue :
 Puis sur la Tumbe en iectez bien espais,
 Et n'oubliez force branches d'Oliue:
 Car elle estoit la Bergere de Paix.
 Laquelle sceut dreffer accords parfaicts
 Entre Bergers, alors que par le Monde
 Taschoient l'un l'autre à se rendre deffaicts,
 A coup de Goy, de Houlette, & de Fonde.
 Vien le Dieu Pan, uien plus tost que l'Aronde,
 Pars de tes Parcs, d'Arcadie desplace,
 Cesse à chanter de Syringue la blonde,
 Approche toy, & te metz en ma place,
 Pour exalter avec meilleure grace
 Celle de qui ie me fuis entremys :
 Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
 Mais tu as tort que tu ne la gemys.
 Et toy Thenot, qui à plorer t'es mys
 En m'escoutant parler de la tresbonne,
 Deliure moy le Chalumeau promys,
 A celle fin qu'en concluant la sonne :
 Et que du son rende graces, & donne
 Louège aux Dieux des haults mōtz & des plains,
 Si haultement, que ce Val en refonne :
 Cessez mes uers, cessez icy uoz plainctz.

THENOT.

O franc Pasteur, combien tes uers sont pleins
 De grand' douceur, & de grand'amertume :
 Le chant me plaist, & mon cueur tu contrains

A se douloir, plus qu'il n'a de coustume.
 Quand tout est dit, Melpomené allume
 Ton stile doux à tristement chanter:
 Oultre, il n'est cueur (& fust ce un cueur d'enclume)
 Que ce propos ne feist bien lamenter.
 Parquoy (Colin) fans flater ne uenter,
 Non seulement le bon Flageol merites,
 Ains deuroit on Chapeau te presenter
 De uert Laurier, pour choses tant bien dictes.
 Sus, grans Toreaux, & uous Brebis petites,
 Allez au Tect, assez auez brousté:
 Puis le Soleil tombe en ces bas limites,
 Et la Nuiçt uient deuers l'autre costé.

*De Monsieur le General, Guillaume
 Preudhomme.*

VNIQVE filz de Preudhomme, dont l'ame
 Ces iours passez soubz la funebre lame
 Laiffa le corps, escoute un peu, comment
 Celle du mien s'en uint en un moment
 Bien tost apres en mon liçt m'apparoistre,
 Et les secretz qu'elle me fait congnoistre.
 Filz (ce dit elle) en noz champs Elifees
 N'a pas long temps par les droictes brisees
 Est deuers nous un Esprit arriué,
 Discret, gentil, amyable, & priué,
 Qui deschargé de son terrestre corps,
 Et plus n'estant de ce monde records

S'en uint trouuer au plus beau du pourpris,
Les immortalz & fleuriffans Esprits
Des renommez uieulx Poëtes Galliques,
Qui en accords plus diuins que Angeliques,
Tout à l'entour des Lauriers tousiours uerts,
Alloient chantant à l'enuy maintz beaulx uers.

Luy là uenu, ilz cefferent leurs chants,
Et il leur dit, O l'élite des champs
Elisiens ! Espritz en uerité
Par deffus tous remplys de Deité :
Ie ne fuis point Esprit de Poësie,
Mais ie fuis tel, qu'amour & fantasie
l'auois en uous & en uostre uertu,
Estant encor de chair & d'os uestu.
Et delaissant le monde terrien,
Ie quictay tout, & si n'apportay rien
Que les beaulx Vers de uoz celestes ueines,
Qui en mes foingz, mes labeurs, & mes peines
Me soulageoient, tout par cueur les difant,
Auec amys ou Princes deuifant :
Parmy lesquelz alors en toute gloire,
De uoz haultz noms il estoit faict memoire.

Or donc Espritz pleins de bonté nayue,
Souffrez qu'icy auecques uous ie uiue,
Puis que uescu auez au cabinet
De ma memoire. Adonques Molinet
Aux Vers fleuris, le graue Chastellain,
Le bien difant en rithme & prose, Alain,
Les deux Grebans au bien resonant stile,

Ostouian à la ueine gentile,
Le bon Cretin aux Vers equiuoqué,
Ton lean le Maire entre eulx hault colloqué,
Et moy ton pere en ioye le receufmes,
Car quasi tous de luy congnoiffance eufmes.
Heureux Esprit (ce luy ua Cretin dire)
Quelle raison plus toft uers nous te tire,
Que par deuers tant d'espritz excellens
Qui font icy, iadis tous opulens,
A toy pareilz, & Conseilliers royaulx,
Desquelz tu fuz, uoyre des plus loyaulx ?
Il luy respond : O ame debonnaire,
Penfer me fais au labour ordinaire
Que i'eu au monde : & parmy eulx estant
Le y penferois encores tant, & tant,
Que le record de ces folicitudes
Me priueroit des grans beatitudes
Qui font ceans. le cherche les delices
Qui aux espritz font duyfans & propices.
le cherche ioye, & repos, & sçauoir,
Ou les peult on mieulx qu'entre uous auoir ?
Or soit ma ioye en ce poinct acomplie.
Et par fus tout, Cretin, ie te supplie
De me monstrier, en ces beaulx champs floris,
Nostre Ennius, Guillaume de Loris,
Qui du Romant acquit si grand renom,
Duquel auffi nous deux portons le nom,
Dont mieulx ie l'ayme. Adonc Cretin le mene
Par un sentier odorant & amene,

Au bout duquel soubz un Rosier plaissant,
Peult ueoir de loing Loris encor faissant
Tout à part foy ses regretz & clamours
Après sa Rose. O puissance d'amours !
Là paruenuz, Cretin qui le plainct fort
Luy dit, Loris, Amour te doint confort,
Laisse tes plainctz. Voicy une noble Ame,
Qui euitant d'ignorance le blasme,
Fut en son temps le copieux registre
Des beaulx escriptz, que iadis sceurent tistre
Les bons facteurs du Gallique Hemispere,
Desquelz tu es le bon ancien pere.

Si eusses ueu comment sans peine prendre,
En sa memoire il les sçauoit comprendre,
Puis de quel' grace, & avec quel plaisir
Les recitoit en lieu, temps, & loisir:
Non moins aymé eusses le Reciteur
Que l'œuvre mesme, ou le Compositeur.
C'est le plaisir ou il se delectoit,
Quand du Roy Franc seruant fidele estoit,
Et general des argenteuses fomes,
Là ou du Nort prindrent le nom les hommes.

C'est le second de qui les mains loyales
Seules ont eu des finances Royales
Gouuernement. Or les a il laiffées,
Mieux qu'auant luy en ordre bon dressées :
Et au sortir du corps, ia d'aage plein,
Cler, pur, & net, s'en uint en ce beau plain
Chercher repos en la troupe immortelle

De nous, qui tous luy deuons amour telle
 Que luy à nous. Au nom du tout Puissant
 Bien uenu soit l'Esprit resplendissant,
 Respond Loris, d'un nom sommes tous trois,
 Pour la mornifle encor un i'en uouldrois
 Auecques nous. De sa bouche à grand' peine
 Fut hors ce mot, qu'ilz ueirent en la plaine
 Venir plus cler que nul Ruby ballay,
 L'esprit du preux Guillaume du Bellay
 Tant trauaillé des guerres Piedmontoises,
 Qu'a peine eust sceu encor aller deux toises :
 Si se uint mettre auec eulx à repos,
 Larmes laiffant à Souldars & suppoftz :
 Laiffant en France & en Piedmont ennuy,
 Mais non laiffant homme semblable à luy.
 Bien tost apres, allans d'accord tous quatre
 Par les Preaux tousiours herbuz s'esbatre,
 Du mesme nom deux Espritz rencontrerent :
 L'un Biffipat, que neuf sœurs allaiçterent,
 L'autre Budé, qui la Palme conquit
 Sur les sçauans du Siecle ou il uesquit.
 Bienheureuse est, ò Clement, ta naissance,
 Qui de luy euz priuee congnoiffance.

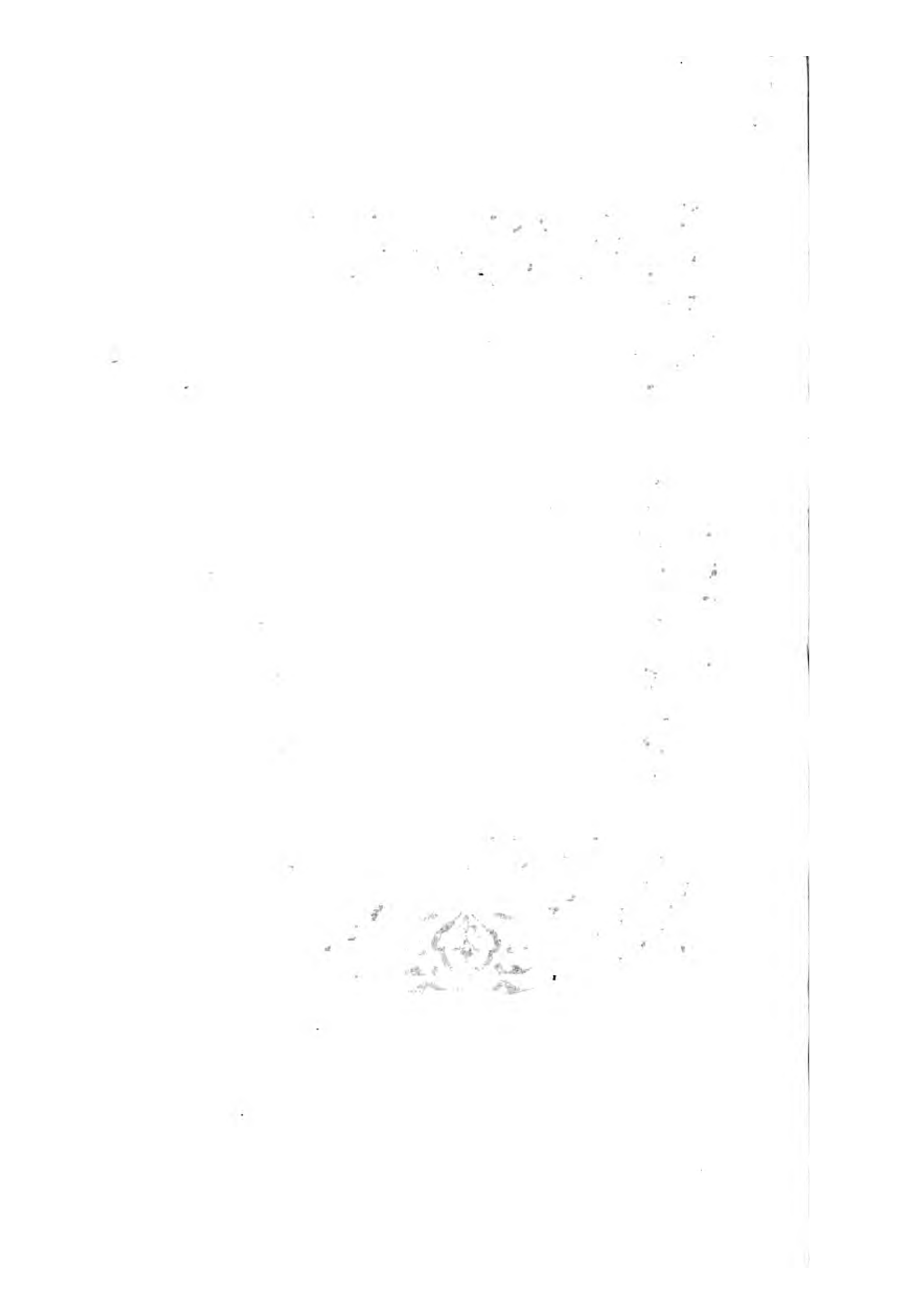
Au demourant nostre Gaille, ainsi comme
 Nous a compté l'Esprit du grand Preudhomme,
 De maint Poëte ores est decoree :
 Mais entre tous, de trois moult honoree,
 Dont tu es l'un, Sainct Gelais Angelique,
 Et Heroet, à la plume Heroique :

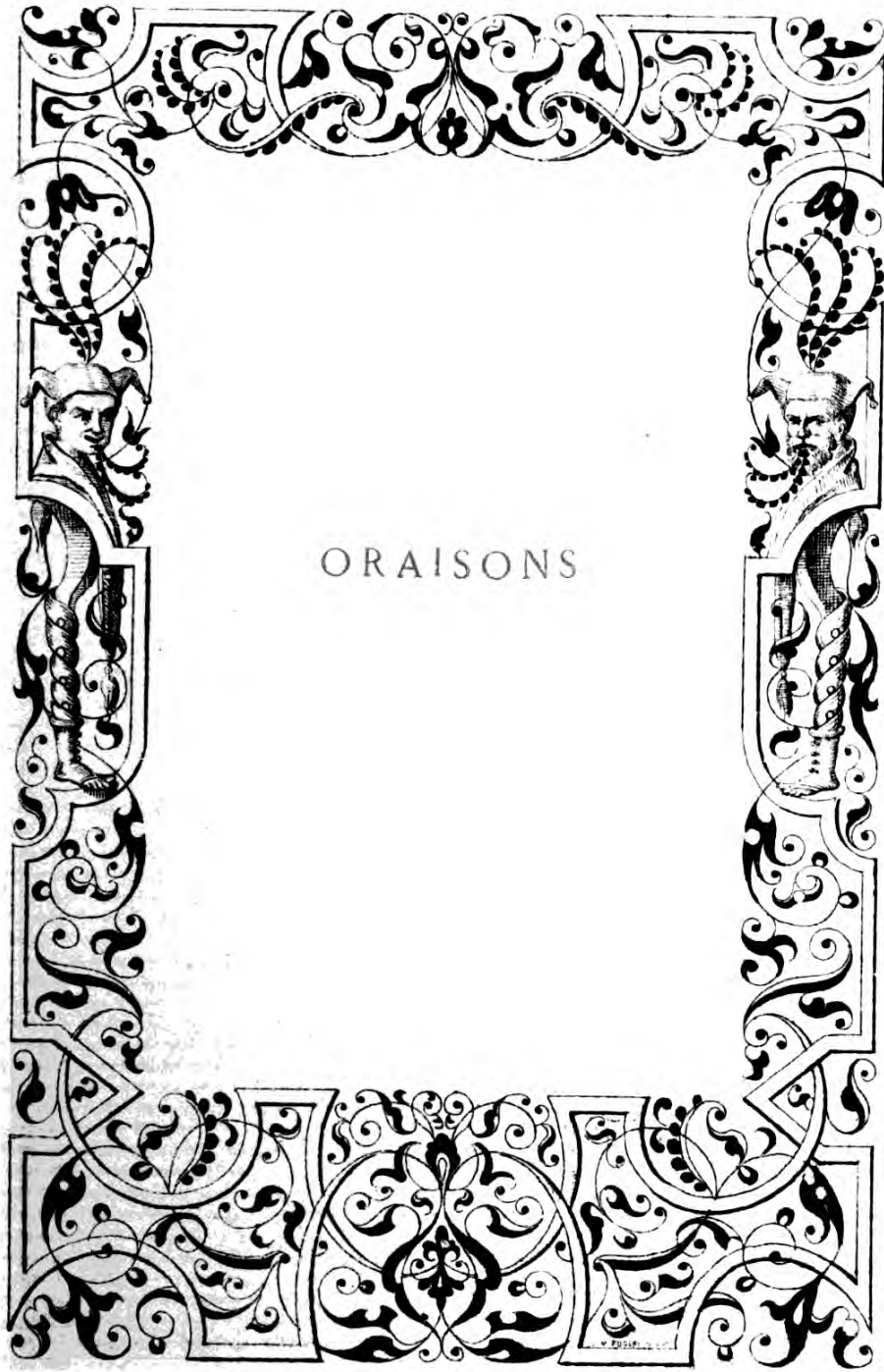
Maulgré le temps uoz escriptz dureront,
Tant que François les hommes parleront.
Ainsi le dit l'ame de frais uenue,
A qui, fans fin, est la troupe tenue
De Parnafus, ueu qu'en mortelle uie
Aymee l'a, & en l'autre fuyue.

Poëtes donc, qui en terre uiuez,
Le loz, le bruit, de Preudhomme escriuez
En chascun genre & espece de Metre :
Et escriuans, n'oubliez pas à mettre,
Qu'au riche estat ou il se conduyfoit,
Autant sur tous sa uertu reluyfoit,
Comme Aurora est luyfante & decore
Sur toute Estoille, ou Phebus sur Aurore.

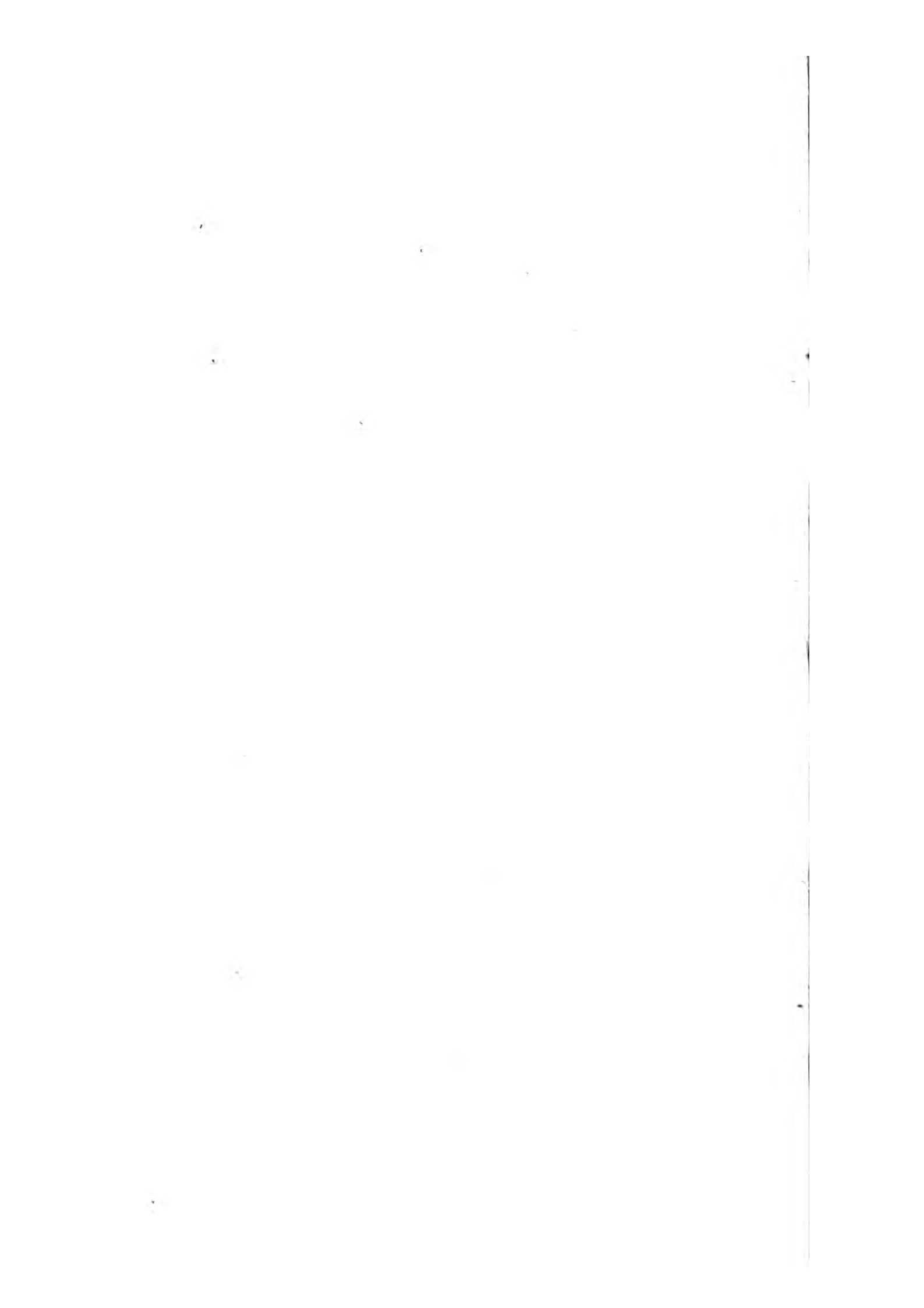
Aurore adonc à la face uermeille
Sortit du Ciel, & sur ce ie m'esueille.
La plume prins, me meis à rithmoyer
Ma uision, affin de l'enuoyer
A toy, du uray Preudhomme filz unique,
Reçoy la donc, ie la te communique
Comme au plus proche, esperant que ce Val
Plus grand d'esprit, qu'en armes Perceual,
Et dont ta Sœur à bon iour fut pourueüe
Aura l'honneur de la seconde ueüe.
Et si mes uers te plaisent (comme pense)
De toy ne ueulx, pour toute recompense,
Fors qu'en uertuz fois ton Pere enfuiuant,
Si qu'on le uoye encor, en toy, uiuant.







ORAISONS



ORAISONS.

Deuant le Crucifix.



AS ie ne puis, ne parler, ne crier,
Doux Iefuschrift : plaife toy deffier
L'estroict lien de ma langue perie,
Comme iadis feis au uieil Zacharie.

La quantité de mes uieulx pechez
bouche

Mortellement ma pecherresse bouche.
Puis l'ennemy des humains, en pechant,
Est de ma uoix les conduictz empeschant :
Si que ne puis poulsfer dehors le crime,
Qui en mon cueur par ma faulte s'imprime.

Quand le Loup ueult (sans le sceu du Berger)
Rauir l'Aigneau, & fuyr sans danger,
De peur du cry le gosier il luy coupe :
Ainsi quand suis au remors de ma coulpe,
Le faulx Sathan faict mon parler refraindre,

Affin qu'a toy ie ne me puisse plaindre,
Affin, mon Dieu, qu'a mes maulx & perilz
N'inuoque toy, ne tes sainctz Esperitz :
Et que ma langue à mal dire apprestee,
Laquelle m'as pour confesser prestee,
Taise du tout mon meffaiçt inhumain,
Disant tousiours, attendz iusque à demain.
Ainsi fans cesse, à mal ua incitant
Par nouueaulx artz, mon cueur peu resistant.

O mon Saulueur trop ma ueuë est troublee,
Et de te ueoir i'ay pitié redoublee.
Rememorant celle benignité,
Qui te fait prendre habit d'humanité.
Voyant aussi de mon temps la grand' perte,
Ma conscience a sa puissance ouuerte,
Pour stimuler & poindre ma pensee
De ce que i'ay ta haultesse offensee,
Et dont par trop en paresse te fers,
Mal recordant que t'amour ne deffers,
Trop mal piteulx quand uoy souffrir mon proche,
Et à gemir plus dur que fer, ne roche.

Donc, ò seul Dieu, qui tous noz biens accrois,
Descends, hélas, de ceste haulte croix
Iusques au bas de ce tien sacré temple,
A celle fin que mieulx ie te contemple.

Pas n'est si longue icelle uoye, comme
Quand descendis du Ciel pour te faire homme :
Si te supply de me prester la grace,
Que tes genoulx d'affection i'embrasse,

Et que ie fois de baifer aduoué
Ce diuin pied, qui sur l'autre est cloué.
En plus hault lieu te toucher ne m'encline,
Car du plus bas ie me fens trop indigne.
Mais si par foy suis digne que me uoyes,
Et qu'a mon cas par ta bonté pouruoies,
Sans me chasser comme non legitime,
De si hault bien trop heureux ie m'estime :
Et s'ainfi est, que pour foy arrouser
De larmes d'œil, on te puisse appaiser,
Le ueulx qu'en pleurs tout fondant on me treue.
Soit le mien chef desmaintenant un Fleue :
Soient mes deux bras Ruiffeaux ou eau s'espande :
Et ma poictrine une Mer haulte & grande :
Mes iambes soient Torrent qui coure roide :
Et mes deux yeulx, deux Fontaines d'eau froide,
Pour mieulx lauer la coulpe de moymesmes.
Et si de pleurs, & de sanglotz extremes
Cure tu n'as, desirant qu'on te ferue
A genoulx fecz, des or ie me referue,
Et suis tout prest (pour plus brefue responce)
D'estre plus sec que la pierre de ponce.
Et d'autre part, si humbles oraifons
Tu aymes mieulx, las, par uiues raifons,
Fais que ma uoix soit plus repercussiue,
Que celle la d'Echo, qui semble uiue
Respondre aux gens & aux bestes farouches :
Et que mon corps soit tout fendu en bouches,
Pour mieulx à plein, & en plus de manieres

Te rendre grace, & chanter mes prieres.

Bref, moyen n'est qui appaiser te face,
Que ie ne cherche, affin d'auoir ta grace :
Mais tant y a, que si le mien tourment
Au gré de toy n'est assez uehement,
Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
Le souffriray, comme cil qui fera
Le tien subiect, car rien ne ueulx souffrir,
Que comme tien, qui uiens à toy m'offrir,
Et à qui seul est mon ame subiecte.

Mon prier donc ennuyeux ne reiecte,
Puis que iadis une femme ennuyante
Ne reiectas : qui tant fut suppliantte,
Et en ses dictz si fort t'importuna,
Qu'a son desir ta bonté ramena,
Pour luy oster de ses pechez le nombre,
Qui tant faisoient à sa uie d'encombre.

L'estroicte loy que tu as prononcee,
Espouenter pourroit bien ma pensee :
Mais ie prens cueur en ta douceur immense,
A qui ta loy donne lieu par clemence :
Et quoy que i'aye enuers toy tant meffaict,
Que si aucun m'en auoit autant faict,
Ie ne croy pas que pardon luy en feisse :
De toy, pourtant, i'attens salut propice,
Bien congnoissant que ta benignité
Trop plus grande est que mon iniquité.

Tu sçauois bien que pecher ie deuoye :
M'as tu donc faict pour d'Enfer tenir uoye ?

Non, mais affin qu'on congneuft au remede,
Que ta pitié toute rigueur excede.

Veulx tu souffrir qu'en ma penfee ague,
De droict & loix encontre toy argue?

Qui d'aucun mal donne l'occasion,
Luy mefmes faict mal & abufion.

Ce nonobftant tu as cree les femmes,
Et nous deffens d'Amours fuyure les flammes,
Si lon ne prend marital Sacrement
Avec l'amour d'une, tant feulement:

Certes plus doux tu es aux beftes toutes,
Quand foubz telz loix ne les contrains & bouts.

Pourquoy as tu produit pour uieil & ieune,
Tant de grans biens, puis que tu ueulx qu'on ieufne?
Et dequoy fert pain, & uin, & fruitage,
Si tu ne ueulx, qu'on en use en ton aage,
Veux que tu fais Terre fertile & graffe?

Certainement tel' grace n'est point grace:
Ne celuy don n'est don d'aucune chofe,
Mais pluftoft dam (fi ce mot dire i'ofe)
Et reffemblons, parmy les biens du Monde,
A Tantalus, qui meurt de foif en l'onde:

Et d'autre part, fi aucun est uenufte,
Prudent, & beau, gorgias, & robuste,
Plus que nul autre, est ce pas bien raifon,
Qu'il en foit fier, puis qu'il a l'achoufon?

Tu nous a faict les nuitz longues & grandes,
Et toutesfoys à ueiller nous commandes.
Tu ne ueulx pas que negligence on hante,

Et si as fait mainte chose attrayante
Le cueur des gens à oyfiue pareffe.
Las qu'ay ie dit : quelle fureur me presse ?
Pers ie le fens ? Helas, mon Dieu, reffrain
Par ta bonté de ma bouche le frain :
Le defuoyé uueilles remettre en uoye,
Et mon iniure au loing de moy enuoye :
Car tant font uains mes arguments obliques,
Qu'il ne leur fault responfes ne repliques.

Tu ueulx que aucuns en poureté mendient,
Mais c'est affin qu'en s'excufant ne dient,
Que la richesse à mal les a induictz :
Et à plusieurs les grans trefors produictz,
A celle fin que de dire n'ayent garde,
Que poureté de bien faire les garde.

Tel est ton droict, uoire & si croy que pour ce
Tu feis Iudas gouuerneur de ta bourse :
Et au regard du faulx Riche inhumain,
Les biens liuras en fon ingrante main,
A celle fin qu'il n'eust faulte de rien,
Quand il uouldroit ufer de mal ou bien.

Mais (ò Iesus) Roy doux & amyable,
Dieu tresclement, & iuge pitoyable,
Fais qu'en mes ans ta haulteffe me donne,
Pour te feruir, faine pensée & bonne :
Ne faire rien, qu'à ton honneur, & gloire,
Tes mandemens ouyr, garder, & croire,
Auec fouspirs, regretz, & repentence
De t'auoir fait par tant de foys offense.

Puis quand la uie à Mort donnera lieu,
Las tire moy, mon Redempteur, & Dieu,
La hault, ou ioye indicible fentit
Celuy Larron qui tard se repentit,
Pour & affin qu'en laissant tout moleste,
Ie foyz remply de lieffe Celeste :
Et que t'amour dedans mon cueur ancree,
Qui m'a creé, pres de toy me recree.

L'oraison de nostre Seigneur Iesuchrist.

PERE de nous qui es la hault es Cieulx,
Sanctifié soit ton nom precieux :
Aduienne tost ton saint Regne parfaict :
Ton uueil en terre, ainsi qu'au Ciel soit faict :
A ce iourdhy foyz nous tant debonnaire,
De nous donner nostre pain ordinaire :
Pardonne nous les maulx uers toy commis,
Comme faisons à tous noz ennemis :
Et ne permetz en ce bas territoire
Tentation fur nous auoir uictoire :
Mais du Maling cauteleux & subtil
Deliure nous. O Pere, Ainsi soit il.

La Salutation Angelique.

—
 Benoïste soit celle incarnation
 Du hault des Cieulx icy bas annoncee
 Pour noz falutz, en falutation
 Qui fut ainfi par l'Ange prononcee.

RESIOVY toy uierge Marie
 Pleine de grace abondamment :
 Le Seigneur qui tout seigneurie,
 Est avec toy diuinement.

Benoïste, certes, tu es entre
 Celles deffoubz le firmament,
 Car le fruit qui est en ton uentre,
 Est beneit eternellement.

Les articles de la foy.

—
IE croy en Dieu le Pere tout puiffant,
 Qui crëa Terre, & Ciel resplendissant :
 Et en son Filz unique Iesuchrist
 Nostre Seigneur conceu du Sainct Esprit :
 Et de Marie entiere Vierge né :
 Deffoubz Pylate à tort passionné :
 Crucifié, mort, en Croix estendu,
 Au Tumbeau mis, aux Enfers descendu,

Et qui de mort reprint uie au tiers iour,
 Monta lassus au Celeste feiour,
 Là ou il sied à la Dextre du Pere,
 Pere eternal, qui tout peult & tempere :
 Et doit encor' de là uenir icy
 Iuger les morts, & les uiuans auffi.

Au Sainct Esprit ma ferme foy est mise :
 Je croy la saincte, & Catholique Eglise
 Estre des Sainctz, & des Fideles une
 Vraye union, entre eulx en tout commune :
 De noz pechez pleine remission :
 Et de la chair la ressurection :
 Finablement croy la uie eternelle.
 Telle est ma Foy, & ueulx mourir en elle.

Graces pour un Enfant.

—
 VERS ALEXANDRINS.

Nous te remercions, nostre Pere celeste,
 Du repas qu'auons pris, auffi de tout le reste,
 Soit des biens, soit des maux. Messieurs, bon prou
 uous face.

Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,
 A la gloire de luy, au prouffit de mon Proche,
 Tant que fus mes Parens il n'en tombe reproche.

Les commandemens de Dieu.

—
LEVE le cueur, ouvre l'oreille,
Peuple endurcy, pour escouter
De ton Dieu la uoix noppareille,
Et fes commandementz gouster.

Je fuis, dit il, ton Dieu celeste,
Qui t'ay retiré hors d'esmoy,
Et de feruitude moleste,
Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit,
Si honneur luy fais & hommage,
Ton Dieu ialousie en reçoit.

En uain fon Nom tant uenerable
Ne iureras, car c'est mespris.
Et Dieu ne tiendra incoulpable
Qui en uain fon Nom aura pris.

Six iours trauaille, & au septiesme
Soys du repos obseruateur,
Toy & les tiens : car ce iour mesme
Se repofa le Createur.

Honneur à pere & mere porte,
Affin de tes iours allonger,
Sus la Terre qui tout apporte,
Là ou Dieu t'a uoulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde,
 Metz toute paillardife au loing,
 Ne foys larron, donne t'en garde,
 Ne fois menteur, ne faulx tesmoing.

De couuoiter point ne t'auienne
 La maison & femme d'autruy,
 Son seruant, ne la beste sienne,
 N'aucune chose estant à luy.

O Dieu, ton parler d'efficace
 Sonne plus clair que fin alloy.
 En noz cueurs imprime la grace
 De t'obeir felon ta Loy.

Priere deuant le repas.

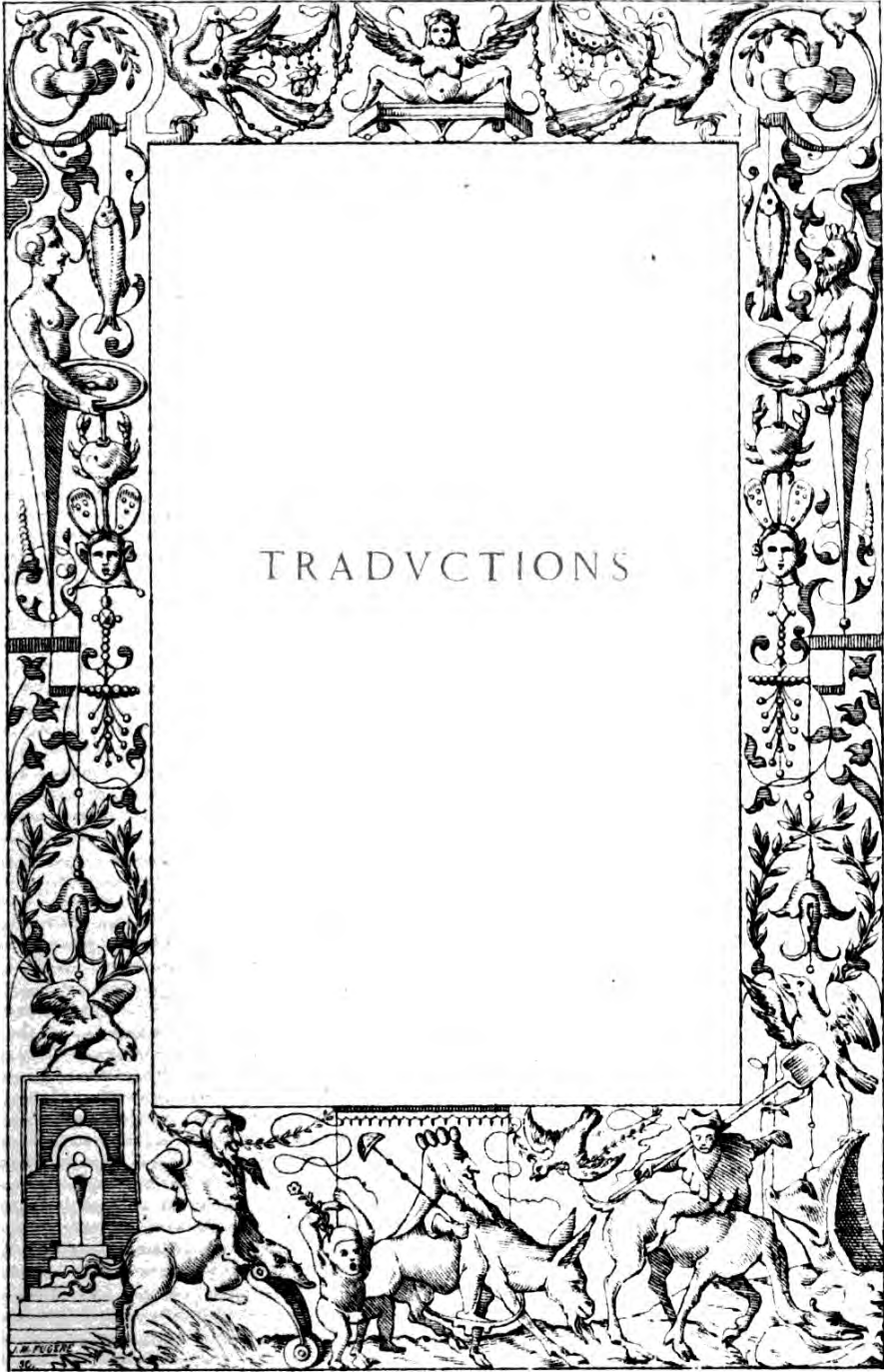
○ SOUVERAIN Pasteur & Maistre,
 Regarde ce troupeau petit,
 Et de tes biens seuffre le paistre,
 Sans defordonné appetit,
 Nourriffant petit à petit
 A ce iourdhui ta creature,
 Par celuy qui pour nous uestit
 Vn corps subiect à nourriture.

Après le Repas.

—

PERE eternal, qui nous ordonnes
N'auoir soucy du lendemain,
Des biens que pour ce iour nous donnes
Te mercions de cueur humain.
Or puis qu'il t'a pleu de ta main
Donner au corps menger & boyre,
Plaise toy du celeste pain
Paistre noz ames, à ta gloire.
Amen.

FIN.



TRADUCTIONS.

La Première Eglogue des Bucoliques de Virgile.

MELIBEE.



OY Tityrus gifant deffoubs l'or-
meau
Large & espez, d'un petit chalu-
meau
Chantes chāfons rustiques en
beaulz chantz :

Et nous laiffons (maulgre nous) les doux champs,
Et noz pays. Toy oysif en l'umbrage
Fais refonner les forestz qui font rage
De rechanter apres ta chalemelle
La tienne amye Amaryllis la belle.

TITYRE.

O Melibee, amy cher & parfaict,
Vn Dieu fort grand ce bien icy m'a faict :
Lequel auffi tousiours mon Dieu fera,

Et bien souuent son riche autel aura
 Pour sacrifice, un aigneau le plus tendre,
 Qu'en mon troupeau pourray choysir & prendre.
 Car il permet mes brebis uenir paistre
 Comme tu uoys, en ce beau lieu champestre :
 Et que ie chante en mode pastorale
 Ce que uouldray de ma fluste rurale.

MELIBEE.

Ie te prometz que ta bonne fortune
 Dedans mon cueur ne met enuie aucune :
 Mais m'esbahys, comme en toutes faisons
 Malheur nous fuyt en noz champs, & maisons.
 Ne uoys tu point, gentil berger, hélas,
 Ie tout malade, & priué de foulas
 D'un lieu loingtain mene cy mes Cheurettes
 Accompaignees d'aigneaux, & Brebiettes.
 Et (qui pis est) à grand labeur ie meine
 Celle que uois tant maigre en ceste plaine,
 Laquelle estoit la totale esperance
 De mon troupeau : or n'y ay ie assurance,
 Car maintenant (ie te prometz) elle a
 Faißt en passant, pres de ces coudres la,
 Qui font espez, deulx gemeaulx Aigneletz,
 Qu'elle a laissez (moy contrainct) tous seuletz,
 Non deffus l'herbe, ou aucune uerdure,
 Mais tout tremblans deffus la pierre dure.
 Ha Tityrus (si i'eusse esté bien sage)
 Il me fouient, que fouient par presage

Chefnes frappez de la fouldre des Cieulx
Me predifoient ce mal pernicieux.
Semblablement la finiftre Corneille
Me difoit bien la fortune pareille.
Mais ie te pry, Tityre, compte moy,
Qui eft ce Dieu, qui t'a mis hors d'efmoy?

TITYRE.

Ie fot cuidois, que ce, que lon dit Romme,
Fuft une uille ainfi petite, comme
Celle de nous : là ou maint Aignelet
Nous retirons, & les beftes de laict.
Mais ie faisois semblabes à leurs peres
Les petitz chiens, & aigneaux à leurs meres,
Accomparant (d'imprudence furpris)
Chose petite à celle de grand prix :
Car pour certain Romme noble, & ciuile
Leue fon chef par fus toute autre uille,
Ainfi que font les grans & hauls Cyprez
Sur ces Buyffons, que tu ueois icy pres.

MELIBEE.

Et quel motif fi expres t'a esté
D'aller ueoir Romme?

TITYRE.

Amour de liberté,
Laquelle tard toutesfoys me ueint ueoir,
Car ains que ueint, barbe pouois auoir :
Si me ueit elle en pitié bien expres,

Et puis ie l'euz affez long temps apres:
C'est affauoir, si tost qu'euz accoinctee
Amaryllis, & laiffé Galathee.

Certainement ie confesse ce poinct,
Que quand i'estois à Galathee ioinct
Aucun espoir de liberté n'auoye,
Et en foucy de bestail ne uiuoye:
Voire & combien, que maintesfois ie fiffe
De mes troupeaux à noz Dieux sacrifice:
Et nonobstant, que force gras fourmage
Se feist tousiours en nostre ingrat uillage:
Pour tout cela iamais iour de semaine
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBEE.

O Amaryl' : moult ie m'esmerueillois,
Pourquoy les Dieux d'un cueur triste appellois,
Et m'estonnois, pour qui d'entre nous hommes
Tu reseruoyes en l'arbre tant de pommes.
Tityre lors n'y estoit (à uray dire)
Mais toutesfois (ò bien heureux Tityre)
Les Pins treshaults, les ruisseaulx qui coulloient,
Et les buiffons adonques t'appelloient.

TITYRE.

Qu'eusse ie faict, fans de chez nous partir?
Ie n'eusse peu de seruice fortir,
N'ailleurs que là, n'eusse trouué des Dieux
Si à propos, ne qui me duiffent mieulx.

Là (pour certain) en estat triumpbant
(O Melibee) ie uey ce ieune enfant :
Au loz de qui nostre autel par coustume
Douze foyz l'an en sacrifice fume.

Certes c'est luy, qui premier respondit
A ma requeste, & en ce point me dict :
Allez enfans, menez paistre uoz bœufz,
Comme deuant, ie l'entends, & le ueulx :
Et faictes ioindre aux Vaches uoz Toreaux.

MELIBEE.

Heureux uieillard sur tous les pastoureaux.
Donques tes champs par ta bonne aduanture
Te demourront, & assez de pasture,
Quoy que le roc d'herbe soit despouillé,
Et que le lac de bourbe tout fouillé,
Du lonc lymeux couure le bon herbage,
Ce neantmoins le mauuais pasturage
Ne nourrira iamais tes Brebis pleines :
Et les troupeaux de ces prochaines plaines
Deormais plus ne te les gasteront,
Quand quelque mal contagieux auront.

Heureux uieillard, deormais en ces prees
Entre ruisseaux, & fontaines sacrees
A ton plaisir tu te rafreschiras :
Car d'un costé, ioignant de toy auras
La grand' closture à la faulsaye espeffe,
Là ou uiendront menger la fleur sans cesse
Moufches à miel, qui de leur bruyt tant doux

T'inciteront à fommeil tous les coups.
De l'autre part, fus un hault roc fera
Le Rossignol, qui en l'air chantera.
Mais ce pendant la Palombe enruee,
La Tourte aussi de chasteté louee
Ne laisseront à gemir fans se taire
Sus un grand Orme : & tout pour te complaire.

TITYRE.

Donques plustost Cerfz legers, & cornuz
Viuront en l'air : & les Poiffons tous nudz
Seront laissez de leurs fleuves taris :
Plus tost beuront les Parthes Araris
Le fleuve grand : & Tigris Germanie :
Plus tost fera ma personne bannie
En ces deux lieux : & leurs fins & limites
Circuiray à iournees petites,
Ains que celuy que ie t'ay racompté
Du fouvenir de mon cueur soit osté.

MELIBEE.

Helas, & nous irons fans demouree
Vers le pays d'Afrique l'alteree :
La plus grand' part en la froide Scythie
Habiterons : ou irons en Parthie,
Puis qu'en ce poinct Fortune le decrete,
Au fleuve Oaxe impetueux, de Crete
Finablement uiendrons tous esgarez
Vers les Angloys, du monde separez.

Long temps apres ou auant que ie meure,
Verray ie point mon pays & demeure?
Ma poure loge auffi faicte de chaulme?
Las s'il aduient, qu'en mon petit royaume
Reuienne encor, ie le regarderay,
Et des ruynes fort ie m'estonneray.

Las faudra il, qu'un gendarme impiteux
Tienne ce champ tant culte, & fructueux?
Las faudra il qu'un barbare estranger
Cueille ces bledz? O en quel grand danger
Discorde a mis & pasteurs, & marchans!
Las, & pour qui auons semé noz champs?
O Melibee, plante arbres à la ligne,
Ente poyriers, metz en ordre la uigne:
Helas pour qui? allez iadis heureufes,
Allez brebis maintenant malheureufes.

Après cecy, de ce grand creux tout uert,
Là ou fouuent me couchoys à couuert,
Ne uous uerray iamais plus de loing paistre
Vers la montaigne espineufe, & champestre:
Plus ne diray chanfons recreatiues:
Ny deffoubz moy poures chieures chetiues
Plus ne paistrez le treffle fleurissant,
Ne l'aigre fueille au faule uerdissant.

TITYRE.

Tu pourras bien (& te pry que le uueilles)
Prendre repos deffus des uertes fueilles
Auecques moy, ceste nuit seulement.

l'ay à soupper assez passablement
Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruitage,
Chastaignes, aulx, avec force laitage.
Puis des citez les cheminees fument,
Desia le feu pour le soupper allument :
Il s'en ua nuict, & des haults montz descendent
Les umbres grands, qui parmy l'air s'espandent.



LE IUGEMENT DE MINOS.

Sur la preference d'Alexandre le grand, Annibal de Carthage, & Scipion le Rommain, dit l'Africain.

ALEXANDRE.



ANNIBAL, mon hault cueur magnanime
Ne peut souffrir, que par gloire
sublime
Vueilles marcher par deuãt mes
charrois,

Quant à l'honneur, & triumphans arroys:
Car feulement aucun ne doit en riens
Accomparer ses faitz d'armes aux miens:
Ains (comme nulz) est decent de les taire
Entre les preux.

ANNIBAL.

Je soustien le contraire,
Et m'en raporte à Minos l'un des Dieux,
Iuge Infernal commis en ces bas lieux

A soustenir le glaiue de iustice :
Dont fault, que droict avec raison iuste yffe
Pour un chascun.

MINOS.

Or me dictez Seigneurs :
Qui estes uous, qui touchant haults honneurs
Querez auoir l'un sur l'autre aduantage ?

ALEXANDRE.

Cy est le Duc Annibal de Cartage,
Et ie le grand Empereur Alexandre,
Qui feis mon nom par tous Climatz espandre
En subiugant chascune nation.

MINOS.

Certes uoz noms font en perfection
Dignes des loz & des gloires supremes,
Dont decorez font uoz clers Diademes.
Si m'esbahys, qui uous a meuz ensemble
Auoir debat.

ALEXANDRE.

Minos (comme il me semble)
Tu dois sçauoir, & n'es pas ignorant,
Qu'onc ne souffris homme de moy plus grand,
Ne qui à moy fust pareil, ou egal :
Mais tout ainsi comme l'Aigle Royal
Estend son uol plus pres des airs Celestes,
Que nul oyseau, par belliqueuses gestes

l'ay furmonté tous humains aux harnoyz :
 Parquoy ne ueulx que ce Carthaginois
 Ayt bruyt fur moy, ne coſtoye ma chaife.

MINOS.

Or conuient donc, que l'un de uous ſe taife,
 Affin que l'autre ayt loyſir & faiſon,
 Pour racompter deuant moy ſa raiſon.

ANNIBAL.

Certes, Minos, ceulx ie repute dignes
 D'eſtre eſleuez iuſques aux courts diuines
 Par bon renom, qui de baſſe puiffance
 Sont paruenuz à haultaine accroiffance
 D'honneur & biens, & qui nom glorieux
 Ont conqueſté par faiçtz laborieux :
 Ainſi que moy, qui à peu de cohorte
 Me departy de Carthage la forte,
 Et en Sicile, ou marcher deſiroye,
 Prins & rauy, pour ma premiere proye,
 Vne Cité, Sarragoſſe nommee,
 Des fiers Rommains tresgrandement aymee,
 Que maulgré eulx, & leur force ſuperbe,
 Ie peſtillay aux piedz ainſi que l'herbe,
 Par mes haultz faiçtz & furieux combats.

On ſçait auſſi, comme ie mys au bas,
 Et diſſipay (dont gloire i'en merite)
 Des Gallicans le puiffant exercite :
 Et par quel art, moyens, & façons caultes,

Taillay les Montz, & les Alpes treshaultes
Minay, & mys les rochers en rompture,
Qui font haultz murs, maffonnez par nature,
Et le renfort de toutes les Itales:

Auquel pays (quand mes armes Ducales
Y flamboyent) maint ruyffeau tout ordy
Du fang Rommain, que lors i'y espany:
Ce font tesmoings, & certaines espreuues.
Si est le Pau, Tibre, & maints autres fleuves,
Desquelz souuent la tres pure & claire unde
l'ay faict muer en couleur rubicunde.

Pareillement les Chasteaux triumphans,
Par fus lesquelz mes puiffans Elephants
le feis marcher, iusques aux murs de Romme:
Et n'est decent, que ie racompte, ou nomme
Mes durs combatz, rencontres Martiennes,
Et grans efforts par moy faictz deuant Cannes.

Grand' quantité de noblesse Rommaine
Ruerent ius par puiffance inhumaine
Lors mes deux bras, quand en signe notoire
De fouuerain triumphe meritoire,
Trois muys d'aneaulx à Carthage transmis
De tresfin or, lesquelz furent desmis
Des doigts des mortz, sur les terres humides
Tous estenduz: car des charongnes uides
De leurs espritz gifantes à l'enuers
Par mes conflictz furent les champs couuerts:
De tel' façon, qu'on en feit en maints lieux
Pontz à passer fleuves espacieux.

Par maintesfoys, & femblables conquestes
Plus que canons, ou fouldroyans tempestes,
Feis estonner du Monde la monarche,
Toufiours content, quelque part ou ie marche,
Le tiltre feul de uray honneur auoir,
Sans uaine gloire en mon cueur conceuoir,
Comme cestuy, qui pour occasion
D'une incredible & uaine uision,
La nuit dormant, apparue à sa mere,
Se disoit filz de Iuppiter le pere
De tous humains, aux astres honoré,
Et, comme Dieu, uoulut estre adoré.

Ainçois, Minos, toufiours & ainfi comme
Petit fouldart me fuis reputé homme
Carthaginois, qui pour heur ou malheur,
Ne fuz attainct de lieffe ou douleur.
Puis on congnoist, comme au pays d'Afrique,
Durant mes iours, à la chose publique
Me fuis uolu uray obeissant ioindre:
Et qu'ainfi soit, ainfi comme le moindre
De tout mon Ost, au simple mandement
De mes confors, concluz soudainement
De m'en partir, & adressay ma uoye
Vers Italie, ou grand desir auoye.

Que diray plus? par ma grande prouesse,
Et par uertu de sens & hardieffe,
L'ay acheué maintz autres durs efforts,
Contre, & enuers les plus puiffants & forts.
Mes estandars, & guidons Martiens

Onc ne dreffay uers les Armeniens,
Ou les Medoys, qui se rendent uaincuz,
Ains qu'employer leurs lances & escuz :
Mais feis trembler de main uictorieufe
Les plus haultains : c'est Romme l'orgueilleufe,
Et fes fouldarts, que lors ie combatis
Par maintesfoys, & non point des crainctifs,
Mais des plus fiers feis un mortel deluge.

Et d'autre part, Minos (comme bon iuge)
Tu dois preueoir les aifes d'Alexandre :
Car des que mort fon pere uolut prendre,
A luy, par droict, le Royaume furuint,
Et fut receu, des que sur terre uint,
Entre les mains d'amyable Fortune,
Qui ne fut onc en fes faictz importune :
Et s'il ueult dire auoir uaincu les Roys
Dare, & Pyrrhus, par militans arroys,
Auffi fut il uaincu en fes delices
D'immoderez, & defordonnez uices :
Car si fon Pere ayma bien en fon cueur
Du dieu Bacchus la uineufe liqueur,
Auffi feit il : & si bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beste reffembloit.

N'occit il pas (estant yure à fa table)
Callifthenes Philosophe notable,
Qui reprenoit, par discrettes parolles,
Les fiennes mœurs, uicieufes & folles ?
Certainement uice si detestable
En moy (peult estre) eust esté excusable,

Ou quelcun autre, en mœurs, & disciplines
 Peu introduict : mais les sainctes doctrines
 Leuès auoit, d'Aristote son maistre,
 Qui pour l'instruire, & en uertuz accroistre,
 Par grand desir nuit & iour trauailloit,
 Et apres luy trop plus qu'autre ueilloit.

Et si plus hault esleue sa personne,
 Dont en son Chef il a porté couronne,
 Pourtant ne doit homme Duc despriser,
 Qui a uoulu entre uiuans user
 De sens exquis, & prouesse louable,
 Plus que du bien de Fortune amyable.

MINOS.

Certes tes faitz de tresclere uertu
 Sont decorez. En apres, que dys tu
 Roy Alexandre?

ALEXANDRE.

A homme plein d'oultraige
 N'est de besoing tenir aucun langaige :
 Et mesmement la riche renommee
 De mes haultz faitz aux astres sublimee,
 Asez & trop te peuuent informer,
 Que par fus moy ne se doit renommer.
 Aussi tous ceulx de la uie mortelle
 Sont congnoiffans la raison estre telle :
 Mais neantmoins, pour ce qu'a maintenir
 Loz & honneur ie ueulx la main tenir,
 Sçache, Minos, iuge plein de prudence,

Qu'en la uerdeur de mon adolescence,
Portant en chef ma couronne inuincible,
Au glaiue aigu prins uengeance terrible
(Comme uray filz) de ceulx qui la main meirent
Deffus mon Pere, & à mort le submirent :
Et non content du Royaume qu'auoye,
Cherchant honneur, mis & iectay en uoye
Mes estandards, & à flotte petite
De combatans, par moy fut desconfite
Et mise au bas, en mes premiers affaulx,
Thebes cité antique, & ses uaffaulx :
Puis subiugay, par puissance Royale,
Toutes citez d'Achaye, & Theffale,
Et decouppay à foison par les champs
Illyriens, de mes glaiues trenchans,
Dont ie rendy toute Grece esbahye,
Par mon pouoir fut Asie enuahye :
Libye prins, le Phafe surmontay :
Bref, tous les lieux ou passay & plantay
Mes estandards, redoubtans ma puissance,
Furent soumis à mon obeiffance.

Le puiffant Roy Dare congnut à Tharse,
Par quel' uigueur fut ma puissance esparse
Encontre luy, quand soubz luy cheuaucherent
Cent mil Perfoys, & fierement marcherent
Vers moy de front deffoubz ses estandards
Bien trois cent mil Pietons hardys fouldards.
Que diray plus ? quand uint à l'eschauffer,
Le uieil Charon, grand nautonnier d'Enfer,

Bien eut à faire à gouverner sa peautre
Pour celuy iour passer de rive en autre
Tous les espritz, qu'a bas ie luy transmays,
Des corps humains qu'a l'espee ie mys.

A celuy iour, en la mortelle estorce,
Pas n'espargnay ma corporelle force,
Car aux Enfers quatre uingtz mil esprits
l'enuoiay lors : & si hault cueur ie pris,
Que me lançay par les flottes mortelles.
De ce font foy mes playes corporelles.

Et ia ne fault laisser aneantir
Mes grans combatz executez en Thyr :
Et ne conuient, que le loz on me rase,
D'auoir passé le hault mont de Caucafe.
Vn chascun sçait, qu'y fuz tant employé,
Que tout soubz moy fut rasé & ployé.

En Inde feis aborder mon Charroy
Triumphamment, ou Pyrrhus le fier Roy,
A son meschef, de mes bras esprouua
La pesanteur, quand de moy se trouua
Prins & uaincu. Qui plus est, ie marchay
En tant de lieux, qu'a la fin detrenchay
Le dur Rocher, ou Hercules le fort
Pour le passer, en uain meit son effort.
Bref, tout battys, & uainquis sans repos,
Iusques à tant que la fiere Atropos,
Seule cruelle ennemye aux humains,
Mon pouoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainfi est, que iadis en maint lieu

Fusse tenu des mondains pour un Dieu,
Et du party des Dieux immortelz né,
De tel'erreur pardon leur soit donné:
Car la haulteur de mes faictz, & la gloire
Qu'euz en mon temps, les mouuoit à ce croire.

Encores plus : tant fuz fier belliqueur,
Que i'entreprins, & euz uouloir en cueur
De tout le Monde embrasser & faisir,
Si fiere Mort m'eust presté le loisir.

Or ça, Minos, ie te supply demande
A Annibal (puis qu'il me uilipende
De doux plaisirs) si plus il est recors
De ses delictz de Capue, ou son corps
Plus debriſa aux amoureux alarmes,
Qu'a soustenir gros boys, haches, & armes.
Ne fut sa mort meschante & furibonde,
Quand par despit de uiure au mortel monde
Fut homicide, & bourreau de foymesmes,
En auallant les ordz uenins extremes?
Et pour monſtrer sa meschance infinie,
Soit demandé au Roy de Bithynie,
Dit Prusias, uers lequel s'enfuyt,
S'il fut iamais digne de loz & bruyt.
Vn chascun ſçait, qu'il fut le plus pollu
De tous plaisirs, & le plus diffolu:
Et que par fraude, & ses trahyſons fainctes,
Il est uenu de son nom aux attainctes.
Plusieurs grans faictz il fait en maintes terres:
Mais qu'est ce au prix de mes bruyts & tonnerres?

A tous mortelz le cas est euident,
 Que si iugé n'eusse tout Occident
 Estre petit, ainsi que Theffalie,
 l'eusse pour uray (en uainquant l'Italie)
 Tout conquesté fans occision nulle,
 Jusques au lieu des colonnes d'Hercule.
 Mais (pour certain) ie n'y daignay descendre :
 Car feulement ce hault nom Alexandre
 Les fait mes ferz redoubtans mes merueilles :
 Parquoy, Minos, garde que tu ne uueilles
 Deuant le mien son honneur preferer.

SCIPION.

Entens ainçois ce que ueulx proferer,
 Iuge Minos.

MINOS.

Comment es tu nomme?

SCIPION.

Scipion fuis, l'African furnommé,
 Homme Rommain, de noble experience.

MINOS.

Or parle donc : ie te donne audience.

SCIPION.

Certes mon cueur ne ueult dire ou penser
 Chose, pourquoy ie desire exaulcer
 La grand' haulteur de mes faitz singuliers,
 Par fus ces deux belliqueux Cheualiers :

Car ie n'eus onc de uaine gloire enuie :
Mais s'il te plaist, Minos, entens ma uie.

Tu sçais assez que de mes ieunes ans
Faiçtz uitieux me furent desplaisans,
Et que Vertu ie uolus tant cherir,
Que tout mon cueur se meit à l'acquerir,
Iugeant en moy science peu ualoir,
Si d'un hault uueil, & par ardant uoloir
D'acquerir bruyt & renom uertueux,
N'est employee en œuures fructueux.
Bref, tant aimay Vertu, que des enfance
Ie fuz nommé des Rommains l'esperance.
Car quand plusieurs du Senat esbahys
De craincte, & paour, à rendre le pays
Par maintesfoys furent condescendans,
Ie de hault cueur, & assez ieune d'ans
Sailly en place, ayant le glaïue au poing,
Leur remonstrant que pas n'estoit besoing,
Que le cler nom que par peine & uertu
Auions acquis, fust par honte abbattu :
Et que celuy mon ennemy feroit,
Qui la sentence ainsi prononceroit.

Lors estimans cela estre un presage,
Et que les Dieux pour le grand aduantage
Du bien public, m'auoient donné hault cueur
En aage bas, comme un fort belliqueur
Fuz esleu chef de l'armee Rommaine :
Dont sur le champ de bataille inhumaine
Ie feis ietter mes bannieres au uent,

Et Hannibal preffay tant, & fouuent,
Qu'avec bon cueur, & bien peu de conduicte
Le feis tourner en trop honteufe fuyte,
Tant qu'en la main de Romme l'excellente
Serue rendy Carthage l'opulente :
Et toutesfoys les Rommains confistoires,
Après mes grans & louables uictoires,
Auffi humain & courtois m'ont trouué,
Qu'auant que fuffe aux armes esprouué.

Tous biens mondains prisay moins que petit,
L'amour du peuple estoit mon appetit,
Et d'acquerir maintz uertueux offices
A ieune Prince honnestes & propices.
Et d'autre part, de Carthage amenay
Maintz prisonniers, lors que i'en retournay
Victorieux : desquelz en la presence
Par moy fut pris le poëte Terence :
Dont aux Rommains mon faict tant agrea,
Qu'en plein Senat Censeur on me créa.

Ce faict, Asie, & Libye couruz :
D'Egypte, & Grece à force l'amour euz.
Et qu'ainfi soit, soubz querelle trefiuste
Par plusieurs foyz ma puissance robuste
Ont esprouué. Puis ie Consul uoyant
Le nom Rommain iadis refflamboyant
Lors chancelier, foy ternir & abatre,
Pour l'esleuer fuz conquerir & batre
Vne Cité de force & biens nantie,
Dicte Numance, es Espaignes bastie.

Trop long feroit (Minos) l'entier deduire
De mes haultz faictz, qu'on uerra tousiours luyre:
Et d'autre part, simple uergongne honnefte
D'en dire plus, en rien ne m'admonnefte:
Parquoy à toy en laiffe la choifon,
Qui fçais, ou font les termes de raifon.

Si t'aduertis, qu'onques malheur en riens
Ne me troubla : ne pour comble de biens,
Que me donnaft la Deeffe Fatale,
Clofe ne fut ma main treffiberale.
Bien l'ont congneu, & affez le prouuerent
Après ma mort ceulx qui rien ne trouuerent
En mes trefors des biens mondains deliures,
Fors feullement d'argent quatre uingtz liures.

Des Dieux auffi la bonté immortelle
M'a bien uoulu douer de grace telle,
Que cruaulté & iniuftice au bas
Ie deiectay, & ne mis mes esbatz
Aux uanitez & doulx plairirs menus
De Cupido le mol filz de Venus,
Dont les deduitz & mondaines enqueftes,
Nuiſantes font à louables conqueftes.
Tous leſquelz motz ie ne dy pour tafcher
A leur honneur confondre ou furmarcher:
Ainçois le dy, pour tousiours en proueffe
Du nom Rommain ſouftenir la haulteffe:
Dont tu en as plus ouy referer,
Que n'en pourroit ma langue proferer.

La Sentence de Minos.

CERTAINEMENT UOZ Martiaulx ouurages
Sont acheuez de trefardans couraiges :
Mais s'ainfi est, que par Vertu doieue estre
Honneur acquis, Raïson donne à congnoïstre
Que Scipion iadis fuyant delices,
Et non faillant de Vertu hors des lices,
D'honneur deffert le tiltre precieux
Deuant uous deux, qui fustes uitieux.

Parquoy iugeons Scipion preceder,
Et Alexandre Annibal exceder.
Et si de nous la sentence importune
Est à uous deux, demandez à Fortune,
S'elle n'a pas tousiours fauorifé
A uostre part. Apres soit aduifé
Au trop ardant & oultrageux desir,
Qu'eustes iadis de prendre tout plaisir
A (sans ceffer) espandre sang humain,
Et ruyner de fouldroyante main,
Sans nul propos, la fabrique du monde :
Ou raïson fault, Vertu plus n'y abonde.



LES TRISTES VERS DE BEROALDE

Sur le iour du Vendredy sainct.



R est uenu le iour en dueil tourné,
Or est le temps plein de pleurs
retourné,
Or font ce iour les funerailles
sainctes
De Iesuchrist celebrees, & tainctes
D'aspre douleur soient donques rougissans
Ores noz yeulx par larmes d'eulx yffans.
Tous estomacz en grez uices tombez
Par coups de poing soient meurdrez & plombez,
Quiconques ayme, exalte, & qui decore
Le nom de Dieu, & son pouoir adore,
Cœuure son cueur & fenitif expres
De gros sanglotz s'entrefuiuans de pres.
Voicy le iour lamentable sur terre,
Le iour qu'on doit marker de noire pierre.
Pourtant plaisirs, amours, ieux, & banquetz,
Riz, uoluptez, broquars, & fins caquetz,

Tenez uous loing : & uienne douleur rude,
Soing, pleurs, fouspirs, avec folicitude.
C'est le Iour noir, auquel fault pour poincture
De dueil monstrier, porter noire taincture.
Soient donc uestuz de couleur noire & brune
Princes, Prelatz, & toute gent commune :
Viennent aussi avec robe de dueil,
Ieunes & uieulx, en plourant larmes d'œil,
Et toute femme ou lieffe est apperte,
De noir habit soit uestue & couuerte.

Riuieres, champs, forestz, montz, & uallees,
Ce iourd'huy soient tristes & desolees.

Bestes aussi priuees & faulages
En douleur soient. Par fleues & riuages
Soient gemiffans Poiffons couuers d'escaille,
Et tous Oyseaulx painctz de diuerse taille.

Les Elemens, la Terre, & Mer profonde,
L'Aer, & le Feu, Lune, Soleil, le Monde,
Le Ciel aussi de hauteur excellente,
Et toute chose à present soit dolente :
Car c'est le iour dolent, & douloureux,
Triste, terny, trop rude, & rigoureux.

Maintenant donc fault usurper & prendre
Les larmes d'œil, qu'Heracle sceut espendre :
De Xenocrate ou de Craffus doit on
Avoir la face, & le front de Caton :
La barbe aussi longue, rude, & semblable
A celle la d'un prisonnier coupable.

Porter ne ueuille homme ou femme qui uiue,

Robe de pourpre, ou d'escarlade uiue :
Ne soit luyfant la chaine à grosse boucle
Deffus le col, ny l'ardante Escarboucle :
Ne uueille aucun au tour des doigts cercler
Verte Esmeraulde, ou Dyamant tres cler :
Sans pigner soit le poil au chef tremblant,
Et aux cheueulx soit la barbe semblant :
Ne soit la femme en son cheminer graue,
Et d'eau de fard son uifage ne laue :
Ne soit sa gorge en blancheur decoree,
Ne d'aucun art sa bouche coloree :
Ne soient les chez des grands Dames coiffez
D'ornemens fins, de gemmes estoffez :
Mais sans porter brasseletz ne carcans,
Preennent habitz, signe de dueil marquans.

Car c'est le iour auquel le Redempteur,
De toute chose unique Createur,
Après tourmens, labeurs de corps & ueines,
Mille souffletz, flagellementz, & peines,
Illusions de ces Iuifz inhumains,
Pendit en croix, encloué piedz & mains,
Piquant couronne au digne chef portant,
Et d'amertume un breuaige goustant.

O iour funebre ! ô lamentable mort !
O cruauté, qui la pensée mord
De ceste gent prophane & incredule.
O fiere tourbe emplye de macule
Trop plus subiecte à rude felonnie,
Que Ours de Libye, ou Tigres d'Hircanie,

Ne que le falle & cruel domicile,
Ou s'exerçoit tyrannie en Sicile.
Ainsi auez (Sacrileges) mouillé
Voz mains au fang qui ne fut onc fouillé :
Et iceluy mis à mort par enuie,
Qui uous auoit donné lumiere & uie,
Manoirs, & champs de tous biens plantureux,
Puissant empire, & siege bienheureux,
Et qui iadis, en faisant conformer
Pharaon Roy dedans la Rouge Mer,
En liberté remit foubz uoz Monarches
Tous uoz parens anciens Patriarches.
 Ô crime, ô tache, ô monstre, ô cruel signe,
Dont par tout doit apparoir la racine !
O faulce ligne extraite de Iudee,
As tu osé tant estre outrecuydee,
De perdre cil qui par siecles plusieurs
T'a preserué par dons superieurs,
Et t'a instruiet en la doctrine exquise
Des sainctes Loix du prophete Moyse,
En apportant sur le hault des limites
De Sinay les deux Tables escriptes,
Pour & affin qu'obtinses diademes ?
O digne palme aux regions supremes !
 Las quelz mercys tu rends pour un tel don :
O quel ingrat & contraire guerdon !
Et quel peché se pourroit il trouuer
Semblable au tien ? point ne te peulx lauer.
 A tous humains certes est impossible,

D'en perpetrer encor un si horrible :
Car beau parler, ny foy ferme & antique,
Religion, ne Vertu autentique
De peres faintz n'ont sceu si hault atteindre,
Que ta fureur ayes voulu refraindre.

Des uray difans Prophetes les oracles,
Ne de Iesus les apparens miracles
De faulx confeil ne t'ont sceu reuoquer,
Tant t'es voulu à durté prouoquer.

O gent fans cueur, gent de faulce nature,
Gent aueuglee en ta perte future,
En meurdriant par peines & foibleffes
Vn si grand Roy, de ton cousteau te bleffes :
Et qu'ainfi soit, à present tu en souffres
Cruelle gehaine en feu, flambes, & souffres :
Si qu'a iamais ton tourment merité
Veoy & uerras : & ta Posterité
Si elle adhere à ta faulte importune,
Se fentira de semblable fortune :
Car il n'y a que luy qui sceust purger
Le trop cruel & horrible danger
De mort seconde : & fans luy n'auront grace
Voz filz uiuans, n'aucune humaine race.

Quelconque luif pour tel faulte ancienne
N'a siege, champ, ny maison qui soit sienne.
Et tout ainfi que la forte tourmente
En pleine Mer la nasselle tourmente,
Laquelle estant fans mast, fans uoile, & maistre,
De tous les uentz à dextre & à fenestre

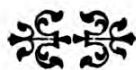
Est agitée : ainsi estes, luifz,
De tous costez dechassez & fuiz,
Viens toujours soubz tributaire reigle.
Et tout ainsi que le Cigne hait l'Aigle,
Le Chien le Loup, Hannuier le François,
Ainsi chascun, quelque part que tu soys,
Hayt & hayra ta faulse progenie,
Pour l'inhumaine & dure tyrannie,
Que feis à cil qui tant de biens t'offrit,
Quand Paradis & les Enfers t'ouurit.

O douce Mort, par salut manifeste
Tu nous repais de viande Celeste :
Par toy fuyons le regne Plutonique :
Par toy gift bas le Serpent draconique :
Car le iour uient agreable sur terre,
Le iour qu'on doit noter de blanche pierre :
Le iour heureux en trois iours suruiendra,
Que Iesuchrist des Enfers reuiendra.

Parquoy, Pecheur dont l'ame est deliuree,
Qui ce iourd'huy portes noire liuree,
Resiouy toy, prens plaisir pour douleur :
Pour noir habit, rouge, & uiue couleur :
Pour pleurs, motetz de lieffe assignee :
Car c'est le iour d'heureuse destinee,
Qui a Satan prepare affliction,
Et aux mortelz feure saluation.

Dont congnoissant le bien de mort amere,
Doux Iesuchrist, né d'une Vierge mere,
S'il est ainsi que ton pouoir honore,

S'il est ainsi que de bon cueur t'adore
S'il est ainsi que i'ensuiue ta Loy,
S'il est ainsi que ie uiue en ta foy,
Et comme croy qu'es aux Cieulx triumpant,
Secours (helas) un chascun tien enfant:
Si qu'en uiuant soit en fanté la uie,
Et en mourant aux Cieulx l'ame rauie.



DE L'AMOVR FVGITIF,

DE LVCIAN.



DVINT un iour, que Venus Citheree,
Mere pour lors dolente & esplore
Perdit son filz, qui ça & là uoloit:
Et ainfi triste, en haste s'en alloit
Par maint carroy, par maint canton
& place,

Pour le chercher : puis fus quelque terrace,
Ou fus un mont esleué se plantoit,
Et deuant tous à haulte uoix chantoit
Ce qui s'enfuyt. Quiconques de bon uueil
M'enseignera ou au doigt, ou à l'œil,
En quelle uoye, ou deuers quel costé,
Mon Cupido fuyant s'est transporté :
Pour son loyer (qui faire le sçaura)
Vn franc baiser de Venus il aura.
Et si quelcun prisonnier le ramaine,
La mere lors enuers luy plus humaine
Luy donnera (pour plus son cueur aiser)
Quelque autre don par deffus le baiser.

Toy qui iras, affin que par tous lieux
Ce faulx garson puiffes congnoiftre mieulx,
Le t'en diray uingt enfeignes & taches,
Que finement fault qu'en memoire caches.
Blancheur aucune en luy n'est euidente,
Son corps est tainct de rougeur trefardente,
Ses yeulx perçans, qui de trauers regardent,
Inceffamment eftincellent & ardent :
Et fon penfer cauteleux & friuole
Iamais ne fuyt fa doulcette parole.
Certainement le fon de fa faconde
Paffe en douceur le plus doulx miel du monde :
Mais le droict fens, & la caufe effectiue
Correspond mal à fa uoix deceptiue.
Si en colere il se prend à monter,
Il porte un cueur impossible à dompter :
Et de fon bec il fçait (tout au contraire)
Tromper, feduyre, & en fes laqz attraire
Les cueurs remplis d'aspre feuerité,
Sans que iamais confesse uerité.

Certes il est enfant plein de ieunesse,
Mais bien pourueu d'astuce & de finesse.
Souuent se ioue, & fait de l'inscient :
Mais en iouant tafche à bon escient
Faire fon cas. Sur fon dos outreplus
Pendent en ordre uns cheueulx crespelus :
Et en fa face, ayant fiere apparence,
Iamais n'y a honte, ne reuerence.

Après il a (si bien uous l'espiez)

Petites mains, avecques petis piedz :
 Mais toutesfoys, en hault ou bas endroict,
 D'un petit Arc tire fort loing, & droict.

Iadis frappa de fiefche & uireton,
 Iufque aux bas lieux le cruel Roy Pluton :
 Et des enfers les umbres & Efprits
 Veirent leur Roy, d'amour uaincu & pris,
 Lors que dedans fon grand Char ftigieux
 Il amena Proferpine aux beaulx yeulx.

Son corps ardant, enflambé de nature,
 Il a tout nud, fans quelque couerture,
 Mais le cueur cault, & courage qu'il porte,
 Se ueft de mainte & variable forte :
 Et d'auantage, en foubzleuant en l'air
 Les membres fiens, par un fubtil uoler,
 Aux Nymphes ua, puis aux hommes defcend :
 Et quand receu de bon gré il fe fent,
 Son fiege fait plus chault que feu de pailles,
 Au plus profond de leurs cueurs & entrailles.

Petit & court eft fon Arc amoureux :
 Mais le fiens traitt mortel & rigoureux
 Va de droict fil iufques au Firmament,
 Depuis qu'il eft defcoché fermement.

Sur fon efpaule ardante & coloree,
 Tu uerras pendre une Trouffe doree,
 Et au dedans fes peftiferes traittz :
 Dont le cruel abufeur plein d'attraictz
 A bien fouuent fait mainte playe amere,
 Mefmes à moy qui fuis fa propre mere.

Grefue chose est tout ce que i'ay dit ores,
Mais uoicy (las) plus grefue chose encores.
Sa dextre main iecte & darde un Brandon,
Qui brulle & ard, sans mercy ne pardon
Les poures os. Bref, de son chault extreme
Il brufleroit le bruflant Soleil mesme.

Si tu le peulx donc trouuer & attaindre,
Et de cordons à fermes neudz estraindre,
Mene le moy estroictement lié.
Et si uers toy se rend humilié,
N'en prens mercy, quoy que deuant toy face
Tomber ses yeulx larmes deffus sa face.
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoiues:
Et s'ainfi est, que sa bouche apperçoiues
Riant à toy, bien fault que te recordes
De n'ordonner qu'on luy lasche les cordes.

Si par doux motz te uenoit incitant
A te baifer, ua cela euitant:
Car (pour certain) en ses Leures habite
Mortel uenin, qui cause mort subite.

Et si de franc & liberal uifage
Il te promet des dons à son usage,
C'est affauoir, flesches, & arc Turquoy,
La Trouffe paincte, & le doré Carquoy,
Fuy tous ces dons de nuyfance & reproche:
Ilz uont bruflant tout ce qui d'eulx s'approche.



DES VISIONS DE PETRARQVE,

DE THVSCAN EN FRANÇOYS.



N iour estant seulet à la fenestre
Vey tāt de cas nouveaulx deuāt
mes yeulx,

Que d'en tant ueoir fasché me
conuint estre.

Si m'apparut une Bische à main
dextre,

Belle pour plaire au fouuerain des Dieux.

Chaffee estoit de deux Chiens enuieux,
Vn blanc, un noir, qui par mortel effort
La gente Beste aux flans mordoient si fort,
Qu'au dernier pas en bref temps l'ont menee
Cheoir soubz un Roc. Et là, la cruaulté
De Mort uainquit une grande beaulté,
Dont souspirer me fait sa destinee.

Puis en Mer haulte un Nauire aduifoye,
Qui tout d'Hebene & blanc Yuoire estoit,
A uoiles d'Or, & à cordes de Soye :
Doux fut le Vent, la Mer paisible & coye,
Le Ciel par tout cler se manifestoit.
La belle Nef pour sa charge portoit
Riches Trefors, mais tempeste subite
En troublant l'Air, ceste Mer tant irrite,

Que la Nef heurte un Roc caché foubz l'onde.
O grand' fortune ! ò creuecueur trop gref,
De ueoir perir, en un moment fi bref,
La grand' richesse à nulle autre seconde.

Après ie uey fortir diuins Rameaulx
D'un Laurier ieune, en un nouveau Bofcage,
Et me fembla ueoir un des Arbriffeaulx
De Paradis, tant y auoit d'Oyfeaulx
Diuerfement chantans à fon umbrage.
Ces grans delictz rauirent mon courage :
Et ayant l'œil fiché fur ce Laurier,
Le Ciel entour commence à uarier,
Et à noircir : dont la Fouldre grand' erre
Vint arracher celuy plant bien heureux,
Qui me faiçt eſtre à iamais langoureux,
Car plus telle ombre on ne recouure en terre.

Au meſme Boys fourdoit d'un uif Rocher
Fontaine d'eau murmurant foefuement :
De ce lieu frais tant excellent & cher,
N'oſoient Paſteurs ne Bouuiers approcher :
Mais mainte Muſe, & Nymphes feulement,
Qui de leurs uoix accordoient doucement
Au fon de l'eau. Là i'affis mon deſir,
Et lors que plus i'y prenois de plaifir,
Ie uey, hélas, de Terre ouurir un gouffre,
Qui la Fontaine & le lieu deuora :
Dont le mien cueur grand regret encor a,
Et y penſant, du ſeul penſer ie ſouffre.

Au Boys ie uey un feul Phenix portant
Esles de Pourpre, & le Chef tout doré:
Estrange estoit, dont pensay en l'instat
Veoir quelque corps Celeste, iusque à tant,
Qu'il uint à l'Arbre en pieces demouré,
Et au Ruyfseau que Terre a deuoré.
Que diray plus? Toute chose en fin passe.
Quand ce Phenix ueit les Rameaulx en place,
Le Tronc rompu, l'eau seche d'autre part,
Comme en desdaing, de son Bec s'est feru,
Et des Humains sur l'heure disparu:
Dont de pitié & d'Amour mon cueur ard.

En fin ie uey une Dame si belle,
Qu'en y songeant tousiours ie brusle & tremble:
Entre herbe & fleurs pensue marchoit elle,
Humble de foy, mais contre amour rebelle:
Et blanche cotte auoit, comme il me semble,
Faiçte en tel art, que neige & or ensemble,
Sembloient meslez: mais en sus la Ceincture,
Couuerte estoit d'une grand' Nue obscure,
Et au tallon un Serpenteau la bleffe,
Dont languiffoit comme une fleur cucillie:
Puis affeuree en lieffe est faillie.
Las rien ne dure au monde, que tristeffe.

O Chanfon mienne, en tes conclusions
Dy hardiment, ces six grans Visions
A Monseigneur donnent un doulx desir
De brefuement soubz la terre gesir.

EPIGRAMME DE SALMONIVS,

MYS DE LATIN EN FRANÇOYS.

Au Roy.



INSI qu'un iour, au grand Palays,
tes yeulx
Veirent dressez les Simulachres
uieulx
Des roys François (Roy d'entre
eulx l'excellence)

Nombrez uoulus tous par ordre & sequence
Les tiens Ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le Sceptre à Prince tant humain :
Mais quand le lieu uuyde tu uins à ueoir,
Lequel s'attend le tien image auoir,
Voyez (dis tu) la place à moy promise,
Quand ceste chair au Tumbeau fera mise.

Or ie demande, en tenant ce propos,
Fus tu esmeu de la peur d'Atropos ?
Non : car tu as, maulgré Mort, affeurance,
Qu'entre les Dieux fera ta demeureance.

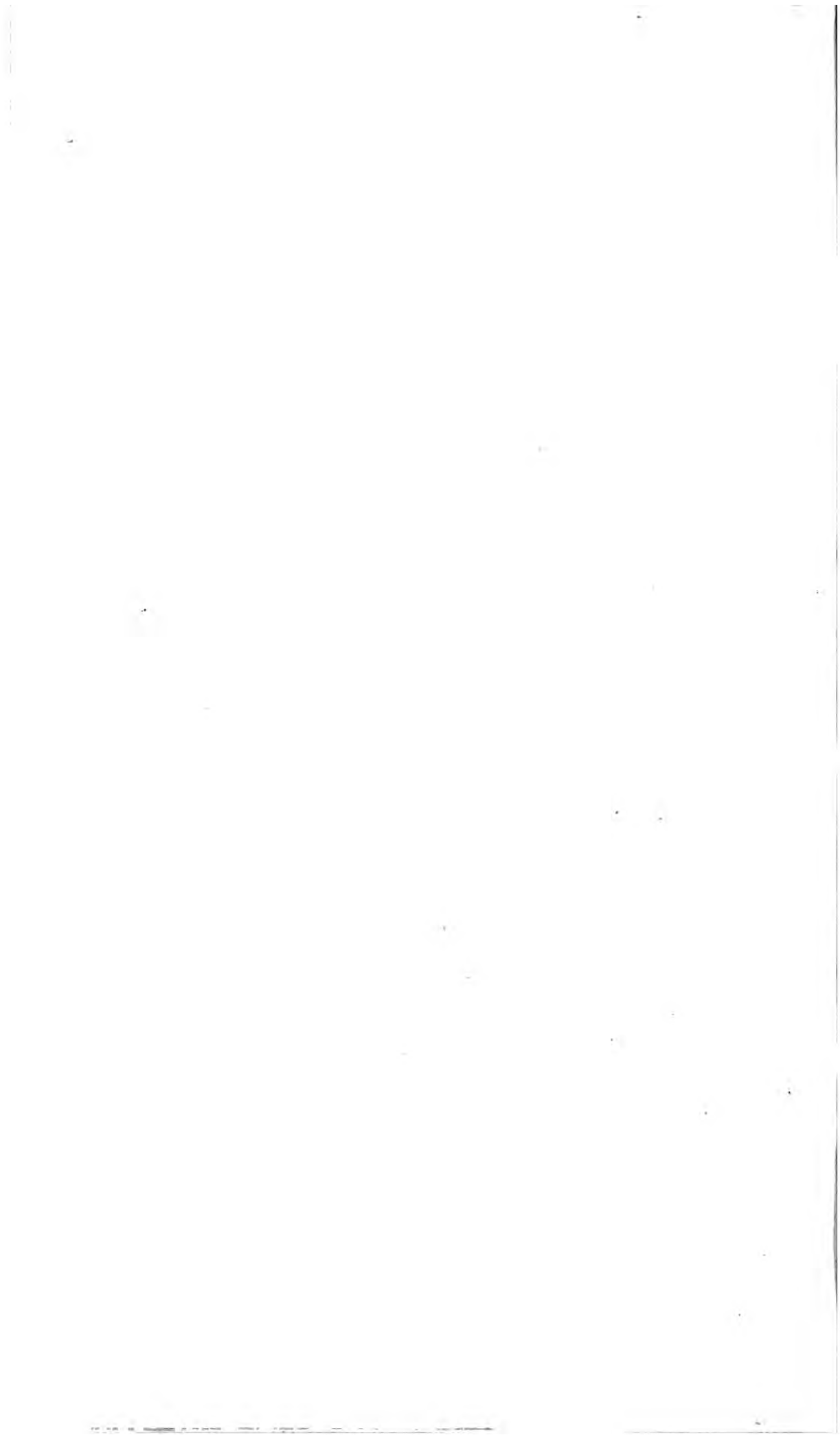
MAROT AV ROY,

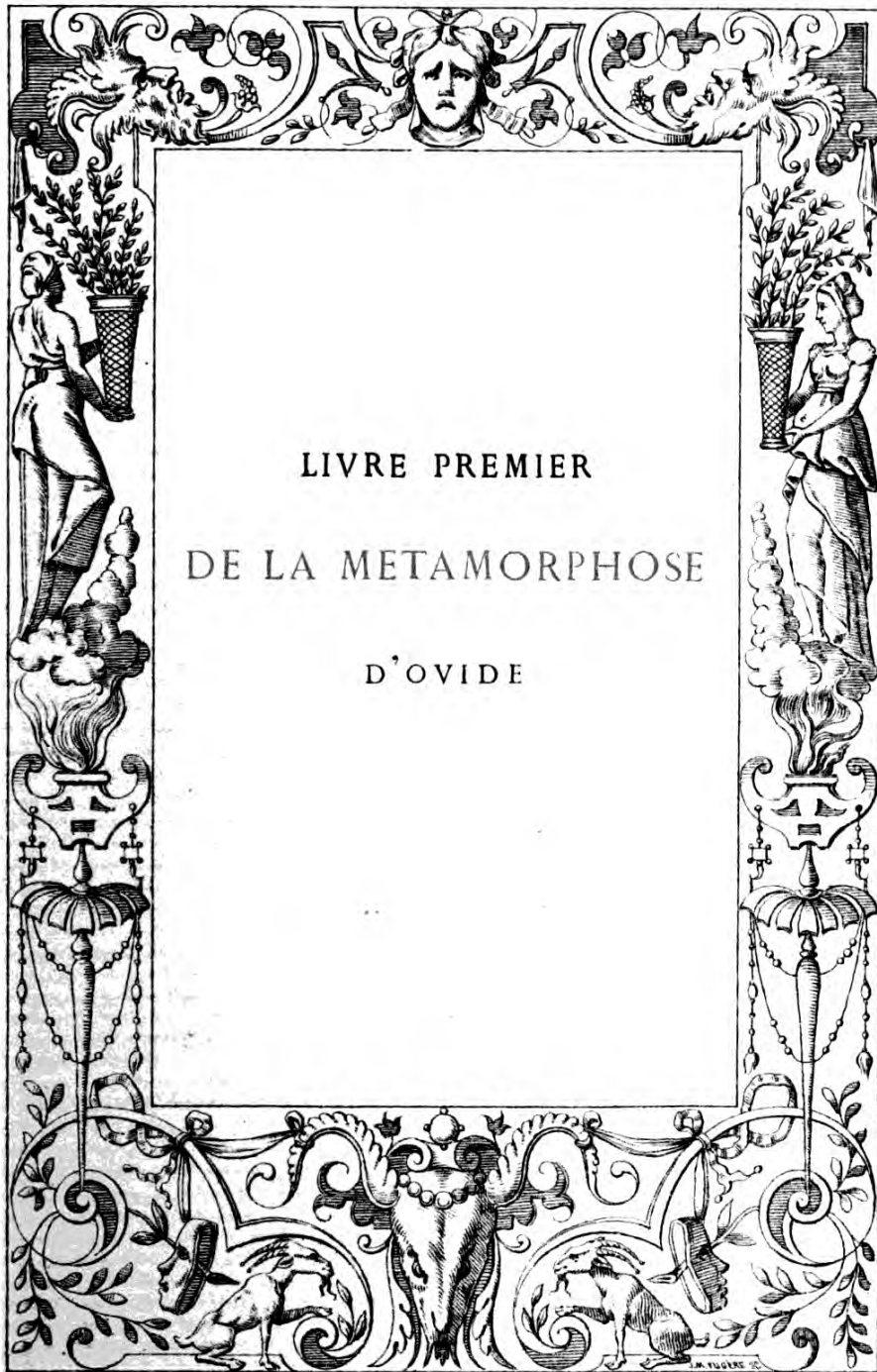
TOUCHANT LA METAMORPHOSE.

LONG temps auant que uostre liberalité Royale m'eust faict successeur de l'estat de mon Pere, le mien plus affectionné (& non petit) desir auoit toujours esté, Syre, de pouoir faire œuvre en mon labour Poëtique, qui tant uous agreast que par là ie peusse deuenir (au fort) le moindre de uoz domestiques. Et pour ce faire, mys en auant comme pour mon Roy, tout ce que ie peuz : & tant importunay les Muses, qu'elles enfin offrirent à ma plume inuentions nouvelles & antiques, luy donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la Latine : ou d'escrire œuvre nouvelle, par cy deuant non iamais ueuë. Lors ie consideray que à Prince de hault esprit haultes choses luy affierent : & tant ne me fiay en mes propres inuentions, que pour uous trop basses ne les sentisse. Parquoy les laissant reposer, iettai l'œil sur les liures Latins : dont la grauité des sentences, & le plaisir de la lecture (si peu que ie y compris) m'ont espris mes esprits, mené ma main, & amusé ma Muse. Que dy ie amusée ? Mais incitée à renouueller, pour uous en faire l'offre, l'une des plus Latines antiquitez, & des plus antiques Latinitez. Entre lesquelles celle de la Metamorphose d'Ouide me sembla la plus belle : tant pour la grande

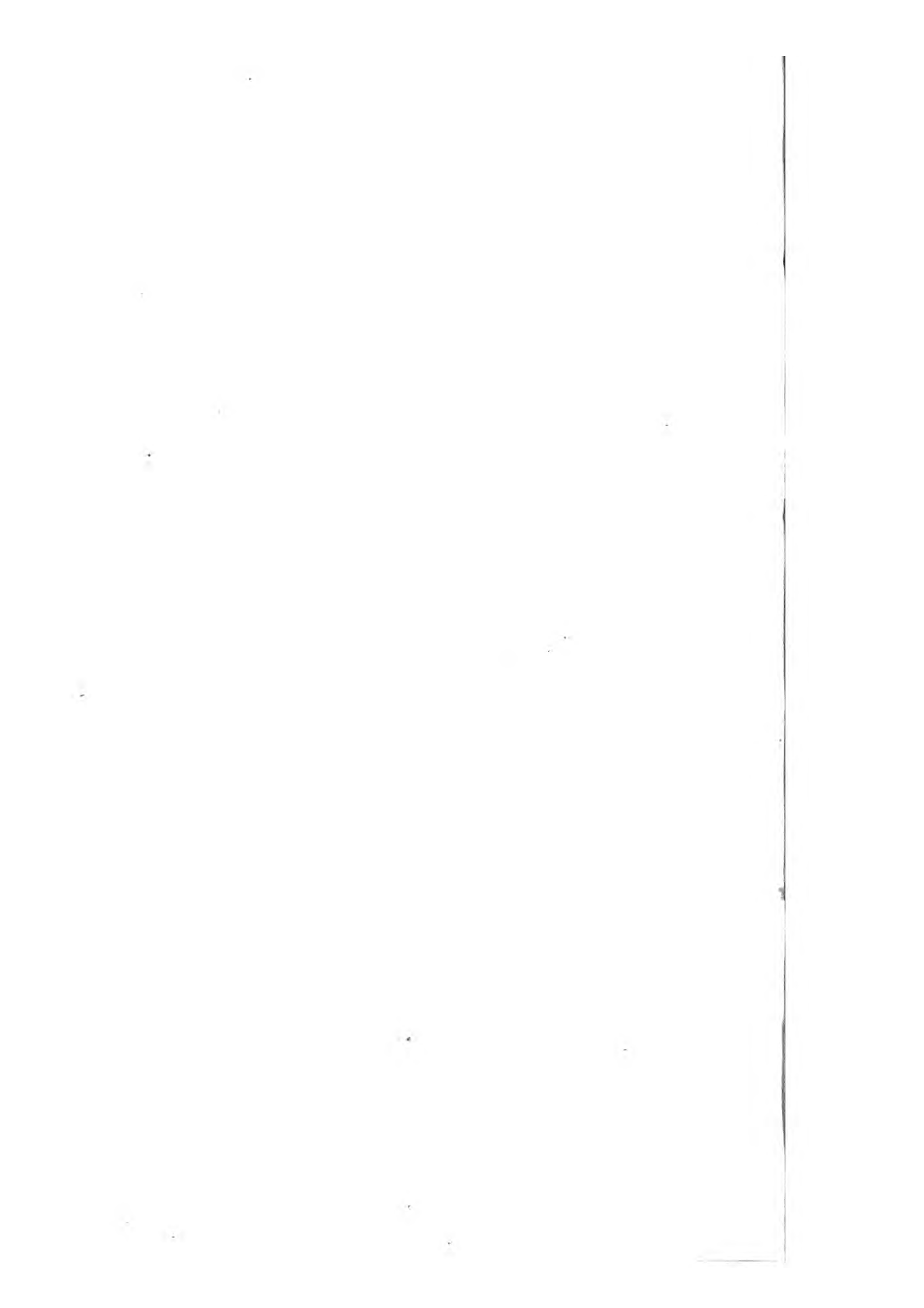
douceur du stile, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par lyaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfoys aiseement (& peult estre point) ne se trouuera Liure, qui tant de diuersitez de choses racompte. Parquoy, Syre, si la nature en la diuersité se resiouyft, là ne se deura elle melancolier. Pour ces raisons & autres maintes deliberay mettre la main à la besongne : & de tout mon pouoir suyure & contrefaire la ueine du noble Poëte Ouide, pour mieulx faire entendre & sçauoir à ceulx qui n'ont la langue Latine, de quelle forte il escriuoit : & quelle difference peult estre entre les Anciens & les Modernes. Oultre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus, & Tisbee, qui a l'Hystoire aussi loing de l'esprit, que les noms pres de la bouche : ce qui pas ainsi ne iroit, si en facile uulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose : laquelle aux Poëtes uulgaires, & aux Painctres seroit tresproufitable : & aussi decoration grande en nostre langue : ueu mesmement que l'arrogance Grecque l'a bien uoulu mettre en la sienne. Or est ainsi, que Metamorphose est une diction Grecque, uulgaiement signifiant transformation. Et a uoulu Ouide ainsi intituler son Liure contenant quinze Volumes, pource qu'en iceluy il trāsforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, & les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, ie me suis pensé trop entreprendre de uouloir transfuer

celuy, qui les autres trāsmue. Et apres i'ay contre-
pensé, que double louenge peult uenir de transmuer
un trāsmueur, comme d'affaillir un affailleur, de
tromper un trompeur, & moquer un moqueur. Mais
pour rendre l'œuure presentable à si grande maiesté,
auldroit premierement, que nostre plus que humaine
puissance transmuaft la Muse de Marot en celle de
Maro. Toutesfoys telle qu'elle est, soubz la confiance
de uostre accoustumé bon recueil, elle a (par
maniere d'effay) traduit, & paracheué de
ces quinze Liures le premier : dont
au Chasteau d'Amboyfes uous en
pleut ouyr quelque commen-
cement. Si l'Eschātillon
uous plaist, par
temps aurez
la Piece
entiere : car
la plume, du petit
Ourier ne desire uoler
finon là, ou le uent de uostre
Royale bouche la uoul-
dra poulfes. Et à
tant me tairay.
Ouide ueult
parler.





LIVRE PREMIER
DE LA METAMORPHOSE
D'OVIDE



LIVRE PREMIER

DE LA METAMORPHOSE D'OVIDE.



ORDANT desir d'escrire un hault
Oourage,
M'a uiuement incité le courage
A reciter maintes choses formees,
En autres Corps tous nouveaux
transformees.

Dieux fouuerains qui tout faire sçauiez,
Puis qu'en ce poinct changees les auez,
Donnez faueur à mon commencement,
Et deduysez mes propos doucement,
A commencer depuis le premier naistre
Du Monde rond, iusque au temps de mon estre.

Auant la Mer, la Terre, & le grand Oeuure
Du Ciel treshault qui toutes choses cœuure,
Il y auoit en tout ce Monde enorme
Tant seulement de Nature une forme,
Dicte Chaos, un monceau amassé,
Gros, grand & lourd, nullement compassé.

Bref, ce n'estoit qu'une pesanteur uile
Sans aucun art, une masse immobile,
Là ou gifoyent les semences enclofes,
Desquelles sont produictes toutes choses,
Qui lors estoient ensemble mal couplees,
Et l'une en l'autre en grand discord troublees.

Aucun Soleil encores au bas Monde
N'eflargiffoyt lumiere claire & munde .
La Lune auffy ne se renouelloit,
Et ramener ses cornes ne fouloit
Par chascun moys. La terre compassee
En l'air espars ne pendoit balancee
Soubz son droict poix. La grand'fille immortelle
De l'Ocean, Amphitrite la belle
N'estendoit pas ses bras marins encores
Aux longues fins de la terre, ainsi que ores,
Et quelque part ou fut la Terre, illec
Estoit le Feu, l'Air, & la Mer avec.

Ainsi pour lors estoit la terre instable,
L'air sans clarté, la mer non nauigable,
Rien n'auoit forme, office, ne puissance,
Ainçoys faisoit l'un aux autres nuyfance :
Car froid au chaud menoit guerre & discords :
Sec à l'humide, & le tout en un corps.
Avec le dur le mol se combattoit :
Et le pesant au legier debatoit.

Mais Dieu qui est la nature excellente,
Appaifa bien leur noyse uiolente :
Car terre adonc du Ciel desempera,

De terre auffi les eaux il fepara,
Et meit à part pour mieulx faire leur paix,
Le Ciel tout pur d'auecques l'air espais.
Puis quand il eut demeflez, & hors mys
De l'orde maffe, iceulx quatre ennemys,
Il ua lyer en concorde paisible
Chascun à part, en fa place duyfible.

Le feu fans poix du ciel courbe & tout rond
Fut à monter naturellement prompt,
Et occupa le degré plus haultain.
L'air le fuyuit qui n'en eft pas loingtain,
Ains du cler feu approche grandement
D'agilité, de lieu femblablement.

En efpeffeur la terre les furpaffe,
Et emporta la matiere plus craffe
Du lourd monceau : dont en bas s'aualla
Par pefanteur. Puis la mer s'en alla
Aux derniers lieux fa demourance querre,
Environnant de tous coftez la terre.

En tel'façon (quiconques ait esté
Celuy des Dieux) quand il eut proietté
Ce grand ourage & en membres drefsee
La groffe maffe en ce poinct despocee,
Il arrondit & fait la terre au moule,
Forme, & façon, d'une bien grande boule,
A celle fin qu'en fon poix iufte & droit
Egale fust par un chascun endroit.
Puis ça, & là les grans mers espannit,
Et par grans uentz enflees les rendit,

Leur commandant faire floter leur unde
Tout à l'entour des fins de terre ronde :
Parmy laquelle adiousta grans estangs,
Lacz & mareftz, & fontaines fortans :
Et puis de bords & riues tournoyantes
Ceinctures fait, aux riuieres courantes,
Qui d'une part en la terre se boyuent :
Autres plusieurs en la Mer se reçoient.
Et là au lieu de riues & de bors
Ne batent plus que grans haüres & ports.

Aux champs apres commande de s'estendre,
Et aux forestz, rameaux & feuilles prendre :
Vn chascun ual en pendant fait baiffer,
Et contre hault les montaignes dresser.

Et tout ainfi que l'ouurier aduifé
Feit le hault ciel par cercles diuifé,
Deux à la dextre, & fur fenestre deux,
Dont le cinquiesme est le plus ardant d'eulx :
Par tel'façon, & en semblable nombre
Il diuifa terre pefante & sombre :
Et en cela le hault Ciel ne l'excede :
Car comme luy cinq Regions poffede,
Dont la moyenne habiter on ne peult,
Par le grand chault qui en elle se meult :
Puis elle en a deux couuertes de neige :
Et au millieu de ces deux est le siege
De deux encor, que Dieu, qui tout ouuroit,
Amodera par chault meflé de froit.

Sur tout cela l'air il uolut renger :

Lequel d'autant comme il est plus leger
Que terre & l'eau, d'autant est il pesant
Plus que le feu tant subtil & luifant.

En celuy Air les nuës & nuees,
Commanda estre ensemble situees :
Et le Tonnerre & tempestes foudaines,
Espouentans les pensees humaines :
Semblablement avec la fouldre ardante,
Les uentz causans froidure morfondante.

A iceulx uentz Dieu n'a permis d'aller
Confusement par la uoye de l'air :
Et nonobstant que chascun d'eulx exerce
Ses soufflemens en region diuerse,
Encor à peine on peult (quand s'esuertuent)
Y resister, qu'ilz ne rompent & ruent
Le monde ius par bouffemens aufteres :
Tant terrible est la discorde des freres.

Le uent Eurus tout premier s'enuolla
Vers Orient, & occuper alla
Nabathe & Perse, & les monts qui s'esleuent
Soubz les rayons qui au matin se leuent :
Zephyrus fut soubz Vesper resident,
Pres des ruisseaux tiediz de l'Occident.

Boreas froid enuahyt la partie
Septentrionne, avecques la Scythie.

Et uers midy qui est tout au contraire,
Aufter moyteux ietta pluye ordinaire.

Sur tout cela que i'ay cy declairé,
Le grand ouurier meit le Ciel etheré

Cler, pur, fans poix, & qui ne tient en rien
De l'espeffeur, & brouas terrien.

A peine auoit tous ces œuures haultains
Ainsi affis, en lieux feurs & certains,
Que tout au tour du Ciel claires & nettes
Vont commencer à luyre les planettes,
Qui de tout temps pressées & tachees
Soubz celle masse auoient esté cachees.

Aussi afin que region aucune
Vuyde ne fust d'animaulx à chascune
Propres & duietz, les estoilles & signes,
Et des haultz Dieux les formes tresinsignes
Tindrent le Ciel. Les poiffons netz & beaulx
Eurent en part (pour leur manoir) les eaux.
La terre apres print les bestes faulages :
Et l'air subtil oyseaulx de tous plumages.

La trop plus saincte & noble Creature,
Capable plus de hault sens par nature,
Et qui fur tout pouoit auoir puissance,
Restoit encor. Or print l'homme naiffance,
Ou l'ouurier grand de tous biens origine
Le composa de semence diuine,
Ou terre adonc (qui estoit separee
Tout freschement de la part etheree)
Retint en foy semence supernelle
Du Ciel, qui print sa facture avec elle :
Laquelle apres Prometheus mesla
En eau de fleuue, & puis formee l'a
Au propre image & semblable effigie

Des Dieux, par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout aultre animal
Iette tousiours son regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné
La face haulte, & luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieulx,
Et d'esleuer aux estoilles ses yeulx.
La terre donc nagueres desnuee
D'art, & d'image ainsi fust transmuee,
Et se couurit d'hommes d'elle uenez,
Qui luy estoient nouueaulx & incognuz.

L'aage doré sur tous resplendissant,
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chascun, sans correcteur & loy,
De son bon gré gardoit iustice & foy.
En peine, & peur aucun ne fouloit uiure :
Loix menaçans ne se grauoient en cuyure
Fiché en murs : pources gens sans refuge
Ne redoubtoient la face de leur iuge :
Mais en feurté se sçauoient accointer,
Sans qu'il fallust iuge à les appointer.

L'arbre du Pin charpenté & fendu
N'estoit encor des haultz monts descendu
Sur les grans eaux, pour flotter & nager,
Et en pays estrange uoyager.

Hommes mortelz ne congnoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure.
Fossez profons, & murs de grans efforts
N'environnoient encor uilles & forts.

Trompes, Clerons d'airain droit, ou tortu,
L'armet, la lance & le glaiue poinctu
N'estoient encor. Sans usage & alarmes
De cheualiers, de pietons, & gensdarmes,
Les gens alors feurement en tous cas
Accomplissoient leurs plaisirs delicats.

La Terre auffi non froissée & feruë
Par homme aucun, du soc de la charruë
Donnoit de foy tous biens à grand'planté,
Sans qu'on y eust ne semé, ne planté :
Et les uiuants contens de la pasture
Produicte alors sans labeur ne culture,
Cueilloient le fruit des fauages Pommiers,
Frais aux monts, les Cormes aux Cormiers :
Pareillement les Meures qui sont ioinctes,
Contre buiffons pleins d'espineuses poinctes,
Avec le gland qui leur tomboit à gré
Du large Chefne à Iuppiter sacré.

Printemps le uerd regnoit incessamment,
Et Zephyrus fouspirant doucement
Soefues rendoit, par tiedes alenees,
Les belles fleurs sans semence bien nees.
Terre portoit les fruitz tost & à poinct,
Sans cultiuer. Le champ sans estre point
Renouuellé, par tout deuenoit blanc,
Par force espiz pleins de grain bel & franc,
Prestz à cueillir. Fleues de lait couloient,
Fleues de uin auffi couler fouloient,
Et le doux miel, dont lors chascun goustoit,

Des arbres uerts tout iaulne degoutoit.

Puis quand Sartune hors du beau regne mis,
Fut au profond des Tenebres transmis,
Soubz Iuppiter estoit l'humaine Gent :
Et en ce temps furuint l'age d'Argent,
Qui est plus bas que l'Or treffouerein,
Aussi plus hault & riche que l'Arain.

Ce Iuppiter abaiffa la uertu
Du beau printemps, qui tousiours auoit eu
Son cours entier, & soubz luy fut l'Annee
En quatre parts reduicte & ordonnee :
En froid Yuer, & en Esté qui tonne,
En court Printemps, & variable Autonne.

Lors commença blanche & uiue splendeur
Reluyre en l'Air espris de seche ardeur.
D'autre costé furuint la Glace froide,
Par Vents d'yuer pendue estraincte & roide.
Lors on se print à muffer soubz maisons :
Maisons estoient, Cauernes, & Cloifons,
Arbres espés, fresche ramee à force,
Et uerts Osiers ioinctz avecques Escorce.

Lors de Ceres les bons grains secourables
Soubz longs Seillons de terres labourables
Sont enterrez : & furent Bœufz puiffans
Preffez du ioug, au labeur mugiffans.

Après cestuy troysiesme succeda
L'age d'Arain, qui les deux exceda
D'engin mauuais : & plus audacieux
Aux armes fut, non pourtant uicieux.

Le dernier est de Fer dur & rouillé,
Ou tout soudain chascun uice brouillé
Se uint fourrer, comme en l'aage total
Accomparé au plus meschant Metal.
Honneste Honte & Verité certaine
Auecques Foy prindrent fuyte loingtaine :
Au lieu desquelz entrerent Flaterie,
Deception, Trahison, Menterie,
Et Folle amour, Desir & Violence
D'aquerir gloire & mondaine opulence.

Telle auarice adonc, le plus fouuent
Pour practiquer, mettoit uoiles au uent
Lors mal congneu du Nautonnier & maistre :
Et mainte nef, dont le boys fouloit estre
Planté debout sur montaignes cornues,
Nageoit, faultoit par uagues incongues.

Mesmes la terre (auant aussi commune,
Que la clarté du Soleil, Air, & Lune)
Fut diuisee en bornes, & partiz
Par mesureurs fins, caultz, & deceptifz.

Ne seulement humaines Creatures
Chercherent bledz & autres nourritures :
Mais iusque au fons des entrailles allerent
De terre basse, ou prindrent & fouillerent
Les grans tresors & les richesses uaines,
Qu'elle cachoit en ses profondes ueines :
Comme Metaulx, & pierres de ualeurs,
Incitemens à tous maulx & malheurs.

La hors de terre estoit le Fer nuyfant,

Auecques l'Or, trop plus que fer cuyfant :
Lors Guerre fort, qui par ces deux Metaulx
Faiçt des combatz inhumains & brutaulx,
Et casse & rompt de main fanguinolente
Armes cliquans soubz force uiolente.

On uit desia de ce qu'on emble & oste:
Chez l'hostelier n'est point assure l'hoste,
Ne le beaupere auecques le sien gendre :
Petite amour entre freres s'engendre :
Le mary s'offre à la mort de sa femme :
Femme au mary faiçt semblable diffame :
Par maltalent les marastres terribles
Meslent souuent uenins froidz & horribles :
Le filz affin qu'en biens mondains prospere,
Souhaitte mort (auant ses iours) son pere.

Dame Pitié gift uaincue & outree :
Iustice aussi la noble uierge Aftree,
Seule & derniere apres tous Dieux sublimes,
Terre laissa taincte de sang & crimes.

Aussi afin que le Ciel etheré
Ne fust de foy plus que terre assure,
Les fiers Geants (comme on dict) affecterent
Regner aux cieulx : & contremont dresserent,
Pour y monter, mainte Montagne mise
L'une sur l'autre. Adonques par transmise
Fouldre du Ciel, l'Omnipotent facteur
Du mont Olympe abbatit la haulteur :
Et debriça en ruyne fort grosse
Pellion mont assis sur celuy d'Offe.

Quand par fon poix ces corps faulx & cruelz,
Furent gifans derompuz & tuez,
La terre fut mouillee en façon telle,
De moult de fang des Geants enfans d'elle,
Que (comme on dit) trempee s'enyura,
Puis en ce fang tout chault, ame liura:
Et pour garder enseigne de la race
En fait des corps portans humaine face:
Mais ceste gent fut aspre & despiteuse,
Blasfant les Dieux, de meurdres conuoiteuse:
Si qu'à la ueoir, bien l'euffiez deuinee
Du cruel fang des Geants estre nee.

Cecy uoyant des haultz cieulx Iuppiter,
Crie, gemit, se prend à despiter,
Et sur le champ par luy fut allegué
Vn autre fait, non encor diuulgué,
Des banquetz pleins d'horreur espouventable,
Que Lycaon preparoit à sa table:
Dont en son cueur ire ua concevoir
Telle qu'un Roy, comme luy, peult auoir:
Et son conseil appella haultement,
Dont les mandez uindrent subitement.

Or d'icy bas, là fus au lieu celeste
Est une uoye aux humains manifeste
Semblable à lait, dont laittee on l'appelle,
Aisee à ueoir, pour sa blancheur tant belle:
Et par icelle est le chemin des Dieux,
Pour droict aller au Trosne radieux
Du grand Tonnant, & sa maison Royale.

En ce lieu blanc, des nobles Dieux la falle
Fut frequentee alors par tout son estre,
A huys ouuerts, sur dextre & à fenestre.

Les moindres Dieux en diuers lieux s'affirent,
Et les puiffans leurs riches sieges meirent
Vers le hault bout : bref, telle est cette place,
Que se j'auois de tout dire l'audace,
Je ne craindrois dire que c'est la mesme,
Qu'est du hault Ciel le grand Palays suprefme.

Donc quand les Dieux furent en ordre assis
Aux sieges bas, faictz de Marbres massifs,
Iuppiter mis au plus hault lieu de gloire,
Et appuyé sur son Sceptre d'Yuoire,
Comme indigné, par troys foyz, voire quatre,
De son grand Chef fait branfler & debatre
L'horrible poil : duquel par son pouoir,
Fait terre & mer, & estoilles mouuoir :
Puis tout despit deuant tous il desbouche
En tel'façon son indigee bouche.

Je ne fuz onc pour le Regne mondain
Plus triste en cueur, de l'orage soudain
Auquel Geantz qui ont serpentins piedz,
Furent tous prestz, quand fufmes espiez,
De tendre & mettre au Ciel recreatif
Chascun cent bras pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemy fust tant
Cruel & fier, celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une seule fuyte,
Et d'une ligne enfin par moy destruite :

Mais maintenant en toute uoye & traffe,
Par ou la mer le monde entier embrasse,
Perdre & tuer me fault pour son iniure,
Le mortel genre : Et qu'ainfi soit, i'en iure
Des bas enfers les eaux noires & creuses,
Coulans foubz terre aux forestz tenebreuses :
Quoy que deuant fault toute chose uraye
Bien esprouer : mais l'incurable playe
Par glaiue fault tousiours couper à haste,
Que la part faine elle n'infecte & gaste.

I'ay en forestz, & sur fleuves antiques
Mes Demidieux, & mes Faunes rustiques,
Satyres gays, Nymphes nobles compaignes,
Et mes Syluains residens aux montaignes :
Lesquelz d'autant que ne les sentons dignes
D'auoir encor les gloires celestines,
Souffrons, au moins, que feurement & bien
Ilz puissent uiure en terre, que du mien
Leur ay donnee. O Dieux intercesseurs,
Les pensez uous en bas estre assez seurs,
Quand Lycaon noté de felonnie,
A conspiré mortelle uilenie
Encontre moy, qui par puissance eterne,
La fouldre & uous ça hault tiens & gouerne ?

Lors tous ensemble en fremissant murmurent,
Et Iuppiter, (d'ardant desir qu'ilz eurent)
Vont suppliant qu'en leurs mains uueille mettre
Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main

D'aucuns, uolut tenir le nom Rommain,
Tendant au fang Cefarien esandre,
Pour la terreur d'un tant fubit esclandre,
Fut l'humain genre afprement eftonné,
Et tout le monde à horreur addonné.

Et la pitié des tiens, O preux Augufte,
Ne te fut pas moins agreable & iufte,
Que cefte cy à Iuppiter infigne:
Lequel apres auoir par uoix & figne
Refrain leur bruit, chafacun d'eulx fait fience.

Le bruit ceflé par la graue excellence
Du hault regent, de rechef tout defpit,
D'un tel propos la fience rompit.

Les peines a (ne uous chaille) fouffertes:
Mais quoy qu'il ayt receu telles deffertes,
Si uous diray ie en refolution,
Quel eft le crime, & la punition.

De ce dur temps l'infamie à merueilles
Venoit fouuent iufques à noz oreilles:
Lequel rapport defirant eftre faulx,
Subit defcens des Cieulx luyfans & haultz,
Et circuy le terreftre dommaine,
Eftant uray Dieu deffoubz figure humaine.

Fort long feroit uous dire (ò Dieux fublimes)
Combien par tout il fut trouué de crimes:
Car l'infamie, & le bruit plein d'opprobre
Bien moindre fut que la uerité propre.
De Menalus trauefay les paffages,
Crainctz pour les trous des grans beftes fauages,

Et les haultz Pins du froid mont Lyceus,
Et Cillené. Quand cela passé eus,
Du Roy d'Archade es lieux me viens renger,
Et en fa Court dangereuse à loger
Entre tout droict, au poinct que la feree
Tire la nuit d'un peu de iour paree.

Par signes lors monstray que i'estois Dieu
Venu en terre, & le Peuple du lieu
A m'adorer ia commence, & m'inuoque:
Mais Lycaon (d'entree) raille & moque
Leurs doux priers, en difant: Par un gref
Et cler peril, i'esproueray de bref
Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoubte,
Et n'en fera la uerité en doute.

Puis quand ferois la nuit en pesant fomme,
A me tuer s'appreste ce faulx homme,
De mort subite: icelle experience
De uerité luy plaist, d'impatience.

Et non content est de si grefue coulpe,
Mais d'un poignard la gorge il ouure & coupe
A un, qui là fut en hostage mis,
De par les gens de Moloffe transmés.
Et l'une part des membres de ce corps
Va faire cuyre ainsi à demy morts
En eau bouillant, rendant l'autre partie
Sus ardant feu, de gros charbons rostie:
Lesquelz sur table ensemble mect & pose:
Dont par grand feu qui uengea telle chose,
Sur le Seigneur tombay la maculee

Orde maifon digne d'efre bruflee.

Adonc s'enfuyt troublé de peur terrible:
Et auffi toft qu'il fentit l'air paifible
Des champs & boys, de hurler luy fut force,
Car pour neant à parler il s'efforce.
Son mufeau prend la fureur du premier,
Et du defir de meurdres couftumier
Sur les Aigneaux or en ufe & iouyt,
Et de ueoir fang encores s'efiouyt.
Ses ueftemens poil de befte deuindrent,
Et fes deux bras façon de cuiffes prindrent.
Il fut faiçt Loup, & la marque conforme
Retient encor de fa premiere forme:
Tel poil ueillard, & tel frayeur de uis
Encores a : femblables yeulx tous uifs
Ardent en luy. Bref, tel' figure porte
De cruaulté, comme en premiere forte.

Or eft tombé un manoir en ruine,
Mais un manoir tout feul n'a eſté digne
D'efre pery : par tout ou paroift terre
Regne Erinnyſ, aymant peché & guerre.
Et ſi diriez que tous ilz ont iuré,
De maintenir uice defmeſuré.
Tous donques ſoient par peine meritee
Punis acoup, C'eſt ſentence arreſtee.

Alors de bouche aucuns des Dieux approuent
L'arrest donné par Iuppiter, & mouent
Plus ſon courroux. Les autres rien ne dirent,
Mais (ſans parler) par ſigne y conſentirent.

Ce neantmoins du genre humain la perte
A tous ensemble est douleur tresaperte :
Et demander uont à Iuppiter, quelle
Forme aduiendra sur la terre, apres qu'elle
Sera priuee ainsi d'hommes mortelz,
Qui portera l'encens sur les Autelz,
Et si la Terre aux bestes ueult bailler,
Pour la destruyre & du tout despouiller.

Alors deffend Iuppiter, & commande
A un chascun qui tel'chose demande,
De n'auoir peur, disant qu'à ce besoing,
De toute chose il a la cure & foing :
Et leur promet lignee non semblable
Au premier peuple, en naissance admirable.

Soudain deuoit pour mettre humains en pouldre,
Par toute terre esandre ardante fouldre :
Mais il craingnit que du Ciel la facture,
Par tant de feuz, ne conceust d'auenturé
Quelque grand'flamme, & que soudainement
Brulé ne fust tout le hault Firmament.
Puis luy fouuint qu'il est predestiné,
Qu'aduenir doit un temps déterminé,
Que mer, que terre, & la maison prisee
Du Ciel luyfant, ardra toute embrasée :
Et qu'on doit ueoir le tresgrand Edifice
Du Monde rond, en labour & supplice.

Lors on cacha les Dardz de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez :
Et d'une peine au feu toute contraire

Luy plaist ufer : car foubz eaux ueult deffaire
Le mortel genre : & fur les terres toutes,
De tout le Ciel ietter pluyes & goutes.

Incontinent aux cauernes de Eole
Encloft le uent Aquilon qui toft uole :
Semblablement en fes fosses estuye
Tous uentz chaffans la Nuë apportant pluye :
Et feulement meit Notus hors d'icelles.
Lors Notus uole auec fes moytes esles,
Son uis terrible est couuert ceste foys
D'obfcurité noire comme la poix.
Par force d'eau fa barbe poyfe toute,
De fes cheueulx tous chenuz eau degoute,
Deffus fon front moyteurs coulent & filent,
Son fein par tout, & fes plumes diftilent.

Puis quand il eut ça & là nues maintes
Pendans en l'air dedans fa main estrainctes,
Gros bruyt se fait, esclers en terre abondent,
Et du hault Ciel pluyes espeffes fondent.

Iris auffi de Iuno meffagere
Vestant couleurs de façon estrangere
Tire & conçoit grandes eaux & menues,
En apportant nourriffement aux nuës,
Dont renuersez font les Bledz à oultrance,
Morts font & uains les yeux, & l'esperance
Des laboureurs, & fut perdu adonc
Tout le labour de l'an qui est fi long.
Encor pour uray l'yre ouuerte & patente
De Iuppiter, ne fut assez contente

Des grandes eaux, que de son ciel ietta :
Mais Neptunus son frère s'appresta
De promptement à son ayde enuoyer
Grand renfort d'eaux, pour le Monde noyer.
Et à l'instant tous ses fleuves il mande :
Lesquelz entrez dedans la maison grande
De leur Seigneur, en bref dire leur uient.

Pour le present user ne uous conuient
De long propos : uoz forces descouurez,
Ainsi le fault, & uoz Maisons ouurez :
Puis en ostant uoz obstacles & bondes
Lafchez la bride à uoz eaux furibondes.

Ce commandé, s'en reuont à grans courses :
Tous les ruisseaulx l'entree de leur sources
Lafchent à plein, & d'un cours effrené
Tout alentour des grans mers ont tourné.

Neptune adonc de son Sceptre massif
Frappa la terre, & du coup excessif
Elle trembla, si que du mouuement
Elle fait uoye aux eaux apertement.

Si uont courant tous fleuves esendus
Parmy les champs ouuerts & estendus,
En rauissant avec les fruitz les arbres,
Bestes, humains, maisons, palais de marbres,
Sans espargner Temples painctz & dorez,
Ne leurs grans Dieux sacrez & adorez.

Et s'ainsi est, qu'aucun logis debout
Soit demouré en resistant du tout
A si grand mal, toutesfoys l'eau plus haulte

Cœuure le fest, & par deffus luy faulte.
Que diray plus ? grandes tours submergees
Cachees font soubz les eaux desgorgees :
Et n'y auoit tant soit peu d'apparence,
Qu'entre la Mer, & terre eust difference.
Tout estoit mer, en la mer, qui tout baigne,
N'a aucuns borts. L'un pour se fauluer gaigne
Quelque hault mont. L'autre tout destourbé
Se fiet dedans un nauire courbé :
Endroit au lieu il tire l'auiron,
Ou labouroit n'aguere enuiron.

L'un sur les bledz conduyt nefz & bateaulx,
Ou sur le hault des uilles & chasteaulx,
Qui font noyez. L'autre sur les grans Ormes
Prent à la main poiffons de maintes formes.
L'ancre de mer se fiche au pré tout uert :
Fortune ainsi l'a uoulu, & souffert.

Bateaulx courbez courent les beaulx uignobles
Gifans soubz l'eau, & plusieurs terres nobles :
Et au lieu propre, ou Cheures, & Moutons
Broustoient n'aguere herbes, fleurs, & boutons,
Là maintenant Balaines monstrueufes
Posent leurs corps. Les Nymphes uertueufes
Regnans en mer, & belles Nereides
S'estonnent fort de ueoir soubz eaux liquides
Foretz, maisons, uillages, & citez,
Par les Daulphins les boys font habitez,
Et en courant parmy les haultz rameaulx
Heurtent maint tronc agité des grans eaux.

Entre Brebis nagent Loups rauiffans,
La mer foustient les roux Lyons puiffans :
Tigres legers porte l'eau undoyante :
De rien ne fert la force fouldroyante
Au dur Sanglier : ne les iambes agiles
Au Cerf rauy par les ondes mobiles.

Et quand l'oifeau uagant a bien cherché
Terres, ou arbre, où puisse estre branché,
A la fin tombe en la mer amaffee,
Tant a du uol chascune esle lassée.

La de la mer la fureur à grans brasses
Auoit couuert & mottes, & terrasses :
Vagues auffi, qui de nouveau flotoient,
Les haultz sommetz des montaignes batoient.
Bref, la pluspart gift engloutie & morte
Dedans la mer. Ceulx que la mer n'emporte,
Le long ieufner de tel façon les mine,
Qu'à la parfin tombent morts de famine.

Or separez sont les champs tresantiques
Aoniens d'avecques les Attiques
De par Phocis terre grasse, i'entens,
Quand terre estoit : mais en iceluy temps
La plus grand'part n'estoit que mer comblee,
Et un grand champ d'eau subit affemlee.

En ce pays Parnassus le hault mont
Tendant au Ciel, se dresse contre mont
A double croupe, & les nues surpasse
De sa haulteur. Sur ceste haulte place,
Pour ce que Mer couuroit le demourant,

Deucalion aborda tout courant
En une nef, qui grande n'estoit mye,
Avec Pyrrha sa compaigne & amye.
Les Dieux du mont, & Nymphes Corycides
Là adoroient, prians à leurs subsides
Themys disant les choses aduenir,
Qui lors fouloit des oracles tenir
Le temple sainct : oncques ne fut uiuant
Meilleur que luy, ne de plus enfuyant
Vraye equité, & n'eut onc au monde ame,
Plus honorant les dieux, que icelle dame.

Quand Iuppiter ueit par l'eau continue
Que terre estoit un estang deuenue,
Et ne refter de tant de milliers d'hommes
Maintenant qu'un sur la terre ou nous sommes,
Et ne refter de tant de femmes que une :
Voyant aussi, que sans malice aucune
Tous deux estoient, & tous deux amateurs
De son sainct nom, & urays adoreurs :
Celà uoyant, les nuës qui tant plurent,
Rompt & separe. Et quand les pluyes furent
Par Aquilon chaffees en maintz lieux,
Aux Cieulx la Terre, à la Terre les Cieulx
Il ua monstrier : aussi l'ire & tempeste
De la marine illec plus ne s'arreste.

Puis Neptunus sur la mer president,
En mettant ius son grand Sceptre & Trident
Les eaux appaise, & huche sans chommer
Le uerd Triton flotant dessus la mer,

Le dos couuert de pourpre fait expres
Sans artifice : & luy commande apres
Souffler dedans la resonant buccine,
Et rappeler, apres auoir fait signe,
Fleues & Flotz. Lors Triton prend & charge
Sa trompe creuse entortillee en large,
Et qui du bas uers le hault croit ainsi,
Qu'un tourbillon : laquelle trompe auffi
Après qu'elle a prins air tout au milieu
De la grand mer, chascun riuage & lieu
Gifant soubz l'un & soubz l'autre soleil
Elle remplit de son bruit non pareil.
Laquelle auffi, quand elle fut ioingnante
Contre la bouche à Triton, degoutante
Pour la moyteur de sa barbe chargee,
Et qu'en soufflant la retraicte enchargee
Elle eut sonné, par tout fut entenduë,
Des eaux de terre, & de mer estenduë,
Tant que les eaux qui l'ouyrent corner,
Contraignit lors toutes s'en retourner.
Desia la mer prend borts & riues neufues,
Chascun Canal se remplit de ses fleues,
Fleues on uoit baiffer & departir,
Et hors de l'eau les montaignes sortir :
Terre s'esleue, & les Cieulx qui paroissent,
Croissent ainsi, comme les eaux descroissent.
Longs iours apres, boys & forestz mouillees,
Manifestoient leurs testes despouillees
De feuille & fruit : au lieu de quoy retindrent

Les gras lymons, qui aux branches se prindrent.
Restably fut tout pays despourueu,
Lequel estant par Deucalion ueu
Large & ouuert, & que terrestre uoye
Mise en desert faisoit silence coye,
La larme à l'œil, adonc il souspira
Parlant ainsi à sa femme Pyrrha.

O chere Espouse, ò ma **sœur honoree**,
O femme **seule au monde demouree**,
Que commun sang, puis parente germaine,
Puis mariage ont ioincte à moy prochaine,
Et à present ioincte à moy de rechef
Par ce peril & dangereux meschef
De toute terre, & pays euident
De l'Orient, & de tout l'Occident:
Nous deux feuletz sommes tourbe du monde,
Le residu possede mer profonde:
Et n'est encor la fiance, & duree
De nostre uie assez bien affeuree:
Et d'autre part les nues qu'icy hantent,
Nostre penssee asprement espouentent.

Si par fortune eschappee fans moy
Fusses des eaux, quel courage or en toy
Fust demeuré? O chetifue & dolente,
Comme eusses tu tel'craincte uiolente
Seule souffert? qui te fust consoleur,
Pour supporter maintenant ta douleur?
Certes, croy moy, si l'eau t'auoit rauie
Ie te suyurois, & l'eau auroit ma uie.

Que pleust aux Dieux, qu'un si grand pouoir i'eusse
Que par les arts de mon pere ie peusse
Renoueller toute gent conformee,
Et mettre esprit dedans terre formee.

Le genre humain reste en nous deux : & pour ce
Doit en nous deux prendre fin, ou resource,
Et des humains demourons la semblance :
Telle a esté des haultz Dieux l'ordonnance.

Après ces motz, après pleur & crier,
Bon leur sembla deuotement prier
Themis celeste, & soubz diuins miracles
Chercher secours en ses sacrés oracles.
Lors n'ont tardé : tous deux s'en uont aux undes
De Cephyfis, non bien cleres & mundes
Encor du tout : mais bien ia retirees
Au droict uaisseau, duquel s'estoient tirees.
Et quand iecté eurent de l'eau benye,
Sur leurs habitz en grand'cerimonie,
Et sur leurs chefz, ilz prindrent leur adresse
Droict uers le temple à la sacre Deesse,
Dont les sommetz, & uultes se gastoient
De laide mouffe. Et les autelz estoient
Sans sacrifice. Et les lampes estainctes.

Puis quand du temple ont les marches attainctes,
Vn chascun d'eulx s'encline contre terre,
Et tout crainctif baïse la froide pierre,
Difant ainsi. Si en tristes faisons
Les Dieux uaincuz par iustes oraisons
Sont amolliz : & si courroux & ire

Flechist en eulx, hélas, uueilles nous dire,
Dame Themys, par quel art, ou sçauoir
Reparable est la perte que peulx ueoir
De nostre genre : & aux choses noyees
Tes aydes soient par douceur octroyees.

Adonc s'esmeut ce diuin simulacre,
Et leur respond : Partez du temple sacre,
Couurez uoz Chefz en deuotions sainctes,
Et desliez uoz robes qui sont ceinctes :
Aprés iettez fouuent par fus le dos
De uostre Antique & grand Mere les os.

Lors esbahyz demeurent longuement,
Et puis Pyrrha parlant premierement
Rompt la silence, & d'obeir refuse
Aux motz & dictz dont celle Deesse use,
En la priant (avec crainctiue face)
Deuotement, qu'en ce pardon luy face :
Et d'offenser crainct de sa mere l'Ame,
Iettant ses os, & de luy faire blasme.

Tandis entre eulx reuoluent & remirent
Les motz obscurs de l'Oracle, que ouyrent
Soubz couuerture ambiguë donné.
Deucalion (comme moins estonné)
R'asseure apres, & doucement console
La femme simple, avec telle parole :
Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous ueillét :
Ilz font tous bons, & iamais ne conseillent
Rien de mauuais, & si trop fort ie n'erre,
Nostre grand'mere antique, c'est la Terre.

Ses offemens (felon le mien recors)
Les pierres font, qu'elle a dedans fon corps :
Et commandé nous est de les lancer
Derriere nous. Combien qu'en bon penfer
Pyrrha fut meuë à cause de l'augure,
Que fon mary bien expose & figure,
Ce nonobstant, fon espoir est douteux,
Et moult encor se deffient tous deux
De cest oracle, en apres uont difant :
Mais que nuyra l'espreeue ce faisant ?
Sur ce s'en uont du Temple ou se humilient,
Courent leurs cheuz & leurs robes deslient,
Et derriere eulx (à toutes aduétudes)
Comme on leur dit, iettent les pierres dures.

Les pierres lors uindrent à delaisser
Leur durescé, & rudeffe abaiffer,
A s'amollir, & en amolliffant
Figure humaine en elles fut yffant :
Mais qui croyra que ce soit uerité,
Si pour tesmoing n'en est l'antiquité ?

Bien tost apres que croiffance leur uint,
Et que nature en icelles deuint
Plus douce & tendre, aucune forme d'homme
On y peut ueoir, non pas entiere, comme
Celle de nous, mais ainfi que esbauchee
D'un marbre dur, non assez bien touchee :
Et reffembloit du tout à ces images
Mal rabotez, & rudes en ourages.

Ce neantmoins des pierres la partie

Qui fut terreuse, ou molle, ou amoytie
D'aucunumeur, elle fut transformee
En chair & fang d'homme ou femme formee :
Ce qui est dur & point ne flechiffoit,
En offement tout se conuertiffoit :
Ce qui estoit ueine de pierre à l'heure,
Fut ueine d'homme, & soubz son nom demeure.
Si qu'en bref temps les pierres amassees,
Qui par les mains de l'homme sont lancees,
Des hommes ont (par le pouoir des Dieux)
Prins la figure en corps, en face, & yeulx :
Aussi du iect de la femme esgaree
La femme fut refaïcte & reparee.
Et de là uient, que sommes (comme appert)
Vn genre dur, aux gros labeurs expert :
Et bien donnons entiere congnoiffance,
D'ou nous fortions, & de quelle naiffance.

Quand l'umeur uieille alors des eaux laiffée,
Fut par l'ardeur du cler soleil pressée
D'eschauffoison, & que paludz & fanges
Furent enflez soubz ces chaleurs estranges,
Terre engendra tous autres animaulx
De son uueil propre, en formes inegaulx.
Pareillement les semences des choses
Conceuans fruit, nourries & encloses
En terre grasse à produire propice,
Comme au gyron de leur mere & nourrice,
Vindrent à croistre, & demourance y tindrent
Si longuement, qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil qui court
 Par sept tuyaulx, a delaiissé tout court
 Les champs moillez, & chascun sien ruiffeau
 Rendu dedans son antique uaisseau :
 Apres aussi que le Lymon tout frais
 Est eschauffé du Soleil & ses rais,
 Les Paysans plusieurs animaulx trouuent,
 Faictz & creez de motes ou se couuent :
 Et en peult on en elles ueoir assez,
 Qui seulement ne font que commencez
 Pour le bref temps de leur tout nouveau naistre.
 Semblablement d'autres y ueoit on estre
 Tous imparfaictz, qui a demy font nez,
 D'espaule, teste, ou iambes, trançonnez :
 Et du corps mesme imparfaict, l'une part
 Bien souuent uit : l'autre est terre sans art.

Certes apres que humeur de froid esprise,
 Et chaleur aspre ont attrempance prise,
 Produysans font, & conçoient & portent,
 Et de ces deux toutes les choses fortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
 Humide chault toutes choses conçoit :
 Et par ainsi concorde discordante
 A geniture est apte & concordante.

Doncques apres que la terre mouillee,
 Et du nouveau Deluge fort fouillee,
 Vint à sentir de rechef le grand chault
 De l'air prochain & du Soleil treshault,
 Elle meit hors cent mille especes fiennes :

Et d'une part les formes anciennes
Restitua, iadis mortes des eaux :
De l'autre part fait Monstres tous nouveaux.

O grand Phyton monstre horrible & infect,
Terre uouldroit (certes) ne t'auoir fait :
Mais toutesfoys elle (dont se repent)
T'engendra lors : ò incongneu Serpent
Au peuple neuf! aussi craincte donnois,
Tant large lieu de montaigne tenois.

Or Apollo tenant pour faire alarmes
L'arc & la fleche, & qui de telles armes
Par cy deuant n'usoit iamais que contre
Cheures fuyans, ou Dains : à sa rencontre
Ce gros Serpent rua mort estendu,
Par coups noircys du uenin espandu,
Soubz tant de traictz tirez à tel' secouffe,
Que toute uuyde en fut quasi sa Trouffe.

Et puis affin que uieil Temps aduenir
Ne sceust du fait la memoire ternir,
Il establit sacrez ieux & esbats
Solennisez par triumphans combats,
Phyties dictz du nom du grand Phyton
Serpent uaincu : pour cela les fait on.

En celuy prix quiconques ieune enfant
A lucte, à course, ou au char triumphant
Estoit uainqueur, par honneur singulier
Prenoit chapeau de feuilles de messier,
Car le Laurier encores ne regnoit :
Et en ce temps Phebus enuironnoit

Sa blonde teste à long poil bien seante
De chascun arbre, & feuille uerdoyante.

L'amour premiere au cueur de Phebus nee
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penee:
Laquelle amour d'aucun cas d'aventure
Ne luy furuint : mais de l'ire et poincture
De Cupido. Phebus tout glorieux
D'auoir uaincu le Serpent furieux,
Veit Cupido, qui de corde nerueuse
Bendoit son Arc de corne sumptueuse:
Si luy a dit, Dy moy, pourquoy tu portes,
Enfant lascif, ces riches armes fortes?
Ce noble port qui sur ton col s'affiet,
Mieux en escharpe à mes espaules fiet,
Qui bien en sçay donner playes certaines
Aux ennemys, aux bestes inhumaines :
Qui puis un peu par fagettes fans nombre
Ay rué ius le Serpent plein d'encombe
Phyton l'enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de terre incredible distance.

Tien toy content d'esmouuoir en clamours
Par ton brandon, ne sçay quelles amours :
Et desormais n'approprie à toymesmes
Ainsi à tort, noz louenges supremes.

Lors luy respond de Venus le Filz cher,
Fiche ton arc ce qu'il pourra ficher,
O Dieu Phebus, le mien te fichera :
Ainsi ton bruit du mien est & fera
Moindre d'autant que bestes en tout lieu

Plus foibles font, & plus baffes qu'un Dieu.

Ainsi difoit : & quand en fes uolees
Eut trenché l'air, des esles esbranlees,
Il se planta prompt & leger, deffus
L'obfcur fommet du hault mont Parnaffus :
Et de fa trouffe ou mect ses dardz peruers,
Tira deux traictz d'ouurages tous diuers :
L'un chaffe amour, & l'autre l'amour cree :
Tout doré est celuy qui la procree,
Et a ferrure ague, clere, & coincte :
Cil qui la chaffe, est rebouché de poincte,
Et a du plomb tout confict en amer
Soubz l'empennon. Cupido Dieu d'aymer
Ficha ce traict, qui est de mercy uuyde,
Contre Daphné la nymphe Peneyde :
Et du doré les os il trauerfa
Du blond Phebus, & au cueur le bleffa.

Subitement l'un ayme, & l'autre non,
Ains ua fuyant d'amoureuse le nom,
Et iufque aux trous des boys chaffer uenoit :
Bref, la despouille aux bestes que prenoit,
C'estoit sa grand'ioye quotidienne,
En imitant la pucelle Dyane,
Et d'un bandeau ses cheueulx mal en ordre
Serroit au chef, fans les lyer ne tordre.

Plusieurs l'ont quife, à l'espoufer tendans,
Mais tousiours fait refus aux demandans,
Sans uouloir homme : & du plaisir exempte
Va par les boys, qui n'ont chemin ne fente,

Et ne luy chault sçavoir que c'est de nopces,
Ne aussi d'un tas d'amoureuses negoces.

Son pere aussi luy a dit maintesfoys,
Ma chere fille un gendre tu me doys :
Et luy a dit cent foys, blasfant ses ueuz,
Tu me dois, fille, enfans & beaulx nepueuz.

Elle abhorrant mariage aussi fort
Que si ce fust un crime uil & ord,
Entremesloit parmy sa face blonde
Une rougeur honteuse & uereconde :
Puis en flatant son pere desolé,
Et le tenant doucement accolé :
Mon trescher pere, hélas (ce disoit elle)
Fais moy ce bien, que i'use d'eternelle
Virginité. Iuppiter immortel
Feit bien iadis à Dyane un don tel.

Lors (ò Daphné) uray est qu'a ta demande
Ton pere entend : mais ceste beauté grande,
A ton uouloir ne donne aucun adueu,
Et ta forme est repugnante à ton ueu.

Phebus qui tant la ueit bien composee,
L'ayme tousiours, la souhaitte espousee :
Ce qu'il souhaitte espere, quoy que soit,
Mais son oracle à la fin le deçoit.
Et tout ainsi que le chaulme sec ard,
Quand on a mis les espiz à l'escart :
Comme buyffons ardent par nuict obscure
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure
En s'esclerant a approchez trop pres

D'iceulx buiffons, ou les y laiffe apres
Qu'il ueoit le iour : ainfi Phebus en flamme
S'en ua reduyt, & d'amour qui l'enflamme,
Par tout fon cueur se brusle & se destruiçt,
Et en espoir nourrist amour sans fruit.

Au long du col de Daphné uoit pendus
Ses blondz cheueulx, meslez & expandus.
O Dieux, dit il, si peignee elle estoit,
Que pourroit ce estre ? En apres s'arrestoit
A contempler ses estincellans yeulx,
Qui ressembloient deux estoilles des Cieulx.

Sa bouche ueoit petite par compas,
Dont le seul ueoir ne le satisfaiçt pas :
Prise ses mains aussi blanches que Lys,
Prise ses doigts, prise ses bras polys,
Semblablement ses espaules charnues
Plus qu'a demy descouuertes & nues.

S'il y a rien caché deffoubz l'habit,
Meilleur le pense : elle court plus fubit,
Que uent leger, & ne prend pied la belle
Aux dictz de cil qui en ce poinçt l'appelle.

Le te pry Nymphé arreste un peu tes pas.
Comme ennemy apres toy ne cours pas :
Nymphé demeure, ainfi la Brebiette
S'enfuyt du Loup, & la Bische foiblette
Du fort Lyon : ainfi les Colombelles
Vont fuyant l'Aigle avec fremiffans esles :
Ainsi chascun de ses hayneux prend fuyte,
Mais uray Amour est cause de ma fuyte.

O que ie crains que tombes, & que Espines
Poignent tes piedz & tes iambes, non dignes
D'auoir bleffeur! ò pour moy grand malheur,
Si i'estois cause en rien de ta douleur!

Là ou tu uas, font lieux fascheux, & bestes:
Ie te supply (non pas que tu t'arrestes
Du tout sur pied) mais cours plus lentement,
Ie te fuiuray aussi plus doucement.

Enquiers, au moins, à qui tu plais Amye:
D'une montaigne habitant ne fuis mye,
Ne Pastoureau : point ne garde & fais paistre
Troupeaux icy, comme un uilain champestre.
Tu ne fçais point, fotte, tu ne fçais point,
Qui est celuy que tu fuys en ce point:
Pour ce me fuys. La puiffante isle Clare,
Delphe, Tenede, & aussi de Patare,
Le grand Palays me fert & obtempere:
Iuppiter est mon geniteur & pere:
Tout ce qui est, fera, & a esté,
Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau uers Poëtique
Accorde au son des cordes de Musique:
Et ma Sagette est pour uray bien certaine:
Mais une autre est trop plus seure & soudaine,
Laquelle a faict playe en mon triste cueur,
Dont n'auoit onc Amour esté uainqueur.

Medecine est de mon inuention,
Et si fuis dit par toute nation
Dieu de secours : & la grande puiffance

Des herbes est soubz mon obeissance.
O moy chetif, ò moy trop miserable,
De ce qu'Amour n'est par herbes curable,
Et que les arts, qui un chascun conferuent,
A leur Seigneur ne prouffitent, ne seruent!

Alors Daphné crainctiue se retire
Loing de Phebus, qui uouloit encor dire
Maints autres motz, & laiffa sur ces faictz
Auecques luy ces propos imparfaictz.
Lors en fuyant, moult gente se monstroit:
Le uent par coups ses membres descouuroit,
Et uoleter faisoit ses uestemens,
Qui resistoient contre les soufflemens:
Puis l'air subtil repoulloit en arriere
Ses beaulx cheueulx espanduz par derriere:
Dont sa fuyte a sa beauté augmentee.
Mais le Dieu plein de ieunesse tentee,
Plus endurer ne peult à ce befoing,
Perdre & ietter son beau parler au loing:
Ains comme amour l'admonneste & pourfuyt,
D'un pas leger les traffes d'elle fuyt.

Et tout ainsi que le Leurier agile,
Quand il a ueu le Lieure moins habile
En un champ uague, & qu'au pied l'un conclud
Gagner sa proye, & l'autre son salut,
Le chien leger de pres le semble ioindre,
Et pense bien ia le tenir & poindre:
Puis de ses dentz (ourant sa gueule gloute)
Rafe ses piedz: lors le lieure est en doute

S'il est point prins : ceste morsure eschappe,
Et de la dent, qui coup sur coup le happe,
Il se desmesle, & fuyt tout estonné.
Ainsi est il de Phebus & Daphné,
Espoir le rend fort leger à la fuyte :
Craincte la rend fort legere à la fuyte :
Mais le fuyuant, qui des esles d'amours
Est foulagé, ua de plus foudain cours,
Sans point donner de repos ne d'arrest
A la fuyante : & si prochain il est
De ses talons, que ia de son alaine
Ses beaulx cheueulx tous espars il alaine.

Quand de Daphné la force fut estaincte,
Passe deuint : lors uaincue & attaincte
Par le trauail d'une si longue course,
Va regarder de Peneus la fourse,
Disant : Mon pere, ayde à mon cueur tant las,
Si puissance est en uoz fleuves & lacs,
Puis dit : O terre, or me perds & efface
En transmuant ma figure & ma face,
Par qui trop plais : ou la transgloutis uiue,
Elle, qui est de mon ennuy motiue.

Ceste priere ainsi finie à peine,
Grand'pasmoyson luy surprend membre & ueine.
De son cueur fut la subtile toilette
Tournee en tendre escorce uerdelette :
En fueilles lors croissent ses cheueulx beaulx :
Et ses deux bras en branches & rameaulx.
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,

En tige morne & racine se plante.
D'un arbre entier son chef la haulteur a,
Et sa uerueur (sans plus) luy demeura :
Parquoy Phebus l'arbre ayma defadonc.
Et quand eut mis sa dextre sur le tronc,
Encor sentoit le cueur de la pucelle
Se demener foubz l'escorce nouvelle.

En embrassant auffi ses rameaux uertz,
Comme eut bien faict ses membres descouverts :
Il baïse l'arbre & tout ce nonobstant,
A ses baïser's l'arbre ua resistant.

Au quel Phebus a dit. Puis que impossible
Est, que tu fois mon espouse sensible,
Certainement mon arbre approprié
Seras du tout, & à moy dedié.

O uert Laurier tousiours t'aura ma harpe,
Ma clere teste, & ma trouffe en escharpe :
Et si feras des capitaines gloire
Tous resiouys, quand triumphe & uictoire
Chanteront hault les cleres uoix & trompes :
Et qu'on uerra les grans & longues pompes
Au Capitolle, aux consacrez posteaulx,
Seras debout deuant les grans portaulx
Feale garde, & au loz de ton regne
Entrelaffé feras au tour du chesne :
Et tout ainsi que mon beau chef doré
Est tousiours ieune, & de poil decoré,
Vueilles auffi porter en chascun aage
Perpetuel honneur de uert fueillage.

Ces motz finiz, le Laurier se y confent
En ses rameaulx qui font faictz de recent :
Et si sembloit branfler en forte honneste
Sa sommité, comme on branfle la teste.

En Theffalie une haulte forest
Par tout encloft un ual, qui encor est
Nommé Tempé, temperé, fleurissant :
Parmy lequel Penëus fleuve yffant
Du fons du pied de Pindus grand' montaigne,
D'eaux escumans le pays tourne & baigne.
D'un roide cours les nuës embrumees
Va conduifant, qui petites fumees
Semblent ietter : & ua si roidement
Contre les rocz, que du redondement
Les boys arrouse : & de son bruyt, qui sonne,
Les lieux plus loing, que ses uoifins, estonne.

Là la Maison, là le siege lon treuve,
Et lieu secret de Penëus grand fleuve :
Là comme Roy resident en ses terres
En sa cauerne estant faicte de pierres
Gardoit iustice aux undes là courantes :
Pareillement aux Nymphes demourantes
En celles eaux. Premier font là uenuz
Tous les prochains fleuves à luy tenuz,
Non bien fachans si chere luy feront,
Ou pour sa fille ilz le consoleront
Que perdue a. Sperche y uint à propos
Portant Peupliers, Eniphe fans repos,
Le doulx Amphryse, & le uieil Apidain,

Auec Eas : d'autres fleuues foudain
Y font uenuz, qui de quelque costé
Ou soient portez d'impetuofité,
En la mer font leurs undes retourner,
Quand laffez font de courir & tourner.

Le fleuue Inache à part foy tout fafché
Seul eft absent, & au profond caché
De fon grand creux l'eau par larmes augmente,
Et tout chetif fa fille Yo lamente
Comme perduë : il ne fçait fi en uie
Elle eft au monde, ou aux enfers rauie :
Mais pour autant que point ne l'apperçoit
En aucun lieu, cuide qu'elle ne foit
En aucun lieu, & crainct en fes esprits,
Que pirement encores luy foit pris.

Or quelque foyz Iuppiter eternel
La ueit uenir du fleuue paternel :
Si luy a dit, O uierge bien formee,
De Iuppiter tresdigne d'estre aymee,
Et qui dois faire un iour par grand delict
Le ne fçay qui bienheureux en ton liêt.
Ce temps pendant que le Soleil treshault
Eft au milieu du monde ardant & chault,
Vien à l'umbrage en ce boys de grand'monftre,
Ou en cestuy : & tous deux les luy monftre.
Et fi tu crains entrer feulette aux creufes
Foffes & trouz de bestes dangereufes,
Croy qu'a feurté iras dorefnauant
Soubz les fecretz des forestz, moy deuant

Qui fuis un Dieu, non point des moindres Dieux,
Mais qui en main le grand sceptre des Cieulx
Tiens & possede, & qui darde & enuoye
La fouldre esparse en mainte place & uoye.
Ne me fuy point : or fuyoit elle fort,
Et ia de Lerne auoit par son effort
Oultrepassé les passiz & les plains,
Et les beaulx champs Lircees d'arbres pleins,
Quand Iuppiter couurit terre estenduë
D'obscurité parmy l'air espanduë
Retint la fuyte à Yo ieune d'aage,
Et par ardeur rait son pucelage.
Ce temps pendant, Iuno de Courtz haultaines
Regarde en bas au milieu des grans plaines :
Si s'esbahit, dont les nuës subites
Soubz le iour cler auoient aux bas limites
Faiçt & formé la face de la nuit,
Et bien iugea, que d'aucun fleuve induiçt
A grans moyteurs ne font faiçtes ces nues,
Ne de l'humeur de terre en l'air uenues.

Puis ça & là regarde d'œil marry,
Ou estre peult Iuppiter son mary,
Comme sçachant les emblees secretes
Du sien espoux tant de foyes en cachetes
D'elle surpris : & apres que apperceu
Ne l'a au Ciel : Ou mon cueur est deceu
(Dit elle alors) ou ie fuis offensee.

Puis du hault Ciel soudainement baiffée
Se plante en terre, & commande aux nues

Loing s'en aller d'obscurté desnuees.
Mais Iuppiter qui bon temps se donnoit,
Preuoioyt bien que sa femme uenoit,
Et ia auoit de Yo fille de Inache
Mué la forme en une blanche Vache,
Belle de corps comme Yo fut en uis.

Adonc Iuno (quoy que ce fut enuis)
En estima la forme, & le poil beau,
Et si s'enquiert, à qui, de quel troupeau,
Et d'ou elle est, comme non congnoissant
La uerité. Iuppiter Dieu puissant
Dit en mentant qu'elle est nee de terre,
A celle fin, que lon cesse d'enquerre
S'il l'a point faicte : & lors Iuno la grande
Icelle uache en pur don luy demande.

Que pourra il or faire, ou deuenir?
C'est cruauté, fes amours forbannyr :
Ne luy donnant, la faict souspeçonner :
Honte en apres l'incité à luy donner :
Puis amour est à l'en diuertir prompte :
Et en effect amour eust uaincu honte :
Mais si la uache (un don qui peu montoit)
Eust refusee à celle qui estoit,
Sa femme & sœur, sembler eust peu adonques
Visiblement, que uache ne fut onques.

Quand Iuno eut eu don son ennemye,
Du premier coup elle ne laiffa mye
Toute sa peur, & craingnit grandement,
Que Iuppiter luy prinft furtiuement,

Iufques à tant, qu'es mains d'Argus l'eust mife
Filz de Ariftot, pour en garde eftre prife.

Or tout le chef auoit celtuy Argus
Enuironné de cent yeulx bien agus,
Qui deux à deux à leur tour fommeillans
Prenoient repos : tous les autres ueillans
Gardoient Yo, & en faifant bon guet
Demouroient tous arreftez en aguet.
En quelque lieu ou fust Yo la belle,
Inceffamment regardoit deuers elle.
Deuant fes yeulx Yo tousiours il uoit,
Quoy que fa face ailleurs tournée auoit.

Quand le iour luyft il feuffre qu'elle paiffe :
Quand le Soleil eft foubz la terre efpaiſſe
L'enferme & cloſt : & du rude cheueſtre
Lye fon col, qui n'a merité d'eftre
Ainſi traicté : de feuille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prend fa paſture :
Puis la pourette en lieu de molle couche
Toute la nuit deſſus la terre couche,
N'ayant tousiours de la paille qu'a peine,
Et boyt de l'eau de boubier toute pleine.

Quand elle auffi, qui ſi fort ſe douloit,
Deuers Argus ſes bras tendre uouloit
S'humiliant, las la doulcette & tendre
N'a aucuns bras, qu'a Argus puiſſe tendre :
Et s'efforçant lamenter de ſa gorge
Vn cry de uache & mugiffant d'eſgorge,
Tant que du fon en craincte ſe bouta,

Et de sa voix propre s'espouenta.
Après s'en vint aux rives de son pere
Le fleuve Inache, ou en fouldas prospere
Souloit iouer souuent avec pucelles.
Et quand en l'eau veit ses cornes nouvelles,
Eut grande peur, & de la crainte extreme
S'effarouchoit & se fuyoit soy mesme.
Ignorans font les Nayades encore:
Voire Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit : mais pour les rendre feurs,
Suyuoit son pere, & si fuyuoit ses sœurs :
Estre touchée assez elle souffroit,
Et à iceulx (tous esbahys) se offroit.

Le bon uieillard Inachus à ionchees
Luy presenta des herbes arrachees.
Soudain ses mains elle luy vint lecher,
Baissant la paulme à son pere trescher,
Et retenir onc ses larmes ne sceut :
Et se orendroit de parler la grace eust,
Elle eust requis secours & ayde aucune,
Et recité son nom & sa fortune.

En lieu de motz, la lettre que imprima
Son pied en terre, adonques exprima
Parfaictement & mit en descourance
Du corps mué la triste demonstrence.

O moy chetif! cria lors esperdu
Son pere Inache, & aux cornes pendu,
Aussi au col de la Vache luyfante
En son poil blanc, & en dueil gemiffante,

O moy chetif (dit il par plusieurs foyz)
N'est ce pas toy ma fille que ie uoys
Cherchant par tout? Or est chose esprouuee,
Qu'en te trouuant ie ne t'ay point trouuee:
Et mes douleurs plus que deuant font grandes.
Las tu te tays & aux miennes demandes
Tu ne rens point responfes reciproques:
Tant feulement aigres fouspirs euoques
Du cueur profond : & ce que faire peulx,
A mon parler mugis comme les Beufz.

Las ie pouret ignorant tout ce mal,
Te preparois cierge & list nuptial:
D'un gendre fut l'espoir premier de moy,
Et le fecond de ueoir enfans de toy.
Or d'un troupeau mary te fault auoir,
Et d'un troupeau liguee conceuoir:
Et n'est possible à moy que finir face
Tant de douleurs, par mort qui tout efface:
Ains estre Dieu ce m'est nuyfante chose,
Et de la mort la porte qui m'est close,
Prolongé & faiçt le mien regret durable,
En aage & temps eterne & perdurable.

Comme Inachus disoit son desconfort,
Argus se leue, & en le poulsant fort,
Mene par force en pasturages maintz
La poure fille arrachee des mains
De son cher pere : & puis occupe & gaigne
Legerement le hault d'une montaigne
Affez loingtaine, ou se sied & acule,

Et là feant en toutes parts specule.

Lors Iuppiter Roy de tous les celestes
Plus endurer ne peult tant de molestes
A celle Yo, du bon Pherone eztraicte.
Si appella son filz, que une parfaicte
Clere Pleiade eut en enfantement :
Mercure eut nom : luy fait commandement
D'occire Argus. Si ne demoura gueres
Mercure à prendre aux piedz esles legeres,
En main puiffante auffi la uerge preste
D'endormir gens, & son chappeau en teste.

Tantost apres, que celuy Dieu Mercure
Eut disposé tout cela par grand'cure,
Du hault manoir de son pere faulta
Iusques en terre, ou son chappeau osta :
Semblablement des esles se d'esnue,
Et seulement sa uerge a retenue.

D'icelle uerge (en s'en allant) conuoye
Brebis en troupe, à trauers champs fans uoye,
Comme un pasteur chantant de chalumeaulx
Faitz & construitz de pailles, ou roseaulx.

Argus uacher de Iuno tout espris,
Du son de l'art nouvellement appris,
Luy dit ainsi : Quiconques fois, approche :
Tu pourras bien te feoir sur ceste Roche
Auecques moy. En autre lieu du monde
L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde
Pour le bestail : tu uoys auffi l'umbrage
Bon aux pasteurs en cestuy pasturage.

Mercure adonc se assit aupres d'Argus,
Tint & passa en propos & argus,
Le iour coulant, parlant de plusieurs pointz :
Et en chantant de ses chalumeaux iointz
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche
Les yeulx d'Argus gardans Yo la uache :
Et toutesfoys Argus uaincre s'efforce
Le doux fommeil amoliffant sa force.
Voire & combien que iusques au demy
De tous ses yeulx, se trouuaft endormy,
Ce nonobstant ueille de l'autre part,
S'enquiert aussi, pourquoy & par quel art
Trouuee fut la fluste dont chantoit,
Car puis un peu inuentee elle estoit.

Lors dit Mercure. Aux montz gelez d'Arcade,
En Nonacris sur toute Hamadriade
Vne Nayade y eut trefrenommee :
Syringue estoit par les Nymphes nommee.

Non une foys mais par diuerfes tires
Auoit moqué grand nombre de Satyres
Qui la suyuoient, & tous les Dieux avecques
Du boys umbreux & champ fertile d'illecques.

En uenerie & uirginal' nobleffe
Elle ensuyuoit Diana la Deeffe
De l'isle Ortige : & accoustree & ceincte
A la façon de ceste noble saincte
Maintz eust deceu, & pour Diane aussi
Prendre on l'eust peu, ne fust, que ceste cy
Auoit un Arc de corne decoré,

Et ceste là en auoit un doré :

Encor ainsi maintes gens deceuoit.

Or le Dieu Pan un iour uenir la uoit
Du mont Lycee, & ayant sur sa teste
Chapeau de pin, luy fait telle requeste.

O noble Nymphé obtempere au plaisir
D'un Dieu qui a grand uouloir & desir
De t'espouser. Bref, mainte autre aduventure
Restoit encor à dire par Mercure,
C'est affauoir (tel' priere ennuyante
Mise à despris) la Nymphé estre fuyante
Par boys espaiz, tant que de grand randon
Vint iusque au bort du sablonneux Ladon,
Fleuee arresté : & comment à la fuyte,
Lors que les eaux empescherent la fuyte,
Ses cleres sœurs pria illeques pres
De la muer : aussi comment apres
Que Pan cuyda Syringue par luy prise,
Au lieu du corps de la Nymphé requise
Tint en ses mains des cannes & roseaux
Croiffans au tour des paludz & des eaux.
Comment aussi, quand dedans anhela,
Le uent esmeu dedans ces cannes là
Y fait un son delicat en uoix faincte,
Semblable à cil d'un cueur qui faict sa plaincte.
Et comment Pan surpris du son predict,
Et du doux art tout nouveau luy a dict :
Cestuy parler & chant en qui te deuls,
Sera commun tousiours entre nous deux.

Aussi comment pour eternal renom,
Dessors retint, & donna le droict nom
De la pucelle à ses flustes rurales,
Ioinctes de cire en grandeur inegales.

Ainsi pour uray que Mercure devoit
Dire telz mots, les yeulx d'Argus il ueoit
Tous succumber, & fa lumiere forte
De grand fommeil eneloppee & morte.

Soudain fa uoix refraingnit, & cessa,
Et puis d'Argus le dormir renforça,
Adoucissant de la Verge charmee
Les yeulx foiblez de sa teste affommee.

Lors tout subit d'un glaiue renuerfé
Baissant le chef, en dormant l'a bleffé
Au propre endroit auquel est ioincte & proche
La teste au col : puis du hault de la Roche
Le iecte à ual : & le mont hault & droict
Souille du fang. Ainsi es orendroit
Gisant par terre, ò Argus, qui uiuois,
Et la clarté qu'en cent yeulx tu auois
Est or estaincte : & la seule obscurté
De mort surpront cent yeulx & leur clarté.

Adonc Iuno prent ces yeulx, & les fiche
Dessus la plume au Paon son oyseau riche,
Et luy emplit toute la queuë d'yeulx,
Clers & luyfans comme estoilles des cieulx.

Soudain Iuno en ire ardante brusle,
Et du courroux le temps ne dissimule:
Car Erinnys la Deesse de rage

Mit au deuant des yeulx & du courage
D'icelle Yo : & cacha l'incensee
Maint aiguillon secret en sa pensee,
Espouentant par rage furibonde
La poure Yo fuyant' par tout le monde.
O fleuve Nil ! en grand labeur & plaindre,
Tu luy restois le dernier à atteindre :
Auquel pourtant à la fin elle arrive,
Et en posant tout au bout de la riue
Ses deux genoux, se ueutra en la place :
Et en leuant sa telle quelle face
Vers le hault Ciel, renuersant en arriere
Son col de Vache, en piteuse priere,
En larmes d'œil, & en gemiffemens,
Et en plainctifz & gros mugiffemens
Elle sembloit à Iuppiter crier,
Et de ses maux fin final' luy prier.

Lors Iuppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille de Yo finalement finir
La grande peine. Et quant à l'aduenir,
De moy, dit il, toute craincte demects.
Car ceste cy ne te fera iamais
Cause de dueil. Et aux stigieux fleuves
Commande ouyr cestuy serment pour preues.
Quand Iuno eut appaisé sa poincture,
Yo reprint sa premiere stature,
Et faicte fut ce que deuant estoit.
Du corps s'enfuyt le poil qu'elle uestoit :

Lors luy descroist des cornes la grandeur,
Moindre deuiet de ses yeulx la rondeur,
Gueule & museau plus petis luy deuiennent,
Espaules, bras, & les mains luy reuiennent :
L'ongle de Vache en nouveaulx piedz & mains
Fut diuisee en cinq ongles humains.

Bref, rien n'y eut de la Vache sur elle,
Fors seulement la blancheur naturelle.
Et tout debout fut la Nympe plantee,
Du cheminer de deux piedz contentee :
N'osant parler, que de la gorge n'yffe
Mugissement, comme d'une ieniffe :
Et avec craincte effayoit à redire,
Ce qu'autresfoys elle auoit bien sceu dire.

Or maintenant en Deesse honoree
Elle est du peuple en Egypte adoree.
Parquoy en elle Epaphus on pourpense
Estre engendré de la noble semence
De Iuppiter : & bref, en lieux certains
Cestuy Epaphe a ses Temples haultains
Faiçtz à l'honneur de son pere & de luy.

Or en ce temps, uray est qu'à iceluy
Estoit egal, de cueur, d'aage, & puissance,
Vn qui auoit du Soleil prins naissance,
Diçt Phaëton : qui iadis deuiant
De ses grans faiçtz, & honneur non faisant
A Epaphus, en gloire se meçtoit,
Dont le Soleil son propre pere estoit.

Ce que Epaphus ne peut pas bonnement

Lors endurer, & luy dit plainement :
O poure sot, tu mettz foy & credit
A tout cela que ta mere te dit :
Et te tiens fier & louenges retiens
D'un pere fainct, qui pour uray ne t'est riens.

Lors Phaëton rougit d'ouyr ce dire,
Et refraingnit de uergongne son ire.
Puis s'en courut à Clymene sa mere
Luy rapporter l'iniure tant amere,
Et si luy dit. Chere mere, au furplus
Cela dequoy tu te dois douloir plus,
C'est que rien n'ay repliqué sur l'iniure :
Car quant à moy, ie suis de ma nature
Doux & courtois : & l'autre insupportant
Et outrageux : mais j'ay honte pourtant,
Dont tel opprobre on m'a peu imputer,
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.

Donc si créé suis de ligne celeste,
Monstre à present le signe manifeste
D'un genre tel, tant digne & precieux,
En maintenant que ie suis des haultz Cieulx.

Ces motz finiz, ses deux bras auança,
Et de sa mere au col les enlaffa,
La suppliant par son chef tant chery,
Et par celuy de Merops son mary,
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,
De luy donner signes certains & feurs
De son uray pere. En effect à grand'peine
Sçait on lequel a plus esmeu Clymene,

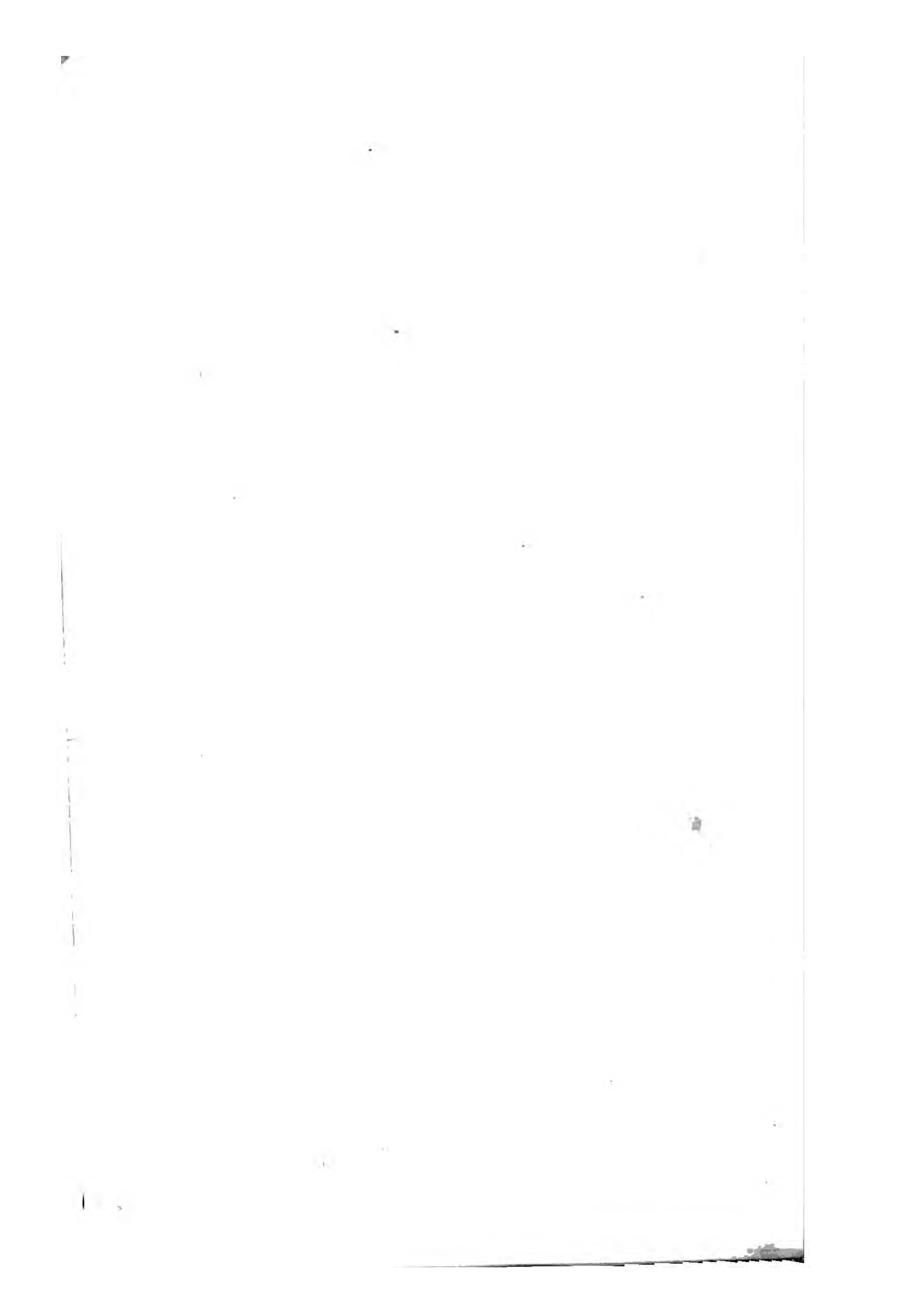
Ou le prier par son filz proposé,
Ou le despit du reproche imposé.

Les bras au Ciel lors tendit & leua,
Et regardant le Soleil elle ua
Dire ces motz : Par la lumiere faincte
Des luyfans raiz enuironnee & ceincte,
Qui nous ueoit bien, & qui entend noz uoix,
Ie iure, Filz, que ce Soleil que uois,
Et qui le monde illumine & tempere,
T'a engendré, & que c'est ton uray pere.
Si menterie en mes propos ie mets,
Ie me consens qu'il face que iamais
Ie ne le uoye, & que ceste lumiere
Soit maintenant à mes yeulx la derniere.

Or tu n'as pas grand affaire à congnoistre
La demourance à ton Pere, & son estre :
Car la maison dont il se leue & part,
Est fort uoy sine à nostre terre & part.
Si aller là tu desires & quiers,
Pars de ceste heure, & à luy t'en enquiers.

Quand Phaëton de sa mere eut ouy
Vn tel propos, soudain fut resiouy,
Treffault de ioye, & se promet foymesmes
Les plus haultz dons des regions suprefmes.

Bref, son pays d'Ethiope il trauerse,
Et les Indoys gifans soubz la diuerse
Chaleur du Ciel : & promptement de là
En la maison de son cler Pere alla.



LIVRE SECOND

DE LA METAMORPHOSE D'OVIDE.



Le grand Palais ou Phebus habitoit,
Hault esleué sur columnes estoit,
Tout luyfât d'or, & d'escarboucles
fines,
Qui du clair feu en splendeur sont
affines.

De blanc Yuoire estoit la couverture,
Le grand Portail fut à double ouerture
De fin Argent espendant mille raiz:
Moult sumptueux estoit, & de grans fraiz.
Mais la façon les estoffes surpasse,
Car Mulciber des Feures l'oultrepassé
Y entailla de la Mer la claire unde,
Qui tournoyot la Terre ferme & ronde:
Et y graua des terres le grand tour,
Avec le Ciel qui se courbe à l'entour.

En ceste Mer les Dieux marins ueoit on,
C'est affauoir le resonant Triton,

Puis Protheus qui se transforme ainsi
 Comme il luy plaist, & Egeon aussi,
 Lequel estrainct parmy les undes pleines
 De ses grans bras, les gros dos des Baleines:
 Doris aussi, & ses filles ensemble,
 Dont l'une part en la Mer nouer semble:
 L'autre feant' en quelque Isle ou Rocher
 Ses uertz cheueulx semble faire secher:
 L'autre au uif semble estre sur un Poiffon.
 Visages n'ont toutes d'une façon,
 Non pas aussi trop differens à ueoir,
 Mais comme il fault entre sœurs les auoir.

La Terre apres qui là estoit empraincte,
 Hommes portoit, Fleuves, & Ville mainte,
 Bestes, Forestz, Nymphes illec cherchans
 Leur demourance, & autres Dieux des champs.
 Puis là deffus estoit fort bien grauee
 Du Ciel luyfant la figure esleuee,
 Et y auoit deffus la Porte dextre
 Six signes clairs, & six à la fenestre.

En la maison que i'ay cy racomptee,
 Vint Phaëton par une grand'montee,
 Et de prinfaulx deuant les yeulx se boute
 Du pere sien, dont il estoit en doute:
 Si se tint loing, car de plus pres estant
 N'eust peu souffrir clarté qui luysoit tant.

Le clair Phebus à la barbe doree:
 Robe portant de Pourpre coloree.
 Seoit en Trofne à sa haulteur duyfant,

Garny de mainte Esmeraude luyfant.

Autour de luy font en ce beau feiour
L'An & les Moys, les Siecles, & le Iour,
Les Heures là tiennent aussi leurs places
Toutes de reng par egales espaces.
Là est debout Printemps le nouveau né,
Qui d'un Chapeau de fleurs est couronné.
Là est sur piedz l'Esté nud, sans chemise,
D'espiz de bled la couronne au chef mise,
Autumne aussi, qui les membres tachez
Auoit par tout de raisins escachez,
Auec Yuer qui tremble & qui friffonne,
Et dont le poil tout chenu heriffonne.

Au milieu d'eulx Phebus son siege auoit:
Lors de ses yeulx, dont toutes choses uoit,
Veit ce ieune homme estonné à merueilles
De ueoir la hault choses si nompareilles:
Si luy a dit à chef de temps ainsi.

Que cherches tu en ce Palais icy,
O Phaëton, enfant tresreceuable
De moy ton Pere, & non defauouable?
Que cherches tu? O lumiere pudique,
Ce respond il, Phebus mon pere unique,
S'il est ainsi que tu uueilles que i'use
De ce nom là, sans ce que i'en abuse,
Et s'il est uray que ma mere, qui faict
Tant de fermens, ne couure son meffaiçt
Soubz couleur faulse, en te monstrant uray Pere
Fais moy un don par lequel il appere

Que ie fuis tien, & hors de ma penfee
Soit, ie te pry, ceste doubte chaffee.
Ces mots finiz, Phebus qui l'escouta
Ses clairs rayons estincellans osta
D'entour du chef, & luy commande apres
De s'approcher hardiment de plus pres.
Puis l'accola difant, En uerité,
Mon cher enfant tu n'as point merité
Que te renonce, & Clymene a produit
Vray naturel & legitime fruit
S'il en fut onc : or fans autres tesmoings,
A celle fin que tu en doubtes moins,
Demande un don tel que tu le uouldras,
Tien toy certain que de moy ne fauldras
A l'obtenir. O grand ferment des Dieux !
Paludz d'enfer, incongneuz à mes yeulx
Soyez prefens à ce que i'ay promis.

A peine auoit à fin son propos mis
Que Phaëton d'une ardeur ieune & grande
Le chariot de son pere demande,
Auec la charge & le gouuernement
De ses cheuaultx, pour un iour feulement.
Dont tout acoup Phebus se repentit
Dauoir iuré, & du gref qu'il fentit
Son chef luyfant secoua plusieurs fois,
Difant : Mon filz, ma parole & ma uoix
Trop de leger s'accorda à la tienne,
Que pleuft aux Dieux que la promesse mienne
Retinse encor, ie confesse ce point,

Que ce feul don ne t'accorderois point.

Or est befoing de ton propos changer,
Car ton defir est plain de grand danger
O Phaëton, ton fens peu raifonnable
Quiert un hault don, voire mal conuenable
A ceste force encor fi peu uirile,
Et à cest aage encor fi puerile.
Tu es mortel, & fubieët à trespas,
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas :
Ainçois te dy qu'il y a plus d'affaire
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouoir faire.
Bref, tu ne fçais que tu uas affectant,
Les autres Dieux auront du pouoir tant
Qu'il leur plaira : Mais celuy feul ie fuis
Qui le flambant Chariot mener puis.

Le Roy du Ciel, dont la main merueilleufe
Iecte ou luy plaift la fouldre perilleufe,
Ne s'y pourroit luy mefme habilitier.
Et qu'est il rien plus grand que Iuppiter?

Si difficile est la uoye premiere
Que mes cheuaulx ont peine couftumiere
A la monter partans au point du iour,
Combien qu'ilz foient tout frais & de feiour.

Le hault chemin est du Ciel au milieu
D'ou bien fouuent moymesmes qui fuis Dieu,
Tremble & fremy de frayeur & d'efmoy,
Voyant la terre & la mer deffoubz moy.

L'autre chemin dernier est en defcente,
Et a befoing de conduicte decente :

Aussi Tethys qui en mer me reçoit
Toujours s'effraye, alors qu'elle apperçoit
Que ie descens, & entre en peur subite
Que ie ne tombe, & ne me precipite.

Et d'autre part du hault Ciel la rondeur
Incessamment tourne de tel' roydeur
Qu'avecques soy les estoilles il tire,
Et d'un grand branle impetueux les uire:
Mais i'y resiste, & la force qui dompte
Les autres tous, jamais ne me surmonte.
Ains en allant du Ciel tout au contraire
On ueoit du bas au plus hault me retraire.

Prends donc le cas que le Chariot myen
Le t'ay donné : entreprendras tu bien
Tirer deuers les deux Poles, en forte
Que la roydeur du hault Ciel ne t'emporte?

Tu crois (peult estre) en tes discours debiles
Que la hault font forestz, temples & uilles:
Le t'auerty (affin que ne trebusches)
Qu'aller y fault par dangers & embusches,
Et que passer te fault, deuant les formes
Des animaulx horribles & difformes.
Donques affin que tu tiennes la uoye
Si feurement que rien ne te d'esuoye,
Passer aupres des cornes conuindra
Du fier Toreau, qui contre toy uindra:
Du Sagittaire ayant l'arc en la main
Et du Lyon cruel & inhumain:
Puis le chemin du Scorpion fuyuras

Qui d'un grand tour courbe ses uillains bras.
Celuy du Cancre aussi finablement,
Qui les deux bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy pouoir par nulz trauaulx
Du premier coup regit mes fiers cheuaulx :
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poiétrines,
Et qui leur fort par bouches & narines.
Certes depuis que leur aigres courages
Sont eschaufez, tant sont folz & uolages,
Qu'a bien grand peine ilz souffrent pour leur guide
Ma propre main, & tirent à la bride.

Donques affin que d'un don mortifere
Ie ne t'estrene, hélas mon filz, differe,
Prens garde à toy, & refrains ton desir
Ce temps pendant que tu as le loysir.
Tu ueulx affin d'auoir la congnoissance,
Comme tu as de mon sang pris naissance,
Qu'un gaige sur en tes mains i'abandonne :
Las, en craignant, gaige feur ie te donne.
Et ceste peur que celer ie ne puis
Tesmoingne assez que ton pere ie suis.
Iecte un petit sur ma face tes yeulx,
Et uoy mon tainct : que pleust ores aux Dieux
Que iusque au cueur me peusses ueoir aussi,
Et la dedans comprendre mon soucy.

Au demeurant ueoy tout ce qui abonde
En cestuy riche & uniuersel monde :
Et de si grans & tant d'autres richesses
Dont terre, & mer, & ciel, font leurs largeffes,

Demande m'en ce que bon tu uerras,
D'estre esconduit au danger ne cherras:
Fors qu'en cecy ie ne te diray, non,
Qui n'est que peine (a bien dire son nom)
Non point honneur : ò mon enfant trescher
Peine pour don tu uiens icy chercher:
Qui te fait tant estre à mon col pendu?
Oste tes bras, flateur mal entendu
Tu obtiendras (& t'en tiens affeuré,
Puis que les eaux d'enfer i'en ay iuré)
Ce que uouldras, tant foit la chose grande:
Mais fois au moins plus sage en ta demande.

Ainsi Phebus son filz admonnestoit
Qui à ses dictz fort repugnant estoit,
Opiniastre en son premier propos,
Et le beau char conuoyte sans repos.
Donc quand son pere avec peine indicible
Eut differé tant qu'il luy fut possible,
Il le mena au lieu hault, ou rengé
Estoit ce char, par Vulcanus forgé.
D'or fut l'aiffeul, d'or luysoient tout autour
Les deux lymons, d'or estoit le hault tour
De chafque roue, & l'ordre bel & gent
De chascun ray, fut estoffé d'argent.
Sur les coliers font belles chryfolites
Mises par ordre, avec gemmes esclites,
Desquelles fut grande lumiere issant
Pour le soleil contre resplendissant.
Et ce pendant que l'œil & hault couraige

De Phaëton contemploit c'est ouirage,
Aurore uint ouvrir les portes closes
De l'Orient, toutes plaines de roses,
Si uont fuyant les estoilles par routes
Que lucifer deuant foy chaffe toutes
A grans troupeaux : & apres tout le reste
Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussi tost que Phebus apperçoit
Que terre & monde à rougir commençoit,
Et qu'il eut ueu toutes passes & mornes
Esuanouyr du croissant les deux cornes,
Il ua soudain les Heures appeller,
Et les Cheuaults leur commande atteler,
Ce qu'elles font : & les cheuaults superbes
Fort bien repeuz d'ambrosiennes herbes,
Hors de l'estable ont tirez & guidez,
Et de leurs frains bien resonans bridez.

Le pere adonc d'un unguent precieux
Oingnit le blanc uifage gracieux
De son cher filz, & de tendre & sensible
Contre l'ardeur le rendit deffensible :
Si luy a mis les raiz autour du chef,
Et les meçant redoubla de rechef
Mille souspirs, qui son prochain martyre
Pronostiquoient, & sur ce luy ua dire :
Au moins mon filz, a l'aduis que ton pere
Te ueult donner, si tu peulx, obtempere :
Les fiers cheuaults piquer donne toy garde,
Ains par la refne à force les retarde,

De leur gré uont, uoyre si roide & fort
Qu'à les tenir fault merueilleux effort.
Et ne fault pas que d'aller t'aentures
Directement le long des cinq Arctures :
Le uray chemin qu'à tenir ie t'encharge
Va de trauers en curuature large,
Et seulement iusque à l'extremité
De trois cerceaux fon but est lymité.
Du Pole Austral, tant qu'il peut, s'esloignant,
Aussi de l'Ourse à l'Aquillon ioignant.
D'aller par là, non par ailleurs t'aduoue :
Tu uerras bien les traces de la roue.
Et pour donner eschauffoison egalle
A terre & Ciel, ne monte ne deualle :
Car si ton char en l'air hault monter laiffes
Le Ciel ardras, si aussi tu l'abaiffes,
Par mesme feu la terre destruyras :
Tien le moyen, à feurté tu yras.
Aussi affin que la roue qui tourne,
Du costé droict, ne te mene & destourne
Au Serpent tors, & que au signe de l'Are,
La gauche roue aussi point ne t'esgare,
Tien l'entredeux, ne fais d'estorse aucune,
Le demourant ie laisse à la fortune :
La quelle puisse à ton secours ueiller,
Et mieulx que toy te ueille conseiller.
Or ce pendant que t'ay propos tenu
L'humide nuit parataindre est uenu
L'extremité de l'Hesperide mer :

Honnestement ne pouons plus chommer.
On me demande, & Aurore aduancee
Reluit desia, toute obscurté chassée.
Prens ceste refne, il est temps de partir,
Ou si tu ueois que puiffes diuertir
Ta fantasie, use pour ton grand bien
De mon conseil, non du chariot mien.
Oultre, tandis qu'as d'y penser le terme,
Et que tu es encores en lieu ferme,
Sans que mal duit tu fois encor iecté
Dessus le char follement conuoité,
Concede moy clarté en terre esandre
Laquelle ueoir tu puiffes fans esclandre.

Lors Phaëton de corps ieune & habile
Saulta dedans le chariot mobile,
Sur piedz se plante, & grand plaisir prenoit
A maniere la refne qu'il tenoit.
Puis mercia son pere plein d'ennuy
Contre & maulgré la uolenté de luy.
Ainsi s'en ua le ieune Phaëton
Lors Pyrois, Eous & Aethon,
Phlégon aussi, cheuaults du Soleil clair,
En hennissant de feu remplirent l'air :
Et du Ciel clos les barres grans & lees
Heurtent des piedz, lesquelles reculees
Furent soubdain par Tethys qui encore
De son nepueu les fortunes ignore.
Donc quand le Ciel ainsi par elle ouuert
Se fut monstré bien large & descouuert,

Les fiers cheuaults deslogeans galloperent
Parmy les airs, & les nues coupperent,
Oultrepaffans, tant fut prompt leur depart,
Le uent yffu d'icelle mefme part.
Mais trop à l'aife, & peu chargez se treuuent,
Ne, qui pis est, bien congnoiftre ne peuuent
Qui les conduict, & pas ne leur pesoit
Le ioug, ainfi que parauant faifoit.
Ains comme danfe en la mer le nauire
Sans iufte poix, & fur l'eau tourne & uire
Puis ça, puis là, instable & fans arrest,
Pource que uague & par trop leger est:
Ainfi n'ayant l'accouftumee charge
Ce chariot par le Ciel hault & large
Saulte & reffaulte, & l'air le pouffe & guide
Encontre mont, comme une chose uuide.
Ce que sentans les cheuaults attellez
Hors du chemin batu s'en font allez,
Et d'un grand cueur leurs frains uindrent à mordre,
Sans plus courir felon le premier ordre.
Dont Phaëton se print à eftonner:
Ne fçait la bride à quelle main tourner,
Ne fçait la uoye, & quand il la fçauroit,
Sur les cheuaults nulle puiffance auroit.
Les fept trions tous gelez de froidure
Furent furpris de chaleur afpre & dure,
Et se baigner pour neant ont tendu
En l'Océan, qui leur est deffendu.
La grand ferpente au pole arctique empreinte

Morne de froid, & à nul donnant craincte,
Sentit ardeur, & du chault irritee
Conceut en foy fureur inufitee.
On dit auffi par tout (ò Bootes)
Que moult troublé alors enfuy t'es,
Quoy que courir ne pouoys, ne uouluffes,
Et qu'empesché à ta charrette fuffes.

Donc auffi toft que du hault des clers cieulx
Le miserable en bas iecta fes yeulx;
La terre ueit en rondeur bien formee
Totalement deffoubz luy abifmee.
Si deuint paffe, & de peur promptement
Aux deux genoulx luy uint un tremblement
Et par fi claire & grand' refplendiffance
Obscurité print en fes yeulx naiffance.

La uouldroit il qu'en ces lieux supernelz
N'euft onc mené les cheualx paternelz:
La se repent dont fa race a congneue,
Et plus, d'auoir fa requeste obtenue:
La fouhaitant de Merops estre né
Le malheureux est ainfi pourmené,
Que le nauire agité des oraiges
Auquel le maiftre a lafché les cordaiges,
L'abandonnant du tout à la mercy
Des oraisons, des ueuz, des Dieux auffi.

Que fera il ? il a laiffé derriere
Beaucoup de ciel ? & fi en ueoit arriere
Plus deuant foy, il mefure, il compaffe
En fon cerueau & l'une & l'autre espace.

Aucunesfois uers l'Occident se tourne,
Aucunesfois son œil iette & feiourne
Sur l'Orient, mais il est fort à craindre
Que iamais plus ne les puisse restraindre :
Car rien ne fait de ce que faire tasche
Tant y est neuf : la bride point ne lasche,
La tenir court ne luy sert d'un seul point :
Et des cheuaults les noms ne congnoist point.
Puis tout tremblant ueoit les merueilles sacres
Qui font là fus, & les grands simulacres
Des Monstres fiers, qui en diuerfes pars
Par tout le Ciel sont femez & espars.

Là est un lieu ou parmy ceste tourbe
Le Scorpion fa queue & ses bras courbe
En forme d'arc, & iusques aux manoirs
De ses uoifins estend ses membres noirs.

Quand l'enfant ueit la beste monstrueuse
De noir uenin toute moyte & fueuse,
Le menassant à luy de pres se ioindre
Et de sa queue aguillonnant le poindre,
Poure de sens tellement s'estonna,
Que de frayeur la bride abandonna.
Quand sur le dos les cheuaults la sentirent
En s'escartant parmy les airs bondirent,
Et librement d'allees & uenues
Vont galopant regions incongnues.
Là ou leur cours impetueux les porte,
Là sans compas chascun deux se transporte.
Iusques au Ciel des estoilles ilz uont,

Le chariot traynent, & rouller font
A trauers lieux ou n'a chemin ne fente :
Plus toft uont hault, plus toft uont en defcente,
Et de droict fil uiennent fondre grand'erre
Iufques à l'air plus prochain de la terre :
Si qu'esbahye eft la Lune en fa Sphere,
De ueoir courir les cheualx de fon frere
Deffoubz les fiens : & les Nues esparfes
Parmy les Airs fument à demy arfes :
Mesmes la Terre au plus bas lieu affife
De flambes eft (comme le refte) esprife.
Toute fe fend pour l'humeur qui tarit,
L'herbe fe fene, arbre & feuille perit :
Le champ du blé à fon dommaige baille
Au feu ardant foifon de feiche paille.
Cela n'est rien, les grans Villes & fortes
Murs & rempars brulent iufques aux portes,
Et pour neant du feu les gens fe gardent,
En cendre uont : Boys & Montaignes ardent.
Tmolus en ard, le mont Athos s'enflambe,
Taurus fe brusle, Oete eft tout en flambe,
Si fut Ida, pour lors, feiche & fans eaux,
Qui parauant triumphoit en ruiſſeaux :
Et Helicon des neuf Mufes aymé,
Auffi Aemus, non encor furnommé
Oeagrien : grand' flambe fait Aetna,
Car pour un feu à ce coup deux en a :
Cynthus, Eryx, Parnaffus à deux teſtes,
Cytheron propre à celebrer les feſtes :

Mimas, Othrys, & Dindyma s'allument,
De Rhodopé les neiges se confument,
En feu s'en va Mycalé & Caucafe:
Maulgré son froid la Scythie s'embrase,
Le grand mont d'Offe avec Pindus brufla,
Voire Olympus plus grand que ces deux là,
Si feirent bien les grans Alpes cornues,
Et Apennin, lequel soustient les nues.

Lors Phaëton va aduifer le monde
Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,
Si que du chault grand'angoisse portoit:
Et anhelant, de sa bouche fortoit
Comme d'un four uapeur de chaleur pleine:
Son Char s'enflambe, intolerable peine
Luy ont en l'air les bluettes donné,
Et de fumee espeffe enuironné:
Ne sçait ou va, ne ou il est, & l'emmenent
Les promptz cheuaults ou leurs plaisirs les menent.

On tient qu'alors les Aethiopes prindrent
Tainct si haslé, que Mores ilz deuindrent,
Et que du chault qui l'humeur estancha,
Comme on la ueoit, la Libye fecha.
Nymphes adonc, pleurans escheueeles,
Faisoient le dueil des Sources escoulees.
Là Beotie avec une foif grande
Cherche Dircé, Argos par tout demande
Amymoné sa fontaine liquide:
Ephyré quiert la fourse Pirenide.
Les Fleuves grans, grans de riués & fons

Ne furent pas en leurs canaux profonds
Bien affeurez : mais trop plus qu'esbahys.
Au fil de l'eau a fumé Tanays,
Aussi a fait Peneus l'ancien,
Et Caycus fleuve Teuthracien,
Et Ismenos riuere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
Et Xanthus clair, qui deuoit ardre encor,
Et Lycormas qui est aussi blond qu'or,
Et Meander qui va s'esbanoyant
Dedans son eau ça & là tournoyant.
Eurotas brusle, & Melas de Mygdone,
Et Euphrates arroufant Babylone.
Thermoodon, Phasis, Ganges, Ister,
A ceste ardeur ne peurent resister.
Orontes ard, d'Alpheus les eaux uiues,
Et Sperchius ardent iusques aux riués :
Et le fin or qui en Tagus se treuve,
Fondu du feu couloit comme le fleuve.
Les Cignes blancz qui de leur melodie
Solennifoient les fleuves de Lydie
Ardoient, avec nombre infiny d'oyseaux,
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.
Le Nil fuyt effrayé du meschef
Au bout du monde, & retira son chef,
Si bien que point n'apparoist auiourd'huy :
Encor ueoit on sept entrees de luy
De qui les eaux s'en font toutes allees :
Maintenant font sept pouldreuses Valles.

Pareil malheur a les undes taries
D'Hebre & Strymon, aux terres Ismaries,
Et des plus beaulx qu'en Occident congnois,
Du Pau, du Rhin, du Rhofne Lyonois,
Auffi du Tybre, à qui estoit promis
Qu'a luy feroit tout le monde fubmis.

La terre fend, & parmy les fendaces
La grand'lueur iufqu'aux regions baffes
A penetré, & fi clair y raya
Que Proferpine & Pluton s'effraya.
La Mer se ferre, & ce qu'on difoit mer,
De fable fec un champ se peult nommer.

Les Montz terreux foubz l'eau profonde eftans
Sont defcouuers, & se manifestans
Le nombre accreu ont des Cyclades Ifles.
Aux fons s'en uont les Poiffons moult debiles,
Nobles Daulphins pour la chaleur n'ofioient
Saillir en l'air, comme deuant faifoient.
Maint Beuf de mer, & mainte grand' Baleine,
Au fons de l'eau gifent mors fur l'areine.
Doris, Neree, & leurs filles fachees,
Mesmes se font (ainfi qu'on dit) cachees
Deffoubz l'eau tiede : & le grand Neptunus
Tout renfrongné ofa fes bras tous nuds
Trois foy hors l'eau meètre & aduanturer,
Trois foy ne sceut l'air ardent endurer.

Finablement Terre dame treffaincte,
Des eaux de Mer enuironnee & ceincte,
Et des Ruiffeaux que l'infortune amere

Feit retirer au uentre de leur Mere,
Va meſtre hors parmy une creuace
Iuſques au col ſa liberale face,
La main au front, & d'un grand tremblement
Esbranlant tout uniuerſellement,
Plus bas un peu ſ'afſit & ſ'aualla
Que de couſtume, & puis ainſi parla.
Si tout cecy (ſupreme Deité)
A gré te uient, & ie l'ay merité,
A quel propos ceſſe à preſent ta fouldre ?
Puis que finir me conuient, & reſouldre
Par feu cruel, uiens moy du tien ferir :
Regret n'auray de telle main perir.
A peine puis dire un mot (& fans doubte
La grand' uapeur quaſi l'eſtouffoit toute)
Regarde moy, & entens à mes ueux,
Grillez & ars font deſia mes cheueulx :
Flambe & fumee auſſi mes yeulx affollent,
Et ſur mon chef les eſtincelles uolent.
Eſt ce l'honneur, le fruit, le benefice,
Que tu me rens de mon fertile office ?
Et pour l'ennuy, la froiffure, & l'ahan
Que i'ay de herce & de foc, d'an à an ?
O Dieu des Dieux, me traictes tu ainſi,
Pour mon loyer d'adminiſtrer icy
L'herbe aux troupeaux, les fruitz meurs & recens
Au genre humain, & à uous de l'encens ?
Or prens encor que merité ie l'aye,
Qu'ont fait les eaux pour ſouffrir ceſte playe ?

Qu'a defferuy ton bon frere Neptune?
Pourquoy la Mer (qui luy est par fortune
Efcheue en lot) ua elle en descroiffant,
De iour en iour loing du Ciel s'abbaiffant?
Las fi l'amour de moy, & de ton cher
Frere germain, ton cueur ne uient toucher,
Vueilles au moins, par pitié, prendre garde
A ton clair Ciel. O Dieu puiffant regarde!
Bas & hault fume, & l'un & l'autre Pole.
Si, tant foit peu, la flambe les uiole,
Voz beaulx manoirs ruyneron, hélas
Ne uois tu point comment ahane Athlas?
A peine peut soustenir fur l'eschine
Du Ciel treshault l'enflambee machine.
Si Mer, si Terre, & Ciel s'en uont perduz,
Au uieil Chaos retournons confonduz:
Retire donc du feu si peu de chose
Qui reste encor, & le tout mieulx dispose.

A tant se teut la Terre douloureuse,
Car endurer la uapeur chaleureuse
Plus ne pouoit, ne parler nullement:
Parquoy son chef retira promptement
Tout dedans foy, aux fosses foubzterraines,
Qui des enfers estoient les plus prochaines.

Lors Iuppiter misericordieux
Après auoir bien faict entendre aux Dieux,
Mesme à celuy qui le Char a donné,
Que sans secours tout s'en ua ruyné,
Droiect au plus hault de la Tour se retire,

D'ou d'icy bas les nues il attire,
Et de laquelle, en tel endroit qu'il ueult,
Lance la fouldre, & le tonnerre esmeut.
Mais pour celle heure, il n'eust pas sceu ou querre
Nues qu'il peust attirer de la terre,
N'aucunes eaux que du Ciel feist plouuoir:
Parquoy tonna, & de tout son pouoir,
Darda la fouldre avecques le bras dextre
Sur le nouveau Charretier mal adextre,
Luy osta l'ame & le Char embrasé,
Et par le feu, a le feu appaisé.

Les fortz Cheuaultx qui de peur trebuscherent,
Culebutans tous ensemble, arracherent
Leurs colz des iougs, les harnois ont laissez
Sur le chemin, rompuz & despezcez.
Loing d'un costé gist le mort tombé seul,
De l'autre gist hors des lymons l'ayffeul,
Roues, & raiz, & pieces esclatees,
Dú Chariot au loing font escartees:
Et Phaëton, à qui les aspres feux
Faifoient flamber les beaulx crespes cheueulx,
Cheut renuerfé: Fortune ainsi le traicte,
Et parmy l'air fut porté longue traicte:
Comme par foys des fereins & clairs Cieulx
Chet une estoille, ou cheoir semble à noz yeulx.

A la fin s'est sa cheute rencontree
Loing de sa terre, en contraire contree,
Ou le receut le Pau fleuve fameux,
Et luy laua son uifage fumeux.

Les Nymphes lors Nayades d'Italie
En Tumbeau faict de pierre bien polie,
Le corps fumant poserent à l'euers,
Et au deffus feirent grauer ces uers.

Cy deffoubz gift Phaëton, conducteur
Du Chariot de son clair geniteur,
S'on dict que mal sceut conduyre sa prise,
Si tomba il ayant faict haulte emprife.

Le Pere alors miserable & fasché,
Son larmoyant uifage auoit caché :
Voire & tient lon (si croire ainsi le fault)
Que de Soleil au monde y eut deffault
Vn iour entier, la flambe seulement
Du furuenu cruel embrasement
Donna clarté en terre longue pose,
Et ce malheur seruit de quelque chose.

Clymene apres auoir dit par grand'ire,
D'un tel malheur ce qu'il en falloit dire,
Hors de son sens en habit deffiré,
Par tout le monde a couru & uiré,
Cherchant par tout, premier le corps sans ame,
Et puis les os. En fin la bonne Dame
Trouua les os foubz dur tumbeau ferrez,
Et fur riuage estranger enterrez.
Lors sur le lieu, quasi pasmee, tombe,
Et ayant leu le nom deffus la tumbe,
Le Marbre froid de larmes a couuert,
Et l'eschauffa de son sein descouert.

Ses sœurs auffi les Heliades belles,

Non moins pleurans, feirent des larmes d'elles,
Dons à la mort inutiles & uains:
Et se frappans l'estomac de leurs mains
Ont appellé, par iours & par nuitz maintes,
Leur frere cher Phaëton, qui leurs plainctes
Ne peult ouyr : puis de douleur touchees
Se font deffus le Sepulchre couchees.

La quatre moys ce dueil plein d'amertume
Auoient mené à leur mode & coustume:
(Car ia la mode estoit faicte d'usage.)
Des sœurs adonc, celle qui eut plus d'age,
Se uoulant seoir deffus la terre froide,
Crie & se plainct que des piedz deuient roide:
Vers qui tafchant la seconde uenir
Ses plantes fent racines deuenir.
La tierce ainsi que ses cheueulx tafchoit
Rompre des mains, des fueilles arrachoit,
L'une se plainct, dont ses cuiffes chernues
En tronc de bois tout court sont retenues.
L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaulx
A ueue d'œil deuiennent longs rameaux.
Et ce pendant qu'elles font en ces peines
L'escorce uert leur croist au tour des aynes,
Des aynes monte au uentre bellement,
Au sein, aux bras, & aux mains, tellement
Que plus n'apert sinon leur bouche belle
Qui au fecours encor la mere appelle.
Mais que fera la mere martyree
Si non courir là ou elle est tiree

D'amour d'enfans, puis deça, puis delà,
En les baifant, si l'aysement elle a?
Ce n'est pas tout, elle a tafché adonc
A retirer les corps hors de leur tronc,
Et pour ce faire, avecques ses mains blanches
De tous costez rompoit les ieunes branches,
Dont il faillit deffus l'escorce uerte
Gouttes de fang, comme de playe ouuerte.
Chascune adonc qui sent le mal, s'escrye,
L'aiffez cela, ma mere, ie uous prie,
L'aiffez cela, & uoz mains retirez,
Car nostre corps en l'arbre deschirez.
Adieu difons : Lors l'escorce & le bois
Courrit leur bouche, & empescha la uoix.

De ces nouueaulx arbres encor degoutte
Iournellement de larmes mainte goutte.
L'armes de gomme en ambre durciffant,
Lequel le Pau fleuue clair & puiffant
Souuent enuoye aux Dames d'Italie,
Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus filz de Sthenel,
Parent sans plus du costé maternel
A Phaëton, toutesfoys son plus proche
En zele uray d'amitié sans reproche.
Luy donc ayant son regne abandonné,
(Car de Ligure estoit roy couronné)
Auoit remply de grans clameurs plaintiues
D'Eridanus les uerdoyantes riués,
Et la forest qui d'arbres & ramees

Accreue estoit, par les sœurs transformees,
Mesme le fleuve en auoit retenty :
Quand le dolent fa uoix d'homme a fenty
Attenuer, & son chefnu pelage
Se transmuer en semblable pennage,
Son col ueit l'oing de l'estomac s'estendre :
Ses doigts rougir & l'un l'autre se prendre :
Puis eut un esle à chascun costé ioincte,
Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.
En fin Cygnus entierement deuint
Vn oyseau blanc, auquel depuis n'aduint
D'auoir au Ciel, n'a Iuppiter fiance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance
Le feu à tort sur Phaëton iecté.
Parquoy depuis a son refuge esté
Parmy estangs & grans lacs spacieux,
Et luy fut lors le feu tant odieux
Qu'il s'est depuis tousiours uoulu retraire
En l'eau, qui est au feu toute contraire.
Tandis Phebus terny de dueil attainct,
Et aussi fort decheu de son beau tainct,
Que quant il souffre eclipse bien extrefme,
La clarté hait, hait le iour & soy mesme,
Pleure, & plourant tant se despise & deult,
Que plus au monde esclairer il ne ueult.
Ma destinee a (ce dit il) assez
Eu de trauaulx par les siecles passez,
Et me repens du labour que j'ay pris,
Labour sans fin, sans honneur, & sans prix.

Qui uouldra, uoise à c'est heure conduire
Le chariot qui le monde fait luyre :
Et si aucun des Dieux ne le peult faire,
Vienne luy mesme entreprendre l'affaire :
Au moins tandis que mes resnes tiendra
De faire outrage il ne luy fouiendra,
Et chommeront ses fouldres trop feueres,
Dont si bien sçait priuer d'enfans les peres :
Lors sçaura il ayant experience
De mes cheuaults trop plains d'impatience,
Que cestuy là qui regir ne les sceut,
N'auoit gagné que la mort en receut.

Comme Phebus se plainct de ses molestes,
Circuy l'ont les autres Dieux celestes,
Le supplians d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Iuppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu iecté, & de prieres use.
Finalement d'une royale audace
A la priere adiousta la menace.

Sur ce Phebus ses grans cheuaults r'assemble,
Dont le plus seur de peur encores tremble,
Les bat, les frappe, en colere les broche,
Et le trespas de son filz leur reproche.

Le tout puiffant adonc de toutes pars
A tournoyé du Ciel les haults rempars,
Pour uisiter avecques prouidence
Si le feu a rien mis en decadence.
Puis quand il ueit que de chascun quartier

Tout estoit feur, ferme, & en son entier,
Du Ciel s'en uint auffi bas que nous fommes,
Pour ueoyr la terre & le labour des hommes :
Mais par fus tout il meit son estudie
A reparer son pays d'Arcadie,
Et restabli les fleues & ruisseaux
Qui n'osoient faire encor couler leurs eaux :
Herbes & fleurs à la terre rendit,
Fueilles & fruiçtz sur les arbres pendit,
Et les forestz gastees de l'ardeur
Fit reuestir de nouvelle uerdeur.

Tant il alla, & tant il en reuint
Qu'ardemment amoureux il deuint
De Calisto uierge, qui de Nonacre
Natiue estoit : cette pucelle sacre
Pas ne faisoit ouurages delicats,
Parer son chef auffi n'estoit son cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau ferré,
Et se ceignoit d'un gros tyffu ferré :
Aucunesfoys un d'ard elle tenoit,
Aucunesfoys un arc elle prenoit,
Car elle estoit de Diane compaigne :
Et n'y eut fille en toute la montaigne
De Menalon, d'elle plus fort aymée,
Mais grand faueur passe comme fumeé.

La le soleil haultement esleué
Son mychemin auoit plus qu'acheué,
Quand elle entra dans un boys, dont nul aage
N'auoit faicçt cheoir ne branche ne fueillage.

Là sur un lieu feutré d'herbe & de mouffe
Va despouiller de l'espaule sa trouffe,
Puis son bel arc bien tendu destendit,
Et dessus l'herbe à terre s'estendit
Tout de son l'ong, de reposer contraincte,
Faisant cheuet de sa trouffe bien paincte.
Quand Iuppiter qui de loing la regarde,
La uit feulette & sans aucune garde,
La (ce dit il) ne sçaura mon espouse
Ce coup d'emblee, & n'en fera ialoufe,
Ou s'ell' le sçait, elle aura beau s'en plaindre.
Sont les courroux des Dames tant à craindre?
En ce difant il ua prendre subit
De Dyana le uifaige & l'habit,
Puis s'approcha de la uierge, en difant :
Ma chere sœur, que fais tu cy gifant?
Et en quel boys as tu cherché ta prise?
Lors se leua la uierge bien apprise,
Et luy respond : De cueur ie te falue
Deesse chaste, & de plus grand'ualue
Que Iuppiter, i'en dy ce qu'il m'en semble,
Me deust il or ouyr & ueoir ensemble.
Et luy de rire, avecques ioye extreme
D'ainfi se ueoir preferer à foy mesme :
Puis la baifa non assez chastement,
Ne comme font uierges communement.
Et comme estoit de luy racompter preste,
Dedans quel boys auoit esté en queste,
Il l'empefcha, l'embrassant ferme & fort :

Si se declare, usant de grand effort,
Elle de luy meçt peine à se deffaïre
Autant pour uray que femme sçauroit faire :
Que pleust aux Dieux, Iuno, que ueoir la peusses !
Vers elle usé de plus grand douceur eusses :
Moult se debat : mais ou pourroit on prendre
Fille, qui peust d'un tel Dieu se deffendre ?

Au Ciel apres uictorieux il monte,
Et Calisto pleine d'ennuy & honte,
Faisant en l'air sa complaincte & querelle,
En hayne print la forest maquerelle :
D'ou s'en allant, tant eut le cueur faisi
Et perturbé, qu'elle oublia quasi
Ses dards, sa trouffe, & son arc destendu
Qui là estoit contre un arbre pendu.

Sur ce uoicy (avec la chaste bande)
Venir Diane aual la forest grande
De Menalon, bien fiere en son couraige
D'auoir occis mainte beste fauluaige :
Si apperceut la Nymphé, & l'appella,
Elle l'oyant soudain se reculla,
Et de prinfault qu'eut Diane aduisé,
Craignit que fust Iuppiter desguisé :
Mais quand ses yeulx en se retournant, ueirent
Les Nymphes sœurs, qui leur Dame suyurent,
Elle congneut que ce n'estoient cautelles,
Parquoy s'en uint droit en la troupe d'elles.

O combien est malaisé, qu'on ne face
Congnoistre aux gens son crime par la face !

Les yeulx en hault à grand'peine elle dresse,
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse,
Ne cheminer en son reng la premiere,
Comme elle estoit parauant coustumiere:
Ains ne dit mot, & rougissant tesmoingne
Qu'en son honneur elle a receu uergoingne:
Voyre, & ne fust que Diane est pucelle,
Iuger eust peu de la coulpe d'icelle
En cent façons, & dit on que ses sœurs
Congneurent bien du faict des signes seurs.

Le temps coulla, & la lune cornue
Iusqu'à neuf fois estoit ia reuenue,
Quand il aduint qu'au retour de la chaffe
Dyane estant du chault pesante & lasse,
Entra dedans une forest ramee,
D'arbres espais à lentour bien fermee,
Ou murmurant un cler ruisseau couloit,
Du quel le sable au fons de l'eau rouloit.

Après qu'elle eut de sa diuine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche:
Puis dit ainfi, loing de nous pour le moins,
Sont à present regardeurs & tesmoings:
Je suis d'auis, mes filles cher tenues,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues.

A ce mot la rougit la poure fille:
Toute la troupe adonc se deshabelle
Fors Calisto, qui triste & pensue est:
Voyant cela, chascune la deuest,
Et des que fut mise ius sa uesture,

Avec le corps parut sa forfaiture :
Dont plus avant en trouble & peur elle entre :
Et comme ueult des mains cacher son uentre,
Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,
Et le sacré ruisseau ne uien fouiller,
Luy commandant puis qu'elle estoit enceinte
De s'en aller hors de la bande faincte.

Iuno Deesse arrogante & austere
De longue main sçauoit tout ce mystere,
Et attendit l'heure propre & le poinct,
Pour s'en uenger grefument & appoint.
Or de tarder n'auoit plus cause aucune,
Et ce qui plus augmentoit sa rancune,
Son ennemye auoit ia fait l'enfant
Nommé Arcas, en beauté triumpant :
Deuers lequel Iuno plaine de rage
Tourna ses yeulx, & son cruel courage,
Difant ainsi : Adultere uillaine,
Encor falloit qu'eusses la pance plaine,
Et que le tort que de toy i'ay receu
Fust par ton fruit manifesté & sceu,
Et que par là fust aussi tesmoigné
Le d'eshonneur qu'a mon mary gagné.
Mais impunie or ne te laisseray,
Car pour iamais ta forme effaceray,
Qui trop te plaist, & qui trop fut prisee
De mon mary, garse mal aduisee.

Ces motz finiz, de main cruelle & forte
La prend au poil, & par terre la porte

Le front premier : elle la suppliant
Luy tend les bras bien fort s'humiliant.
Ses bras adonc, ainsi qu'ilz s'auancerent
Vn gros poil noir à uestir commencerent :
Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,
Et peu à peu crochuz ongles deuindrent,
Seruans de piedz pour marcher en tous lieux.
Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux
Baifa iadis, changea sa belle forme
En gueulle grand', rechignee, & difforme.
Aussi affin que par humble prier,
Elle ne peust les couraiges ployer,
Osté luy fut le pouoir de rien dire :
Vne uoix rauque, une uoix pleine d'ire
Et de terreur, luy fortoit seulement
Hors du goufier espouentablement :
Mais nonobstant que du tout deuint Ourse,
Son premier sens ne perdit elle pource,
Ains tesmoignant ses douleurs & tourmens
Par continuz aigres gemiffemens,
Elle a leué, comme font les humains,
Deuers le Ciel ses telles quelles mains :
Et quand ne peut son Iuppiter absent
Nommer ingrat, ingrat elle le sent.

Las quantesfois en la prarye sienne
Et par deuant sa demeure ancienne
Se pourmena sans repos ny arrest !
N'osant coucher feullette en la forest.
Las quantesfois par rochers & par bois

Les chiens courans l'ont tenue aux abbois :
Las quantesfois elle qui fut chaffeuse,
Deuant chasseurs fuit toute paoureuxse !
Souuent uoyant mainte beste champestre
S'alloit cacher, ne se souenant estre
Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher
L'Ourse n'osoit des Ourfes approcher :
Et uoyant Loups de peur se desesperer,
Combien qu'entre eux fust Lycaon son pere.

A chef de temps suruint son filz Arcas,
Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,
Qui en allant les bestes pourchasser,
Et eslisant propre boys pour chasser,
Des que ses rnetz & filetz eut tendus
Aux enuirons du boys d'Erymanthus,
Par grand hazard sus à sa mere il court :
Qui le uoyant, sur piedz s'arresta court,
Comme si elle eust congnoissance bonne
De son enfant. Arcas adonc s'estonne,
Et recula de craincte espouanté,
Voyant l'œil d'elle en luy tousiours planté :
Et non sachant que sa mere fust telle,
Il ne uolut plus pres s'approcher d'elle :
Lors de son dard freschement esmoulu,
Par l'estomac enferrer l'a voulu.
Mais Iuppiter fouueraine deffence,
Retint le coup, empeschant ceste offence :
Puis par le uent en l'air hault emportez,
En un moment il les a transportez

Iufques au Ciel, ou il en fait deux Signes
Clairs & luyfans, en mansions uoysines.

Iuno s'enfla, des que deuant ses yeulx
Veit resplendir son aduerfaire aux Cieulx :
D'ou descendant en Mer s'en est uenue
Deuers Thetis la Deeffe chenuë,
Et l'Ocean, tous deux pour leurs uieilleffes
Moult reuerrez des Dieux & des Deeffes.
Si ont prié Iuno qu'elle leur dist
Pourquoy uenoit, laquelle respondit :
Vous demandez pourquoy si diligente
Ie viens ça bas, qui du Ciel suis regente :
Sçauoir uous fais qu'une autre maintenant
Est au clair Ciel en lieu de moy regnant.
Et mentir ueulx, si des que fera nuict,
Vous ne uoyez (qui trop au cœur me nuit)
Deux Astres neufz, qui d'amour fauorable
Ont eu n'aguere au Ciel place honorable,
Droict au cerceau, dont la rondeur accole
En petit tour, des Cieulx le dernier pole.

O Dieux marins, est ce là pour penser
Qu'on ne uouldra Iuno plus offenser ?
Est ce par là qu'on craindra ma puissance,
Qui fais prouffit quand ie porte nuyfance ?
O combien grande & habile ie suis !
O que i'ai bien monsté ce que ie puis !
D'estre plus femme ay gardé la traistresse,
Et maintenant elle est faicte Deeffe,
Ainsi punys sont ceulx qui me font faulte :

Voyla comment est ma puissance haulte.
Le fuis d'aduis que femme il la reface,
Et que de beste il luy oste la face,
Ainsi qu'il fait à Yo mugissant.

A quoy tient il qu'en me forbannissant
Il ne l'espouse, & qu'il ne delibere
De recevoir Lycaon pour beupere?

O puissans Dieux, si la grefue poincture
Et le mespris de uostre nourriture
Vous touche au cueur, commander uous prions
A uostre Mer, que les Septentrions
N'y entrent point, & les Astres chassez
Qui par mal faire au Ciel font aduancez:
A celle fin que l'ordre concubine
Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Iuno tresbien fa demande impetra
Des Dieux de mer, puis dedans l'air entra
En chariot ayant lymons dorez,
Tiré par Paons bien painctz & colorez.
Aussi bien painctz des yeulx d'Argus tué,
Comme en noir fut ton pennage mué,
Corbeau iaseur, qui auois de coustume
Par cy deuant de porter blanche plume.
Certes l'oyseau par moy ores chanté
Estoit iadis si blanc & argenté,
Qu'egal estoit aux Colombelles coyés,
Et de blancheur ne deuoit rien aux Oyes,
Qui preferuer deuoient le Capitole,
N'au Cygne avec, qui loing des eaux ne uole:

Mais tant luy fait fa langue de dommaige,
Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumaige.

Iadis n'y eut fille en toute Aemonie
Qui fust de grace & beauté mieulx garnye
Que Coronis, la Nymphe Lariffée,
Que Phebus eut fur toutes en pensée,
Elle estant Vierge, ou elle ayant forfait :
Mais le Corbeau s'apperceut de son fait,
Et ne sceut on iamais le diuertir
D'aller Phebus son maistre en aduertir.
En y allant la Corneille esuolee
(Pour sçauoir tout) apres luy est uolee,
Et aussi tost que la cause entendit
De son chemin, rondement luy a dit :
Tu uas tres mal, croy moy si tu es faige
Sans mespriser de mon bec le presfaige :
Escoute un peu ce que ie fuz un temps,
Voy ce que fuis, & le pourquoy entens,
Tu trouueras que ma fidelité
M'a fait nuyfance en disant uerité.

Pallas un iour, par son sens & pratique,
En corbillon tiffu d'ozier Attique,
Auoit l'enfant Erichthone enfermé,
Lequel sans mere auoit esté formé :
Et deffendant que point on n'y regarde,
Elle bailla ce corbillon en garde
Entre les mains de trois Pucelles, nees
Du roy Cecrops, sans ce que acertenees
Pallas les eust de l'estrange merueille,

Qui enfermee estoit en la corbeille.
Ie, qui estois de feuilles bien cachee,
Du hault d'un Orme ou ie m'estois branchee
Les espyois : les deux, Herse, & Pandrose
Gardoient tresbien ceste corbeille close,
Mais Agloros l'une de ces trois gardes,
En appellant les deux autres couardes,
La defferma, si bien que l'enfant ueirent
Demy serpent : la faulte qu'elles feirent
Ie rapportay à la sage Pallas,
Qui m'en rendit si dur loyer, helas,
Que, pour iamais, par tout fuis appellee
De Minerua la garde reculee :
Et par auoir esté mal taciturne,
Va deuant moy la Cheueche nocturne.
Certes ma peine, & ma punition
Doit estre exemple & admonition
A tous Oyseaulx de quelconque plumaige,
De ne chercher par leur langue dommaige.
Tu me diras, qu'en mon premier degré,
Iamais Pallas ne me print de son gré,
Ne fans l'auoir de ce bien fort requise :
Quand tu l'auras elle mesmes enquisse,
Point ne uouldra (quoy que irritee l'aye)
Nyer, ce croy ie, une chose si uraye :
Car sçauoir dois, que iadis ie fuz nee
Dedans Phocis, du noble Coronee,
Qui me nourrit en triumpant arroy :
Chascun le sçait, i'estois fille de Roy :

Et maintz Seigneurs (ie le dys fans uentance)
Riches & grans cherchoient mon accoinctance.
Las, ma beauté me caufa dueil amer :
Car comme un iour fur le bort de la Mer
le m'en allois pas à pas pourmenant,
Comme ie fais encores maintenant,
Le Dieu des eaux me ueit, & m'escria,
Et plein d'ardeur de l'aymer me pria :
Puis quand fon temps, & sa douce requeste
Perdre sentit, la force meit en queste :
Me fuyt, ie fuy, i'abandonne la riue,
Et en fuyant ie ueoy qu'en uain i'estriue :
Dont i'appellay & Dieux, & humains. Somme,
Ma uoix ne uint en nulle oreille d'homme :
Pallas, fans plus, en fouuenance m'eut,
(Pour une uierge une uierge s'esmeut)
Et me donna secours que i'attendoye.
Les bras au Ciel en pleurant ie tendoye,
Mes bras foudain ie ueins à mescongnoistre,
Et aperceu plumes noires y croistre :
Mes uestements despouiller ie presume,
Mais ie trouuay que c'estoit desia plume,
Dont la racine en la peau ie cachois :
Frapper des mains l'estomac nud tafchois,
Mais il estoit ia, certes, aduenu,
Que plus n'auois, ne mains, n'estomac nu :
l'allois courant, & mes piedz ne fouloient
Plus le sablon, ainsi comme ilz fouloient :
Ains soubzleuee estois à fleur de terre :

Puis hault en l'air ie m'enuolay grand'erre,
Et de Minerue, en qui prudence abonde,
Faiçte ie fuz seruante chaste & monde.
Mais quel prouffit m'en uient, ne quel seruice,
Quand Nyctymene estant par son gref uice
Faiçte Cheueche, a eu tant de bonheur,
Qu'elle succede à mon premier honneur?

Ne sçais tu point le propos qu'on demene
Par tout Lesbos, de ceste Nyctimene,
Fille lasciuue, ayant par gref delict,
Contaminé de son pere le liçt?
Vray est qu'elle a d'oyseau receu la forme,
Mais du remors de son forfait enorme
Crainct qu'on la ueoye, & la lumiere fuit
Cachant sa honte à l'ombre de la nuit:
Ou s'on la ueoit, tous les autres l'agassent,
Et hors de l'air de tous costez la chassent.

Lors le Corbeau, se moquant, respondit,
A toy sans plus puisse nuyre ton dit:
Quant est à moy, ces presages menteurs
L'ay à mespris, & tous leurs inuenteurs:
Puis acheua son chemin commencé,
Et à Phébus compter s'est aduencé,
Que Coronis a ueü, en acte sale,
Couchée avec un beau filz de Theffale.

Des que Phebus entendit que s'amy
Estoit tombee en si lourde infamy,
Du chef tomba sa couronne lauree:
Luy cheut aussi la beauté coloree

De son clair uis, & l'archet de sa Lire.
Lors à la chaude enflé d'une telle ire
Enfonça l'arc d'une force robuste,
Et de sa fleche ineuitable & iuste
Tout atrauers a la poictrine poincte,
Qui tant de foyz à la sienne fut ioincte.
Sentant le coup la dolente gemit,
Le fer trenchant hors de la playe mit,
Dont en maintz lieux sa chair blanche & polie
De rouge fang fut trempee & falie :
Disant, Amy, bien me pouois deffaire,
Mais tu deuois l'enfant me laisser faire :
Or nous conuient, puis qu'il plaist à Fortune,
Presentement trespasser deux en une.
Sur ce poinct l'ame avec le fang rendit,
Et la froideur par le corps s'expandit.

Las de si dure aigre punition
Receut l'amant tarde contrition :
Grand mal se ueult dont le rapport ouyt,
Et dont si fort son ire l'esblouyt.
Maudit l'oyseau, qui l'a contrainct sçauoir
Ce qui luy faict tant de tristesse auoir :
Sa trouffe hayt, & son arc, & sa main,
Avec le traict qui trop fut inhumain.
S'amy eschauffe : & nettoyant sa playe
Par un secours trop tard uenu, s'effaye
A surmonter la mort dure & peruerse,
Et l'art en uain de Medecine exerce.
Ce que uoyant, & le feu alumer

Pour le corps ardre, & la cendre inhumer,
Point ne pleura (car il n'affiert aux dieux
Mouiller leur face avecques larmes d'yeulx)
Mais un fouspir tira de cueur profond,
Non autrement, ne moins grand que les font
Ceulx qui les Beufz, avec un maillet, tuent,
Lors que le coup, pour les affommer, ruent.
Après (pourtant) que sa iadis aymee
D'ingrate odeur Phebus eut embaumee,
Que plaincte l'eut, & embrassée avecques,
Et mys à fin l'iniuste droict d'obseques,
Pas ne souffrit sa diuine clemence
Au mesme feu ueoir perir sa femence :
Ainçois l'enfant, prochain de mort amere,
Tira du feu, & du uentre à sa mere :
Puis le porta luy mesme en son giron,
Dedans la fosse au Centaure Chiron.

Et le Corbeau, qui pour auoir uray dit,
Pensoit auoir recompense & credit,
Il condemna, d'une colere grande,
Des blanz Oyseaulx n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'eslouyffoit,
Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourriffoit :
L'aïse qu'il a de peine le descharge,
Voyant honneur ioinct avecques sa charge :
Sur ce uoicy uenir escheuëlle
Sa propre fille, Ocyroe appellee,
Dont une Nympe acoucha (comme on treue)
Dessus le bort de l'impetueux fleue

De Caicus : elle ne fut contente
D'auoir appris, & mis en son entente
Du pere sien l'art de medeciner,
Ains tout son cueur meit à uaticiner.
Donc quand fureur de deuiner l'eut prise,
Et qu'eschauffée elle fut, & esprise
De cest esprit, qui bouilloit dedans elle,
L'enfant petit regarda d'un grand zelle :
Disant, enfant, en qui uertu abonde,
Croissance prens pour l'heur de tout le monde :
Les corps mortelz, grans, moyens, & menuz,
A toy feront plusieurs foys bien tenuz :
Puissance auras, par ta science ardue,
Rendre la uie à qui l'aura perdue.
Et des qu'auras une foys l'osé faire,
Les Dieux du Ciel d'esprits d'un tel affaire,
Feront que plus faire ne le pourras,
Et par le feu de ton ayeul mourras :
Et que d'un Dieu un corps mort feras faict,
Puis d'un corps mort un puiffant Dieu parfaict :
Renouellant encore un coup ta uie,
Après que mort l'aura de toy rauie.

Et toy Chiron mon pere que i'honore
Qui n'es subiect à mort qui tout deuore,
Ains par la loy de diuin parentage
Faict & créé pour durer en tout aage,
De trespasser te prendra le desir
Lors que uiendra la douleur te faisir,
Que sentiras par la cruelle attaincte

D'une fagette au fang de l'Idre taincte :
Et d'immortel par les Dieux tu feras
Rendu mortel, & si trespafferas.

Voulant encor prophetifer & dire
Quelque autre cas, un fouspir elle tire
Du fons du cueur : & sentant peine & dueil,
Deffus fa face espondit l'armes d'œil
Disant, hélas, les choses diuinees
Font auancer trop toft mes destinees.
Ie fens en moy la parole faillir,
Plus de mon corps ne peult ma uoix faillir,
Mauldit soit lart (tant peu uault & merite)
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.
Las, beaucoup mieulx m'eust uallu abstenir
De tant fçauoir des choses aduenir.
Ia m'est aduis que de fille la face
En moy se perd : & peu à peu s'efface.
Ia de defir, ia d'appetit fuis plaine
D'herbe menger, & courir en la plaine.
Ne fçay quel dieu en Iument me transforme :
Prendre m'en uois de mon pere la forme.
Mais pourquoy dois ie estre toute iument ?
Demy cheual mon pere est seulement.

Ainsi parlant la Nymphie ieune & tendre
Sur le dernier ne pouoit bien s'entendre,
Car de fa bouche est fon parler forty
Confusement, toft apres amorty :
Ny ne sembla de iument fa uoix faicte,
Ains de iument quelque uoix contrefaicte.

Puis peu à peu hennit de grand courage,
Et ses deux bras marchaient dedans l'herbage :
Chascun des doigts l'un à l'autre s'affemble,
Ses ongles platz tous cinq lyez ensemble
Feirent un ongle espais & endurcy,
Luy creut le col, luy creut la bouche auffi.
De son habit la plus longue partie
Fut par derriere en queue conuertie,
Et ses cheueux uolans de toutes pars
Deuindrent crins (comme deuant) espars
Deffus le col, & la face & la uoix
Elle mua toutes deux à la fois :
Bref, tous ces cas monstrueux la tournerent
Si bien, que nom de lument luy donnerent.
Pleurs infiniz son cher pere espandit,
Et pour neant ton secours attendit
O cler Phebus : mais rompre l'ordonnance
De Iuppiter n'estoit en ta puissance :
Et quand en toy eust la puissance esté,
Tu estois lors bien ailleurs arresté :
Car par les champs Messeniens à l'heure
Et en Elis, tu faisois ta demeure :
Cestoit au temps que l'habit de berger
Et la houlette il te conuint charger,
Et que portois à la mode rurale
De sept roseaulx la fluste pastorale.
Or ce pendant qu'en tes amours pensoys
Ou bien tandis que flustois ou danfois,
On dit qu'alors tes uaches mal gardees

S'estoient aux champs Pyliens escartees,
Et que Mercure illec les apperceut
Qui en un bois tresbien cacher les sceut.
Ce larrecin faict de grand artifice
D'homme uiuant ne uint en la notice,
Fors d'un uillain congneu en ce champ là,
Par son droit nom Battus on l'appella,
Qui garde estoit de l'herbeuse uallee
Et du haras du riche Roy Nelee.
Mercure eut peur de ce uillain, parquoy
Il le tira doucement à recoy
Et luy a dit : Amy, quel que tu foys,
Si d'aventure icy tu apperçois
Quelcun cherchant fes Beufz esuanouys,
Dy luy que ueuz tu ne les as, n'ouys :
Et pour loyer du tour que m'auras faict
Pren ceste uache, & la bailla de faict.
L'autre la print & luy dit l'ayant prise,
Va hardiment, poursuy ton entreprise,
Le larrecin du quel tu t'es meslé,
Sera plus tost compté & reuelé
Par ceste pierre, & luy en monstra une.
Mercure encor n'y eut fiance aucune,
Parquoy il fait de s'en aller semblant,
Et puis reuint en rien ne ressemblant
De uoix ne corps à sa première forme.
Lors au uillain appuyé contre un Orme
Va dire ainsi : Bon homme, si tu peux,
Enseigne moy ou font allez mes beufz

Que l'on m'a pris, ce larrecin ne cache,
Le te donray un beuf & une uache.

Quand le uillain qui promet de se taire
Ouyt parler de doubler son falaire,
Le les ai ueuz (dit il) qui se iettoient
Dessoubz ces montz, & de fait y estoient.
Adonc se print à soubzrire Mercure,
Puis luy a dit : double uillain pariure,
Me trahis tu ? m'accuses tu à moy ?
Et transmua son estomac sans foy
En un caillou, nommé Touche, ou Indice,
Qui d'accuser fait encore l'office :
Et au caillou, qui pourtant n'en peult mais,
Demouree est l'infamie à iamais.

De là s'en ua ses esles esbranlant
De Iuppiter le meffager uolant :
Et hault en l'air, d'Athenes il contemple
La belle affiette, & la uille, & le temple,
Et les iardins de prouffit & foulas,
Terre, pour uray, agreable à Pallas.
Aduint ce iour que les uierges honnestes
Au temple hault porterent sur leurs testes
De Minerua les sacrifices saintz,
En beaulx penniers de fleurs couuerts & ceincts.
A leur retour Mercure les ueoyant
Ne uola droict : mais ainsi tournoyant
Que le Milan qui les pouletz regarde,
Quand il crainct ceulx qui en font bonne garde,
Il tourne, il roue, & n'ose s'esloingner,

Bien s'attendant quelque proye empoigner :
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours
Faisoit en l'air maintz circuitz & tours,
Et baflement sans s'esloingner uoloit
Pour mieulx choisir la proye qu'il uoloit.

D'autant qu'Aurore est reluyfante & claire
Par fus toute autre estoille qui esclaire,
Et que Phebé l'est par deffus Aurore,
La belle Herfé d'autant, & plus encore
Oultrepaffoit ses compaignes pucelles,
Si qu'elle estoit l'honneur & fleur d'icelles.
Mercure en l'air de la ueoir s'esmerueille,
Et s'embraçoit en la forte pareille
Que le caillou qu'avec la fonde on tire,
Qui tant plus ua plus de chaleur attire :
Et font au cueur de Mercure aduenues
Flambes ardantz deffoubz les froides nues.

Ainsi espris, son premier chemin laisse,
Descend de l'air, en la terre s'abaiffe,
Sans que sa forme il change ne d'esguise,
Tant se fyoit en sa beauté exquisite,
Voyre à bon droit : toutesfois par grand cure
Aydoit encor à sa beauté Mercure :
Peigna son chef, sa cappe il accoustra :
Si que par tout rien qu'or ne se monstra,
Et sur l'espaule à dextre la trouffee
Affin qu'on ueist en main son Caducee
Qui gens endort, & qu'a ses plantes belles
Reluyre on ueist ses beaulx patins à esles.

En la maison ou demouroit Herfé
Sur le derriere estoit fon liēt dresseé
Entre celuy de Pandrose à la dextre,
Et cestuy là d'Aglauros à fenestre :
Ceste Aglauros nota de prime face
Venir Mercure, & eut bien ceste audace
De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,
Et qui l'a meu de uenir en ce lieu.
Lors respondit Mercure en ceste forte :
Celuy ie suis qui les nouvelles porte
Du pere mien, & celuy est mon pere
A qui la terre & le Ciel obtempere :
Ne desguiser te ueux pourquoy ie uien,
Pourueu fans plus qu'a ta sœur, pour son bien,
Vueilles en bref te monstrier seur fidelle,
Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle :
Sçais tu que c'est ? d'Herfé suis amoureux,
Las, fauorise à l'amant douloureux.

Lors Aglauros ueint à la regarder
Du mesmes œil qui ne se sceut garder
De ueoir naguere, en trop grand' hardieffe,
Le clos secret de Pallas la Deesse :
Puis pour loyer du plaisir qu'il demande,
Luy demanda de l'or quantité grande,
Et quant & quant de desloger le somme,
Iusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas qui ueit tous ces actes peruers,
Contre Aglauros iecta l'œil de trauers,
Et du profond de son cueur courroucé,

Si puiffamment un foupfir a poulfé,
Que branler fait leſtomac en auant,
Et fon eſcu qu'elle auoit au deuant.
Si luy fouuint du corbillon couuert,
Qu'Aglaure auoit de main prophane ouuert,
Lors qu'elle ueit par defobeiffance
L'enfant lequel fans mere print naiffance.
Veoit en apres qu'au celeſte annonceur
Elle eſt ingrate, & ingrate à ſa ſœur,
Et que de l'or dont requeſte elle fit,
L'auare auoit deſia fait ſon prouffit.
Que fait Pallas? pour punir telle uie,
Delibera de parler à Enuie:
Et s'en alla tout droict en ſon manoir
Plaſtré de ſang melencolicque & noir.
Son manoir eſt caché en un bas centre,
Ou le Soleil ne le uent iamais n'entre,
Trifte en tout temps, en tout temps froit & ſombre,
Touſiours ſans feu, touſiours plain d'obſcure ombre.

Quand la Deeffe au fait des armes craincte
De l'orde uieille eut la maiſon attaincte,
Deuant l'entree arreſta court ſes pas,
Car d'y entrer a elle ce n'eſt pas:
Et du fin bout du long bois qu'elle porte
De grand uigueur donna contre la porte:
La porte s'ouure, Enuie elle apperçoit,
Qui accroupie à terre ſe paiſſoit
De gros ſerpens, uiperes, & couleures,
Nourriſſemens de ſes iniques œuures.

L'apperceuant destourna son bel œil,
L'autre se leue avec pareffe & dueil,
Et ses Serpens demy mengez laiffa :
Puis l'entement uers Pallas s'adressa,
Et la uoyant armee, belle, & blonde,
De grand despit au uifage luy gronde.

Sa face est blefme, & a le corps ethique,
La rouille aux dentz, aux yeulx la ueuë oblique,
Toute de fiel est sa poictrine uerte,
De noir uenin est sa langue couuerte,
Iamais ne rit si elle ne rencontre
Deuant ses yeulx meschef ou malencontre :
Tant a de foing qui la picque & refueille
Que point ne dort, ains son œil toufiours ueille,
Pour ueoir s'il uient honneur ou bien à l'homme :
Et le uoyant, se deseche & consume,
Si qu'offensant ensemble est offensee
Et son tourment se donne l'insensee :
Pallas, pourtant, quoy que ne l'aymast point,
Luy a parlé breuement en ce point :

De ton noir sang empoisonne & enchante
Du roy Cecrops ceste fille meschante
Qu'on nomme Aglaure : or ua si onc allas,
Ainsi le fault. A tant se teut Pallas,
Et repoulsant de sa picque la terre
Print à fuyr, & deslogea grand' erre :
Et s'enfuyant, Enuie rechignee
D'un mauuais œil de trauers la guignee,
Entre ses dentz murmurante & despite

De la ualeur qui en Pallas habite.
Puis print en main son baston plein de neuz,
Entortillé d'un lien espineux,
Et d'une nue obscure bien couuerte :
Par ou passoit renuerfoit l'herbe uerte,
Les champs fleuris çà & là desechoit,
Et des pauotz les testes arrachoit,
Villes, maisons, & peuples, la uillaine
Contaminoit de sa puante alaine.
Finablement de Minerue ua ueoir
La grand' cité triumpante en sçauoir,
D'entendemens & richesses puiffante,
Plaine desbatz, & en paix floriffante :
Ce que uoyant Enuie l'execrable,
Quasi pleura ny trouuant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre se ueit,
Ains que bouger, sa commission fait,
Et de sa main taincte de uieille rouille,
Premierement la poictrine luy fouille,
Puis luy emplit l'entour du cueur d'espines,
Et luy souffla iusques aux intestines
Son noir uenin qui aux os s'estendit,
Et au milieu du poulmon s'espandit.
Et puis affin que la cause recente
De sa douleur, loing d'elle ne s'absente,
Deuant ses yeulx luy met sa sœur germaine,
Deuant ses yeulx à tous coups luy amaine
Pourtraicte au uif de Mercure l'image,
Et de tous deux l'excellent mariage,

Faisant bien grande une chascune chose :
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cueur marry, si que triste de iour,
Triste de nuict, gemissoit sans seiour,
Fondant sur piedz d'ennuy & maltalent
Comme la glace au soleil foible & lent :
Et de l'honneur de la bien heureuse Herse,
Ne plus ne moins ardoit la seur peruerse,
Qu'herbes de champs, qui au feu mises fument,
Et peu à peu sans flamber se confument.
Par plusieurs fois fut souhaitant la mort
Pour ne ueoir plus le bien qui tant la mord :
Par plusieurs fois à son pere plain d'ire
Voulut en mal le cas compter & dire :
En fin uoyant Mercurius uenir,
S'en ua affise à la porte tenir
Pour le chasser : il l'aborde, il la flate,
Il la supplie, oste toy, dit l'ingrate,
Car de ce lieu iamais ne bougeray,
Iusques à tant que t'en deslogeray :
Et bien, dit il, suyuant ton ordonnance,
Content ie suis de ceste conuenance.

Mercure adonc de sa uerge charmee
Ourit la porte à gros uerroulx fermee.
Et elle affise, en se cuydant leuer,
Sentit son corps si pesamment greuer,
Qu'onques ne sceut mouuoir une ioincture :
Sur piedz se mestre effaya d'auenture,
Mais ses genoux se prindrent à roidir,

Et peu à peu ses ongles à froidir.
Consequemment, perdant son sang, les veines
Luy deuenoient bien fort passées & uaines.
Et comme on uoit que le chancre incurable
Gaigne pays sur un corps miserable,
Et tant s'espand qu'aux parties gastees
Sont bien fouuent les faines adioustees :
Ainsi froideur & mortifere glace
Print peu à peu en sa poitrine place,
Luy estoupant les conduictz de la uie,
Et le respir sans lequel on desuie :
Ny ne se meit en effort de parler :
Et ores quand s'en fust uoulu mesler,
Sa uoix n'auoit passage n'ouuerture ;
Son col, sa bouche, estoient ia pierre dure.
Finablement affise, morte, & roide,
Ce fut de Marbre une statue froide :
Non marbre blanc : son cueur d'Enuie attainct,
De sang infect tout son corps auoit tainct.

Après qu'elle eut receu punition
De sa parole & male intention,
Mercurius d'Athenes se partit,
Et uers le Ciel son chemin conuertit.
Au Ciel uenu, son pere à part le huche,
Et sans uouloir luy descourir l'embusche
De ses amours : luy dit, pour abreger,
Mon trescher filz, & feal messager,
Descens là bas, ua t'en, & point ne tarde,
Droict au pays qui à gauche regarde

Le Ciel, ou luyt de ta mere le figne,
C'est en Sidon, Cité noble & insigne.
Et le troupeau royal que tu ueois paistre
Là loing deffus la montaigne champestre,
Fais le uenir fans bruyt, & fans chommer,
Là bas au long des riués de la mer.

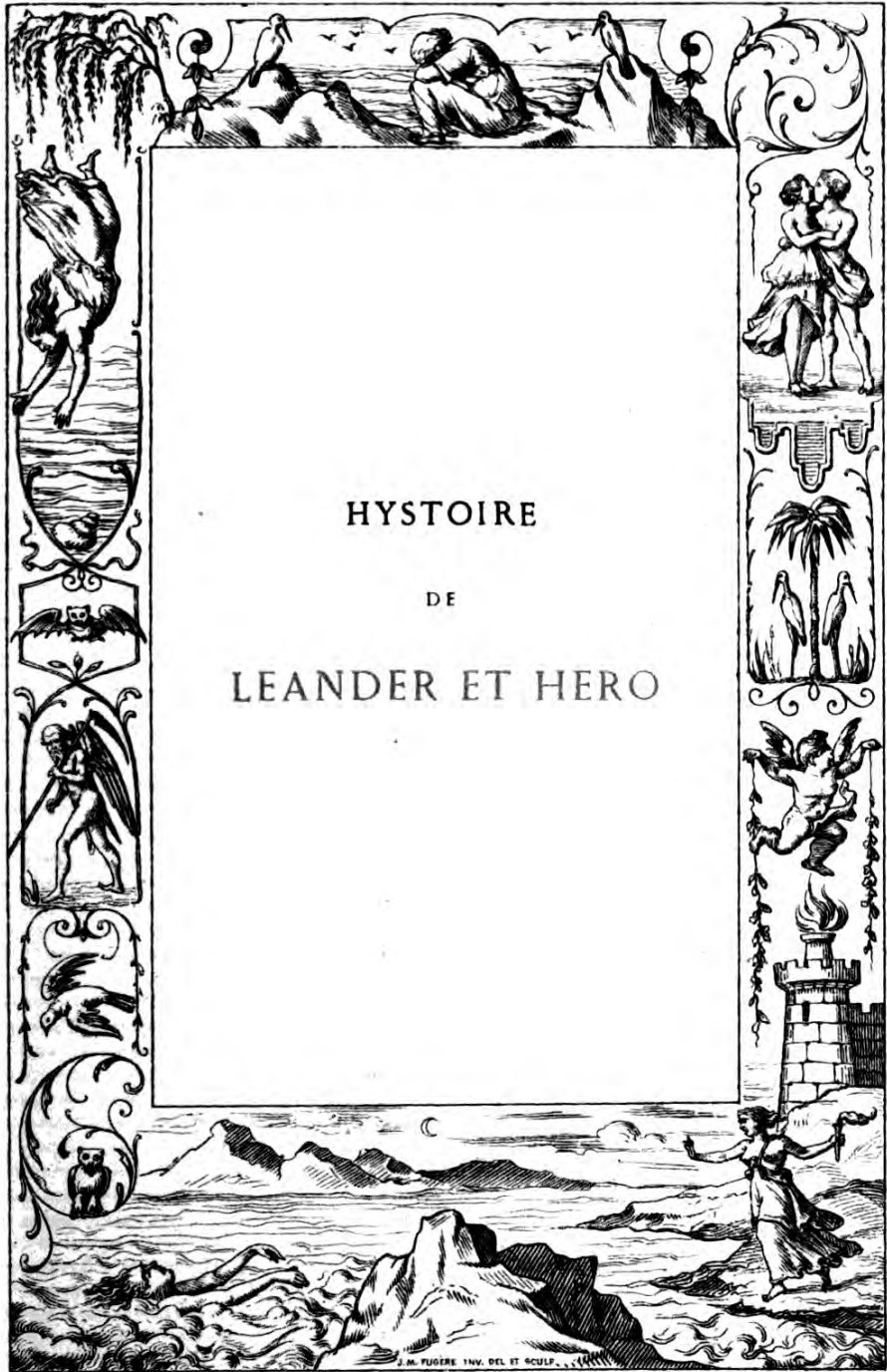
Ces motz finiz, soudain du hault herbage
Les Beufz chaffez allerent au riuage,
La ou du Roy la fille trescherie
Iouait avec les filles de Tyrie.

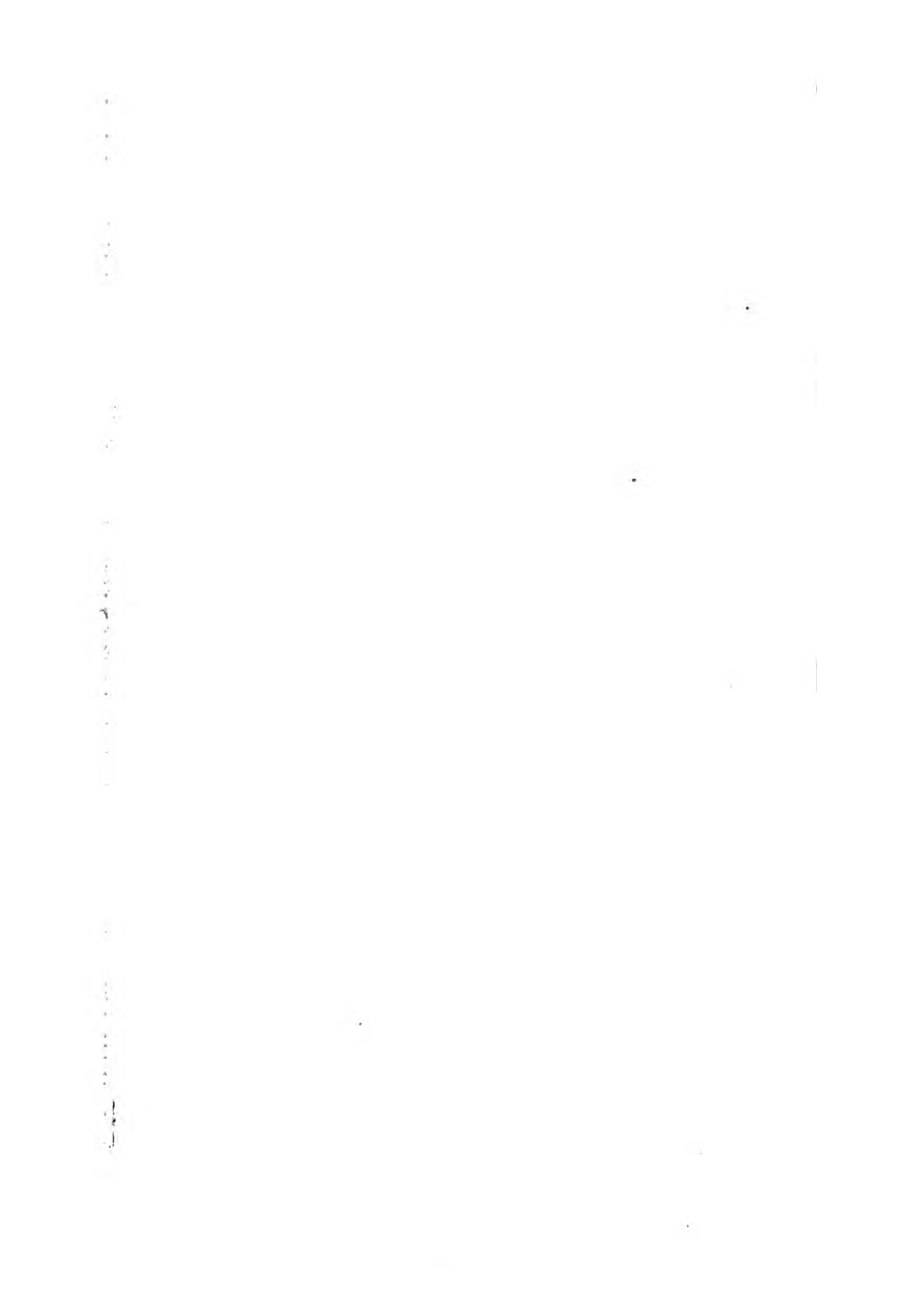
Maiesté grande & amour mal conuiennent,
Et en un siege ensemble ne se tiennent :
Parquoy laiffant son Sceptre glorieux
Ce pere & Roy des hommes & des Dieux,
Qui main armee a de trois feuz ensemble,
Qui d'un clin d'œil faict que le monde tremble,
La forme print d'un Toreau mugiffant,
Et chemina sur l'herbe uerdiffant
Avec les Beufz : bel estoit le possible :
Sa couleur fut de blancheur indicible,
Neige sembloit d'aucun pied non foulee,
Ne par Auster pluuiieux escoulee :
De muscles a un gros col euident,
Sur l'estomac est sa gorge pendant,
Cornes auoit certainement petites,
Mais à les ueoir un chascun les eust dictes
Faiçtes de main à bien ouurer idoine,
Et transluyfoient plus que pur Cassidoine.
Le front n'auoit ridé ne redoutable,

Ne tant foit peu la ueuë espouentable :
Rien, sinon paix, en la face n'auoit.
La fille au Roy qui de bon cueur le ueoit,
S'esbahyt fort de ce qu'il est si beau,
Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau.
Mais quoy qu'il eust de la douceur beaucoup,
D'en approcher craingnit du premier coup :
En fin s'approche, & fleurs & l'herbe franche
Luy apporta pres de sa gueule blanche :
Dont eut l'amant un merueilleux plaisir :
Et attendant son esperé desir,
Baïse la main de la Vierge modeste :
Et peu s'en fault qu'il ne prenne le reste.
Ores se iouee à elle expreffement,
Pour l'affeurer peu à peu doucement :
Ores il faulte au milieu des prez uers,
Ores se ueaultre en l'areine alenuers.
Puis quand il ueoit qu'elle n'est plus farouche,
A elle uient, elle fans peur le touche,
Et de sa main uirginale luy orne
De fresches fleurs, & l'une & l'autre corne.
En fin elle a tel'hardieffe prise,
Que sur le dos du Toreau s'est affise,
Sans sçauoir, las, à qui elle se frotte.
Lors pas à pas droict à la Mer qui flotte
Il la porta : & des qu'il y arriue,
A mis ses piedz dedans l'eau de la riué.
De là, soudain, plus oultre se transporte,
Et son butin parmy la mer emporte.

La peur la prend, & regarde estonnee
Desja de loing la riue abandonnee :
De la main dextre une des cornes tient,
De l'autre main sur le dos se foustient,
Et ses habitz de foye & fine toile
Branfloient en l'air, & au uent feirent uoile.







HYSTOIRE
DE
LEANDER ET HERO.

*



VSE, dy moy le flambeau qu'on
fait luyre
Pour les amours secretes mieulx
cōduire:
Dy moy l'Amant, qui nouant en la
mer

Alloit de nuit les nopces confommer:
Et le nocturne embrassement receu,
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu
Ne descouvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde, & la grand' tour de Seste:
Là ou Hero, par amour, tant osa,
Que Leander de nuit elle espoufa.

l'oy Leander desia nouer, ce semble,
Et flamboyer le flambeau tout ensemble:
Flambeau luyfant annonçant la nouvelle
De feure amour, & qui d'Hero la belle
Toute la nuit la feste decora,
Quand le doux fruit des nopces faoura.

Flambeau d'amour, le signal mis expres,
 Que Iuppiter deuoit planter aupres
 Des Astres clers, pour le hault benefice
 D'auoir si bien de nuit fait son office,
 Et le nommer l'estoille bienheureuse,
 Fauorifant toute espouse amoureuse :
 Car il seruit Amour en ses negoces,
 Et si faulua cestuy là qui aux nopces
 Alla & uint, par les undes fouuent,
 Ains que le fort & trop malheureux uent
 Se fust esmeu. Vien donc ma Muse, affin
 De me chanter le tout iusque à la fin :
 Qui telle fut, que par un dur esclandre
 Elle estaignit le flambeau, & Leandre.

Seste iadis fut Ville frequentee :
 Vis à uis d'elle Abyde estoit plantee,
 Et entre deux flotoit l'eau de la Mer.
 En ces deux lieux Cupido Dieu d'aymer
 Tira de l'arc une mesme fagette,
 Rendant d'un coup à ses flammes subiecte
 Vne Pucelle, & un adolescent
 Nommé Leandre, agreable entre cent,
 Et l'autre Hero, pucelle desia meure.
 Elle faifoit en Seste sa demeure,
 Luy, en Abyde : & furent en leurs ans
 Des deux citez les deux Astres luyfans
 Pareilz entre eulx. Je te supply, Lecteur,
 Quand par la Mer feras nauigateur,
 Fais moy ce bien (si passes là autour)

De t'enquerir d'une certaine Tour,
Là ou Hero (un temps fut) demouroit,
Et des creneaulx à Leandre esclairoit.
De demander mesmement te fouuienne
La mer bruyant' d'Abyde l'ancienne,
Qui en son bruyt plainct encores bien fort
De Leander, & l'amour, & la mort.

Mais dont aduint, que Leander estant
En la cité Abydaine habitant
Fut amoureux d'Hero ieune pucelle,
Iusques à uaincre en fin le cueur d'icelle?

Hero iadis pleine de bonne grace,
Nee de riche & de gentille race,
Estoit nonnain à Venus dediee,
Et se tenoit Vierge, & non mariee,
En une Tour deffus la Mer affise,
Ou ses parens, bien ieune, l'auoient mise.
C'estoit, de uray, une Venus seconde:
Mais si honteuse & chaste, que le monde
Luy desplairoit, & tant s'en absentia,
Qu'onc l'affemblée aux femmes ne hanta.
Et dauantage aux lieux iamais n'alloit,
Ou la ieunesse amoureuse balloit,
Ny aux festins, ny à nopces aucunes,
En euitant des femmes les rancunes:
Car pour raison des beutez gracieuses,
Les femmes font uoluntiers enuieuses.
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Veuz, & offrande à Venus la Deesse.

Souuent aussi alloit sacrifier,
A Cupido pour le pacifier:
Non moins craignant sa trouffe trop amere,
Que le brandon de sa celeste mere:
Mais pour cela ne sceut finalement
Les traictz à feu euter nullement.

Or estoient ia les moys & iours uenus,
Que Sestiens celebroident de Venus
La grande feste, & du bel Adonis.
Là uindrent lors les peuples infinis,
Qui habitoient les petites & grandes
Isles d'autour, tous y uindrent par bandes.
Du fons de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns, les autres d'Hemonie.
Femme du monde en toute Cytheree
N'est en faubourg, ne cité demourée.
N'y eut danseur, ny autre demourant
Deffus Lyban, le mont bien odorant,
Ne Phrigien (tant aymast le sejour)
Qui ne courust ueoir la feste, ce iour.
Tous ceulx d'Abyde aux Sestiens uoisine,
Tous iouuenceaux qu'Amour tient en saisine
Y font uenez : car uoluntiers ilz uont
Là ou lon dit que les festes se font,
Plus pour y ueoir des Dames les beautez,
Que pour offrir leurs dons sur les Autelz.

Dedans le Temple ou se faisoit la feste,
Hero marchoit en grauité honneste,
Rendant par tout de sa face amyable

Vne splendeur à tous yeulx agreable.
 Telle blancheur au uifage elle auoit,
 Que Cynthia, quand leuer on la ueoit :
 Car fur le hault des ioues paroiffoient
 Deux cercles ronds, qui un peu rougiffoient,
 Comme le fons d'une rofe nayfue,
 Meilé de blanche & rouge couleur uiue.
 Vous euffiez dict ce corps tant bien formé
 Sembler un champ de rofes tout femé :
 Car par deffus fa blancheur non pareille,
 La Vierge eftoit de membres fi uermeille,
 Qu'en cheminant, fes habitz blancz & longs
 Monftroient par foys deux rofes aux tallons.

D'elle au furplus fortoient bien apparentes
 Graces fans nombre, & toutes differentes.
 Vray eft qu'en tout, trois Graces nous font painctes
 Des Anciens : mais ce ne font que fainctes,
 Veü que d'Hero un chafcun œil friant,
 Multiplioit cent graces en riant :
 Si que Venus (fi trop ne me deçoy)
 Auoit trouué nonnain digne de foy.

Ainsi paſſant de beauté toutes celles,
 Qu'on eſtimoit en fon temps les plus belles,
 L'humble nouice à Venus bien decente
 Apparoiffoit une Venus recente :
 Dont il aduint, quand ainſi ſe monſtra,
 Qu'aux tendres cueurs des iouenceaulx entra :
 Et n'en fut un, qui n'eufſt en fon courage
 Defir d'auoir Hero par mariage.

Chascun l'admire, & chascun la contemple,
Si qu'en allant çà & là par le Temple,
L'œil & le cueur de tous ceulx qui la uirent
(Ou qu'elle allast) tout le iour la fuyirent.
Et un ieune homme entre autres estoit là,
Qui en ce poinct tout esbahy parla:
I'ai plusieurs foys ueu Sparte la Cité,
Lacedemone ay par tout uisité,
Là ou on oyt, par maniere d'esbat,
Sur les beautez chascun iour maint debat:
Mais telle fille encores n'ay ie ueuë,
Qui soit de grace & beauté si pourueüë.
Peult estre aussi, que Venus en ces places
A faict uenir quelcune des trois Graces,
Certes lassé de regarder ie suis,
Mais de la ueoir faouler ie ne me puis.
Content ferois d'estre en terre bouté,
Après auoir au liët d'Hero monté:
Et Dieu du Ciel estre ne uouldrois mye,
L'ayant chez moy pour espouse & amye.
Helas, Venus, si c'est chose odieuse,
Que de toucher à ta religieuse,
A tout le moins avecques moy assemble
Par mariage une qui luy reffemble.

Ainsi disoient maintz gracieux & doux
Ieunes amans. Mais un autre sur tous
Taifant son mal, hors du sens se iectoit,
Pour la beauté qui en la Vierge estoit.
O Leander, qui tant souffris, si est ce,

Qu'après auoir ueu la demy Deeffe,
Tu ne uoulois foubz l'aguillon d'aymer,
Couuertement ta uie confommer:
Ainçois estant à l'improuiste attainct
Des traictz chargez d'un feu qui ne s'estainct,
Tu n'euffes eu de uiure patience,
Sans de la belle auoir experience.

Aux raiz des yeulx creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe inuincible
Brusloit fans fin le poure cueur passible.

Aussi beauté excellente & bien nee
En femme honneste & non contaminee,
Aux hommes est plus aigue & perfante,
Que traict uolant tiré de main puiffante.
L'œil est la uoye, & quand frappé se sent,
La playe coule, & droict au cueur descent.
Si deuint lors l'amant dont ie vous compte,
Rauy, tremblant, tout honteux, & fans honte,
Du cueur trembla, honte le tenoit pris,
Rauy estoit en beauté de tel prix.
Finablement amour l'a tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de foy mesmes cherchant
A n'auoir honte, il s'en alloit marchant
Tout pas à pas, & print l'audace apres
De costoyer la uierge d'assez pres:
Puis de trauers tourne de bonne grace
Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace:

En l'induifant par signes fans mot dire,
A defirer la chose qu'il defire.

Incontinent qu'elle se ueit aymee,
Bien ayse fut se sentant estimee,
Et plusieurs foys tout bellement baiffa
Sa belle face, & puis la redreffa,
Guignant de l'œil Leander doucement,
Qui en son cueur fut ayse grandement,
De ce qu'Hero son amour entendit,
Et l'entendant, point ne se deffendit.

Donques tandis que son heure opportune
Il espyoit pour fuiure sa fortune,
Le clair Soleil uers Occident tiroit,
Et peu à peu sa clarté retiroit,
Si que Vesper on ueit de l'autre part,
Qui ia du iour tesmoingnoit le depart.
Parquoy uoyant le iouuenceau Leandre
De toutes parts les tenebres s'espandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher ose,
Et luy ferra les doigts plus blancs que rose,
En souspirant : & elle fans mot dire,
Comme en courroux sa main blanche retire.
Des qu'il sentit aux gestes la pensée
D'Hero, en branle & demy eslancee,
De la tirer print tresbien l'aenture
Par l'un des plis de sa riche uesture,
La destournant, & la menant adonc
A l'un des boutz du temple, grand & long :
Et elle alloit apres luy pas à pas

Tout lentement, comme ne uoulant pas.
Puis de propos femenins l'a tencé
Disant ainsi : Estes uous infensé
Mon gentilhomme? entreprenez uous bien
D'ainsi tirer une fille de bien?
Croyez qu'icy fort mal uous adressez :
Allez ailleurs, & ma robe laissez,
Que n'esprouuiez, à uostre grand dommage,
L'ire, & fureur de mon grand parentage.
Prier d'amour est chose deffendue
Nonnain, qui s'est uierge à Venus rendue :
Et n'est loisible iuenter achoison
D'aller au liçt de fille de maison.

Telle parolle aux filles conuenable
Tenoit Hero à l'amant bien aymable.
Et quand Leandre eut de la uierge ouy
Le doux courroux, il fut tout resiouy,
Sentant en elle (à ceste occasion)
Les signes urays de persuasion :
Car lors que femme à un amant conteste,
Son contester signe d'amour atteste.

Donques apres qu'il eut de grand'ardeur
Baifé son col blanc, & de bonne odeur,
Desir d'amour qui l'aguillonne & poinçt,
Le fait parler à sa dame en ce poinçt,
Chere Venus, apres Venus la gente,
Noble Pallas, apres Pallas prudente,
Le parle ainsi, car trop grandement erre,
Qui t'accompare aux femmes de la terre :

Veux que tu es, à bien te visiter,
Toute semblable aux filles Iuppiter :
Bien heureux est celui qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta :
Si te supply entens à mes clamours,
Et prens pitié des contrainctes d'amours :
Tu te dis fille à Venus consacree,
Fais donc cela qui à Venus agreee.
Vien, uien mamye, & d'une amour egale
Entrons tous deux en la loy coniugale :
Ce n'est pas chose aux uierges bien propice,
D'administrer à Venus sacrifice.
Venus ne prent aux pucelles plaisir,
Ses uraiz statutz (si tu as le desir
De les sçauoir) & ses misteres dignes
Ce sont anneaulx, nopces, licetz & courtines.
Puis qu'aymes donc Venus douce, & traictable,
Ayme la loy d'amour tant delectable,
Et me reçois en laissant tous ces ueuz
Pour humble serf, ou mary, si tu ueulx :
Serf, que pour toy Cupido a uené
A coups de traict poursuiuy & mené,
Vfant, hélas, en moy de tel effort
Que fait Mercure en Hercules le fort,
Quand le mena soubz sa uerge doree,
Seruir la Nymphé en Lydie honoree.
Las quant à moy, Venus au beau corsage
M'a rendu tien, non Mercure le sage.
O noble uierge, il ne fault qu'on te die

D'Athalanta la belle d'Arcadie :
Tu fçais comment en Amour foulager
Ne uouloit pas le beau Meleager,
Pour demorer tousiours uierge obftinee :
Mais au moyen de Venus indignee,
Elle deuint de luy plus amoureuse
Qu'au parauant ne luy fut rigoureuse.
Pourtant, mamye, aux chofes que i'ay dictes
Te fault renger, que Venus tu n'irrites.

Ainsi l'amant perfuadoit de bouche
La belle Hero encor toute farouche,
Si que les motz tant doux qu'ouys elle a
Feirent fon cueur uaciller ça, & là.

La uierge adonc muette deuenue,
Sa ueuë en terre a longuement tenue
Cachant fa face, en laquelle luy monte
Le fang uermeil tefmoingnage de honte,
Plus cheminant pensue se monftroit,
Et fans befoing bien fouuent accouftroit
Ses uestemens, tous signes en partie
D'une pucelle à aymer conuertie.
Et silence est la promesse accordee
De toute fille ainsi perfuadee.

Or sentoit ia ceste cy les fecouffes
Et aiguillons des amours aigrefdoulces,
Pour ce qu'en cueur fi noble & de hault prix
Facilement le doux feu s'estoit pris,
Puis esbahie estoit d'autre costé
Du doux Leandre, & de fa grand'beauté.

Donc ce pendant qu'en la terre fes yeulx
Elle eut ficez, Leander curieux,
Et plein d'amour de ueoir n'estoit lassé
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé,
Lequel pourtant finalement leua,
Puis rougissant, ainsi dire elle ua.

Je ne croy pas, feigneur, que le pouuoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouuoir
Par tes deuys. Qui t'a faict si sçauant
A mettre motz deceptifs en auant?
O poure moy! & qui t'a incité
De uenir ueoir mon pays & cité?
Si est ce en uain que m'as propos tenu:
Car ueu que errant tu es & incongnu,
Et qu'en toy n'a feureté de fiance,
Comment peulx tu auoir mon alliance?
Nous ne pouons (pour bien te l'exposer)
Publicquement tous deux nous espoufer,
Pour ce que i'ay mes parens au contraire:
Et quant uouldrois par deça te retraire,
En te faingnant personne fugitiue,
Tu ne pourrois cacher l'amour furtiue:
Car en tout temps les langues font amyes
De faulx rapportz & toutes infamyes:
Et ce que faire en secret on pretend,
En plein marché Malebouche l'entend:
Ce neantmoins, ie te pry que ie fache
D'ou tu es né, & ton nom ne me cache,
Si quiers le mien, ne te diray de non.

Sçache de uray, qu'Hero est mon droict nom,
Et ma maison une tour haulte & droicte,
Là ou i'habite, en menant uie estroicte,
Sans entretien de personne uiuante,
Fors seulement d'une simple seruante.

Ceste grand'tour deuant Seste a son estre
Sur creux riuage, auquel de ma fenestre
Me font les flots de la mer apparens :
Tel fut l'aduis de mes rudes parens.
Autres uoyfins au tour de moy ne hantent,
Ne ieunes gens point n'y dansent ne chantent,
Mais sans ceffer, & de iour & de nuict,
La mer uenteuse à l'oreille me bruit.

Adonc Hero honteuse de rechef,
Vers son manteau baiffa un peu le chef,
Et en courrit sa face illustre & claire,
Pensant en soy, Hero que ueulx tu faire ?
De l'autre part, Leander d'un extreme
Desir qu'il a, consulte avec soy mesme,
Comme il pourra deuenir si heureux,
De paruenir au combat amoureux.

Certes amour uariable en conseil
Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil :
Et luy, par qui sommes tous surmontez,
Conseille ceulx qu'il a pris & domptez.
Ainsi feit il, ainsi donna secours
A Leander qui apres tous discours
Triste, & faisant d'un uray amant l'office,
Va dire un mot plein de grand artifice.

Vierge (dit il) tant peu craitif feray
Que l'aspre Mer pour toy ie passeray,
Fust ce un endroict d'innavigable gouffre,
Voire fust l'eau bouillante en feu & souffre:
Ie ne crains point la mer defesperee,
S'il faut aller en ta chambre paree:
Et si n'auray frayeur en escoutant
L'horrible bruit de la grand mer flottant:
Ains tous les foirs mouillé, fans peur ne honte
Nageray nud en la mer Hellesponte:
Car il y a distance assez petite
De la cité Abydaine ou i'habite,
Iusques chez toy: fais moy fans plus ce tour
De me monstrier sur le hault de ta tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Deuers la nuit, affin qu'en le uoyant
Ie fois d'amour le nauire fans uoile,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoille:
Aussi afin qu'en le uoyant, ne uoye
De Bootes l'occidentale uoye,
Ny Orion cruel & pluuiieux,
Ne le train fec du chariot des cieulx,
Qui de uenir me pourroit bien garder
A ce doux port, ou ie ueulx aborder.
Mais par fus tout (helas ma chere dame)
Si tu ne ueulx, qu'acoup ie perde l'ame,
Prends garde aux uentz, uueilles auoir le foing,
Que trop esmeuz n'estaignent au befoing
Le cler flambeau conducteur de ma uie.

Si au furplus de ſçauoir as enuie,
Quel eſt mon nom, Leander ie m'appelle,
Mary d'Hero, la gratieufe & belle.

Ainſi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage, entre eulx clos & ſecret,
Et de garder tout l'ordre taciturne,
Seruant au faiçt de l'amytié nocturne,
Dont le flambeau feroit ſeul teſmoingnage,
En promectant tout d'un meſme courage,
Elle, de faire eſclairer le brandon:
Luy, de ſe meçtre en l'eaue à l'abandon.

Puis confirmans la nuit des eſpouſailles,
Pour un baiſer donné en fianſailles,
Force leur fut (à regret & enuis)
Se ſeparer, & rompre leurs deuis.
Si s'en alla Hero en ſa tour haulte,
Et Leander (affin que par ſa faulte
Ne s'eſgaraſt de nuit en ſon retour)
Marquoit de l'œil le chemin de la tour,
Et nauigoit uers Abyde tendant.

Penſez en uous quantesfois ce pendant
Ont deſiré tous deux l'heure propice
D'entrer au liçt d'amoureux exercice.

Or auoit ia la nuit, d'eulx attendue,
Sa robe noire en l'air toute eſtendue,
Et les humains rendit par tout dormans,
Fors Leander le plus beau des amans,
Qui fur le bort de la mer pour nager
Attend pied coy le luyſant meſſager

De ses amours, & guette, de ce pas,
 Le luminaire & feu de son trespas,
 Lequel luy doit de loing monstrier par signes
 Le droict chemin des nopces clandestines.

Si tost qu'Hero ueit, que la nuit ombreuse
 Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
 Songneusement comme elle auoit promis,
 A le flambeau en euidence mis,
 Qui ne fut pas plus subit allumé,
 Que Leander ne fust tout enflammé
 Du feu d'amour, si que son cueur rauy,
 Et le flambeau, s'allumoient à l'enuy :
 Bien est il uray, qu'oyant les fons horribles
 Que font en mer ces grands undes terribles,
 Il eut en foy frayeur de prime face,
 Mais peu à peu prenant cueur & audace,
 Pour s'affeurer parloit tout seul ainsi :

Amour est dur, la mer cruelle aussi,
 Vn bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,
 Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.
 Sus donc mon cueur, prens le feu de ta part,
 Et ne crains l'eau, qui en la mer s'espart,
 A ce coup fault qu'en amours me secondes :
 De quoy crains tu les uagues, & les undes ?
 O cueur d'amant, n'as tu point congnoissance,
 Que Venus print des undes sa naissance ?
 Et qu'elle a force & domination
 Dessus la Mer, & sur l'affection
 Qui nous conduit ? Mis à fin ce propos,

Il despouilla ses membres bien dispos,
Et des deux mains ses habits desliez
Autour du col a ferrez & liez :
Puis s'esloignant du bort, un peu en ça,
D'un fault de course en la Mer se lança,
Tirant tousiours uers la clere Lanterne :
Et tellement en la Mer se gouerne,
Que luy tout seul nauigant uers sa Dame
Estoit sa nef, son passeur, & sa rame.

Hero tandis, qui des creneaulx esclaire,
De son manteau couuroit la Lampe claire,
Quand s'esleuoit quelque nuyfible uent,
Et la garda d'estaindre bien souuent,
Iusques à tant que Leander passé
Au port de Seste arriua tout lassé,
Et que la uierge en sa Tour haulte & forte
Le fait monter : mais fachez qu'à la porte
Elle embrassa, d'amour & d'aïse pleine,
Son cher espoux quasi tout hors d'aïne,
Ayant encor ses blancz cheueulx mouillez,
Tous degoutans, & d'escume fouillez.
Lors le mena dedans son Cabinet,
Et quand son corps eut effuyé bien net,
D'huile rofat bien odorant l'oingnit,
Et de la Mer la fenteur estaingnit.

En un liçt hault adonques il se couche,
Et elle au pres, qui sa uermeille bouche
Ouurit, ainsi parlant à son espoux,
Auquel encor bien fort battoit le poulx :

Amy, tu as beaucoup de trauail pris,
 Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris :
 Amy, tu as de trauail pris beaucoup,
 Affez te dois contenter pour un coup
 De l'eau fallée, & de l'odeur mauuaise
 De la marine : or te metz à ton aise,
 Et en mon sein (cher amy qui tant uaulx)
 Enfeuely tes labeurs & trauaulx.

Leandre adonc la faincture impollue,
 Qu'elle portoit, foudain luy a tollue
 D'autour du corps, & entrerent tous nuds
 Aux fainctes loix de la douce Venus.

Helas, c'estoient des nopces, mais fans danfes :
 C'estoit un liêt, mais liêt fans accordances
 D'hymnes chantez : nul Poëte on n'y ueit,
 Qui du sacré mariage escriuist :
 Cierge beneit aucun n'y fut posé,
 Pour illustrer le liêt de l'espoufé :
 Là menestriers ne sonnerent aulbades :
 Là balladins ne ieçterent gambades :
 Chantz nuptiaux point n'y furent chantez
 Par les amys, & les deux parentez :
 Ainçois à l'heure à coucher disposée
 Silence fait le liêt de l'espoufée :
 Et l'ornement, & principale cure
 De ceste feste, estoit la nuit obscure :
 Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
 Ne ueit iamais couché dedans ce liêt
 Le marié : car fans iour & fans guyde,

Tous les matins repaffoit uers Abyde,
Infatiable, & plein d'ardant defir
De retourner au nocturne plaifir.

Quant à Hero, pour fi feurement faire,
Que fes parens ne congneuffent l'affaire,
Toufiours d'habit de nonnain fe ueftoit,
Et de iour, uierge, & de nuit, femme eftoit.

O quantesfoys le beau iour euident
Ont fouhaitté descendre en Occident!

Ainsi leur grande amytié conduyfoient,
Et en plaifir fecret fe deduyfoient:
Mais peu uefcu ont en cefte maniere,
Et peu iouy de l'amour marinere:
Car des que uint le bruyneux Yuer,
Voicy les Vents tous efmeuz arriuer,
Qui esbranloient les fondemens profons
De l'eau debile : & battoient iufqu'au fons,
Faisans mouuoir d'orage horriblement
Toute la Mer, ça & là, tellement
Que les Nochers, fuyans les eaux irees,
Auoient aux portz leurs uoiles retirees.

Mais le fort Vent, ne l'Yuer, ne l'Orage
N'efpouenta iamais ton fort courage,
O Leander! Ains la Lampe allumee
Deffus la Tour à l'heure accouftumee
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la faulfe, & la maligne.

Helas, Hero de bon fens despourueü,
Deuoit l'Yuer fe paffer de la ueü

De son amy, fans plus faire reluyre
Le Brandon prest à ses plaisirs destruyre.
Mais Destinee à son malheur la meine,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine
Meit sur la Tour le Flambeau, fans propos,
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.

Or estoit nuict, quand les Vents uehemens,
Par merueilleux & diuers soufflemens
Poulfans l'un l'autre, en mer se remuerent,
Et peslemesle en fureur se ruerent
Sur le riuage ; à celle mauuaise heure,
Le poure Amant, que Faulx espoir affeure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes & grosses
Vagues de Mer. Ia les undes ensemble
S'entrebatoient : l'eau fallée s'affemble
Tout en un mont : les flotz font iusqu' aux Cieulx :
La terre esmeüe est des uentz en tous lieux
Par leur combat : car Boreas se uire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre,
Si que l'orage en Mer bruyante espars
Ineuitable estoit de toutes pars.

Leandre alors, qui maux intolerables
Auoit souffert des undes implacables,
Prioit Venus de luy estre opportune,
Prioit Thetis, se uouoit à Neptune,
Et n'oublia de dire à Boreas,
O Aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,

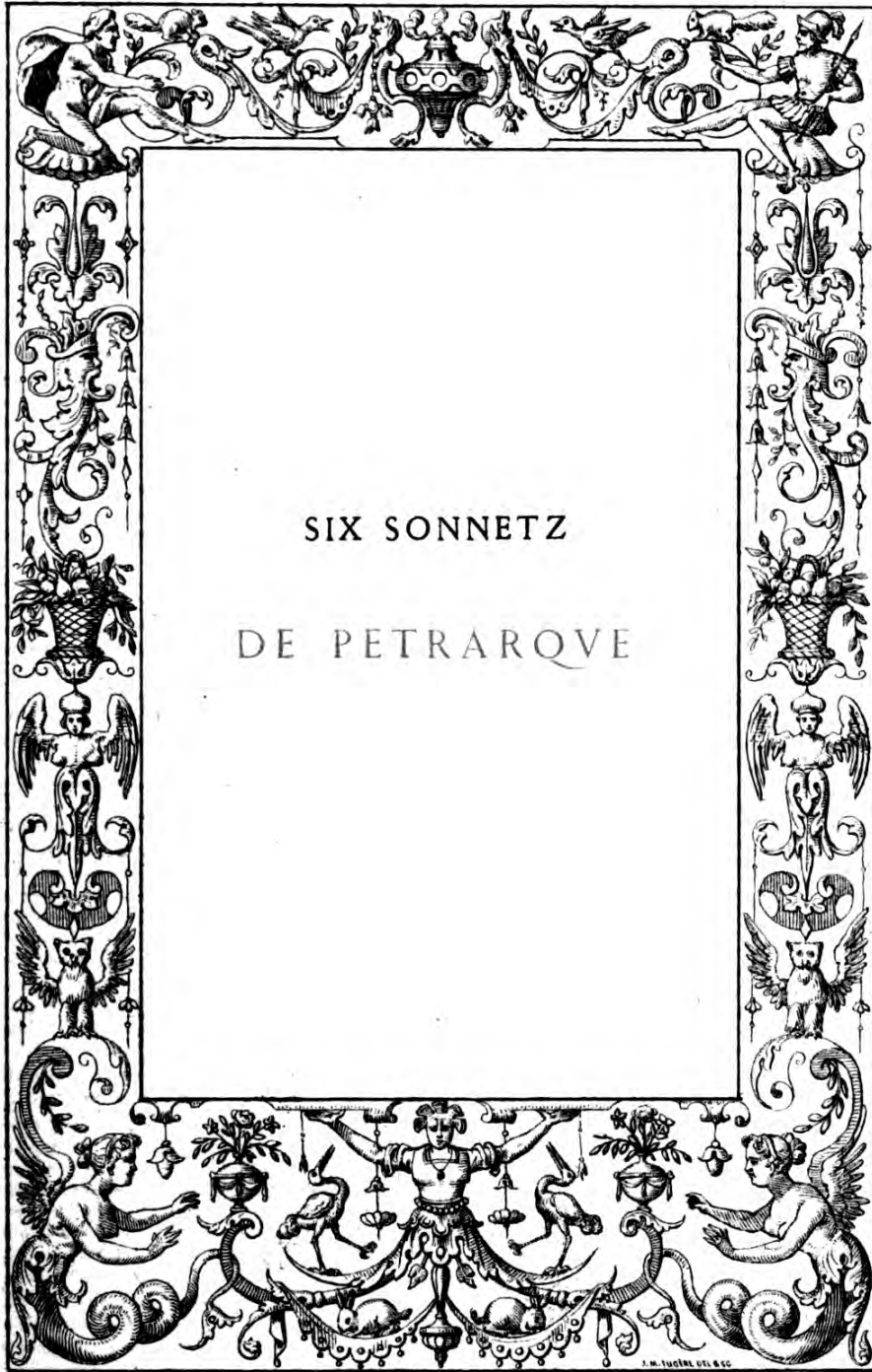
Entens à moy : mais nul Dieu aquatique
A son prier n'a l'oreille inclinee,
Et n'a l'amour sceu vaincre destinee :
Car tout rompu de ceste impetueuse
Emotion de la Mer fluctueuse,
Aux iambes eut les puiffances debiles,
Ses bras mouuans deuindrent immobiles,
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grand'quantité d'eau pleine d'amertume.
Finablement le Vent par sa rudeffe,
Estaindre uint la Lanterne traitresse,
Avec la uie, & l'ardante amytié
De Leander, digne de grand'pitié.

Tandis Hero auoit ses beaulx yeulx uers
Toufiours au guet, uigilans & ouuers,
Et lors sur piedz pleurant, pensant, resuant,
La miserable, en sa face leuant,
Va ueoir du iour la claire estoille Aurore,
Et ne ueoit point son cher espoux encore.
Parquoy estant ia estainct le Flambeau,
Deça, delà, iecta son œil tant beau
Sur le grand doz de la mer, pour sçauoir
Si son amy nauigant pourra ueoir :
Mais, las, si tost qu'elle eut iecté sa ueüe
Encontre bas, la poure despourueüe
Va ueoir au pied de la Tour, desciré
Contre les Rocs, son amy désiré.
Dont par fureur rompit son uestement
Au tour du sein : puis tout subitement,

Iectant un cry de personne infensee,
Du hault en bas de la Tour s'est lancee.

Ainsi Hero mourut le cueur marry,
D'auoir ueu mort Leander son mary :
Et apres mort, qui Amans defasssemble,
Se font encor tous deux trouuez ensemble.

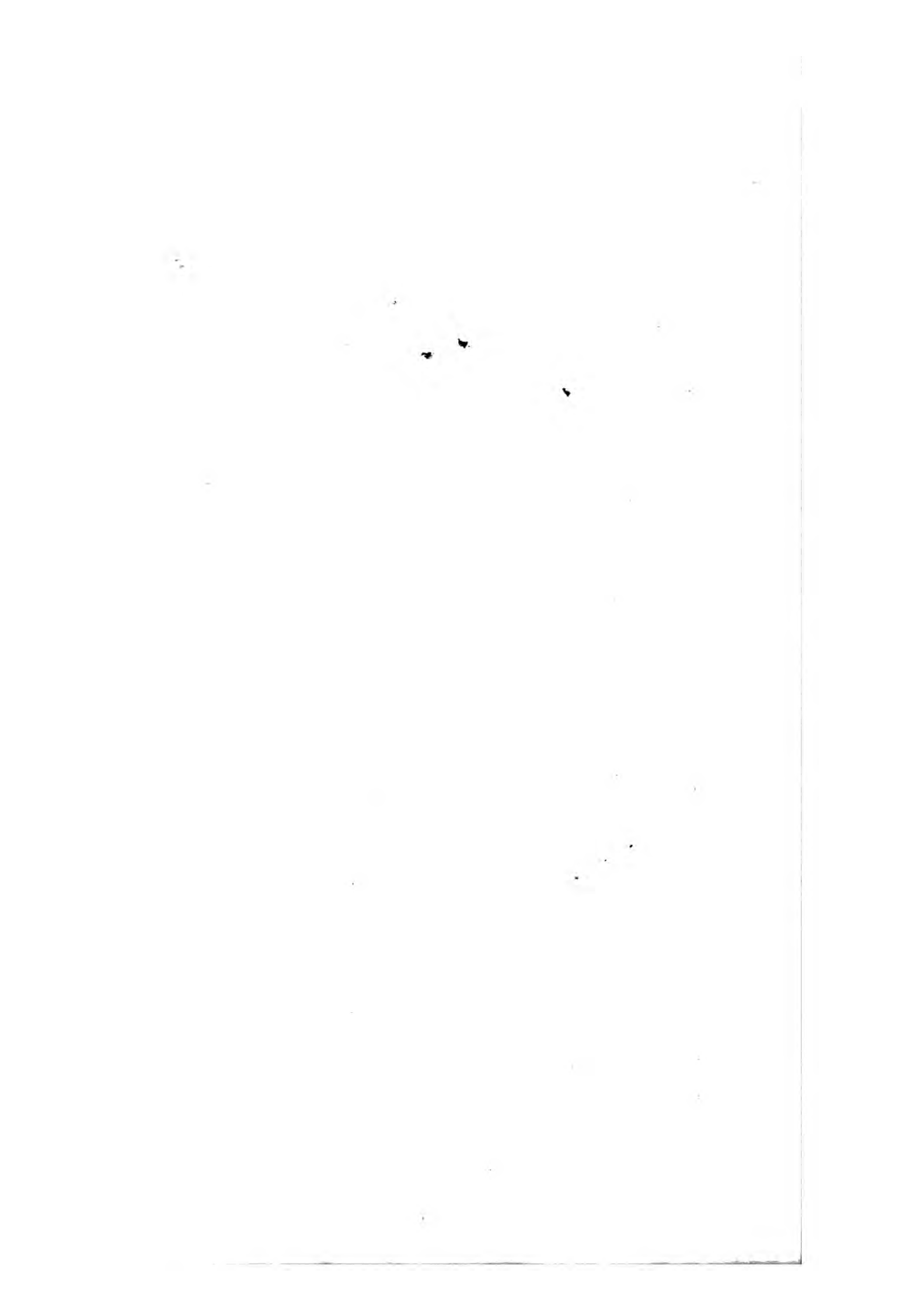




SIX SONNETZ

DE PETRARQUE

J. M. TOULNE ET C^{CO}



SIX SONNETZ
DE PETRARQVE,

SVR LA MORT DE SA DAME LAVRE.

*

Voi ch' ascoltate in ryme sparse il suono.



OVS qui oyez en mes rithmes
le fon
D'iceulx fouspirs, dont mon
cueur nourriffoye,
Lors qu'en erreur ma ieunesse
passoye,
N'estât pas moy, mais bië d'autre façon :
De uains trauaulx dont feis rithme & chanfon,
Trouuer m'attens (mais qu'on les life & uoye)
Non pitié feule, ains excuse en la uoye,
Ou lon congnoist Amour ce faulx garfon.
Si uoy ie bien maintenant, & entens
Que long temps fuz au peuple passetemps,

Dont à part moy, honte le cueur me ronge :
 Ainsi le fruit de mon uain exercice
 C'est repentance, avec honte, & notice,
 Que ce qui plaist au monde n'est que fonge.

O passi sparsi, O pensier Vaghi e prompti.

O PAS espars ! O pensees soudaines !
 O aspre ardeur ! O memoire tenante !
 O cueur debile ! O uolunté puiffante !
 O uous mes yeulx ! nō plus yeulx, mais fontaines.
 O branche, honneur des uainqueurs capitaines !
 O feule enseigne aux Poëtes duysante !
 O douce erreur ! qui soubz uie cuyfante
 Me faict aller cherchant & montz & plaines.
 O beau uifage ou amour mect la bride !
 Et l'esperon, dont il me point & guide
 Comme il luy plaist, & deffense y est uaine.
 O gentilz cueurs, & ames amoureuses
 S'il en fut onc ! & uous ombres paoureuses,
 Arrestez uous pour ueoir quelle est ma peine.

Chi uol ueder quantum que puo Natura.

QVI uouldra ueoir tout ce que peult Nature,
 Contempler uienne une qui en tous lieux
 Est un Soleil, un Soleil à mes yeulx,
 Voire aux ruraulx qui de Vertu n'ont cure.

Et uienne tost, car Mort prent (tant est dure)
 Premier les bons, laiffant les uicieux,
 Puis ceste cy s'en ua du reng des Dieux :
 Chose mortelle & belle bien peu dure.
 S'il uient à temps uerra toute beauté,
 Toute uertu, & meurs de royauté,
 Ioinctz en un corps par merueilleux secret :
 Alors dira que muette est ma rithme,
 Et que clarté trop grande me supprime,
 Mais si trop tarde, aura tousiours regret.

Lasciato hai Morte senza Sole il mondo.

MORT, fans Soleil tu as laiffé le monde,
 Froid, & obscur, fans arc l'aeugle Archer :
 Graces, beautez, prestes à trebuscher,
 Moy desolé en angoisse profonde.
 Bas, & bannys font honneur & faconde,
 Seul fasché suis, seul nay à me fascher :
 Car de vertu feis la plante arracher,
 C'est la premiere, ou prendrons la seconde ?
 Plaindre deuroient l'Air, la Mer, & la Terre,
 Le Genre humain : qui comme anneau fans pierre
 Est demeuré, ou comme un Pré fans fleurs :
 Le Monde l'eut, fans la congnoistre à l'heure,
 le la congneuz, qui maintenant la pleure :
 Si fait le Ciel, qui s'orne de mes pleurs.

Gli Angeli eletti e l'anime beate.

LE premier iour que trespaffa la belle,
 Les purs espritz, les Anges precieux,
 Sainctes, & Sainctz, citoyens des haultz Cieulx,
 Tous esbahys uindrent à l'entour d'elle.
 Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
 (Ce disoient ilz) apparoist à noz yeulx ?
 Nous n'auons ueu du monde uicieux
 Monter ça hault encor une ame telle.
 Elle contente auoir changé demeure,
 Se parangonne aux Anges d'heure à heure,
 Puis coup à coup derriere foy regarde,
 Si ie la fuy : il semble qu'elle attend,
 Dont mon desir ailleurs qu'au Ciel ne tend,
 Car ie l'oy bien crier que trop ie tarde.

Da piu belli occhi e dal piu chiaro uiso.

DES plus beaulx yeulx, & du plus clair uifage
 Qui onques fut, & des beaulx cheueulx longs,
 Qui faisoient l'or, & le Soleil moins blonds,
 Du plus doux ris, & du plus doux langage,
 Des bras & mains, qui eussent en seruage,
 Sans se bouger, mené les plus felons,
 De celle qui du chef iusqu'aux tallons
 Sembloit diuin, plus que humain personnage,
 Ie prenois uie. Or d'elle se consolent

Le Roy celeste, & ses courriers qui uolent,
Me laiffant nud, aueugle en ce bas estre:
Vn feul confort attendant à mon dueil,
C'est que là hault, elle qui fçait mon uueil,
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.

Epitaphe de ma Dame Laure.

EN petit lieu comprins uous pouez ueoir
Ce qui comprend beaucoup par renommee,
Plume, labeur, la langue, le deuoir,
Furent uaincuz de l'Amant par l'Aymee :
O gentille Ame estant tant estimee !
Qui te pourra louer qu'en se taifant ?
Car la parolle est tousiours reprimee,
Quand le subiect surmonte le difant..

FIN

CLEMENT MAROT

Av Roy treschrestien

FRANCOIS PREMIER DE CE NOM.

*

Sur la Traduction des Pseavmes de David.



'A n'est besoing, Roy qui n'as ton
pareil,
Me soucier, ne demander conseil
A qui ie doy dedier cest ouirage:
Car outre encor qu'en toy gist mō
courage,

Tant est cest œuvre & Royal & Chrestien,
Que de soymesme il se dit estre tien,
Qui as par droict de Treschrestien le nom,
Et qui es Roy, non de moindre renom
Que cestuy là, qui meu du saint Esprit,
A le dieter & le chanter se prit.

Certainement la grande conference
De ta haulteur, avec sa preference,
Me monstre au doigt, qu'à toy le dedier,
C'est à son point la chose approprier:

*Car il fut Roy de prudence uestu,
Et tu es Roy tout orné de uertu.
Dieu le donna aux peuples Hebraiques,
Dieu te deuoit, ce pense ie, aux Galliques,
Il estoit Roy, des siens fort honoré,
Tu es des tiens, peu s'en fault, adoré.
Fort bien porta ses fortunes aduerses,
Fort constamment les tiennes tu renuerses.
Scauoir uolut toutes sciences bonnes,
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes ?
En Dieu remit & soy & son affaire.
Tu as tresbien le semblable sceu faire.
Il eut en fin la paix par luy requise,
Tant quise l'as qu'en fin tu l'as acquise.
Que diray plus ? uous estes les deux Roys,
Qui au milieu des Martiaulx desroys
Auez acquis nom d'immortalité:
Et qui durant paix & tranquillité,
L'aeuz acquis par sciences infuses,
Daignans tous deux tant honorer les Muses,
Que d'employer la mesme forte dextre
Sceptre portant, & aux armes adextre,
A faire escriptz, qui si grande force ont,
Qu'en rien subiectz à la mort ilz ne sont.*

*O donques Roy, prens l'œuvre de David,
OEuvre plus tost de Dieu, qui le rauit,
D'autant que Dieu son Apollo estoit
Qui luy en train & sa harpe mettoit.
Le saint Esprit estoit sa Calliope,*

*Son Parnasus, montaigne à double crotte,
 Fut le sommet du hault Ciel cristalin :
 Finalement, son ruisseau Cabalin
 De Grace fut la fontaine profonde,
 Ou à grand traiçtz il beut de la claire unde,
 Dont il deuint Poète en un moment,
 Le plus profond deffoubz le firmament.
 Car le subiect qui la plume en la main
 Prendre luy fait, est bien autre qu'humain.*

*Icy n'est pas l'auanture d'Enee,
 Ne d'Achilles la uie demenee :
 Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
 Ne de mondains les amours trop legeres.
 Ce n'est pas cy le Poète escriuant
 Au gré du corps à l'esprit estriuant.
 Ses uers diuins, ses chansons mesurees,
 Plaisent, sans plus, aux ames bienheurees,
 Pource que là trouuent leur doulx amant
 Plus ferme & clair que nul uray dyamant,
 Et que ses faiçtz, sa bonté, & son prix
 Y sont au long recitez & compris.*

*Icy sont donc les louenges escrites
 Du Roy des Roys, du Dieu des exercites.
 Icy Dauid le grand Prophete Hebrieu
 Nous chante & dit, quel est ce puissant Dieu,
 Qui de Berger en grand Roy l'erigea,
 Et sa houlette en sceptre luy changea.
 Vous y orrez de Dieu la pure Loy
 Plus clair sonner qu'argent de fin alloy:*

*Et y uerrez quelz maulx & biens aduiennent
A tous ceulx là qui la rompent & tiennent.*

*Icy sa uoix sur les reprouuez tonne,
Et aux esleuz toute assurance donne,
Estant aulx uns aussi doux & traictable,
Qu'aux autres est terrible & redoubtable.*

*Icy oyt on l'Esprit de Dieu, qui crie
Dedans Dauid, alors que Dauid prie :
Et fait de luy, ne plus ne moins que faiçt
De sa musette un bon ioueur parfaiçt.*

*Christ y uerrez par Dauid figuré,
Et ce qu'il a pour noz maulx enduré,
Voire mieulx painçt, mille ans ains sa uenue,
Qu'apres la chose escripte & aduenue
Ne le paindroient, qui est cas bien estrange,
Le tient lanet, ne le grand Miquel l'Ange.*

*Qui bien y lit, à congnoistre il apprend
Soy, & celui qui tout uoit & comprend :
Et y orra sur la harpe chanter,
Que d'estre rien, rien ne se peult uanter,
Et qu'il est tout en ses faiçtz, quand au reste,
Fort admirable icy se manifeste,
Soit par l'effect des grans signes monstrez
Aux siens estans par Pharaon outrez :
Soit par le grand & merueilleux chef d'œuvre
Du Ciel uousté, qui toutes choses œuvre :
Ou par le cours que faiçt l'obscure nuit,
Et le clair iour, qui par compas la suit :
Soit par la terre en l'air espars pendue ,*

*Ou par la mer autour d'elle espandue :
 Ou par le tout qui aux deux prend naissance,
 Surquoy il ueult qu'ayons toute puissance,
 Nous apprenant à le glorifier,
 Et de quel cueur nous fault en luy fier.*

*O gentilz cueurs, & ames amoureuses,
 S'il en fut onc, quand serez langoureuses,
 D'infirmité, prison, peché, soucy,
 Perte, ou opprobre, arrestez uous icy :
 Espece n'est de tribulation,
 Qui n'ayt icy sa consolation :*

*C'est un iardin plein d'herbes & racines,
 Ou de tous maulx se trouuent medecines.*

*Quand est de l'art aux Muses reserué,
 Homere Grec ne l'a mieulx obserué :
 Descriptions y sont propres & belles :
 D'affections, il n'en est point de telles :
 Et trouueras, Sire, que sa couronne,
 Ne celle là qui ton chef enuironne,
 N'est mieulx ne plus de gemmes entournee,
 Que son œuure est de figures ornee :
 Tu trouueras le sens en estre tel,
 Qu'il rend là hault son Dauid immortel,
 Et immortel cà bas son Liure : pource
 Que l'Eternel en est premiere source :
 Et uolentiers toutes choses retiennent
 Le naturel du lieu dont elles uiennent.*

*Pas ne fault donc qu' aupres de luy Horace
 Se mette en ieu, s'il ne ueult perdre grace :*

*Car par sus luy uole nostre Poète,
Comme feroit l'Aigle sur l'Alouette :
Soit à escrire en beaux Lyriques uers,
Soit à toucher la Lyre en sons diuers.*

*N'a il souuent au doulx son de sa Lyre,
Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire ?
N'en a il pas souuent de ces bas lieux
Les escoutans rauy iusques aux Cieulx,
Et faiçt cesser de Saül la manie,
Pendant le temps que duroit l'armonie ?*

*Si Orpheus iadis l'eust entendue,
La sienne il eust à quelque arbre pendue.
Si Arion l'eust ouy resonner,
Plus de la sienne il n'eust uolu sonner.
Et si Phœbus un coup l'eust escoutee,
La sienne il eust en cent pieces botee :
Aumoins laissè le sonner pour l'ouyr,
A fin d'apprendre & de se resiouyr :
En luy quittant son Laurier, de bon cueur,
Comme en escriptz & en armes vainqueur.*

*Or sont en l'air perduz les plaisans sons
De ceste Lire, & non pas ses chansons.
Dieu a uolu, iusque icy, qu'en son Temple
Par ces beaulx uers on le serue & contemple.
Bien est il uray, comme encores se uoit,
Que la rigueur du long temps les auoit
Rendus obscurs, & durs d'intelligence :*

*Mais tout ainsi qu'auèques diligence,
Sont esclairciz, par bons esprits rusez*

*Les escripteaux des uieulx fragmentz usez :
 Ainsi, o Roy, par les diuins espritz
 Qui ont soubz toy Hebrieu langage appris,
 Nous son iettez les Pseumes en lumiere,
 Clairs, & au sens de la forme premiere :
 Dont apres eulx, si peu que faire sçay,
 T'en ay traduit, par maniere d'essay,
 Trente, sans plus, en ton noble langage :
 Te suppliant les recevoir, pour gage
 Du residu, qui ia t'est consacré,
 Si les ueoir tous il te uenoit à gré.*

AV ROY ENCORES.

*Puis que uoulez que ie poursuiue, O Sire,
 Læure Royal du Psaultier commencé :
 Et que tout cueur aymant Dieu le desire,
 D'y besongner me tiens pour dispensé.
 Sen sente donc, qui uouldra, offensé,
 Car ceulx à qui un tel bien ne peult plaire
 Doiuent penser, si ia ne l'ont pensé,
 Qu'en uous plaisant me plaiſt de leur desplaire.*

AVX DAMES DE FRANCE.

TOVCHANT LESDICTZ PSEAVMES.

QVAND uiendra le siecle doré,
 Qu'on uerra Dieu seul adoré,
 Loué, chanté, comme il l'ordonne,
 Sans qu'ailleurs sa gloire lon donne?

Quand n'auront plus ne cours ne lieu,
 Les chansons de ce petit Dieu
 A qui les pãintres font des estes?
 O uous Dames & Damoyelles
 Que Dieu fait pour estre son temple,
 Et faictes, soubz mauuais exemple,
 Retentir & chambres & salles
 De chansons mondaines ou salles,
 Je ueulx icy uous presenter
 De quoy, sans offense, chanter.
 Et sachant que point ne uous plaisent
 Chansons qui de l'amour se taisent:
 Celles qu'icy presenter i'ose
 Ne parlent, certes, d'autre chose.
 Ce n'est qu'amour: Amour luy mesme,
 Par sa sapience supresme,
 Les composa, & l'homme uain
 N'en a esté que l'escriuain.
 Amour, duquel parlant ie uoys,
 A faict en uous langage & uoix

Pour chanter ces haultes louanges,
 Non point celles des dieux estranges,
 Qui n'ont ne pouoir, ny aueu
 De faire en uous un seul cheueu.
 L'amour dont ie ueulx que chantez
 Ne rendra uoz cueurs tourmentez,
 Ainsi que l'autre, mais, sans doubte,
 Il uous remplira l'ame toute
 De ce plaisir solacieux
 Que sentent les Anges aux cieulx,
 Car son Esprit uous fera grace
 De uenir prendre en uoz cueurs place,
 Et les conuertir & muer,
 Faisant uoz leures remuer,
 Et uoz doigtz sur les espinettes,
 Pour dire saintes chansonnettes.

O bien heureux qui ueoir pourra
 Fleurir le temps, que lon orra
 Le laboureur à sa charrue,
 Le charretier parmy la rue,
 Et l'artisan en sa boutique,
 Auecques un Pseaume ou Cantique
 En son labeur se soulager :
 Heureux qui orra le berger,
 Et la bergere aux boys estans,
 Faire que rochers & estangs,
 Apres eulx chantent la haulteur
 Du saint Nom de leur Createur.
 Souffrirez uous qu'a ioye telle,

Plus tost que uous, Dieu les appelle?
Commencez, Dames, commencez,
Le Siecle doré auancez,
En chantant d'un cueur debonnaire
Dedans ce sainct Cancionnaire :
Affin que du monde s'enuole
Ce Dieu inconstant d'Amour fole,
Place faisant à l'amyable
Vray Dieu d'amour non variable.

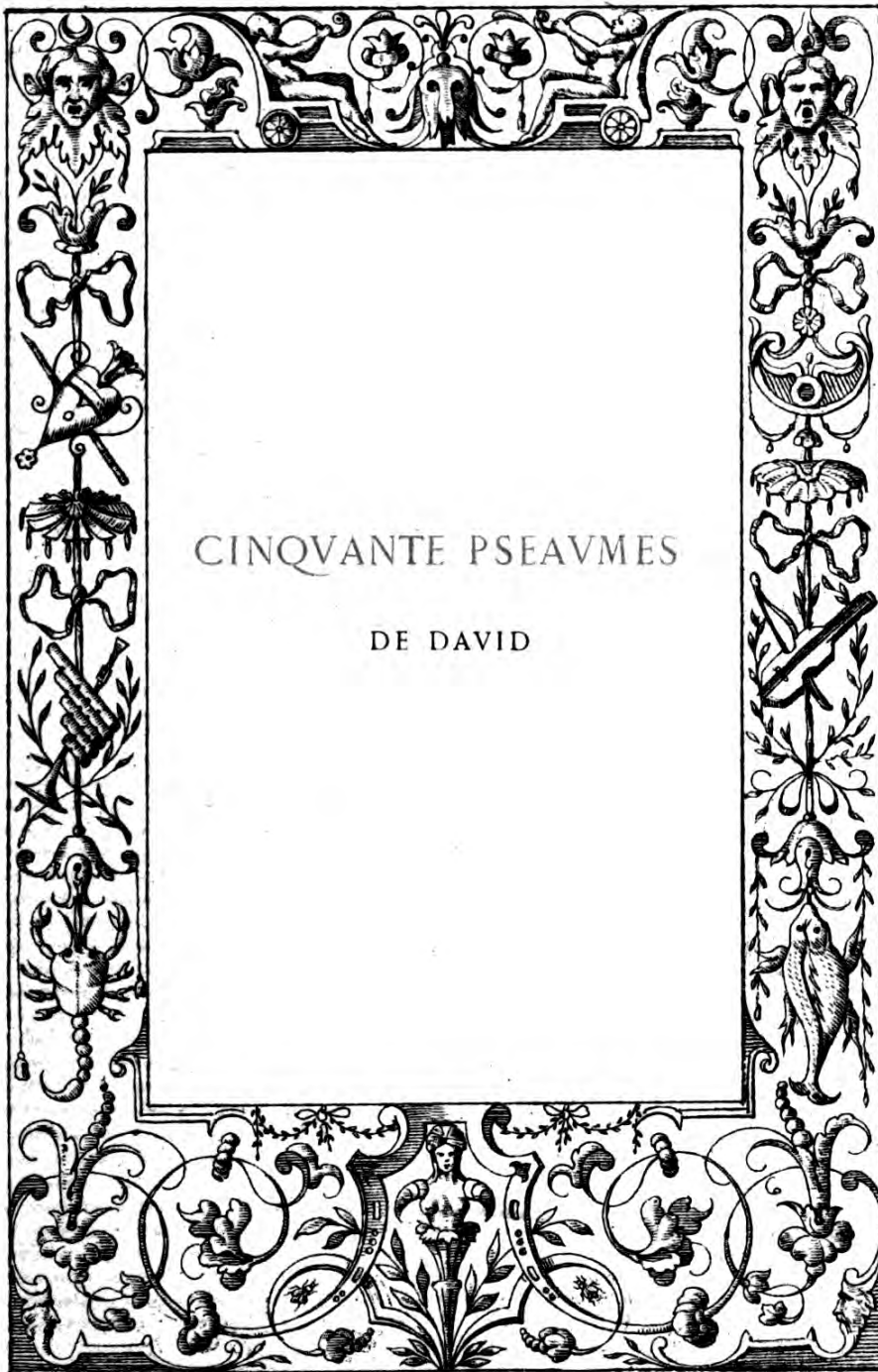
 PSEAV. 9.

Chantez en exultation
 Au Dieu qui habite en Syon.

 DISTICHVM.

Definite Hebræam iam Galli discere linguam,
Discunt Hebræi Gallica uerba loqui.





CINQVANTE PSEAVMES

DE DAVID



CINQVANTE PSEAVMES

DE DAVID.

*

PSEAVME I.

Beatus uir qui non abiit.

Ce Pŕeaume chante, que ceulx font bienheureux, qui reiectans les meurs & le conseil des mauuais, s'addonnent à congnoistre & mettre à effect la Loy de Dieu : & malheureux ceulx qui font au contraire.



VI au conseil des malings n'a esté,
Qui n'est au trac des pecheurs
arresté,
Qui des moqueurs au bāc place
n'a prise:
Mais nuit & iour, la Loy cōtēple
& prise

De l'Eternel, & en est desireux
Certainement cestuy là est heureux.

Et si fera semblable à l'arbriffeau
Planté au long d'un clair courant ruiffeau,

Et qui son fruit en sa saison apporte,
 Duquel aussi la feuille ne chet morte :
 Si qu'un tel homme, & tout ce qu'il fera,
 Toujours heureux & prospere fera.

Pas les peruers n'auront telles uertus,
 Ainçois feront semblables aux festus,
 Et à la pouldre au gré du uent chassée.

Parquoy fera leur cause renuersee
 En Jugement, & tous ces reprouuez
 Au reng des bons ne feront point trouuez.

Car l'Eternel les iustes congnoist bien,
 Et est songneux, & d'eulx, & de leur bien :
 Pourtant auront felicité qui dure.

Et pour autant qu'il n'a ne foing ne cure
 Des mal uiuans, le chemin qu'ilz tiendront,
 Eulx, & leurs faitz, en ruyne uiendront.

PSEAVME II.

Quare fremuerunt Gentes?

Icy ueoit on, comment Daud & son Royaume font uraye
 figure, & indubitable Prophetie de Iesus Christ, & de son
 Regne.

POURQUOY font bruyt & s'affemblem les gens ?
 Quelle folie à murmurer les meins ?
 Pourquoi font tant les peuples diligens
 A mettre sus une entreprife uaine ?

Bandez se font les grans Roys de la terre,
Et les Primatz ont bien tant presumé,
De conspirer & uouloir faire guerre
Tous contre Dieu, & son Roy bien aymé :

Difans, entre eulx, desfrompons & brisons
Tous les lyens dont lyer nous pretendent :
Au loing de nous iectons & mesprisons
Le ioug, lequel mettre sur nous s'attendent.

Mais cestuy là, qui les haultz Cieulx habite,
Ne s'en fera que rire de la hault.
Le Toutpuissant de leur façon despite
Se moquera : car d'eulx il ne luy chault.

Lors, s'il luy plaist, parler à eulx uiendra
En son courroux, plus qu'autre espouentable :
Et tous ensemble estonnez les rendra
En sa fureur, terrible & redoubtable.

Roys, dira il, d'ou uien ceste entreprise?
De mon uray Roy i'ay fait election,
Je l'ay sacré, sa couronne il a prise
Sur mon treffainct & hault mont de Sion.

Et ie, qui fuis le Roy qui luy ay pleu,
Racomptera sa sentence donnée :
C'est, qu'il m'a dict : Tu es mon Filz esleu,
Engendré t'ay ceste heureuse iournee.

Demande moy, & pour ton heritage
Subiectz à toy tous peuples ie rendray :

Et ton Empire aura cest aduantage,
Que iusqu'aux bors du monde l'estendray.

Verge de fer en ta main porteras,
Pour les dompter, & les tenir en ferre :
Et s'il te plaist, menu les briferas,
Aussi aisé comme un uaisseau de terre.

Maintenant donc, ò uous, & Roys, & Princes,
Plus entenduz & fages deuenez :
Iuges aussi de terres & prouinces
Instruction à ceste heure prenez.

Du feigneur Dieu feruiteurs rendez uous,
Craingnez son ire, & luy ueuillez complaire :
Et d'estre à luy uous resiouyffez tous,
Ayans tousiours craincte de luy desplaire.

Faites hommage au Filz qu'il uous enuoye,
Que courroucé ne soit amerement :
Affin aussi que de uie & de uoye
Ne periffiez trop malheureusement.

Car tout acoup son courroux rigoureux,
S'embrafera, qu'on ne s'en donra garde.
O combien lors ceulx là feront heureux,
Qui se feront mis en sa fauegarde !

PSEAVME III.

Domine quid multiplicati sunt ?

Dauid affailly d'une grosse armee, s'estonne du commencement : puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'apres l'auoir imploré, il s'affeure de la uictoire.

O Seigneur que de gens
 A nuyre diligens,
 Qui me troublent & grefuent !
 Mon Dieu que d'ennemis,
 Qui aux champs se font mis,
 Et contre moy s'esleuent !

Certes plusieurs i'en uoy,
 Qui uont difant de moy
 Sa force est abolie :
 Plus ne trouue en fon Dieu
 Secours en aucun lieu :
 Mais c'est à eulx folie.

Car tu es mon tres feur
 Bouclier & deffenseur,
 Et ma gloire esprouuee :
 C'est toy, à bref parler,
 Qui fais que puis aller
 Hault la teste leuee.

I'ay crié de ma uoix
 Au Seigneur maintesfois,

Luy faifant ma complaincte :
Et ne m'a repoulfé,
Mais toufiours exaulcé,
De fa Montaigne faincte.

Dont coucher m'en iray,
En feurté dormiray,
Sans craincte de mefgarde :
Puis me refueilleray,
Et fans peur ueilleray,
Ayant Dieu pour ma garde.

Cent mil'hommes de front
Craindre ne me feront,
Encor qu'ilz l'entreprincent :
Et que pour m'estonner,
Clorre & enuironner
De tous coftez me uinfent.

Vien donc, declaire toy
Pour moy, mon Dieu, mon Roy,
Qui de buffes renuerfes
Mes ennemys mordentz,
Et qui leur romps les dentz
En leurs bouches peruerfes.

C'est de toy, Dieu treshault,
De qui attendre fault
Vray fecours & deffence :
Car fur ton peuple estends
Toufiours, en lieux & temps,
Ta grand' beneficence.

PSEAVME IIII.

Cum inuocarem, exaudiuit me.

En la conspiration d'Abfalon, il inuoque Dieu : repréd les Princes d'Israël conspirans contre luy, les appelle à repentance : & conclud qu'il se trouue bien de se fier en Dieu.

Q VAND ie t'inuoque, hélas escoute,
O Dieu de ma cause & raifon,
Mon cueur ferré au large bouté,
De ta pitié ne me reboute,
Mais exaulce mon oraifon.

Iufques à quand, gens inhumaines,
Ma gloire abatré tafcherez ?
Iufques à quand emprises uaines
Sans fruit, & d'abusion pleines
Aymerez uous, & cherchez ?

Sçachez, puis qu'il le conuient dire,
Que Dieu, pour fon Roy gracieux
Entre tous m'a uoulu eflire :
Et fi à luy crie & foufpire,
Il m'entendra de fes haultz Cieulx.

Tremblez doncques de telle chofe,
Sans plus contre fon uueil pecher :
Penfés en uous ce que propofe
Deffus uoz lietz, en chambre clofe,
Et ceffés de plus me fafcher.

Puis offrez iuste sacrifice
De cueur contrit, bien humblement,
Pour repentance d'un tel uice:
Mettant au Seigneur Dieu propice
Voz fiances entierement.

Plusieurs gens disent, Qui fera ce
Qui nous fera ueoir force biens?
O Seigneur, par ta faincte grace,
Vueilles la clarté de ta face
Esleuer sur moy & les miens.

Car plus de ioye m'est donnee
Par ce moyen (ò Dieu treshault)
Que n'ont ceulx qui ont grand'annee
De froment, & bonne uinee,
D'huiles, & tout ce qu'il leur fault.

Si qu'en paix & en feurté bonne
Coucheray & reposeray.
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne:
Et elle feule espoir me donne,
Que feur & feul regnant feray.

PSEAVME V.

Verba mea auribus percipe.

—

David en exil ayant beaucoup souffert, & s'attendant souffrir d'avantage par les flatteurs qui estoient autour de Saul, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur a tousiours les mauuais en hayne, & qu'il fauorise les bons.

Avx parolles que ie ueulx dire
 Plaife toy l'oreille prester,
 Et à congnoistre t'arrester,
 Pourquoi mon cueur pense & souspire,
 Souuerain Sire.

Entens à la uoix trefardente
 De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
 Veu que tant feulement à toy
 Ma supplication presente,
 l'offre & presente.

Matin, deuant que iour il face,
 S'il te plaist, tu m'exauceras :
 Car bien matin prié feras
 De moy, leuant au Ciel la face,
 Attendant grace.

Tu es le uray Dieu, qui meschance
 N'aymes point, ne malignité :
 Et avec qui, en uerité,

Malfaiçteurs n'auront accoinçtance,
Ne demourance.

Iamais le fol & temeraire
N'ose apparoir deuant tes yeulx:
Car tousiours te font odieux,
Ceulx qui prennent plaisir à faire
Mauuais affaire.

Ta fureur pert & exterminie
Finablement tous les menteurs.
Quant aux meutriiers & decepteurs,
Celuy qui terre & Ciel domine
Les abomine.

Mais moy, en la grand'bonté mainte,
Laquelle m'as faicçt fauorer,
Iray encore t'adorer
En ton Temple, en ta Maison fainçte,
Deffoubz ta crainçte.

Mon Dieu, guide moy & conuoye,
Par ta bonté, que ne foys mis
Soubz la main de mes ennemis:
Et dresse deuant moy ta uoye,
Que ne foruoye.

Leur bouche rien de uray n'ameine,
Leur cueur est fainçt, faulx, & couuert.
Leur gosier un sepulchre ouuert,
De flatterie faulfe est uaine
Leur langue est pleine.

O Dieu, montre leur qu'ilz mesprennent :
 Ce qu'ilz pensent faire, deffais :
 Chasse les, pour leurs grans meffaiçts :
 Car c'est contre toy qu'ilz se prennent,
 Tant entreprennent.

Et que tous ceulx se refiouyffent
 Qui en toy ont espoir & foy :
 Ioye auront fans fin deffoubz toy,
 Auec ceulx qui ton Nom cheriffent,
 Et te beniffent.

Car de bien faire tu es large
 A l'homme iuste, ò uray Sauueur,
 Et les couures de ta faueur,
 Tout ainsi comme d'une targe
 Espeffe & large.

PSEAVME VI.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

Dauid malade à l'extremité, a horreur de la mort : desire, auant que mourir, glorifier encores le nom de Dieu : puis tout acoup se refiouyt de sa conualefcence, & de la honte de ceulx qui s'attendoient à sa mort.

NE ueilles pas, ò Sire,
 Me reprendre en ton ire,
 Moy, qui t'ay irrité :

N'en ta fureur terrible
Me punir, de l'horrible
Tourment qu'ay merité.

Ains, Seigneur, uiens estendre
Sur moy ta pitié tendre,
Car malade me fens.
Santé donques me donne :
Car mon grand mal estonne
Tous mes os, & mes fens.

Et mon esprit se trouble
Grandement, & au double,
En extreme foucy.
O Seigneur plein de grace,
Iusques à quand fera ce
Que me lairras ainfi?

Helas, Sire, retourne :
D'entour de moy destourne
Ce merueilleux esmoy.
Certes grande est ma faulte,
Mais, par ta bonté haulte,
De mourir garde moy.

Car en la mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle
Memoire, ne renom.
Qui penfes tu qui die,
Qui loue, & psalmodie
En la fosse ton nom?

Toute nuit tant trauaille,
Que liēt, chalit, & paille,
En pleurs ie fais noyer :
Et en eau goute à goute
S'en ua ma couche toute,
Par si fort larmoyer.

Mon œil pleurant fans cefse
De despit & destresse,
En un grand trouble est mis :
Il est enuieilly d'ire
De ueoir entour moy rire
Mes plus grans ennemis.

Sus, fus, arriere iniques,
Deslogez tyranniques,
De moy tous à la fois :
Car le Dieu debonnaire
De ma plaincte ordinaire
A bien ouy la uoix.

Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere,
Exaulce m'a des Cieulx :
Receu a ma demande,
Et ce que luy demande
Accordé m'a, & mieulx.

Donques honteux deuiennent
Et pour uaincuz fe tiennent

Mes aduerfaires tous.
 Que chascun d'eulx s'eslongne
 Subit, en grand'uergongne,
 Puis que Dieu m'est si doux.

PSEAVME VII.

Domine Deus meus in te speraui.

Il prie d'estre preferué de la grãde perfecution de Saul, meēt en auant son innocence, requiert le Royaume à luy promis, & confusion à ses aduerfaires. Finablement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaiues, & en loue Dieu.

MON Dieu, i'ay en toy esperance:
 Donne moy donc faue assurance
 De tant d'ennemis inhumains,
 Et fais que ne tombe en leurs mains:

Affin que leur chef ne me grippe,
 Et ne me defrompre, & diffipe,
 Ainsy qu'un lyon deuant,
 Sans que nul me soit fecourant.

Mon Dieu, sur qui ie me repose
 Si i'ay commis ce qu'il propose,
 Si de luy faire ay proietté,
 De ma main, tour de lascheté,

Si mal pour mal i'ay uoulu faire
 A cest ingrat : mais au contraire,

Si faict ne luy ay tour d'amy,
Quoy qu'a tort me soit ennemy,

Le ueux qu'il me pourfuiue en guerre,
Qu'il m'attaigne, & rue par terre,
Soit de ma uie ruyneur,
Et mecte à neant mon honneur.

Leue toy donc, leue toy, Sire,
Sur mes ennemis, en ton ire,
Veille pour moy, que ie fois mis
Au droict lequel tu m'as promis.

A grans troupeaux le peuple uienne
Au tour de la Maiefté tienne:
Sois pour la cause de nous deux
Hault esleué au milieu d'eulx.

Là des peuples Dieu fera luge.
Et alors, mon Dieu, mon refuge,
Iuge moy en mon equité,
Et felon mon integrité.

La malice aux malins confomme,
Et soustien le droict & iuste homme,
Toy iuste Dieu, qui iusqu'au fons
Sondes les cueurs mauuais & bons.

C'est Dieu, qui est mon affeurance,
Et mon pauois : i'ay esperance
En luy, qui garde, & faict uainqueur
Vn chascun qui est droit de cueur.

Dieu est le Iuge ueritable
De celuy qui est equitable,
Et de celuy semblablement,
Qui l'irrite iournellement.

Si celuy qui tafche à me nuire
Ne se ueult changer & reduire,
Dieu uiendra fon glaiue aguifer,
Et bander fon arc pour uifer.

Defia le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes,
Il faict dards propres, & feruans
A pourfuiure mes pourfuiuans.

Et l'autre engendre chose uaine,
Ne conçoit que trauail & peine,
Pour enfanter (quoy qu'il en soit)
Le rebours de ce qu'il pensoit.

A cauer une grande fosse
Il met folicitude grosse:
Mais en la fosse qu'il fera
Luymesmes il trebuschera.

Le mal qu'il me forge & appreste
Retournera deffus fa teste:
Bref, ie uoy le mal qu'il commet
Luy descendre sur le fommet.

Dont louenge au Seigneur ie donne,
Pour fa Iustice droicte & bonne:
Et tant que terre hanteray,
Le nom du Treshault chanteray.

PSEAVME VIII.

Domine, Dominus noster, quàm admirab.

Avec grande admiration, Daud celebre icy la merueilleuse puissance du Createur de toutes choses, & la grande bonté dont il a daigné user enuers l'hōme, l'ayant fait tel qu'il est.

O NOSTRE Dieu, & Seigneur amiable,
Combien ton Nom est grand & admirable
Par tout ce ual terrestre spacieux,
Qui ta puissance esleue sur les cieulx !

En tout se ueoit ta grand'uertu parfaicte,
Iusqu'à la bouche aux enfants qu'on alaiçte :
Et rendz par là confuz & abbatu
Ton ennemy qui nie ta uertu.

Mais quand ie uoy & contemple en courage
Tes Cieulx, qui font de tes doigts hault ouurage,
Estoilles, Lune, & signes differentz,
Que tu as faitz, & assis en leur rengz :

Adonc ie dy apart moy (ainsi comme
Tout esbahy) & qu'est ce que de l'homme ?
D'auoir daigné de luy te fouuenir,
Et de uouloir en ton soing le tenir ?

Tu l'as fait tel, que plus il ne luy reste,
Fors estre Dieu : car tu l'as, quant au reste,
Abondamment de gloire enuironné,
Remply de biens, & d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuures tant belles
 De tes deux mains, comme seigneur dicelles.
 Tu as, de uray, fans quelque exception,
 Mis foubz ses piedz tous en subiection.

Brebis, & beufz, & leurs peaulx, & leurs laines,
 Tous les troupeaux des haultz mōtz & des plaines:
 En general, toutes bestes cherchans
 A pasturer, par les bois & les champs:

Oyseaulx de l'air, qui uolent, & qui chantent,
 Poiffons de mer, ceulx qui nagent, & hantent
 Par les sentiers de mer, grans, & petis,
 Tu les as tous à l'homme affubiection.

O nostre Dieu, & Seigneur amyable,
 Comme a bon droict est grand & admirable
 L'excellent bruit de ton nom precieux,
 Par tout ce ual terrestre, spacieux!

PSEAVME IX.

Confitebor tibi domine in toto corde meo.

C'est un chant triumphal, par lequel Dauid rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gaigna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estimēt que ce fut Goliath). Apres, il magnifie la Iustice de Dieu, qui uenge les siens en temps & lieu.

DE tout mon cueur t'exalteray
 Seigneur, & si racomptteray

Toutes tes œuvres n'ont pareilles,
Qui font dignes de grands merveilles.

En toy ie me ueux resiouyr,
D'autre fouldas ne ueux iouyr :
O Treshault, ie ueux en cantique
Celebrer ton nom authentique :

Pource que par ta grand'ueru,
Mon ennemy s'en fuyt batu,
Desconfit de corps & courage,
Au feul regard de ton uifage.

Car tu m'as esté si humain,
Que tu as pris ma cause en main :
Et t'es assis, pour mon refuge,
En chaire, comme iuste iuge.

Tu as deffaict mes ennemis,
Le meschant en ruyne mis :
Pour tout iamais leur renommee
Tu as estaincte & confumee.

Or ça, ennemy cault & fin,
As tu mis ton emprinse à fin ?
As tu rafé noz citez belles ?
Leur nom est il mort avec elles ?

Non, non : le Dieu qui est là hault,
En regne qui iamais ne fault,
Son Throne a dresse tout propice
Pour faire raifon & iustice.

Là iugera il iustement
La terre ronde, entierement,
Pefant les causes en droiciture
De toute humaine creature.

Et Dieu la retraicte fera
Du poure qu'on pourchaffera,
Voire fa retraicte opportune
Au plus dur temps de sa fortune.

Dont ceulx qui ton nom congnoiftront,
Leur affeurance en toy mectront :
Car, Seigneur, qui à toy s'addonne,
Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Sion :
Noncez à gens de toutes guifes
Ses œuures, grandes & exquises.

Car du fang des iustes s'enquiert,
Luy en fouient, & le requiert :
Iamais la clameur il n'oublie
De l'affligé qui le supplie.

Seigneur Dieu, ce difois ie en moy,
Voy par pitié, que i'ay d'esmoy
Par mes ennemis remplys d'ire,
Et du pas de mort me retire :

Affin qu'au milieu de l'enclos
De Sion, i'annonce ton los :

En demenant refiouyffance,
D'estre rescoux par ta puiffance.

Incontinent les malheureux
Sont chez au piege faiçt par eulx :
Leur pied mesme s'est uenu prendre
Au filé qu'ilz ont osé tendre.

Ainsi est congneu l'Immortel,
D'auoir faiçt un iugement tel,
Que l'inique a fenty l'oultrage,
Et le mal de son propre ourage.

Croyez que tousiours les meschans
S'en iront à bas trebuchans,
Et toutes ces gens infenfes,
Qui n'ont point Dieu en leurs pensees.

Mais l'homme poure humilié
Ne fera iamais oublié:
Iamais de l'humble estant en peine,
L'esperance ne fera uaine.

Vien, Seigneur, monstre ton effort,
Que l'homme ne foit le plus fort:
Ton pouoir les gens uenir face
En iugement deuant ta Face.

Seigneur Dieu, qui immortel es,
Treffaillir de crainçte fais les:
Donne leur à congnoistre, comme
Nully d'entre eulx n'est rien, fors qu'homme.

PSEAVME X.

Domine, ut quid recessisti longe.

Ce Pseavme est une priere contre les peruers, nuyfans, & malicieux hommes, qui par dol, & par force, oppressent les bons, & les plus foibles : & y font descriptz, l'orgueil, & les moyès dont envers eulx usent les mal uiuans.

DONT uient cela, Seigneur, ie te supply,
Que loing de nous te tiens les yeulx couuers ?
Te caches tu pour nous mettre en oubly ?
Mesmes au temps qui est dur & diuers ?

Par leur orgueil font ardantz les peruers
A tourmenter l'humble, qui peu se prise :
Fais que sur eulx tombe leur entreprise.

Car le maling se uante, & se faict feur,
Qu'en ses desirs n'aura aucun default :
Ne prisant rien que l'auare amasseur,
Et mesprisant l'Eternel de là hault.

Tant est il fier que de Dieu ne luy chault :
Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,
C'est, Dieu n'est point, & si ne le ueult croire.

Tout ce qu'il faict tend à mal fans ceffer,
De sa pensee est loing ton Iugement :
Tant est enflé, qu'il cuyde renuerfer
Ses ennemis à souffler feulement.

En son cueur dit : D'esbranler nullement
Garde ie n'ay : car ie sçay qu'en nul aage
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler fainct, plein de deception,
Le faulx pariure est tousiours embouché :
Deffoubz sa langue, avec oppression,
Desir de nuyre est tousiours embusché.

Semble au brigand, qui sur les champs caché,
L'innocent tue en cauerne secrette,
Et de qui l'œil poures passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret
Du Lyon cault en sa tefniere, hélas,
Pour attraper l'homme simple & pouret,
Et l'engloutir quand l'a pris en ses las.

Il faict le doux, le marmiteux, le las :
Mais soubz cela, par sa force peruerse,
Grand'quantité de poures gens renuerse.

Et dit encor en son cueur uicieux,
Que Dieu ne ueult la fouenance auoir
De tout cela : & qu'il couure ses yeulx,
A celle fin de iamais n'en rien ueoir.

Leue toy donc, Seigneur, pour y pourueoir :
Haulse ta main dessus, ie te supplie,
Et ceulx qui sont perfecutez, n'oublie.

Pourquoy irrite & contemne en ses faicts
L'homme meschant le Dieu doux & humain ?
En son cueur dit, qu'enqueste tu n'en fais :
Mais tu ueois bien son meffaiict inhumain.

Et uoyant tout, prens les caufes en main:
 Voyla pourquoy s'appuye le debile
 Sur toy, qui es le fupport du pupille.

Brife la force, & le bras plein d'exces
 Du malfaiâteur, inique, & reprouué:
 Fais de fes maux l'enquefte, & le proces,
 Plus n'en fera par toy un feul trouué.

Lors à iamais, Roy de tous approuué
 Regnera Dieu : & de fa terre fainâte
 Sera la race aux iniques eftainâte.

O Seigneur donc, s'il te plaift tu orras
 Ton poure peuple en cefte afpre faifon:
 Et bon courage & efpoir luy donras,
 Preftant l'oreille à fon humble oraifon:

Qui eft, de faire aux plus petis raifon,
 Droiâ aux foulez : fi que l'homme de terre
 Ne uienne plus leur faire peur ne guerre.

PSEAVME XI.

In Domino confido.

Il fe complainâ de ceulx qui le chaffoient de toute la terre de Ifraël. Puis chante fa confiance en Dieu, & le Iugement de iceluy fur les bons, & fur les mauuais.

VEV que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,
 Je m'esbahy comment de uofre mont,
 Plus toft qu'oyfeau, diâtes que ie m'enfuye.

Vray est que l'arc les malings tendu m'ont,
Et sur la corde ont assis leurs fagettes,
Pour contre ceulx, qui de cuer iustes font,
Les descocher, iusques en leurs cachettes.

Mais on uerra bien tost à neant mise
L'intention de telz malicieux.
Quel' faulte, aussi, a le iuste commise?

Sachez que Dieu a son Palais aux Cieulx :
Deffus son Throne est l'Eternel Monarque
Là hault assis, il ueoit tout de ses yeulx,
Et son regard les humains note & marque.

Tout il esprouue, & le iuste il approuue :
Mais son cuer hayt qui ayme extorsion,
Et l'homme en qui uiolence se trouue.

Plouuoir fera feu de punition
Sur les malings, soulfre chaud, flamme ardente,
Vent fouldroyant : uoyla la portion
De leur bruuage, & leur paye euidente.

Car il est iuste, & pource ayme iustice :
Tournant tousiours, par douce affection,
Vers l'homme droict son œil doux & propice.

PSEAVME XII.

Saluum me fac Domine.

Il parle contre les flatteurs de la court de Saul, qui par flat-
teries, dissimulations, & arrogances, estoient molestes à chascun:
& prie Dieu y donner ordre.

DONNE secours, Seigneur, il en est heure,
Car d'hommes droictz fomes tous desnuez :
Entre les filz des hommes, ne demeure
Vn qui ayt Foy, tant font diminuez.

Certes chascun, uanité, menteries,
A son prochain dict ordinairement :
Aux leures n'a l'homme que flatteries,
Et difant l'un, son cueur parle autrement.

Dieu uueille donc ses leures blandiffantes
Tout à trauers, pour iamais, inciser :
Pareillement ces langues arrogantes,
Qui brauement ne font que deuifer.

Qui mesmement entre eulx ce propos tiennent :
Nous ferons grans par noz langues, sur tous,
A nous, de droict, noz leures appartiennent,
Flattons, mentons : qui est maistre sur nous ?

Pour l'affligé, pour les petis, qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leueray :
Loing les mettray des langues qui uarient,
Et de leurs las chascun d'eulx faueray.

Certes de Dieu la parole, se treuve
Parolle nette, & trespure est sa uoix :
Ce n'est qu'argent affiné à l'esproue,
Argent au feu espuré par sept fois.

Toy donc, Seigneur, ta promesse, & tes hommes,
Garde & maintien par ta gratuité :
Et de ces gens, dont tant molestez fomes,
Deliure nous à perpetuité.

Car les malings à grans troupes cheminent,
Deça, delà, tout est plein d'inhumains,
Lors que d'iceulx les plus meschans dominant,
Et qu'esleuez font entre les humains.

PSEAVME XIII.

Vsquequo Domine obliuisceris.

Après plusieurs batailles perdues, il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la ioye de victoire obtenue.

IVSQVES à quand as estably
Seigneur, de me mettre en oubly ?
Est ce à iamais ? par combien d'aage
Destourneras tu ton uifage
De moy, las, d'angoisse remply ?

Iusques à quand fera mon cueur
Veillant, conseillant, practiqueur,

Et plein de foucy ordinaire ?
 Jusques à quand mon aduerfaire
 Sera il deffus moy uainqueur ?

Regarde moy, mon Dieu puiffant,
 Respons à mon cueur gemiffant,
 Et mes yeulx troublez illumine :
 Que mortel dormir ne domine
 Deffus moy quasi periffant.

Que celuy qui guerre me faict
 Ne die point, ie l'ay deffaict :
 Et que tous ceulx qui tant me troublent,
 Le plaisir qu'ilz ont ne redoublent,
 Par me ueoir trebuscher de faict.

En toy gift tout l'espoir de moy.
 Par ton secours, fay que l'esmoy
 De mon cueur, en plaisir se change.
 Lors à Dieu chanteray louange :
 Car de chanter i'auray dequoy.

PSEAVME XIII.

Dixit inspiens, in corde suo.

Il diët que tout est plein d'infideles & ethniques : descript
 leur entendement corrompu : souhaitte & prediët leur ruine, &
 la deliurance du peuple de Dieu, par eulx deuoré.

LE fol maling en son cueur diët & croit,
 Que Dieu n'est point : & corrompt & renuerse

Ses meurs, sa uie : horribles faictz exerce :
Pas un tout seul ne faict rien bon ne droict,
Ny ne uouldroit.

Dieu du hault Ciel, a regardé icy
Sur les humains, avecques diligence,
S'il en ueroit quelcun d'intelligence,
Qui d'inoquer la diuine mercy
Fust en foucy.

Mais, tout bien ueu, a trouué que chascun
A foruoyé, tenans chemins damnables :
Ensemble tous font faictz abominables :
Et n'est celuy qui face bien aucun,
Non iusqu'a un.

N'ont ilz nul sens, tous ces pernicieux,
Qui font tout mal, & iamais ne se changent ?
Qui comme pain mon poure peuple mangent,
Et d'inoquer ne font point foucieux
Le Dieu des cieulx ?

Certainement tous esbahys feront,
Que sur le champ ilz trembleront de craincte :
Car l'Eternel, par sa faueur treffaincte,
Tiendra pour ceulx qui droictz se trouueront,
Et l'aymeront.

Hà malheureux, uous uous estudiez
A uous moquer de l'intention bonne,
Que l'Immortel au poure affligé donne

Pource qu'ilz font sur luy tous appuyez,
Et en riez.

O qui, & quand de Sion fortira
Pour Israël secours en sa souffrance!
Quand Dieu mettra son peuple à deliurance,
De ioye adonc Israël iouyra,
Iacob rira.

PSEAVME XV.

Domine, quis habitabit.

Ce Pseume chante de quelles mœurs doiuent estre ornez les
urais citoyens des Cieulx.

QVI est ce qui conuerfera
O Seigneur, en ton tabernacle,
Et qui est celuy qui fera
Si heureux, que par grace aura
Sur ton sainct Mont, leur habitacle?

Ce fera celuy droicement
Qui ua rondement en besongne;
Qui ne faict rien que iustement,
Et dont la bouche, apertement
Verité en son cueur tesmoigne:

Qui par sa langue point ne faict
Rapport, qui los d'autruy efface:
Qui à son prochain ne meffaict:

Qui auffi ne fouffre de faict,
 Qu'opprobre à fon uoyfin on face :

Ce fera l'homme contemnant
 Les uicieux : auffi qui prife
 Ceux qui craignent le Dieu regnant :
 Ce fera l'homme bien tenant
 (Fust-ce à fon dam) la foy promife :

Qui à ufure n'entendra :
 Et qui fi bien iuftice exerce,
 Que le droict d'autruy ne uendra :
 Qui charier ainfi uouldra,
 Craindre ne fault que iamais uerfe.

PSEAVME XVIII.

Diligam te Domine.

Hymne tres excellent, lequel Daud chanta au Seigneur Dieu, apres qu'il l'eut rendu paifible & uictorieux fur Saul, & fur tous les autres ennemis, prophetifant de Iefus Christ en la conclusion du Pfeaume.

IE t'aimeray en toute obeiffance,
 Tant que uiuray, ô mon Dieu, ma puiffance,
 Dieu, c'est mon Roc, mon Rempart hault & feur,
 C'est ma rençon, c'est mon fort deffenseur,
 En luy feul gist ma fiance parfaicte,
 C'est mon pauoys, mes armes, ma retraicte :
 Quand ie l'exalte & prie en ferme foy,

Soudain rescoux des ennemis me uoy.

Dangers de mort un iour m'environnerent,
Et grans torrentz de malings m'estonnerent,
L'estois bien pres du sepulchre uenu
Et des filez de la mort paruenus :
Ainsi pressé soudain ie inuoque & prie
Le Toutpuissant, hault à mon Dieu ie crie :
Mon cry au ciel iusqu'à luy penetra,
Si que ma uoix en son oreille entra.

Incontinent tremblerent les campagnes :
Les fondementz des plus haultes montaignes
Tous esbranlez s'esmeurent grandement :
Car il estoit courroucé ardemment.
En ses naseaux luy monta la fumeé,
Feu aspre yffoit de sa bouche allumée,
Si enflambé en son courage estoit
Qu'ardantz charbons de toutes pars iectoit,
Baiffa le Ciel, de descendre print cure,
Ayant soubz piedz une brouée obscure :
Monté estoit sur un esprit mouuent,
Voloit guindé sur les esles du uent,
Et se cachoit dedans les noires nues,
Pour tabernacle autour de luy tendues.

En fin rendit, par sa grande clarté,
Ce gros amas de nues escarté
Gresle iectant & charbons uif en terre,
Au Ciel menoit l'Eternel grand tonnerre,
L'Altitonant sa uoix grosse hors meit,
Et gresle & feu sur la terre trafmeit :

Lança ses dardz, rompit toutes leurs bandes,
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.
A ta menace, & du fort uent poulsé
Par toy, Seigneur, en ce poinct courroucé,
Furent canaulx desnuez de leur unde,
Et descouuertz les fondementz du monde.

Sa main d'enhault icy bas me tendit,
Et hors des eaux sain & sauf me rendit:
Me recourut des puiffans & haulfaires
(Et plus que moy renforcez) aduerfaires.
A mes dangers il preueut & preuint:
Quand il fut temps secours de Dieu me uint,
Me meit au large, & si fait entreprise
De me garder, car il me fauorise.

Or m'a rendu felon mon equité,
Et de mes mains felon la purité,
Car du Seigneur i'auois fuiuy la uoye,
Ne reuolté mon cueur de luy n'auoye:
Ains tousiours eu deuant l'œil tous ses dictz,
Sans reiecter un seul de ses edictz:
Si qu'enuers luy entier en tout affaire
Me suis monstré, me gardant de mal faire.
Or m'a rendu felon mon equité,
Et de mes mains felon la purité.

Certes Seigneur, qui fçais telles mes œuures,
Au bon tresbon, pur au pur, te descœuures,
Tu es entier à qui entier fera,
Et deffailant à qui failly aura.

Les humbles uiure en ta garde tu laiffes,

Ployant foubz moy qui m'enuahir s'efforce:
Et les fourcilz des braues tu rabaiffes,
Auffi, mon Dieu, ma lanterne alumas
Et esclairé en tenebres tu m'as:
Par toy donnay à trauers la bataille,
Mon Dieu deuant ie faultay la muraille.
C'est l'Eternel qui entier est trouvé,
Son parler est, comme au feu, esprouué,
C'est un bouclier de forte resistance,
Pour tous ceulx là qui ont en luy fiance.

Mais qui est Dieu, finon le Supernel?
Ou qui est fort, si ce n'est l'Eternel?
De hardieffe & force il m'environne,
Et feure uoye à mes emprises donne:
Mes piedz à ceulx des cheureulz faict egaulx,
Pour monter lieux difficiles & haultz:
Ma main par luy aux armes est apprise,
Si que du bras un arc d'acier ie brife.

De ton secours l'escu m'as apporté,
Et m'a ta dextre au befoing supporté:
Ta grand'bonté ou mon espoir mettoie,
M'a faict plus grand encor' que ie n'estoie:
Preparer uins mon chemin foubz mes pas,
Dont mes talons gliffans ne furent pas,
Car ennemis sceu pourfuiure & ataindre,
Et ne reuins fans du tout les estaindre:
Durer n'ont peu, tant bien les ay secoux,
Ains à mes piedz trebuscherent de coups:
Circuy m'as de belliqueuse force,

Tu me monstras le dos des ennemis;
Et mes hayneux i'ay en ruyne mis :
Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques,
Mesmes à Dieu, & ne les ouyt onques :
Comme la pouldre au uent les ay rendus,
Et comme fange en la place estendus.

Delieuré m'as du mutin populaire,
Et t'a pleu chef des nations me faire,
Voire le peuple, à moy peuple incongnu,
Soubz mon renom obeir m'est uenu :
Maints estrangiers, par feruile contraincte
M'ont fait honneur d'obeissance faincte,
Maintz estrangiers redoubtans mes effortz,
Espouentez, ont tremblé en leurs fortz.

Viue mon Dieu, à mon Sauueur soit gloire,
Exalté soit le Dieu de ma uictoire,
Qui m'a donné pouoir de me uenger,
Et qui soubz moy les peuples fait rengier :
Me garentit qu'ennemis nè me greuent,
M'esleue hault sur tous ceulx qui s'esleuent
Encontre moy, me deliurant à plain
De l'homme ayant le cueur d'oultrage plein.

Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estranges
Te beniray, en chantant tes louanges.
Ce Dieu, ie dy, qui magnifiquement
Sauua son Roy, & qui uniquement
Dauid son oingt, traicte en grande clemence :
Traictant, de mesme, à iamais sa semence.

PSEAVME XIX.

Cæli enarrant gloriam Dei.

Il montre par le merueilleux ourage des Cieulx, combië Dieu est puissant : loue & exalte la Loy diuine : & en fin prie le Seigneur qu'il le preferue de peché, affin de luy estre agreable.

LES cieulx, en chascun lieu,
La puissance de Dieu
Racomptent aux humains :
Ce grand entour espars,
Nonce de toutes pars
L'ourage de ses mains.

Iour apres iour coulant,
Du Seigneur ua parlant
Par longue experience :
La nuit, fuyant la nuit,
Nous presche, & nous instruiçt
De sa grand' Sapience.

Et n'y a nation,
Langue, prolation,
Tant soit d'estranges lieux,
Qui n'oye bien le son,
La maniere, & façon,
Du langage des Cieulx.

Leur tour par tout s'estend,
Et leur propos s'entend

Iufques au bout du monde :
Dieu en eulx a poſé
Palais bien compoſé
Au Soleil clair & monde :
Dont il fort ainſi beau
Comme un eſpoux nouveau
De fon paré pourpris :
Semble un grand Prince à ueoir,
S'eſgayant pour auoir
D'une courſe le prix.

D'un bout des Cieulx, il part,
Et attainct l'autre part
En un iour, tant eſt uite :
Oultre plus, n'y a rien
En ce ual terrien,
Qui fa chaleur euite.

La trefentiere Loy
De Dieu fouuerain Roy,
Vient l'ame reſtaurant :
Son teſmoingnage feur,
Sapience en douceur
Monſtre à l'humble ignorant.

D'iceluy Roy des Roys,
Les Mandemens font droictz,
Et ioye au cueur affignent :
Les Commandemens ſainctz
De Dieu, font purs & fains,
Et les yeulx illuminent.

L'obeissance à luy
Est un treffainct appuy
A perpetuité:
Dieu ne fait iugement,
Qui, ueritablement,
Ne soit plein d'equité.

Ces choses font encor
Plus desirables qu'or,
Fust ce fin or de touche:
Et en un cueur sans fiel
Sont plus douces que miel,
Ne pain de miel en bouche.

Qui seruir te uouldra,
Par ces pointz apprendra
A ne se foruoyer:
Et en les obseruant,
En aura le seruant
Grand & riche loyer.

Mais ou se trouuera
Qui ses faultes sçaura
Nombrer, penser, ne dire?
Las, de tant de pechez,
Qui me font tous cachez,
Purge moy, trescher Sire.

Aussi des grans forfaitz
Temerairement faitz,
Soit ton serf relasché,

Qu'ilz ne regnent en moy:
Si feray hors d'es moy,
Et net de grand peché.

Ma bouche prononcer,
Ne mon cueur rien penser
Ne puisse, qui ne plaife
A toy, mon deffendeur,
Sauueur, & amendeur
De ma uie mauuaife.

PSEAVME XXII.

Deus meus respice in me, quare dereliqui.

Prophetie de *Iesus Christ*, en laquelle Daud chante d'entree, sa basse & honteuse deiection : puis l'exaltation & l'estendue de son Royaume iufques aux fins de la terre, & la perpetuelle duree d'iceluy.

MON Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laiffé,
Loing de secours, d'ennuy tant oppreffé,
Et loing du cry que ie t'ay adressé
En ma complaincte?

De iour, mon Dieu, ie t'inuoque fans faincte,
Et toutesfoys ne respond ta uoix faincte:
De nuit auffi, & n'ay de quoy estaincte
Soit ma clameur.

Helas, tu es le Sainct & la treneur,
Et d'Israël le resident bonheur,

Là ou t'a pleu que ton los & honneur
On chante & prise.

Noz Peres ont leur fiance en toy mise,
Leur confiance ilz ont sur toy affise :
Et tu les as de captifz, en franchise
Toufiours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent oitez,
Esperé ont en tes fainctes bontez,
Et ont receu, fans estre reboutez,
Ta grace prompte.

Mais moy, ie fuis un uer qui rien ne monte,
Et non plus homme, ains des hommes la honte :
Et plus ne fers que de fable & de compte
Au peuple bas.

Chascun qui ueoit comme ainsi tu m'abas,
De moy se moque, & y prend ses esbas :
Me font la moué : & puis hault, & puis bas,
Hochent la teste.

Puis uont difant : Il s'appuye & s'arreste
Du tout sur Dieu, & luy faict sa requeste :
Donc qu'il le faue, & que secours luy preste,
S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du uentre, pourtant :
Causés d'espoir tu me fuz apportant :
Des que i'estois les mammelles tetant
De ma nourrice.

Et, qui plus est, fortant de la matrice
Me recueillit ta faincte Main tutrice,
Et te monstras estre mon Dieu propice
Des que fuz né.

Ne te tiens donc de moy si destourné :
Car le peril m'a de pres adiourné :
Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.

Maint gros Toreau m'environne & menace :
Les gros Toreaux de Bafan, terre grasse,
Pour m'assiéger m'ont fuiuy à la trace,
En me pressant.

Et tout ainsi qu'un Lyon rauissant,
Après la proye en fureur rugissant,
Ilz ont ouuert dessus moy languissant
Leur gueule gloute.

Las, ma uertu comme eau s'escoule toute,
N'ay os qui n'ayt la ioincture diffoulte :
Et comme cire en moy fond goutte à goutte
Mon cueur fasché.

D'humeur ie suis comme tuille affeché :
Mon palais est à ma langue attaché :
Tu m'as fait prest d'estre au tumbeau couche,
Reduyt en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre :
La faulse troupe est uenue m'offendre,

Venue elle est me transpercer, & fendre
Mes piedz & mains.

Compter ie puis mes os du plus au moins :
Ce que uoyans les cruelz inhumains,
Tous resiouys me iectent regardz maints,
Auec rifee.

La ma despouille entre eulx ont diuisee :
Entre eulx desia ma robe deposee
Ilz ont au fort hazardeux exposee
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'eflongnera :
Ains par pitié, secours me donnera :
Et, s'il te plaist, elle se haftera,
Mon Dieu, ma force :

Sauue de glaiue, & de mortelle estorce
Mon ame, hélas, que de perdre on s'efforce :
Deliure la, que du chien ne foit morse,
Chien enragé.

Du Leonin gosier encouragé
Deliure moy : respons à l'affligé,
Qui est par grans Licornes assiegé
Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fideles
Ton Nom treshault : tes uertus immortelles
Diray parmy les affemlees belles,
Parlant ainfi :

Vous craingnans Dieu, confessez le fans si :
Filz de Iacob, exaltez sa Mercy :
Crains le tousiours toy d'Israël aussi,
La race entiere :

Car debouté n'a l'humble en sa priere,
Ne destourné de luy sa Face arriere :
S'il a crié, sa bonté singuliere
L'a exaulcé.

Ainsi ton los par moy fera haulfé
En grande troupe : & mon ueu ia dresse
Rendray, deuant le bon peuple amassé,
Qui te crainct, Sire.

Là mengeront les pources à suffire,
Benira Dieu, qui Dieu crainct & desire.
O uous ceulx là, fans fin, ie le puis dire,
Voz cueurs uiuront.

Cela pensant, tous se conuertiront
Les boutz du monde, & à Dieu seruiront :
Bref, toutes gens leurs genoulx flechiront
En ta presence.

Car ilz sçauront qu'a la Diuine essence
Seule, appartient Regne & magnificence :
Dont sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

Gras & repeuz te uiendront adorant :
Voire le maigre à la fosse courant,

Et dont la uie est hors de restorant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te seruir & croire
S'enclineront : & en tout territoire,
De filz en filz il fera faict memoire
Du Toutpuissant.

Toufiours uiendra quelcun d'entre eulx yffant,
Lequel au peuple à l'aduenir nayffant,
Ira par tout ta bonté annonçant
Sur moy notoire.

PSEAVME XXIII.

Dominus regit me, & nihil.

Il chante les biens & la felicité qu'il a, & d'une merueilleuse fiance se promet que Dieu, duquel ce bien luy uient, le traictera toufiours de mesmes.

MON Dieu me paist soubz sa puissance haulte,
C'est mon Berger, de rien ie n'auray faulte.
En tect bien seur, ioingnant les beaulx herbages,
Coucher me faict, me mene aux clairs riuages,
Traicte ma uie en douceur treshumaine,
Et, pour son Nom, par droictz sentiers me meine,
Si seurement, que quand au ual uiendroye
D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye :
Car avec moy tu es à chascune heure :
Puis ta houlette & conduicte m'affeure.
Tu enrichis de uiures necessaires

Ma table, aux yeulx de tous mes aduerfaires.
 Tu oings mon chef d'huiles & fenteurs bonnes,
 Et iufqu'aux bordz pleine taffe me donnes,
 Voire, & feras que cefte faueur tienne,
 Tant que uiuray compagnie me tienne,
 Si que toufiours de faire ay esperance
 En la maifon du Seigneur demourance.

PSEAVME XXIIII.

Domini est terra, & plenitudo.

Dauid fait ce Pfeaume, pour dire quand on ameneroit l'Arche ou habitoit la Diuinité, dedans le Temple que Salomon deuoit faire.

LA terre au Seigneur appartient,
 Tout ce qu'en fa rondeur contient,
 Et ceulx qui habitent en elle.
 Sur mer fondement luy donna,
 L'enrichit, & l'environna
 De mainte riuere tresbelle.

Mais fa montaigne est un fainct lieu :
 Qui uiendra donc au Mont de Dieu ?
 Qui est ce qui là tiendra place ?
 L'homme de mains & cueur laué,
 En uanitez non efleué,
 Et qui n'a iuré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira :
 Dieu son Sauueur le munira
 De misericorde & clemence.

Telle est la generation
 Cherchant, cherchant d'affection
 Du Dieu de Iacob la presence.

Haultez uoz testes grans portaulx,
 Huys Eternelz, tenez uous haultz,
 Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux ?
 C'est le fort Dieu uictorieux,
 Le plus fort qu'en guerre on peut croire.

Haultez uoz testes grans portaulx,
 Huys Eternelz, tenez uous haultz,
 Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux ?
 Le Dieu d'armes uictorieux,
 C'est luy qui est le Roy de gloire.

PSEAVME XXV.

Ad te Domine leuaui animam.

Icy l'homme pressé de ses pechez, & de la malice de ses ennemis, prie le Seigneur Dieu pour soy : & generally pour tout le peuple.

A Toy mon Dieu mon cueur monte,
 En toy mon espoir ay mis :

Fais que ie ne tombe à honte
Au gré de mes ennemis.

Honte n'auront uoirement
Ceulx qui deffus toy s'appuient,
Mais bien ceulx qui durement
Et fans cause les ennuyent.

Le chemin que tu nous dresses
Fais moy congnoistre, Seigneur,
De tes fentes & adresses
Vueilles moy estre enseigneur.

Achemine moy au cours
De ta uerité patente,
Comme Dieu de mon fecours
Ou i'ay chascun iour attente.

De tes bontez te recorde,
Mectz en memoire, & estends
C'este grand' misericorde,
Dont usé as de tout temps.

Oublyé la mauuestié
De l'orde ieunesse mienne :
De moy, felon ta pitié,
Par ta bonté te fouuienne.

Dieu est bon & ueritable,
L'a esté, & le fera,
Parquoy en uoye equitable
Les pecheurs radressera.

Les humbles fera uenir
A uie iuste & décente,
Aux humbles fera tenir
L'Eternel sa droicte fente.

Bonté, feurté, fouenance,
Ce font de Dieu les sentiers,
A ceux qui fa conuenance
Gardent bien & uolentiers.

Helas Seigneur tout parfaict,
Pour l'amour de ton Nom mesme,
Pardonne moy mon forfait,
Car c'est un forfait extrefme.

Quel homme c'est, à uray dire,
Qui en Dieu son desir a!
Du chemin qu'il doit eslire
L'Eternel l'aduertira.

A repos parmy fes biens
Viura son cueur en grand'aage,
Puis auront les enfans siens
La terre pour heritage.

Dieu faict son secret paroistre
A ceux qui l'ont en honneur,
Et leur monstre & faict congnoistre
De son contract la teneur.

Quant à moy, yeulx & espritz
En tous temps à Dieu ie tourne,

Car mes piedz, quand ilz font pris,
Du filé tire & destourne.

Iecte donc fur moy ta ueuë,
Prens de moy compassion,
Personne suis despourueuë,
Seule, & en affliction.

La mon cueur fent empirer,
Et augmenter ses destresses,
Las, ueille moy retirer
De ces miennes grans oppresses.

Tourne à mon tourment ta face,
Voy ma peine & mon foucy,
Et tous mes pechez efface,
Qui font cause de cecy.

Voy mes ennemis, qui font
Non seulement grosse bande,
Mais qui fur moy, certes, ont
Hayne furieuse & grande.

Preferue de leur embusche
Ma uie, & deliure moy,
Qu'a honte ie ne trebusche,
Puis que i'ay espoir en toy.

Que ma simple integrité
(Comme à l'un des tiens) me serue,
Et de toute aduersité
Israël tire & conferue.

PSEAVME XXXII.

Beati quorum remissæ sunt iniquit.

Dauid puny par maladie par son peché, chante que heureux font ceulx, qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconuenient ou il est : confesse son peché : Dieu luy pardonne : enhorte les mauuais à bien uiure, & les bons à se resiouyr.

○ Bienheureux celuy, dont les commises
Transgressions font par grace remises!
Duquel aussi les iniques pechez,
Deuant son Dieu font couuers & cachez.

O combien plein de bonheur ie repute
L'homme, à qui Dieu son peché point n'impute !
Et en l'esprit duquel n'habite point
D'hypocrisie, & de fraude un seul poinct.

Durant mon mal, soit que uinse à me taire,
Las de crier : soit que me prinse à braire,
Et à gemir tout le iour sans ceffer :
Mes os n'ont fait que fondre & s'abaïffer.

Car iour & nuict ta main dure ay sentie,
Par mon peché, sur moy appesantie :
Si que l'humeur de moy ainsi traicté
Sembloit du tout fechereffe d'esté.

Mais mon peché ie t'ay declairé, Sire,
Caché ne l'ay : & n'ay sceu si tost dire,

Il fault à Dieu confesser mon mesfaict,
Que ta bonté uray pardon ne m'ayt faict.

Pour ceste cause, à heure propre & bonne
Te requerra toute faincte personne:
Et quand de maulx un deluge courroit,
D'icelle adonc approcher ne pourroit.

C'est toy qui es mon Fort, & ma retraicte,
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traicte:
C'est toy par qui à tous coups m'est liuré
Dequoy chanter, par me ueoir deliuré.

Viença chascun, ie te ueulx faire entendre
Et te monstret la uoye ou tu dois tendre,
En ayant l'œil droict deffus toy planté,
Pour t'adresser, comme experimenté.

Ne fois semblable au cheual & la mule,
Qui n'ont en eulx intelligence nulle:
Pour les garder de mordre, tu refreins
Leurs dentz & gueule, avecques mors & freins.

L'homme endurcy fera dompté de mesmes,
Par maulx fans nombre, & par douleurs extrefmes.
Mais qui en Dieu mettra tout son appuy,
Par grand' douceur fera traicté de luy.

Or ayez donc de plaisir iouyffance:
Et tous en Dieu prenez refiouyffance,
Iustes humaines : menez ioye orendroit
Chascun de uous, qui auez le cueur droict.

PSEAVME XXXIII.

Exultate iusti in Domino, rectos.

—

C'est un bel Hymne, auquel le Prophete inuite d'entree à celebrer le Toutpuissant, puis chante que tout est plein de sa bonté, recite ses merueilles, admoneste les Princes de ne se fier en leur forces, & que Dieu assiste à ceulx qui le reuerēt : puis inuoque sa bonté.

RESVEILLEZ uous chascun fidele,
Menez en Dieu ioye orendroit,
Louenge est tresseante & belle
En la bouche de l'homme droict.

Sur la douce harpe
Pendue en escharpe
Le Seigneur louez,
De luz, d'epinettes,
Sainctes chanfonnettes
A son Nom iouez.

Chantez de luy par melodie,
Nouveau uers, nouvelle chanfon,
Et que bien on la psalmodie,
A haulte uoix, & plaisant son.

Car ce que Dieu mande,
Qu'il dit, & commande,
Est iuste & parfaict:

Tout ce qu'il propose,
Qu'il fait & dispose,
A fiance est fait.

Il ayme d'amour fouueraine,
Que droict regne & iustice ayt lieu,
Quand tout est dict, la terre est pleine
De la grande bonté de Dieu.

Dieu par sa Parolle
Forma chascun pole
Et Ciel precieux,
Du uent de sa bouche
Feit ce qui attouche
Et orne les Cieulx.

Il a les grans eaux amaffees
En la mer, comme en un uaiffeau,
Aux abysses les a maffees
Comme un tresor en un monceau.

Que la terre toute
Ce grand Dieu redoubte,
Qui fait tout de rien :
Qu'il n'y ayt personne
Qui ne s'en estonne,
Au ual terrien.

Car toute chose qu'il a dicte
A esté faite promptement,
L'obeissance aussi subite
A esté, que le mandement.

Le conseil, l'emprise
Des gens il debrise,
Et met à l'enuers:
Vaines & caffees
Il rend les pensees
Des peuples diuers.

Mais la diuine prouidence
Son conseil sçait perpetuer,
Ce que son cueur une foys pense,
Dure à iamais fans se muer.

O gent bienheuree
Qui, toute affeuree,
Pour son Dieu le tient:
Heureux le lignage
Que Dieu en partage
Choisit & retient.

Le Seigneur eternel regarde
Icy bas du plus hault des Cieulx:
Deffus les humains il prend garde,
Et les ueoit tous deuant ses yeulx.

De son Throne stable,
Paifible, equitable,
Ses clairs yeulx auffi
Iusqu'au fons uisitent
Tous ceulx qui habitent
En ce monde icy.

Car luy seul, fans altruy puiffance,

Forma leurs cueurs, telz qu'ilz les ont:
C'est luy feul qui a congnoiffance
Quelles toutes leurs œuures font.

Nombre de genfdarmes,
En affaulx n'allarmes,
Ne fauent le Roy:
Bras ny halebarde,
L'homme fort ne garde,
De mortel defroy.

Celuy se trompe, qui cuide estre
Sauué par cheual bon & fort:
Ce n'est point par fa force adextre,
Que l'homme efchappe un dur effort.

Mais l'œil de Dieu ueille,
Sur ceulx, à merueille,
Qui de uolunté
Crainctif le reuerent,
Qui auffi esperent
En fa grand' bonté.

Affin que leur uie il deliure,
Quand la mort les menacera:
Et qu'il leur donne de quoy uiure
Au temps que famine fera.

Que donques noftre ame,
L'Eternel reclame,
S'attendant à luy.
Il est noftre adrefse,

Nostre forterefse,
Pauoys, & appuy.

Et par luy grand' refiouyffance
Dedans noz cueurs tousiours aurons,
Pourueu qu'en la haulte puiffance
De fon Nom fainct nous esperons.

Or ta bonté grande
Deffus nous s'efpande,
Nostre Dieu, & Roy,
Tout ainfi qu'entente,
Efpoir & attente
Nous auons en toy.

PSEAVME XXXVI.

Dixit iniustus, ut delinquat in semetipso.

Il s'esmerueille de la grãde bonté de Dieu, laquelle est si
espendue par tout, que mesmes les mauuais s'en sentent : puis
chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme
par benediction : & prie Dieu la continuer plus longuemēt, à
ceux qui le congnoiffent, & le garder de la uiolence des mau-
uais, desquelz il predict aussi la ruyne.

Dv maling les faictz uicieux
Me difent, que deuant ses yeulx
N'a point de Dieu la craincte:
Car tant se plaist en son erreur,

Que l'auoir en hayne & horreur
C'est bien force & contraincte.

Son parler est nuysant & fin :
Doctrine ua fuyant, affin
De iamais bien ne faire.

Songe en son lict meschanceté :
Au chemin tors est arresté :
A nul mal n'est contraire.

O Seigneur ta benignité
Touche aux Cieulx, & ta uerité
Dresse aux nues la teste.

Tes iugements semblent hauls monts :
Vn abyfme tes actes bons,
Tu gardes homme & beste.

O que tes graces nobles font
Aux hommes, qui confiance ont
En l'umbre de tes esles !

De tes biens faoules leurs desirs,
Et au fleuue de tes plaisirs,
Pour boire les appelle.

Car fource de uie en toy gift,
Et ta clarté nous eslargift
Ce qu'auons de lumiere.

Continue, ò Dieu toutpuiffant,
A tout cueur droict te congnoiffant,
Ta bonté coustumiere.

Que le pied de l'homme inhumain

De moy n'approche, & que sa main
Ne m'esbranle ne greue.

C'est fait, les iniques cherront,
Et repoulsez, trebuscheront,
Sans qu'un d'eulx se releue.

PSEAVME XXXVII.

Noli emulari in malignantibus.

Afin que les bons ne s'esbahyffent de ueoir prosperer les mauuais, Daudid chante que toutes choses uiendront à souhait à ceulx qui ayment & craignent Dieu : & que ceulx qui n'en font compte (combien qu'ilz semblent florir pour quelque temps) feront en fin efracinez.

NE fois fasché si durant ceste uie
Souuent tu ueois prosperer les meschans,
Et des malings aux biens ne porte enuie :
Car en ruyne à la fin trebuschans,
Seront fachez, comme foin, en peu d'heure,
Et fecheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie, à bien faire labeure :
La terre auras pour habitation,
Et iouyras de rente uraye & seure.

En Dieu fera ta delectation :
Et des souhaitz que ton cueur uouldra faire,
Te donnera pleine fruition.

Remectz en Dieu, & toy, & ton affaire,
En luy te fie : & il accomplira

Ce que tu ueulx accomplir & parfaire.

Ta preudhommie en ueuë il produira
Comme le iour, si que ta uie bonne,
Comme un midy par tout resplendra.

Laiffe Dieu faire, attens le, & ne te donne
Soucy aucun, regret, ne desplaisir,
Du prosperant, qui à fraude s'addonne.

Si dueil en as, uueilles t'en deffaisir:
Et de te ioindre à eulx n'aye courage,
Pour faire mal, & fuyure leur desir:

Car il cherra, sur les malings, orage.
Mais ceulx qui Dieu attendront constamment,
Poffederont la terre en heritage.

Le faulx fauldra, si tost, & tellement,
Que quand fa place iras chercher & querre,
N'y trouueras la trace feulement.

Mais les benings heriteront la terre,
Et y auront, fans moleste d'autruy,
Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.

Il est certain que tout mal & ennuy
L'homme peruers au bien uiuant machine,
Et par fureur grince les dentz sur luy.

Mais ce pendant la Maiesté diuine
Rit du meschant : car de ses yeulx ouuers
Veoit bien uenir le iour de sa ruyne.

Tirer leur glaiue on uerra les peruers,
Et bander l'arc, pour l'humble & poure battre,

Et pour les bons ruer morts à l'enuers.

Mais leur couteau fera pour les combattre,
Et percera leur cueur, tant foit il cault,
Verront leur arc, auffi rompre & abattre.

Certes le peu de l'homme iuste, uault
Mille foys mieulx que la riche abondance
D'un mal uiuant tant foit esleué hault.

Car du meschant le bras & la puissance
Seront rompuz : mais le Dieu supernel
Sera des bons tousiours la soustenance.

Il ueoit, & fçait, par un foing paternel,
Les iours de ceulx qui ont uie innocente :
Et d'iceulx est l'heritage eternel.

Point ne feront frustrez de leur attente
Au mauuais temps : & si feront foulez
Aux plus longs iours de famine dolente.

Mais les malings periront desolez :
Et n'aymans Dieu, s'en iront en fumeé,
Ou deuiendront, comme greffe, escoulez.

Leur main fera d'emprunter affamee,
Sans pouoir rendre : & les iustes auront
De quoy monstrier charité enflamée :

Car les beneitz de Dieu possederont
Finablement terre pleine de greffe :
Et les mauldictz en poureté cherront.

Dieu tous les pas du uertueux adresse,
Et au chemin qu'il ueult fuyure & tenir,

Donne faueur, & l'unift & le dresse.
Si de tomber ne fe peult contenir,
D'estre froiffé ne luy fault auoir craincte:
Car Dieu uiendra la main luy fouftenir.

l'ay esté ieune, & uieilleffe ay attaincte,
Et n'ay point ueu le iuste abandonner,
Ne fes enfans mendier par contraincte:

Ains chascun iour ne faire que donner,
Prefter, nourrir: & si ueoit on fa race
Accroiftre en heur, & en biens foifonner.

Fuy donc le mal, fuy le bien à la trace:
Et de durer à perpetuité,
Le feigneur Dieu te donnera la grace.

Car il ne perd, tant il ayme equité,
Nul de fes bons, ilz ont garde eternelle:
Mais il destruiçt les filz d'iniquité.

Les biens uiuans en ioye folennelle
Poffederont la terre qui produiçt,
Et à iamais habiteront en elle.

Du bien uiuant la bouche rien n'instruiçt
Que fapience: & fa langue n'expose
Rien, qui ne foit tres iuste, & plein de fruiçt:

Car en fon cueur la Loy de Dieu repose.
Parquoy fon pied ne fera point gliffant,
Quelque chemin que tirer il propose.

Il est bien uray que l'inique puiffant
Le iuste espie: &, pour à mort le mettre,

Par tout le quiert comme un Loup rauissant.

Mais en sa main Dieu ne uouldra permettre
Qu'il soit submis, ne le ueoir condamner,
Quand à iustice il se uiendra submettre.

Dieu donc attens, uueille en luy cheminer :
Hault te mettra sus la terre feconde,
Et les malings uerras exterminer.

L'ay ueu l'inique enflé & crainct au monde,
Qui s'estendant grand & hault, uerdiffoit
Comme un Laurier qui en rameaux abonde.

Puis repassant par ou il floriffoit,
N'y estoit plus, & le cherchay à force :
Mais ne le sceu trouuer en lieu qui soit.

Garde de nuyre à ueoir le droict t'efforce :
Car l'homme tel, en fin, pour son loyer
Aura repos, loing d'ennuy & diuorce.

Mais tous fauldront les promptz à foruoyer :
Et des nuysans tout le dernier falaire,
Sera, que Dieu les uiendra fouldroyer.

Que Diray plus? Dieu est le salutaire
Des biens uiuans : c'est celuy qui fera
Toufiours leur force, au temps dur & contraire.

Les fecourant, il les deliurera :
Les deliurant, garde il en uouldra faire,
Pour ce qu'en luy chascun d'eulx espoir a.

PSEAVME XXXVIII.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

—

David ayant la peste, ou quelque autre ulcere en la cuisse, se plainct fort à Dieu de la uehemençe de son mal, du deffault de ses amys, de la cruaulté de ses ennemis : & implore l'ayde de Dieu.

LAS, en ta fureur aigue
 Ne m'argue,
 De mon faict, Dieu tout puissant :
 Ton ardeur un peu retire,
 N'en ton ire
 Ne me punis languissant.

Car tes fleches descochees,
 Sont fichees
 Bien fort en moy, fans mentir :
 Et as uoulu, dont i'endure,
 Ta main dure
 Dessus moy appesantir.

Ie n'ay sur moy chair ne ueine
 Qui soit faine,
 Par l'ire en quoy ie t'ay mis :
 Mes os n'ont de repos ferme
 Iour ne terme,
 Par les maux que i'ay commis.

Car les peines de mes faultes,

Sont si haultes,
Qu'elles furmontent mon chef :
Ce m'est un faiz importable,
Qui m'accable,
Tant croist sur moy ce meschef.

Mes cicatrices puantes,
Sont fluantes
De fang de corruption :
Las, par ma fole fottie
M'est fortie
Toute ceste infection.

Tant me faict mon mal la guerre,
Que uers terre
Suis courbé totalement :
Auec triste & noire mine
Le chemine
Tout en pleurs iournellement.

Car mes cuiffes, & mes aines
Sont ia pleines
Du mal dont suis tourmenté :
Tellement qu'en ma chair toute
N'y a goutte
D'apparence de fanté.

Ie, qui fouloye estre habile,
Suis debile,
Cassé de corps, piedz, & mains :
Si que de la douleur forte

Qu'au cueur porte,
Le iecte cris inhumains.

Or tout ce que ie desire,
Trefcher Sire,
Tu le ueois cler & ouuert:
Le fouspir de ma penfee
Transpercee,
Ne t'est caché ne couuert.

Le cueur me bat à oultrance:
Ma puiffance
M'a delaiiffé tout perclus:
Et de mes yeulx la lumiere
Coustumiere,
Voire mes yeulx, ie n'ay plus.

Les plus grans amys que i'aye,
De ma playe,
Sont uis à uis, fans grand foing:
Et, hors mis toutes reproches,
Mes plus proches
La regardent de bien loing.

Ceux qui à ma mort s'attendent,
Leurs las tendent:
D'autres, uoulans me greuer,
Mille maulx de moy recensent,
Et ne pensent
Que fraudes, pour m'acheuer.

Et ie, comme n'oyant goute,

Les escoute.
Leur cueur ont beau descourir :
Ie fuis là, comme une fouché,
Sans ma bouche,
Non plus qu'un muet, ouurir.

Ie fuis deuenue, en femme,
Comme un homme
Du tout sourd, & qui n'oit point,
Et qui n'a quand on le pique,
De replique
Dedans sa bouche un seul poinct.

Mais avecques esperance,
L'affurance
De ton bon secours i'attends :
Et ainsi, mon Dieu, mon pere,
Que i'espere,
Tu me respondras à temps.

Ie le dy, & si t'en prie,
Qu'on ne rie
De mon malheureux esmoy :
Car des qu'un peu mon pied glisse,
Leur malice
S'esfiouyt du mal de moy.

Vien donc, car ie fuis en uoye
Qu'on me noye
Clocher trop honteusement :
Pource que la grand'estresse,

Qui m'oppreffe,
Me pourfuit inceffamment.

Las, apart moy, avec honte
le racompte,
Mon trop inique forfait,
Ie refue, ie me tourmente,
Ie lamente,
Pour le peché que j'ay fait.

Et tandis, mes aduerfaires,
Et contraires,
Sont uifz, & fortifiez:
Ceux qui m'ont, fans caufe aucune
Et rancune,
Sont creuz & multipliez.

Tous encontre moy fe bendent,
Et me rendent
Pour le bien l'iniquité:
Et de leur haine la source,
Ce fut, pource
Que ie fuiuoie equité.

Seigneur Dieu ne m'abandonne,
Moy, perfonne
Dechaffee d'un chafcun.
Loing de moy la grace tienne
Ne fe tienne,
D'ailleurs n'ay espoir aucun.

Vien, & approche toy donques,

Vien, si onques
 De tes enfans te chalut:
 De me secourir te haste:
 Je me gaste,
 Seigneur Dieu de mon salut.

PSEAVME XLIII.

Deus, Deus meus, ad te.

Il prie estre deliuré de ceulx qui auoient coniuéré avec Abfalon, affin qu'il puisse à bon escient publier les louenges de Dieu, en la sainte congregation.

REVENGE moy, prens la querelle
 De moy, Seigneur, par ta mercy,
 Contre la gent faulfe & cruelle.
 De l'homme remply de cautelle,
 Et en fa malice endurcy,
 Deliure moy auffi.

Las mon Dieu, tu es ma puissance,
 Pourquoi t'enfuis, me reboutant?
 Pourquoi permectz qu'en desplaisance
 Je chemine, foubz la nuyfance
 De mon aduerfaire, qui tant
 Me ua persecutant?

A ce coup ta lumiere luyse,
 Et ta foy ueritable tien,
 Chascune d'elles me conduyse

En ton sainct Mont, & m'introduyse
Iusques au Tabernacle tien,
Avec humble maintien.

La dedans prendray hardieffe
D'aller, de Dieu iusqu'à l'autel,
Au Dieu de ma ioye & lieffe,
Et sur la harpe chantereffe
Confesseray qu'il n'est Dieu tel
Que toy, Dieu immortel.

Mon cueur, pourquoy t'esbahis ores?
Pourquoy te debatz dedans moy?
Attens le Dieu que tu adores,
Car graces luy rendray encores,
Dont il m'aura mis hors d'esmoy,
Comme mon Dieu & Roy.

PSEAVME XLV.

Eruſtauit cor meum uerbum bo.

C'est le chant nuptial de Iesus Christ & de son Eglise, soubz la figure de Salomon & de la principale fême, fille de Pharaon.

PROPOS exquis fault que de mon cueur forte,
Car du Roy ueulx dire chanſon, de forte
Qu'à ceste foy ma langue mieulx dira,
Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.

Le mieulx formé tu es d'humaine race,
En ton parler gift merueilleuse grace:

Parquoy Dieu fait que toute nation
Sans fin te louë en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse,
Accoustre & ceinctz sur ta robuste cuisse
Ton glaiue aigu, qui est la resplendeur,
Et l'ornement de Royale grandeur.

Entre en ton Char, triumphe à la bonne heure
En grand honneur, puis qu'avec toy demeure
Verité, Foy, Iustice, & Cueur humain,
Veoir te fera de grans choses ta main.

Tes dardz luyfans, & tes fagettes belles
Poingnantes font : les cueurs à toy rebelles
Seront au uif d'icelles transpercez,
Et deffoubz toy les peuples renuersez.

O Diuin Roy, ton Throne uenerable
C'est un hault Throne, à iamais perdurable:
Le sceptre aussi de ton Regne puissant,
C'est d'equité le sceptre florissant.

Iniquité tu hays, aymant iustice,
Pour ces raisons, Dieu, ton Seigneur propice,
Sur tes confors t'ayant le plus à gré,
D'huyle de ioye odorant t'a sacré.

De tes habitz les plys ne sentent qu'Ambre,
Et Musc, & Myrrhe, en allant de ta chambre
Hors ton Palais d'yoire, hault & fier,
Là ou chascun te uient gratifier.

Avec toy font filles de Roy bien nees,
De tes presens moult precieux ornees,
Et la nouvelle Espouse à ton costé,
Qui d'or d'Ophir couronne sa beaulté.

Escoute fille en beauté nompareille,
Entens à moy & me preste l'oreille:
Il te conuient ton peuple familier,
Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre Roy, nostre souuerain Sire
Moult ardemment ta grand' beauté desire:
D'orenauant ton Seigneur il fera,
Et de toy, humble obeissance aura.

Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,
D'honneur & dons te feront grans largeffes,
Ce ne fera de la fille du Roy,
Soubz manteau d'or, finon tout noble arroy.

D'habitz brodez richement attournee,
Elle fera deuers le Roy menee,
Avec le train des uierges, la fuyuans,
Et de ses plus prochaines, la feruans.

Pleines de ioye, & d'ennuy exemptees,
Au Roy feront ensemble presentees:
Elles & toy, en triumphe & bonheur,
L'irez trouuer en son Palais d'honneur.

Ne plains donc point de laisser mere & pere:
Car en lieu d'eulx, mariage prospere

Te produira beaulx & nobles enfans,
Que tu feras par tout Roys triumphans.

Quant est de moy, à ton nom & ta gloire
Fera escriptz d'éternelle memoire,
Et par lesquelz les gens à l'aduenir,
Sans fin uouldront te chanter & benir.

PSEAVME XLVI.

Deus noster refugium & uirtus.

Les bons chantent icy, quelle fiance & feureté ilz ont en
tous perilz, ayans Dieu pour leur garde.

Des qu'aduerfité nous offense,
Dieu nous est appuy & deffense,
Au befoing l'auons esprouué,
Et grand fecours en luy trouué.

Dont plus n'aurons craincte ne doubte,
Et deust trembler la terre toute,
Et les montaignes abyfmer
Au milieu de la haulte mer.

Voire deuffent les eaux profondes
Bruyre, escumer, enfler leurs undes,
Et par leur superbe pouuoir
Rochers & montaignes mouuoir.

Au temps de tourmente si fiere,
Les ruisseaux de nostre riuere

Resiouyront la grand Cité,
Lieu treffainct de la Deité.

Il est certain, qu'au milieu d'elle
Dieu fait sa demeure eternelle,
Rien esbranler ne la pourra,
Car Dieu prompt secours luy donra.

Troupes de gens sur nous coururent
Meuz contre noz Royaumes furent,
Du bruyt des uoix tout l'air fendoit,
Et soubz eulx la terre fondoit.

Mais pour nous, en ces durs alarmes,
A esté le grand Dieu des armes,
Le Dieu de Iacob : c'est un Fort
Pour nous, encontre tout effort.

Venez, contemplez en uous mesmes
Du Seigneur les actes suprefmes,
Et ces lieux terrestres uoyez,
Comment il les a nettoïez.

Il a estainct cruelle guerre,
Par tout iusqu'aux fins de la terre,
Brifé lances, rompu les arcs,
Et par feu les chariotz ars.

Cessez, dit-il, & congnoissance
Ayez de ma haulte puissance,
Dieu fuis, i'ay exaltation
Sur toute terre & nation.

Conclusion, le Dieu des armes
Des nostres est en tous alarmes,
Le Dieu de Iacob c'est un Fort,
Pour nous, encontre tout effort.

PSEAVME L.

Deus deorum dominus locutus est.

Il prophetise comment Dieu deuoit appeller à foy toutes nations par l'Euangile, & ne demander aux siens pour tous sacrifices, sinon confession & predication de sa bonté, detestant ceulx qui se uantent d'obseruer sa Religion, sans que leur cueur soit touché de zele, ne d'amour en luy.

LE Dieu, le fort, l'Eternel parlera,
Et hault & clair la terre appellera,
De l'Orient iusques à l'Occident.
Deuers Sion Dieu clair & euident
Apparoistra, orné de beauté toute:
Nostre grand Dieu uiendra, n'en faictes doubte,
Ayant un feu deuant deuant luy,
D'un uehement tourbillon circuy.
Lors huchera, & Terre, & Ciel luyfant,
Pour iuger là tout son peuple, en disant:
Affemblez moy mes Sainctz, qui par fiance
Sacrifians ont prins mon alliance,
(Et uous les Cieulx, direz en tout endroict
Son iugement, car Dieu est iuge droict)

Entens mon peuple, & à toy parleray,
Ton Dieu ie fuis, rien ne te celeray :
Par moy reprins ne feras des offrendes
Qu'en sacrifice ay uoulu que me rendes,
Ie n'ay besoing prendre en nulle faison
Bouc de tes parcs, ne Beuf de ta maison :
Tous animaulx des boys font de mes biens,
Mille troupeaux en mille montz font miens :
Miens ie congnois les oyseaulx des montaignes,
Et Seigneur fuis du bestail des campagnes :
Si i'auois faim, ie ne t'en dirois rien,
Car à moy est le monde, & tout son bien.
Suis ie mangeur de chair de gros Toreaux ?
Ou, boy ie sang de Boucz, ou de Cheureaux ?
A l'Eternel louenge sacrifie,
Au Souuerain rendz tes ueuz, & t'y fie :
Inuoke moy, quand oppressé feras,
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.

Aussi dira l'Eternel au meschant,
Pourquoy uas tu mes edictz tant preschant,
Et prens ma Loy en ta bouche maline,
Veu que tu as en hayne discipline,
Et que mes dictz iectes & ne reçois ?
Si un larron d'aventure apperçois,
Avec luy cours : car autant que luy uauls,
T'accompaignant de paillardz & ribaudz :
Ta bouche metz à mal & mesdifances,
Ta langue brasse, & fraudes, & nuyfances,
Causant assis, pour ton prochain blasmer,

Et pour ton frere ou cousin diffamer :
 Tu fais ces maux, & ce pendant que riens
 le ne t'en dy, tu m'estimes & tiens
 Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,
 T'en reprendray quelque iour à ta face.

Or entendez cela, ie uous supply,
 Vous qui mectez l'Eternel en oubly,
 Que fans secours ne foyez tous deffaiçts :
 Sacrifiant louenge, honneur me fais,
 Dit le Seigneur, & qui tient ceste uoye,
 Doubter ne fault que mon salut ne uoye.

—
 PSEAVME LI.

Miserere mei Deus, secundum magnam miseric.

—

Après la mort d'Vrie, Daid congnoissant son peché, demande pardon à Dieu, & qu'il luy enuoye son Esperit, pour le garder de plus pecher: s'offre à instruire les autres, & prie pour Hierusalem, qui est la uraye Eglise.

MISERICORDE au poure uicieux,
 Dieu tout puissant, selon ta grand'clemence,
 Vse à ce coup de ta bonté immense,
 Pour effacer mon faiçt pernicieux.

Laue moy, Sire, & relaue bien fort,
 De ma commise iniquité mauuaise :
 Et du peché, qui m'a rendu si ord,
 Me nettoyer d'eau de grace te plaïse.

Car de regret mon cueur uit en esmoy,
Congnoiffant, las, ma grand'faulte presente:
Et, qui pis est, mon peché se presente
Incessamment noir & laid deuant moy.

En ta presence à toy seul i'ay forfait:
Si qu'en donnant arrest pour me deffaire,
Iugé feras auoir iustement fait,
Et uaincras ceulx qui diront du contraire.

Helas, ie sçay, & si l'ay tousiours sceu,
Qu'iniquité print avec moy naissance:
l'ay, d'autre part, certaine congnoissance,
Qu'avec peché ma mere m'a conceu.

Ie sçay aussi, que tu aymes de fait
Vraye equité dedans la conscience:
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as fait
Veoir les secretz de ta grand'Sapience.

D'ysope donc, par toy, purgé feray:
Lors me uerray plus net que chose nulle.
Tu laueras ma trop noire macule:
Lors en blancheur la neige passeray.

Tu me feras ioye & lieffe ouyr,
Me reuelant ma grace interinee:
Lors sentiray croistre & se resiouyr
Mes os, ma force, & uertu declinee.

Tu as eu l'œil assez sur mes forfaitz:
Destourne d'eulx ta courroucée Face:

Et te supply non seulement efface
Ce mien peché, mais tous ceulx que i'ay faictz.

O Createur, te plaife en moy creer,
Vn cuer tout pur, une uie nouvelle :
Et, pour encore te pouoir agreer,
Le uray Esprit dedans moy renouuelle.

De ton regard ie ne fois reculé :
Et te supply, pour finir mon martyre,
Ton fainct Esprit de mon cuer ne retire,
Quand tu l'auras en moy renouuellé.

Redonne moy la lieffe que prit
En ton salut mon cuer iadis infirme :
Et ne m'ostant ce libre & franc Esprit,
En iceluy pour iamais me confirme.

Lors seulement ne fuiuray tes sentiers,
Mais les feray aux iniques apprendre :
Si que pecheurs à toy se uiendront rendre,
Et se uouldront conuertir uolentiers.

O Dieu, ò Dieu de ma saluation,
Deliure moy de ce mien sanglant uice :
Et lors ma bouche en exultation
Chantera hault ta bonté & iustice.

Ha, Seigneur Dieu, ouure mes leures donc,
Rien bon n'en fort quand moymesme les ouure :
Mais si ta main, pour les ouurir, y ouure,
L'annonceray tes louenges adonc.

Si tu uoulois sacrifice mortel,
De Boucz, & Beufz, & compte tu en fiffes,
Ie l'eufie offert : mais en Temple n'Autel,
Ne te font point plaifans telz sacrifices.

Le sacrifice agreable & bien pris
De l'Eternel, c'est une ame dolente,
Vn cueur soumis, une ame penitente,
Ceux là, Seigneur, ne te font à mespris.

Traicte Sion en ta benignité,
O Seigneur Dieu : & par tout fortifie
Hierufalem ta treshumble Cité,
Ses murs auffi en bref temps edifie.

Adonc auras de cueurs bien difpofez
Oblations telles que tu demandes:
Adonc les Beufz, ainfi que tu commandes,
Sur ton Autel feront mis & pofez.

PSEAVME LXXII.

Deus iudicium tuum regi da.

Il prie que le Regne de Dieu aduienne par Iefus Christ :
prophetifant l'estendue, l'equité, felicité, & longue duree
d'iceluy Regne, le tout foubz la figure de celuy de Salomon.

TES iugementz, Dieu ueritable,
Baille au Roy pour regner,

Vueilles ta iustice equitable
Au filz du Roy donner.

Il tiendra ton peuple en iustice,
Chaffant iniquité:
A tes pources fera propice,
Leur gardant equité.

Les peuples uerront aux montaignes
La Paix croistre & meurir,
Et par costaux & par campagnes
La iustice fleurir.

Ceux du peuple, estans en destresse,
L'auront pour deffenseur:
Les pources gardera d'opresse,
Reboutant l'opresseur.

Aussi un chascun & chascune,
O Roy, t'honorera,
Sans fin, tant que Soleil & Lune
Au monde esclairera.

Il uient comme pluye agreable
Tombant sur prez fachez,
Et comme rousée amyable
Sur les terroirs fechez.

Luy regnant, floriront par uoye
Les bons & gracieux,
En longue paix, tant qu'on ne uoye
De Lune plus aux Cieulx.

De l'une Mer large & profonde
Iufques à l'autre mer,
D'Eufrates, iufqu'au bout du monde,
Roy fe fera nommer.

Ethiopes uiendront grand'erre
Se cliner deuant luy,
Ses hayneux baiferont la terre,
A l'honneur d'iceluy.

Roy d'Ifles, & de la mer creufe,
Viendront à luy prefens,
Et Roys d'Arabie l'heureufe,
Pour luy faire prefents.

Tous autres Roys uiendront, fans doute,
A luy s'humilier,
Et le uouldra nation toute
Seruir & fupplier.

Car deliurance il donra bonne
Au poure à luy plorant,
Et au chetif, qui n'a perfonne
Qui luy foit fecourant.

Aux calamiteux & plorables,
Sera doux & piteux,
Sauant les uies miferables
Des poures fouffreteux.

Les gardera de uiolence,
Et dol pernicieux,

Ayant leur sang, par sa clemence,
Moult cher & precieux.

Chascun uiura, l'or Arabique
A tous departira,
Dont, sans fin, Roy tant magnifique,
Par tout on benira.

De peu de grains, force blé, somme,
Les espys chascun an
Sur les montz bruyront en l'air, comme
Les arbres de Liban.

Florira la tourbe ciuile
Des bourgeois & marchans,
Multiplians dedans la uille,
Comme herbe par les champs.

Sans fin bruyra le Nom & gloire
De ce Roy noppareil,
De son renom fera memoire
Tant qu'y aura Soleil.

Toutes nations, affeurees
Soubz Roy tant ualeureux,
S'en iront uantant bienheurees,
Et le diront heureux.

Dieu, le Dieu des Ifraëlites,
Qui sans secours d'aucun
Faiçt des merueilles non petites,
Soit loué de chascun.

De sa gloire tres accomplie
 Soit loué le renom,
 Soit toute la terre remplie
 Du hault los de son Nom.
 Amen.

PSEAVME LXXIX.

Deus uenerunt gentes in hæred.

Il se complainct de la calamité aduenue en Hierusalẽ, par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'ayde de Dieu.

LES gens entrez font en ton heritage,
 Ilz ont pollu, Seigneur, par leur outrage
 Ton Temple fainct, Hierusalem destruicte,
 Si qu'en monceau de pierres l'ont reduicte.

Ilz ont baillé les corps
 De tes seruiteurs morts
 Aux corbeaux, pour les paistre :
 La chair des bien uiuans
 Aux animaulx fuyuans
 Bois, & plaine champestre.

Entour la uille ou fut ce dur esclandre,
 Las, on a ueu le sang d'iceulx esandre
 Ainsi comme eau iectee à l'aenture,
 Sans que uiuant leur donnaft sepulture.

Ceux qui noz uoifins font,
En opprobre nous ont,
Nous moquent, nous despitent :
Ores sommes blasmez
Et par ceulx diffamez
Qui entour nous habitent.

Helas, Seigneur, iusques à quand fera ce ?
Nous tiendras tu pour iamais hors de grace ?
Ton ire ainsi embrasee, ardra elle
Comme une grand' flamme perpetuelle ?

Tes indignations
Espans sur nations
Qui n'ont ta congnoissance.
Ce mal uendroit appoint
Aux Royaumes qui point
N'inuoquent ta puissance.

Car ceulx là ont toute presque estaincte
Du bon Iacob la posterité faincte,
Et en desert totalement tournée
La demourance à luy par toy donnée.

Las, ne nous ramentoy
Les uieulx maux contre toy
Perpetrez à grans sommes :
Haste toy, uienne auant
Ta bonté, nous sauuant,
Car moult affligez sommes.

Affiste nous, nostre Dieu secourable,

Pour l'honneur hault de ton Nom uenerable :
Deliure nous, fois piteux & paisible
En noz pechez, pour ta gloire indicible.

Qu'on ne die au milieu
Des gens, où est leur Dieu ?
Ain punis leurs offenses,
Vueilles de toutes partz
Des tiens le sang espars
Venger, en noz presences.

Des prifonniers le gemiffement uienne
Iufques au Ciel, en la prefence tienne :
Les condamnez, & ceulx qui ia fe meurent,
Faiz que uiuantz par ton pouoir demeurent.

A noz uoifins auffi
En leur fein endurcy,
Sept fois uueilles leur rendre
Le blafme & deshonneur,
Que contre toy, Seigneur,
Ont ofé entreprendre.

Et nous alors ton uray peuple & tes hommes,
Et qui troupeau de ta pature fommes,
Te chanterons par fiecles innombrables,
De filz en filz prefchans tes faitz louables.

PSEAVME LXXXVI.

Inclina Domine aurem tuam, & ex.

—
 Daud requiert à Dieu, premieremēt qu'il le face uiure fans peché : fecōdemēt qu'il l'affeure de ses ennemis, luy dōnant uie heureufe : puis racōpte la puiffance & bōté de Dieu ia manifestee, & qu'il doit encores manifester, à luy & aux autres.

MON Dieu, preste moy l'oreille,
 Par ta bonté nompareille
 Respons moy, car plus n'en puis,
 Tant poure & affligé ie suis.

Garde, ie te pry', ma uie,
 Car de bien faire ay enuie :
 Mon Dieu, garde ton feruant,
 En l'esper de toy uiuant.

Las, de faire te recorde
 Faueur & misericorde
 A moy, qui tant humblement
 T'inuoque iournellement.

Et donne lieffe à l'ame
 Du serf, qui Seigneur te clame,
 Car mon cuer, ó Dieu des dieux,
 l'elleue à toy iusqu'aux Cieulx.

A toy mon cuer se transporte,
 Car tu es de bonne forte,

Et à ceulx plein de secours
Qui à toy uont à recours.

Donques la priere mienne
A tes oreilles paruienne :
Entens car il est faison,
La uoix de mon oraison.

Des qu'angoisse me tourmente,
A toy ie crie & lamente,
Pource qu'a ma triste uoix
Tu respons fouentesfois.

Il n'est Dieu à toy semblable,
Ny à toy comparable,
Ne qui se sceust usiter
A tes œuures imiter.

Toute humaine creature
Qui de toy a pris facture
Viendra te glorifier,
Et ton Nom magnifier.

Car tu es grand à merueilles,
Et faiz choses nompareilles :
Aussi as tu l'honneur tel,
D'estre feul Dieu immortel.

Mon Dieu, monstres moy tes uoyes,
Affin qu'aller droict me uoyes,
Et sur tout mon cueur non fainct
Puiffe craindre ton Nom fainct.

Mon Seigneur Dieu, ta haulteffe
Ie ueulx celebrer fans cefse,
Et ton fainct Nom ie pretens
Glorifier en tout temps.

Car tu as à moy indigne
Monstré grand bonté benigne,
Tirant ma uie du bort
Du bas tombeau de la mort.

Mon Dieu les peruers m'affailent,
A grans troupes fur moy failent,
Et cherchent à mort me ueoir
Sans à toy regard auoir.

Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à mercy, & ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand'fidelité.

En pitié donc me regarde,
Baille ta force & ta garde
Au foible seruiteur tien,
Et ton esclau soustien.

Quelque bon figne me donne,
Qui mes ennemis estonne,
Quand uerront que toy, Sauueur,
Me presteras ta faueur.

PSEAVME XCI.

Qui habitat in adiutorio altissimi.

Le Prophete chante en quelle seureté uit, & de combien de maux est exempté, celuy qui dune ferme fiâce se submet du tout à Dieu.

Qvi en la garde du hault Dieu
Pour iamais se retire,
En ombre bonne & en fort lieu
Retiré se peult dire.

Concludz donc en l'entendement,
Dieu est ma garde feure,
Ma haulte tour & fondement,
Sur lequel ie m'affeure.

Car du subtil las des chaffeurs,
Et de toute l'oultrance
De pestiferes oppresseurs,
Te donra deliurance.

De fes plumes te courira,
Seur feras soubz son esse,
Sa deffense te feruira
De targue & de rondelle.

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouante,

Ne dard, ne fagette qui pointt,
De iour en l'air uolante.

N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres fomes,
Ne mal foudain, exterminant
En plein midy les hommes.

Quand à ta dextre il en cherroit
Mille, & mille à fenestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre:

Ains, fans effroy, deuant tes yeulx
Tu les uerras deffaire,
Regardant les pernicious
Receuoir leur falaire.

Et tout, pour auoir dit à Dieu,
Tu es la garde mienne,
Et d'auoir mis en si hault lieu
La confiance tienne.

Malheur ne te uiendra chercher,
Tien le pour chose uraye,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses Anges tresdignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.

Par leurs mains feras foubzleué,
A fin que d'aenture
Ton pied ne choppe, & soit greué
Contre la pierre dure.

Sur lyonceaux, & fur aspics,
Sur lyons pleins de rage,
Et fur dragons qui ualent pis,
Marcheras fans dommage.

Car uoicy que Dieu dit de toy,
D'ardante amour m'honore,
Garder & secourir le doy,
Car mon Nom il adore.

S'il m'inuoque l'exaulceray :
Aussi pour le deffendre,
En mal temps avec luy feray :
A fon bien ueulx entendre.

Et faire de ses ans les cours
Tout à fon desir croistre :
En effect, quel est mon secours
Ie luy feray congnoistre.

PSEAVME CI.

Misericordiam & iudicium cantabo.

David n'estant encores Roy paifible, promect à Dieu des qu'il le fera, faire l'office d'un bon Prince : c'est affaouvoir, uiure fans faire tort, estre rigoureux aux mauuais, & esleuer les gens de bien.

VOVLOIR m'est pris de mettre en escripture
Pseume parlant de bonté & droiciture,
Et si le ueulx à toy, mon Dieu, chanter,
Et presenter.

Tenir ie ueulx la uoye non nuyfible,
Quand tu uiendras me rendre Roy paifible,
D'un cueur tout pur conduiray ma maison,
Avec raifon.

Rien de mauuais y ueoir n'auray enuie,
Car ie hay trop les meschans & leur uie,
Vn seul d'entre eulx autour de moy adioinct,
Ne fera point.

Tout cueur ayant pensée desloyale,
Deslogera hors de ma court Royale,
Et le nuyfant n'y fera bien uenu,
Non pas congnu.

Qui par mesdire apart son prochain greue,
Qui a cueur gros, & les sourcilz esleue,

L'un me tray bas, l'autre souffrir, pour uray,
 Je ne pourray.

Mes yeulx feront fort diligens à querre
 Les habitans fideles de la terre,
 Pour estre à moy. Qui droicte uoye ira,
 Me feruira.

Qui s'estudie à user de fallace,
 En ma maison point ne trouuera place:
 De moy n'aura menfonger, ne baueur,
 Bien, ne faueur.

Ains du pays chafferay de bonne heure
 Tous les meschans tant qu'un feul n'y demeure,
 Pour du Seigneur nettoyer la cité,
 D'iniquité.

PSEAVME CIII.

Benedic anima mea Domino, & omnia.

Il chante les grandes & diuerfes bontez de Dieu enuers les hommes : puis inuite, & eulx, & toutes choses créées, à luy donner louenge & gloire.

Svs, louez Dieu mon ame, en toute chose,
 Et tout cela qui dedans moy repose,
 Louez son Nom treffainct & accomply:
 Presente à Dieu louenges & seruices,
 O toy mon ame : & tant de benefices
 Qu'en as receu, ne les metz en oubly.

Ains le beneis, luy qui de pleine grace
 Toutes tes grans iniquitez efface,
 Et te guerit de toute infirmité,
 Luy qui rachete & retire ta uie
 D'entre les dentz de mort pleine d'enuie,
 T'environnant de sa benignité.

Luy qui de biens, à souhait & largeffe,
 Emplit ta bouche : en faisant ta ieunesse
 Renoueller comme à l'Aigle royal.

C'est le Seigneur, qui tousiours se recorde
 Rendre le droict, par sa misericorde,
 Aux oppressez, tant est Iuge royal.

A Moyfes, de peur qu'on ne foruoye,
 Manifester uolul sa droicte uoye,
 Et aux enfans d'Israël ses haultz faictz.

C'est le Seigneur enclin à pitié douce,
 Prompt à mercy, & qui tard se courrouce :
 C'est en bonté le parfaict des parfaictz.

Il est bien uray, quand par nostre inconstance
 Nous l'offenons, qu'il nous menace & tance :
 Mais point ne tient son cueur incessamment,
 Selon noz maux point ne nous faict : mais certes
 Il est si doux, que felon noz deffertes,
 Ne nous ueult pas rendre le chastiment.

Car à chascun qui crainct luy faire faulte,
 La bonté sienne il demonstre aussi haulte,
 Comme sont haultz sur la terre les Cieulx :

Aussi loing qu'est la part Orientale
De l'Occident, à la distance egale
Loing de nous metz tous noz faictz uicieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere,
Ainsi, pour uray, à qui luy obtempere,
Le Seigneur est de douce affection :

Car il congnoist de quoy font faictz les hommes:
Il fçait tresbien, hélas, que nous ne sommes
Rien, finon pouldre & putrefaction.

A herbe & foin semblent les iours de l'homme :
Pour quelque temps il florit, ainsi comme
La fleur des champs, qui nutriment reçoit.

Puis en sentant d'un froid uent la uenue,
Tourne à neant, tant que plus n'est congneue
Du lieu auquel n'agueres floriffoit.

Mais la mercy de Dieu est eternelle
A qui le crainct : & trouueront en elle
Les filz des filz, iustice & grand'bonté.

l'entens ceulx là, qui fans contract obseruent,
Et qui fa Loy en memoire referuent,
Pour accomplir sa saincte uolunté.

Dieu a basty, fans qu'il branle, n'empire,
Son Throne aux Cieulx : & deffoubz son Empire
Tous autres font, & submis, & ployez.

Or louez Dieu Anges de uertu grande,
Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
Faictes si tost que parler uous l'oyez.

Beniffiez Dieu tout fon bel exercite,
 Ministres fiens, qui de fon uueil licite
 Executer ne fustes onc oyfeux.

Tous ses haultz faitz en chascun sien Royaume
 Beniffiez Dieu : & pour clorre mon Pfeaume,
 Louez le auffi mon ame auecques eulx.

PSEAVME CIIII.

Benedic anima mea Domino, Domine Deus.

C'est un Cantique beau par excellence, auquel Daudid celebre
 & glorifie Dieu, de la creation & gracieux gouvernement de
 toutes choses.

Svs, fus, mon ame, il te fault dire bien
 De l'Eternel. O mon uray Dieu, combien
 Ta grandeur est excellente & notoire!
 Tu es uestu de splendeur & de gloire.

Tu es uestu de splendeur proprement,
 Ne plus ne moins que d'un accoustrement:
 Pour pauillon, qui d'un tel Roy soit digne,
 Tu tendz le Ciel, ainsi qu'une courtine.

L'ambriffé d'eaux est ton Palais uoufté,
 En lieu de Char sur la Nue est porté:
 Et les fortz Ventz, qui parmy l'air souspirent,
 Ton Chariot, avec leurs esles, tirent.

Des Ventz auffi diligens & legers
 Fais tes Heralz, Postes, & Messagers:

Et fouldre, & feu, fort promptz à ton feruice,
Sont les Sergens de ta haulte Iustice.

Tu as affis la Terre rondement
Par contrepois, sur fon uray fondement :
Si qu'a iamais fera ferme en fon estre,
Sans se mouuoir n'a dextre n'a fenestre.

Au parauant, de profonde & grand'eau
Couuerte estoit, ainsi que d'un manteau :
Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,
Deffus le montz leur arrest & demeure.

Mais auffi tost que les uolus tancer,
Bien tost les feis de partir s'auancer :
Et à ta uoix, qu'on oyt tonner en terre,
Toutes de peur s'enfuyrent grand'erre.

Montaignes lors uindrent à se dresser :
Pareillement les uaulx à s'abaiffer,
En se rendans droiçt à la propre place
Que tu leurs as estably de ta grace.

Ainsi la Mer bornas, par tel compas,
Que son limite elle ne pourra pas
Oultrepasser : & feis ce beau chef d'œuure,
Affin que plus la terre elle ne cœuure.

Tu feis descendre aux uallees les eaux :
Sortir y feis fontaines & ruyffeaux,
Qui uont coulant, & passent, & murmurent
Entre les montz, qui les plaines emmurent.

Et c'est affin que les bestes des champs
Puissent leur soif estre là estanchans.
Buuans à gré toutes de ces bruuages,
Toutes, ie dy, iusqu'aux asnes fauages.

Deffus, et pres de ces ruyffeaux courans,
Les oyseletz du Ciel font demourans,
Qui du milieu des fueilles & des branches
Font resonner leurs uoix nettes & franches.

De tes haultz lieux, par art autre qu'humain,
Les montz pierreux arroufes de ta main:
Si que la terre est toute faoule & pleine
Du fruit uenant de ton labour fans peine.

Car ce faisant, tu fais par montz & uaulx
Germer le foin, pour iumentz & cheuaulx,
L'herbe, à seruir l'humaine creature,
Luy produysant de la terre pasture.

Le uin, pour estre au cueur ioye & confort,
Le pain aussi, pour l'homme rendre fort :
Semblablement l'huile, affin qu'il en face
Plus reluyfante & ioyeuse sa face.

Tes arbres uertz prennent accroissement,
O Seigneur Dieu, les Cedres mesmement
Du mont Liban, que ta bonté suprefme,
Sans artifice, a plantez elle mesme.

Là font leurs nidz, car il te plaist ainsi,
Les Passereaux, & les Passes aussi :

De l'autre part, sur haultz sapins besongne,
Et y bastit sa maison la Cigongne.

Par ta bonté, les montz droictz & haultains,
Sont le refuge aux Cheures, & aux Dains :
Et aux Connilz, & Lieures qui uont uiste,
Les rochers creux sont ordonnez pour giste.

Que diray plus? la claire Lune feis,
Pour nous marquer les moys & iours prefix :
Et le Soleil, des qu'il leue & esclaire,
De son coucher a congnoissance claire.

Après en l'air les tenebres espars :
Et lors se fait la nuit de toutes pars,
Durant laquelle, aux champs fort toute beste
Hors des forestz, pour se iecter en queste.

Les Lyonceaux mesmes lors sont yffans
Hors de leurs creux, bruyans & rugiffans
Après la proye, afin d'auoir pasture
De toy, Seigneur, qui fçais leur nourriture.

Puis, aussi tost que le Soleil fait iour,
A grans troupeaulx reuont en leur seiour :
Là ou tous coys se ueautrent & reposent,
Et en partir tout le long' du iour n'osent.

Adonques fort l'homme sans nul danger,
S'en ua tout droict à son œuure renger,
Et au labour, soit de champ, soit de pree,
Soit de iardins, iusques à la uespree.

O Seigneur Dieu, que tes œuures diuers
Sont merueilleux, par le monde uniuers!
O que tu as tout fait par grand'fageffe!
Bref, la terre est pleine de ta largeffe.

Quant à la grande & spacieuse Mer,
On ne sçauroit, ne nombrer, ne nommer
Les animaulx qui uont nageant illeques,
Moyens, petis, & de bien grans avecques.

En ceste Mer, nauires uont errant:
Puis la Balene, horrible monstre & grand,
Y as formé, qui bien à l'aife y nouë,
Et à son gré par les undes se iouë.

Tous animaulx à toy uont à recours,
Les yeulx au Ciel : affin que le secours
De ta bonté à repaistre leur donne,
Quand le besoing, & le temps s'y addonne.

Incontinent que tu leur fais ce bien
De le donner, ilz le prennent tresbien :
Ta large main n'est pas plus tost ouuerte,
Que de tous biens planté leur est offerte.

Des que ta Face & tes yeulx font tourne
Arriere d'eulx, ilz font tous estonnez :
Si leur esprit tu retires, ilz meurent,
Et en leur pouldre ilz reuont, & demeurent.

Si ton esprit de rechef tu tranfmetz,
En telle uie adonques les remetz

Que paruant : & de bestes nouvelles,
En un moment, la terre renouvelles.

Or soit tousiours regnant & florissant
La Maiefté du Seigneur toutpuissant :
Plaife au Seigneur prendre refiouyffance
Aux œuures faitz par fa haulte puiffance.

Le Seigneur dys, qui fait horriblement
Terre trembler, d'un regard seulement :
Voire qui fait (tant peu les sçache atteindre)
Les plus haultz montz d'ahan fuer & craindre.

Quant est à moy, tant que uiuant feray,
Au Seigneur Dieu chanter ne cefferay :
A mon uray Dieu plein de magnificence
Pseumes feray, tant que i'auray effence.

Si le supply' qu'en propos & en fon,
Luy soit plaifante & douce ma chanfon :
S'ainfi aduient, retirez uous Trifteffe,
Car en Dieu seul mesiouiray fans cefse.

De terre soient infideles exclus,
Et les peruers, si bien qu'il n'en soit plus.
Sus, fus, mon cueur, Dieu ou tout bien abonde
Te fault louer, louez le tout le monde.

PSEAVME CVII.

Confitemini Domino, quoniam bon.

Le Psalmiste dit, que toutes afflictions viennent, & s'en vont, par uolenté diuine. Et allegue sur ce, les perilz & calamitez des errans aux defertz, des prifonniers, des malades, & des agitez sur la mer, la requeste qu'ilz font à Dieu, comment ilz l'obtiennent, comment ilz en rendent graces, & comment Dieu tient toutes choses en sa main, & les change comme il luy plaist.

DONNEZ au Seigneur gloire,
Il est doux & clement,
Et sa bonté notoire
Dure eternellement.

Ceux qu'il a rachetez,
Qu'ilz chantent sa haulteffe,
Et ceux qu'il a iettez
Hors de la main d'oppreffe.

Les ramaffant ensemble
D'Orient, d'Occident,
De l'Aquilon qui tremble,
Et du Midy ardent.

Si d'aenture errans
Par les defertz se treuent,
Demourance querans,
Et que trouuer n'en peuuent :

Et si l'aspre famine,
Et la soif fans liqueur,
Les trauaille, & leur mine
Et le corps & le cueur:

Pourueu qu'a tel befoing
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maux qui les tourmentent.

Et droict chemin passable
Leur monstre & fait tenir,
Pour en uille habitable
Les faire paruenir.

Lors de Dieu uont chantant
Les bontez nompareilles,
Cà & là racomptant
Aux hommes fes merueilles.

D'auoir l'ame affouuie,
Qui de soif languiffoit,
Saoulant de bien la uie,
Qui de faim periffoit.

Ceux qui sont refferrez
En tenebres mortelles,
Enchainez, enferrez,
Et souffrans peines telles,

Pour auoir la Parolle
De Dieu mise à despris,

Et tenu pour friuole
Son conseil de hault prix,

Quand par tourmentz leurs cueurs
Humiliez demeurent,
Abatuz de langueurs,
Sans que nulz les sequeurent.

Pourueu qu'a Dieu s'adreffent,
L'appellans au befoing,
Tous les maux qui les preffent
Il les renuoye au loing.

Des prifons les met hors
Mortelles & obscures,
Rompant leurs liens forts,
Cordes & chaines dures.

Les bontez nompareilles
De Dieu, lors uont chantant,
Cà & là fes merueilles
Aux hommes racomptant.

D'auoir iufqu'aux courreaux
Brifé d'arain les portes,
Et de fer les barreaux
Rompu, de fes mains fortes.

Les folz, qui les fuppliques
Sentent de leurs pechez,
Et qui font par leurs uices
Malades, affechez,

Dont le cueur, tout repas
Et uiande abomine,
Et qui font pres du pas
De la mort, qui les mine,

Pourueu qu'a Dieu s'adreffent,
L'appellans au befoing,
Tous les maux qui les preffent
Il les renuoye au loing.

D'un feul mot qu'il tranfmet
Leur donne fanté, telle
Que du tout hors les met
De ruyne mortelle.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors uont chantant,
Cà & là fes merueilles
Aux hommes racomptant.

A Dieu d'ardant defir
Louenge facrifient,
Et avec grand plaifir
Ses œuures magnifient.

Ceux qui dedans gallees
Deffus la mer s'en uont,
Et en grans eaux fallees
Mainte traffique font :

Ceux là, uoyent de Dieu
Les œuures merueilleufes,

Sur le profond milieu
Des uagues perilleufes.

Le uent, s'il luy commande,
Souffle tempestueux,
Et s'enfle en la mer grande
Le flot impetueux.

Lors montent au Ciel hault,
Puis aux gouffres descendent,
Et d'effroy, peu s'en fault
Que les ames ne rendent.

Chancellent en yurongne,
Troublez du branlement,
Tout leur sens les eslongne,
Perdent l'entendement.

Mais si à tel befoing
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maux qui les tourmentent.

Faiçt au uent de tempeste
Sa fureur rabaiffer,
Faiçt que la mer s'arreste,
Et ses undes ceffer.

L'orage retiré,
Chascun ioye demeine,
Et au port desiré
Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez nompareilles
De Dieu, lors uont chantant,
Cà & là fes merueilles
Aux hommes racomptant.

Parmy le peuple bas
Le furhaulfent en gloire,
Et ne le taifent pas
Des grans au confistoire.

Luy, qui les eaux profondes
En defert conuertit,
Et les sources des undes
Affeche & diuertit,

Luy qui steriles faiçt
Terres graffes & belles,
Et tout pour le forfaict
Des habitans d'icelles.

Qui defertz d'humeur uuydes
Conuertit en grandz eaux,
Et lieux fecz & arides,
En sources & ruiffeaux.

Et qui là faiçt uenir
Ceulx qui de faim languiffent,
Lesquelz pour s'y tenir
Des uilles y bastiffent.

Y femer champs se peinent,
Et uignes y planter,

Qui tous les ans amèinent
Fruict, pour les fustenter.

Là, les fortune en biens,
Les croist, les continue,
Et leur bestail en riens
Il ne leur diminue.

Puis descroiffent de nombre,
Viennent à rareté,
Par maux & par encombre,
Et par sterilité.

Riches, nobles, & grans,
Mesprifez il renuoye,
Par desfertz lieux errans,
Ou n'a chemin ne uoye.

Et esleue & deliure
Le poure hors d'ennuy,
Et force gentz faict uiure :
Comme un troupeau foubz luy.

Ce uoyant ont aux cueurs
Les iustes ioye enclose,
Et de Dieu les moqueurs
S'en uont la bouche close.

Qui a fens & prudence,
Garde à cecy prendra :
Lors, la grande clemence
Du Seigneur entendra.

PSEAVME CX.

Dixit Dominus Domino meo.

Il chante le regne de Iesus Christ, lequel commença en Sion, & de là paruint iufques aux fins de la terre, & cōtinuera iufques à ce, que Iesus Christ soit adoré uniuerfellement, & que de ses ennemis il ait fait son marchepied.

L'OMNIPOTENT à mon Seigneur & maistre
 LA dict ce mot : A ma dextre te siedz,
 Tant que i'auray renuerfé, & fait estre
 Tes ennemis le scabeau de tes piedz.

Le sceptre fort de ton puiffant Empire
 En fin fera loing de Sion transmis
 Par l'Eternel, lequel te uiendra dire :
 Regne au milieu de tous tes ennemis.

De son bon gré ta gent bien disposee,
 Au iour treffainct de ton sacre courra :
 Et auffi dru qu'au matin chet rosee,
 Naistre en tes filz ta ieunesse on uerra.

Car l'Eternel fans muer de courage,
 A de toy seul dit, & iuré avec :
 Grand Prestre & Roy tu feras en tout aage,
 Enfuyuant l'ordre au bon Melchisedec.

A ton bras droict Dieu ton Seigneur & Pere
 T'affistera aux belliqueux arroys,

Là ou, pour toy, au iour de fa colere
Rompra la teste à Princes, & à Roys.

Sur les Gentilz exercera Iustice,
Remplira tout de corps mortz enuahis,
Et frappera pour le dernier supplice,
Le chef regnant sur beaucoup de pays.

Puis en passant au milieu de la plaine,
Des grandz ruisseaux de fang s'abreuvera,
Par ce moyen, ayant uictoire pleine,
La teste hault, tout ioyeux, leuera.

PSEAVME CXIIII.

In exitu Israël de Aegypto.

De la deliurance d'Israël hors d'Egypte, & succinctement, des principaulx miracles, que Dieu fait pour cela.

QUAND Israël hors d'Egypte fortit,
Et la maison de Iacob se partit
D'entre le peuple estrange :

Iuda fut faict la grand'gloire de Dieu,
Et Dieu se fait Prince du peuple Hebrieu,
Prince de grand'louange.

La Mer le ueit, qui s'enfuyt foudain,
Et contremont, l'eau du fleuve Iourdain
Retourner fut contraincte.

Comme moutons montaignes ont failly,
Et si en ont les costaux treffailly,
Comme aigneletz en craincte.

Qu'auois tu Mer, a t'enfuyr foudain?
Pourquoy amont, l'eau du fleuue Iourdain,
Retourner fuz contraincte?

Pourquoy auez montz en moutons failly?
Pourquoy costaux en auez treffailly,
Comme aigneletz en craincte?

Deuant la face au Seigneur qui tout peult,
Deuant le Dieu de Iacob, quand il ueult,
Terre tremble crainctiue.

Le dy le Dieu, le Dieu conuertiffant
La pierre en lac, & le rocher puiffant
En fontaine d'eau uiue.

PSEAVME CXV.

Non nobis Domine, non nobis, sed.

Il prie Dieu, uouloir, pour sa gloire, si bien traicter son peuple, qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu : & que les Idoles des Gentilz ne font rien qu'ouurage d'hommes.

NON point à nous, non point à nous, Seigneur,
Mais à ton Nom donne gloire & honneur,
Pour ta grand'bonté feure.

Pourquoy diroient les Gentz, en se moquant,
Ou est ce Dieu qu'ilz uont tant inuoquant,
Ou est il à ceste heure?

Certainement nostre Dieu tout parfaict
Reside aux Cieulz : & de là hault il faict
Tout ce qu'il ueult, en somme.

Mais ce qu'adore une si male gent,
Idoles font, faictes d'or & d'argent,
Oourage de main d'homme.

Bouche elles ont, fans parler ne mouuoir :
Elles ont yeulx, & ne sçauoient rien uoir :
C'est une chose morte.

Oreilles ont, & ne sçauoient ouyr :
Elles ont nez, & ne sçauoient iouyr
D'odeur douce, ne forte.

Elles ont mains, ne pouans rien toucher :
Elles ont piedz, & ne sçaiuent marcher :
Gosier, & point ne crient.

Telz & pareilz font tous ceulx qui les font,
Et ceulx lesquelz à leurs recours s'en uont,
Et tous ceulx qui s'y fient.

Toy Israël, arreste ton espoir
Sur le Seigneur, c'est ta force & pouoir,
Bouclier & fauegarde.

Maïson d'Aaron, arreste ton espoir
Sur le Seigneur, c'est ta force & pouoir,
Lequel te faue & garde.

Qui craingnez Dieu, arrestez uostre espoir
Sur tel Seigneur, car c'est uostre pouoir,
Soubz qui l'ennemy tremble.

Le Seigneur Dieu de nous fouuenir a:
Plus que iamais Ifraël benira,
Les filz d'Aaron ensemble.

A tous qui font de l'offenser crainctifz,
Grans biens a faictz, depuis les plus petitz
Iusqu'a ceulx de grand aage.

Les biens & dons, que pour uous faictz il a,
Il fera croistre à uous, & à ceulx là
De uostre parentage.

Car fauoriz estes, & bien aymez
Du grand Seigneur, qui les Cieulx a formez,
Et terre confinee.

Le Seigneur s'est referué seulement
Les Cieulx pour foy : la terre entierement
Aux hommes a donnee.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort tranfy
Ne dit ton loz, ne quiconques auffy
En la fosse deualle :

Mais nous uiuans, par tout ou nous irons,
De bouche & cueur le Seigneur benirons,
Sans fin, fans interualle.

PSEAVME CXVIII.

Confitemini Domino, quoniam.

C'est un Hymne, par lequel Daud deliuré de tous maux, & esleué Roy sur tout Israël, rendit publiquement graces à Dieu, au Tabernacle de l'alliance, là ou d'un grand cueur il celebra la bonté dont il auoit usé enuers luy : & là se monstre clerement figure de IESUS CHRIST.

RENDEZ à Dieu louenge & gloire,
Car il est bening & clement,
Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.

Qu'Israël ores se recorde
De chanter solennellement,
Que sa grande misericorde
Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne
Vienne tout hault presentement
Confesser, que sa bonté sienne
Dure perpetuellement.

Tous ceulx qui du Seigneur ont craincte,
Viennent aussi chanter, comment
Sa bonté pitoyable & saincte,
Dure perpetuellement.

Ainsi que i'estois en destresse,
En inuoquant sa Maiesté,

Il m'ouyt, & de ceste presse
Me meit au large, à fauueté.

Le Toutpuiffant, qui m'ouyt plaindre,
Mon party tousiours tenir ueult,
Qu'ay ie donc que faire de craindre
Tout ce que l'homme faire peult?

De mon costé il se retire,
Avec ceulx qui me font amis :
Ainsi, cela que ie desire
Ie uerray en mes ennemis.

Mieux uault auoir en Dieu fiance,
Qu'en l'homme, qui est moins que riens,
Mieux uault auoir en Dieu fiance,
Qu'aulx Princes, & grans terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose feure,
M'affiegerent de tous costez,
Au Nom de Dieu, ce dy ie à l'heure,
Ilz feront par moy reboutez.

Ilz m'auoient encloz par grand'ire,
Encloz m'auoient tous mutinez :
Au Nom de Dieu, ce uins ie à dire,
Ilz feront par moy ruynez.

Ilz m'auoient enclos, comme abeilles,
Et furent, les folz & haultains,
Au Nom du grand Dieu des merueilles,
Comme feu d'espines estainctz.

Tu as, importun aduerfaire,
Rudement contre moy couru,
Pour du tout trebuscher me faire,
Mais l'Eternel m'a secouru.

Le Toutpuissant, c'est ma puissance,
C'est l'argument, c'est le discours
De mes uers pleins d'esiouyffance,
C'est de luy que j'ay eu secours.

Aux maisons de mon peuple iuste
On n'oyt rien que ioye & confort,
On chante, on dit, le bras robuste
Du Seigneur, a faict grand effort.

De l'Eternel la main adextre
S'est esleuee à ceste fois,
Dieu a faict uertu par sa dextre,
Telle est du bon peuple la uoix.

Arriere ennemis & enuie,
Car la mort point ne sentiray,
Ainçois demoureray en uie,
Et les faictz du Seigneur diray.

Chastie m'a, ie le confesse,
Chastie m'a, puny, batu,
Mais point n'a uoulu sa haulteffe,
Que par mort ie fuffe abatu.

Ouurez moy les grans portes belles
Du sainct Temple aux iustes uoué,

Affin que i'entre par icelles,
Et que Dieu soit par moy loué.

Ces grandes portes sumptueufes,
Sont les portes du Seigneur Dieu :
Les iustes gens & uertueufes,
Peuent passer tout au milieu.

Là diray ta gloire supreme,
Là par moy feras celebré,
Car en aduersité extreme
Exaulcé m'as & deliuré.

La Pierre par ceulx reiectee,
Qui du bastiment ont le foing,
A esté affise & plantee
Au plus hault du principal coing.

Cela, c'est une œuvre celeste
Faiçte, pour uray, du Dieu des dieux,
Et un miracle manifeste,
Lequel se presente à noz yeulx.

La uoicy, l'heureuse iournee,
Que Dieu a faiçte à plein desir,
Par nous soit ioye demenee,
Et prenons en elle plaisir.

Or te prions, Dieu nostre Pere,
En ta garde à ce coup nous tien,
Et en fortune si prospere
D'orenauant nous entretien.

Beneit soit, qui au Nom tresdigne
 Du Seigneur, est uenu icy :
 O uous, de la maison diuine,
 Nous uous benifions tous auffi.

Dieu est puissant, doux & propice,
 Et nous donra lumiere à gré :
 Liez le Beuf du sacrifice
 Aux cornes de l'Autel sacré.

Tu es le seul Dieu, que i'honore,
 Auffi fans fin te chanteray :
 Tu es le seul Dieu, que i'adore,
 Auffi fans fin t'exalteray.

Rendez à Dieu louenge & gloire,
 Car il est bening & clement,
 Qui plus est, sa bonté notoire
 Dure perpetuellement.

PSEAVME CXXVIII.

Beati omnes, qui timent Dominum.

Il dit, que ceulx qui urayement craingnēt & ayment Dieu,
 font heureux, soit en public, soit en priué.

BIENHEVREUX est quiconques
 Sert à Dieu uolentiers,
 Et ne se laffa onques
 De fuyure ses fentiers.

Du labeur que sçais faire
Viuras commodement,
Et ira ton affaire
Bien, & heureusement.

Quant à l'heur de ta ligne,
Ta femme en ta maison
Sera, comme une uigne,
Portant fruit à foison.

Et autour de ta table
Seront tes enfans beaulx,
Comme ung reng delectable
D'oliuiers tous nouveaulx.

Ce font les benefices
Dont fera iouyffant
Celuy qui fuyant uices
Craindra le Toutpuiffant.

De Sion Dieu sublime
Te fera tant de bien,
De ueoir Hierosolyme
Et tes iours aller bien.

Et uerras de ta race
Double posterité,
Et sur Israël, grace,
Paix & felicité.

PSEAVME CXXX.

De profundis clamaui ad te Domine.

Affectueuse priere de celuy qui par son peché a beaucoup d'aduerfitez : & toutesfois, par esperāce ferme, se promet obtenir de Dieu remiffion de ses pechez, & deliurance de ses maux.

Dv fons de ma penſee,
 Au fons de tous ennuis,
 A toy s'est adreſſee
 Ma clameur, iours & nuitſ.

Entens ma uoix plaintiue,
 Seigneur, il eſt faiſon,
 Ton oreille ententiue
 Soit à mon oraifon.

Si ta rigueur expreſſe
 En noz pechez tu tiens,
 Seigneur, Seigneur, qui eſt ce,
 Qui demourra des tiens?

Or n'es tu point feure,
 Mais propice à mercy:
 C'eſt pourquoy on reuere
 Toy & ta Loy auffi.

En Dieu ie me conſole,
 Mon ame ſi attend,

En sa ferme Parole
 Tout mon espoir s'estend.

Mon ame à Dieu regarde
 Matin, & fans sejour,
 Plus matin que la garde
 Assise au poinct du iour.

Qu'Israël en Dieu fonde
 Hardiment son appuy :
 Car en Dieu grace abonde
 Et secours est en luy.

C'est celuy qui fans doute
 Israël iectera
 Hors d'iniquité toute,
 Et le rachetera.

PSEAVME CXXXVII.

Super flumina Babylonis.

C'est le cantique des Prestres, Leuites, & châtres sacrez de Hierusalem, captifz en Babylone.

ESTANS affiz aux riués aquatiques
 De Babylon, plorions melancoliques,
 Nous souenant du pays de Sion :
 Et au milieu de l'habitation,
 Ou de regret tant de pleurs espendifmes,
 Aux faules uertz noz harpes nous pendifmes.

Lors, ceulx qui là captifz nous emmenerent,
De les fonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chansons reciter,

Las, difmes nous, qui pourroit inciter
Noz triftes cueurs à chanter la louange,
De nostre Dieu, en une terre estrange?

Or, toutesfois, puisse oublier ma dextre
L'art de harper, auant qu'on te uoye estre
Hierufalem, hors de mon fouuenir:

Ma langue puisse à mon palais tenir
Si ie t'oublie, & si iamais ay ioye,
Tant que, premier, ta deliurance i'oye.

Mais donc, Seigneur, en ta memoire imprime
Les filz d'Edom, qui fur Hierosolyme
Cryoient, au iour que lon la destruisoit:

Souuienne toy que chascun d'eulx difoit,
A fac, à fac, qu'elle soit embrasee,
Et iusqu'au pied des fondementz rafee.

Auffi feras, Babylon, mise en cendre:
Et tresheureux, qui te sçaura bien rendre
Le mal, dont trop de pres nous uiens toucher:

Heureux celuy qui uiendra arracher
Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les froiffer contre les pierres dures.

PSEAVME CXXXVIII.

Confitebor tibi Domine in toto corde.

—

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'auoit retiré de tous perilz, & heureusement esleué en dignité Royale. Puis chante, qu'il en rendra graces à Dieu, & que mesmes tous autres Roys luy en donneront louenge : se promet aussi qu'à l'aduenir le secours de Dieu ne luy fauldra point.

IL fault que de tous mes esprits
 Ton loz & prix
 l'exalte & prife :
 Deuant les grans me presenter,
 Pour te chanter,
 l'ay fait empriſe,

En ton ſainct Temple adoreray,
 Celebreray
 Ta renommee,
 Pour l'amour de ta grand'bonté
 Et feuté
 Tant eſtimee.

Car tu as fait ton Nom moult grand,
 En te monſtrant
 Vray en parolles :
 Des que ie crie, tu m'entens,

Quand il est temps
Mon cueur confoles.

Dont les Roys de chascun pays
Moult esbahys
T'ont loué, Sire,
Après qu'ilz ont congnu, que c'est
Vn uray arrest
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que ie fais,
Chantent les faictz,
A fa memoire:
Confessans, que du Toutpuissant
Resplendissant
Grande est la gloire.

De ueoir si bas tout ce qu'il fault,
De son plus hault
Throne celeste:
Et de ce qu'estant si loingtain,
Grand & haultain
Se manifeste.

Si au milieu d'aduerfité
Suis agité,
Vif me preferues:
Sur mes ennemis inhumains
Iectes les mains,
Et me conferues.

Et parferas mon cas tout feur,

Car ta douceur
Jamais n'abaisses :
Ce qu'une foys as commencé,
Et auancé,
Tu ne delaiesses.

PSEAVME CXLIII.

Domine exaudi orationem meam, auribus percipe.

C'est la priere qu'il feit, quand par craincte de Saul il se
cacha en une fosse, ou il s'attendoit d'estre pris, dont il estoit
en grand'angoisse.

SEIGNEUR Dieu, oy l'oraïson mienne :
Jusqu'à tes oreilles parviene
Mon humble supplication :
Selon la uraye mercy tienne
Respondz moy en affliction.

Avec ton seruiteur n'estriue,
Et en plein iugement n'arriue,
Pour ses offenses luy prouuer :
Car deuant toy, homme qui uiue
Iuste ne se pourra trouuer.

Las, mon ennemy m'a faict guerre,
A prosterné ma uie en terre,
Encor ne luy est pas assez :
En obscure fosse m'enferre,
Comme ceulx qui font trespassez.

Dont mon ame ainsi empressee,
De douleur se trouue oppressee,
Cuydant que m'as abandonné :
l'en sens dedans moy, ma pensee
Troublee, & mon cueur estonné.

En ceste fosse obscure & noire,
Des iours passez i'ay eu memoire :
Là i'ay tes œuures meditez,
Et, pour confort consolatoire,
Les faictz de tes mains recitez.

Là dedans à toy ie souspire :
A toy ie tendz mes mains, ò Sire,
Et mon ame en fa grand'clameur,
A soif de toy, & te desire,
Comme fèche terre l'humeur.

Haste toy, fois moy secourable,
L'esprit me fault, de moy damnable
Ne cache ton uifage beau :
Autrement, ie m'en uois semblable
A ceulx qu'on deualle au tumbeau.

Fais moy donc ouyr de bonne heure
Ta grace, car en toy m'affeure :
Et du chemin que tenir doy,
Donne m'en congnoissance feure.
Car i'ay leué mon cueur à toy.

O Seigneur Dieu, mon esperance.
Donne moy pleine deliurance

De mes pourfuyans ennemis,
Puis que chez toy, pour affurance,
Ie me fuis à refuge mis.

Enseigne moy comme il fault faire
Pour bien ta uolenté parfaire,
Car tu es mon uray Dieu entier :
Fais que ton Esprit debonnaire
Me guyde & mene au droict sentier.

O Seigneur, en qui ie me fie,
Restaure moy & uiuifie,
Par ton Nom crainct & redoubté:
Retire de langueur ma uie,
Pour monstrier ta iuste bonté.

Tous les ennemis qui m'affaillent,
Fais, par ta mercy, qu'ilz deffaillent :
Et rendz confonduz & destruiçts
Tous ceulx qui ma uie trauaillent,
Car ton humble seruiteur fuis.

LE CANTIQUE DE SIMEON.

Nunc dimittis seruum tuum Domine.

O R laiffes, Createur,
En paix ton seruiteur
Enfuyant ta promesse:

Puis que mes yeulx ont eu
Ce credit, d'auoir ueu
De ton Salut l'adresse.

Salut mis au deuant
De tout peuple uiuant,
Pour l'ouyr & le croire :

Reffourse des petitz,
Lumiere des Gentilz,
Et d'Israël la gloire.

FIN.

TABLE DES OEUVRES DE MAROT

	Pages.		Pages.
ESTRENES.			
<i>De l'Adolescence.</i>			
De celle qui enuoye à son Amy une de ses couleurs.	3	A Miolant la ieune	11
<i>Du Recueil.</i>			
De la Rose	4	A Bonneual	»
A une Damoyfelle	»	A Chastagneraye	12
Present de couleur Blanche.	5	A Torcy	»
A sa Dame	»	A Douartis	»
A une Dame	»	A Cardelan	13
A Anne	6	A Madame de Breffuyre	»
A Iane Seue Lyonnoise	»	A ma Damoyfelle de Macy	»
A Iane Faye Lyonnoise	»	A Madamoyfelle de Duras	»
A Estienne Dolet	7	Telligny	14
A la Royme	»	A Ryeulx	»
A Madame la Daulphine	»	A Dauaugour	»
A Madame Marguerite	8	A Helly	15
A Madame la Princeffe de Nauarre	»	A la Chapelle	»
A Madame de Neuers	»	A Bouzan	»
A Madame de Montpensier.	9	A Melurillon	»
A Madame d'Estampes	»	A Lurfinge	16
A elle encores	»	A Lucreffe	»
A la Conteffe de Vertuz	»	A Bye	»
A Madame l'Admiralle	10	A la Baulme	17
A Madame la grand'Senef- chale	»	A Sainct tam	»
A Madame de Canaples	»	A Brueil l'aifnee	»
A Madame de l'Estrange	11	A Brueil la ieune	»
A Miolant l'aifnee	»	A D'Aubeterre	18
		A la Tour	»
		A Orfonuiller	»
		A Madame du Gauguier	19
		A elle mefmes	»
		A ma Dame de Bernay, dicte Sainct Pol	»

	Pages.		Pages.
EPITAPHES.		De Catherine Budé . . . 38	
<i>De l'Adolescence.</i>		<i>De la Suyte.</i>	
Du petit Argentier Paulmier d'Orleans	23	De la Royne Claude . . .	39
De Coquillart, & de ses armes à trois Coquilles d'Or	24	De messire Charles de Bourbon	"
De Frere Jehan Leuesque, Cordelier natif d'Orleans	"	De Monsieur de Precy . .	40
De Jehan le Veau	"	De messire Jean Cotereau, Cheualier Seigneur de Maintenon	41
De Guion le Roy, qui s'attendoit d'estre Pape auant que mourir.	25	De luy mesmes.	42
De Iouan, Fol de ma Dame.	"	De luy encores.	"
De Frere André Cordelier.	26	Des Allemans de Bourges, recité par la Deesse Memoire.	43
De Maistre Pierre de Villiers.	"	De Alexandre President de Barrois	44
De Jean Serre, excellent loueur de Farces	27	De maistre Jacques Charmolue.	45
<i>De la Suyte.</i>		De Damoyfelle Anne de Marle.	"
De l'Abbé de Beaulieu la Marche, qui osa tenir contre le Roy	29	De maistre Guillaume Crestin, Poète François. . .	46
Du Cheual de Vuyart	30	Du Loys Iagoyneau . . .	47
De Ortis le More du Roy.	32	<i>Du Recueil.</i>	
D'Alix.	"	De Madame la Regente mere du Roy	48
De Martin.	33	De Florimond de Champeuerne.	"
CIMETIERE.		De Jean de Montdoulcet . .	"
<i>De l'Adolescence.</i>		De Guillaume Chantereau homme de Guerre.	49
De Longueil homme docte	37	De trois Enfans Freres . .	50
De Maistre André le Vouft, Medecin du Duc d'Alençon.	38	De François Daulphin de France	51

Pages.		Pages.	
	<i>De la Suyte.</i>		
De Anne de Beauregard qui mourut à Ferrare	52	L'oraifon de nostre Sei- gneur Iefuchrist.	107
De Heleine de Boify	»	La Salutation Angelique.	108
De Monsieur du Tour, Maiftre Robert Gedoyn.	»	Les articles de la foy.	»
De Iean L'huilier Con- feiller.	53	Graces pour un Enfant.	109
De Madame de Chasteau- briant.	54	Les commandemens de Dieu	110
<i>Du Recueil.</i>		Priere deuant le repas.	111
De Monsieur le General Preud'homme.	»	Après le Repas.	112
COMPLAINCTES.		TRADUCTIONS.	
<i>De l'Adolefcence.</i>		La premiere Eglogue des Bucoliques de Virgile	115
Du Baron de Malleuille, Parifien.	57	Le Iugement de Minos.	123
D'une Niepce, fur la Mort de fa Tante.	60	<i>De la Suyte.</i>	
<i>De la Suyte.</i>		Les triftes Vers de Beroalde	138
Deploration de Meffire Florimond Robertet	63	De L'Amour fugitif.	145
De ma Dame Loyfe de Sa- uoye, Mere du Roy. En forme d'Eglogue	82	Des Vifions de Petrarque.	149
<i>Du Recueil.</i>		Epigramme de Salmonius, Au Roy.	152
De Monsieur le General, Guillaume Preudhomme.	92	Le premier Liure de la Me- tamorphofe d'Ouide.	159
ORAISONS.		Le fecond Liure de la Me- tamorphofe d'Ouide.	215
<i>De l'Adolefcence.</i>		Hyltoire de Leander & He- ro.	273
Deuant le Crucifix.	101	Six Sonnetz de Petrarque.	297
		Clem. Marot, au Roy Fran- çoys Premier, fur la tra- duction des Pfeumes de Daud.	302
		Cinquante Pfeumes de Daud.	315



2





Vertical line on the left side of the page.

